







PORTE-EN-VILLE

D'UN CÔTÉ DE SOUT,

LE MUR

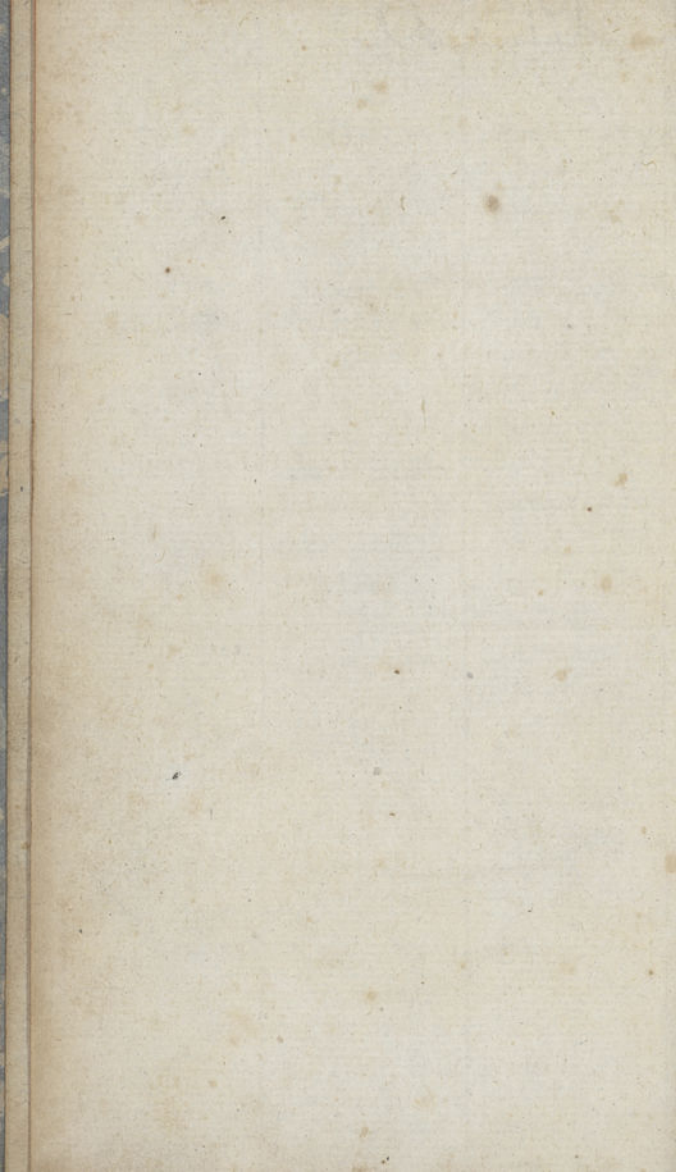
DE NOS BARRIÈRES

Par les

TOUT

AN

M D C C C



LE

84944

PORTE-FEUILLE

D'UN HOMME DE GOUT,

OU

L'ESPRIT

DE NOS MEILLEURS POËTES.

Par feu M. l'Abbé DE LA PORTE;

*Nouvelle Édition, considérablement augmentée.*

---

TOME TROISIEME.

---

*Trois Volumes in-12. 9 livres reliés.*



A AMSTERDAM,

*Et se trouve A PARIS,*

Chez DELALAIN le jeune, Libraire, rue S. Jacques,  
près la Fontaine S. Severin.

---

M. DCC. LXXX.



A Germain. Douv.

Médecin à l'Hôpital

n<sup>o</sup> 2. Lille. 1854.

TOME TROISIÈME

A. AMSTERDAM.

chez la Citoyenne & Co.

Chez D'ALAIN de Jours, Libraire, rue St. Jacques  
près la Fontaine St. Séverin.

M. DCC. LXX.





## 2      P I E C E S   D I V E R S E S .

Trahison en est un Docteur.  
 Fauisseté en est le Notaire ;  
 Avarice , Conservateur ;  
 Injure , elle lit d'ordinaire ;  
 Détraction , c'est le Libraire ;  
 Suspersion , c'est le Greffier ;  
 Dire tout , c'est le Secrétaire ;  
 Rudesse , est un Messagier ;  
 Dédain , c'est un premier Huissier  
 Qui garde les huis & fenêtres ;  
 Refus est le grand Chancelier ;  
 C'est celui qui passe les Maîtres.

COQUILLART.

*LES AVANTAGES DU POËTE.*

CHARLES IX A RONSARD.

L'ART de faire des Vers , dût-on s'en indigner ,  
 Doit être à plus haut prix que celui de régner.  
 Tous deux également nous portons des couronnes ;  
 Mais , Roi , je les reçois ; Poëte , tu les donnes.  
 Ton esprit , enflammé d'une céleste ardeur ,  
 Éclate par soi-même , & moi par ma grandeur.  
 Si du côté des Dieux je cherche l'avantage ,  
 Ronsard est leur mignon ; & je suis leur image.  
 Ta lyre , qui ravit par de si doux accords ,  
 T'asservit les esprits , dont je n'ai que les corps ;  
 Elle t'en rend le maître , & te sçait introduire  
 Où le plus fier Tyran ne peut avoir d'empire.

CHARLES IX.

Tome III.

## ACANTHE ET PEGASE.

## DIALOGUE.

## ACANTHE.

A mon secours, Pegase, en ce besoin extrême!  
Il me manque un cheval; il faut suivre le Roi.

## PEGASE.

Le suivre? Et quel moyen? je ne le puis moi-même,  
Non plus que ton bidet ou ton grand palefroi.

## ACANTHE.

Tu suivis toutefois le diligent Achille  
Dans le cours glorieux de ses hardis exploits.

## PEGASE.

D'accord; mais en dix ans il prenoit une ville.  
En prit-il jamais quatre en la moitié d'un mois?

## ACANTHE.

Et le fameux César, qui, presque sans combattre,  
Venoit, voyoit, vainquoit; ne le suivois-tu pas?

## PEGASE.

Jamais il n'eût quitté la belle Cléopâtre,  
Pour venir prendre Dole un jour de Mardi gras.

## ACANTHE.

Mais Alexandre enfin, vite comme un tonnerre,  
Toujours à ses côtés te voyoit galoper.

## P E G A S E.

Je le perdois souvent ! il alloit tant que terre ;  
 Mais quand il s'enyvroit , on pouvoit l'attraper.

## A C A N T H E.

Je t'entends. Rien ne suit un Roi que rien n'arrête ;  
 Ni plaisirs , ni douleurs , ni brouillards , ni beaux  
 jours ,  
 Ni calme décevant , ni terrible tempête ,  
 Ni le froid des hivers , ni le feu des amours.  
 Comme toi , je l'admire , & ne m'en sçaurois taire ;  
 Sur un si grand sujet on ne peut achever.  
 Mais , adieu : pour le coup tu n'es pas mon affaire ;  
 Je cherche un vrai cheval que je puisse crever.

---

## L' A T T E L A G E.

LA route de la vie humaine  
 De mauvais pas est toute pleine.  
 Pour m'en tirer facilement ,  
 Voici ce que je fais. J'attelle  
 A cette voiture mortelle ,  
 Que je conduis au monument ,  
 La Justice premierement ,  
 Qui marche toujours rondement ;  
 Et la Charité , sans laquelle  
 Elle iroit moins légèrement.  
 La Vérité , l'Indépendance ,  
 N'ayant qu'un simple & léger frein ,



PIECES DIVERSES.

5

Sont au devant , & vont , bon train ,  
 Loin du chemin de l'Opulence.  
 A la volée est la Santé  
 Qui , jointe avec le badinage ,  
 Me fait franchir avec gaieté  
 Tous les mauvais pas du voyage.  
 Je n'aurai rien à desirer  
 Ni du Sort ni de la Nature ,  
 Si l'attelage peut durer  
 Aussi long-tems que la voiture.

REGNIER DES MARAIS.

LE LOGIS QUI DÉPÉRIT.

D'UNE Architecture ,  
 Du tems de jadis ,  
 La sage Nature  
 M'a fait un logis  
 Que j'ai d'elle à ferme  
 Sans clause & sans terme.  
 Au moindre besoin ,  
 Long-tems , de sa grace ,  
 Elle a pris le soin ,  
 Sans que j'y songeasse ;  
 De me tout fournir  
 Pour l'entretenir.  
 Mais elle commence  
 D'y laisser aller  
 Tout en décadence ,  
 Sans plus s'en mêler ;

A iij

## 6 PIÈCES DIVERSES.

Et, loin d'y rien faire,  
 Ne songe, au contraire,  
 Qu'à le démeubler.  
 Car, où sont allées  
 Ces dents si perlées ?  
 Où sont déformais  
 Ces cheveux épais,  
 Ma grande parure ?  
 Qui, si noirs, si beaux,  
 Flottoient par anneaux  
 Jusqu'à la ceinture.

---

Qu'est-ce enfin que j'ai  
 De tout l'équipage  
 Du jeune & bel âge ?  
 Tout a pris congé  
 Pour un long voyage,  
 Et me dit qu'il faut  
 M'apprêter bientôt  
 A plier bagage.  
 A la vérité,  
 Ce n'est pas la traite  
 Dont je m'inquiète :  
 Bien ou mal monté,  
 Elle est bientôt faite ;  
 L'important de tout,  
 C'est le gîte au bout.

REGNIER DES MARAIS.



---

*LE VIEUX ET LE JEUNE ÉPOUX.*

SI vous épousez le grand-pere ,  
Sçavez-vous ce que vous ferez ?  
Tous les jours vous ferez grand' chere ,  
Toute la nuit vous dormirez ;  
Vous aurez un bon équipage ;  
Tous les jours vous ferez flores :  
N'en demandez pas davantage ;  
Car la nuit n'est qu'*ad honores*.  
Tous les soirs, vous ferez servie  
D'un vieux conte, ou d'un vieux rebus :  
Bon soir & bonne nuit, Silvie !  
Allez vous coucher là-dessus.  
Heureuse, si de doux mensonges,  
En dormant, vous font quelque bien !  
Hors le bénéfice des songes ,  
Il ne faudra s'attendre à rien.  
Mais si vous choisissiez pour maître  
Un mari plus jeune & plus dru ,  
Le jour, vous jeûnerez peut-être ,  
Mais la nuit, bouche, que veux-tu ?  
Choisissez, pendant qu'on vous laisse  
Le tems de choisir vos amours ;  
Et songez que, dans la jeunesse,  
Les bonnes nuits sont les beaux jours.

REGNIER DES MARAIS.







---

 LA CONVALESCENCE.

IL est une jeune Déesse ;  
 Plus agile qu'Hébé , plus fraîche que Vénus ;  
 Elle écarte les maux , les langueurs , la foiblesse :  
 Sans elle la beauté n'est plus ;  
 Les Amours , Bacchus & Morphée  
 La soutiennent sur un trophée  
 De myrte & de pampres orné ,  
 Tandis qu'à ses pieds abbatue ,  
 Rampe l'inutile statue  
 Du Dieu d'Épidaure enchaîné.  
 Ame de l'Univers , charme de nos années ,  
 Heureuse & tranquille Santé !  
 Toi qui viens renouer le fil de mes journées ,  
 Et rendre à mon esprit la plus vive clarté ,  
 Je vais sacrifier dans ton temple champêtre ,  
 Loin des cités & de l'ennui ;  
 Tout nous rappelle aux champs ; le printems va  
 renaître ,  
 Et j'y vais renaître avec lui.  
 Dans cette retraite chérie  
 De la sagesse & du plaisir ,  
 Avec quel goût je vais cueillir  
 La première épine fleurie ,  
 Et de Philomele attendrie  
 Recevoir le premier soupir !  
 Avec les fleurs dont la prairie  
 A chaque instant va s'embellir ;

Mon ame trop long-tems flétrie ,  
 Va de nouveau s'épanouir ;  
 Et, loin de toute rêverie ,  
 Voltiger avec le zépher.

Occupé tout entier du soin , du plaisir d'être  
 Au sortir du néant affreux ,  
 Je ne songerai qu'à voir naître  
 Ces bois , ces berceaux amoureux ,  
 Et cette mousse , & ces fougères  
 Qui feront , dans les plus beaux jours ,  
 Le thrône des tendres Bergères ,  
 Et l'autel des heureux Amours.

O jours de la convalescence !

Jours d'une pure volupté !

C'est une nouvelle naissance ,

Un rayon d'immortalité !

Quel feu ! Tous les plaisirs ont volé dans mon ame.

J'adore , avec transport , le céleste flambeau ;

Tout m'intéresse , tout m'enflamme ;

Pour moi l'Univers est nouveau.

Sans doute que le Dieu , qui nous rend l'existence ,

A l'heureuse Convalescence ,

Pour de nouveaux plaisirs , donne de nouveaux sens ;

A ses regards impatiens.

Le chaos fuit ; tout naît : la lumiere commence ;

Tout brille des feux du printems ;

Les plus simples objets , le chant d'une fauvette ,

Le matin d'un beau jour , la verdure des bois ,

La fraîcheur d'une violette ,

Mille spectacles , qu'autrefois

On voyoit avec nonchalance ,  
 Transportent aujourd'hui , présentent des appas  
 Inconnus à l'indifférence ,  
 Et que la foule ne voit pas.  
 Tout s'émouffe dans l'habitude ;  
 L'amour s'endort fans volupté ;  
 Las des mêmes plaisirs , las de leur multitude ,  
 Le sentiment n'est plus flatté ;  
 Dans le fracas des jeux , dans la plus vive orgie ,  
 L'esprit fans force & fans clarté ,  
 Ne trouve que la léthargie  
 De l'insipide oisiveté.  
 Cléon , depuis dix ans de fêtes & d'yvresse ,  
 Frais , brillant d'embonpoint , ramené chaque jour  
 Entre la jeunesse & l'amour ,  
 Dans le néant de la mollesse  
 Dort , & végete tour-à-tour.  
 Lifis , depuis long-tems plongé dans les ténèbres ,  
 Entre Hippocrate & les ennuis ,  
 Libre de leurs chaînes funèbres ,  
 Vient de quitter enfin leurs lugubres-réduits ;  
 Observez-les tous deux dans une même fête :  
 Cléon n'y paroitra que distrait ou glacé ;  
 Tout glisse sur ses sens ; nul plaisir ne s'arrête  
 Au fond de son cœur émouffé.  
 Tout charmera Lifis ; cette Nymphe est plus belle  
 Cette Syrène a mieux chanté ;  
 D'un plus aimable feu , ce Champagne étincelle ;  
 Ces convives joyeux font la troupe immortelle ;  
 Cette Brune charmante est la divinité.

12      PIÈCES DIVERSES.

Cléon est un Sultan, qu'un bonheur trop facile  
 Prive du sentiment, des ardeurs, des transports;  
 En vain, de cent Beautés, une troupe inutile  
 Lui cherche des desirs : infructueux efforts !

Mahomet est au rang des morts.  
 Lifis, dans ses ardeurs nouvelles,  
 Est un voyageur de retour ;  
 Éloigné des jeux & des Belles,  
 Le plus triste vaisseau fut long-tems son séjour.  
 Il touche le rivage : à l'instant tout l'invite ;  
 Et pour Lifis, dans ce beau jour,  
 La première Philis des hameaux d'alentour  
 Est la Sultane favorite,  
 Et le miracle de l'Amour.

GRESSET.

LE SORT D'UN AUTEUR.

JE plains le sort de tout Auteur,  
 Que les autres ne plaignent guères ;  
 Si, dans ses travaux littéraires,  
 Il veut goûter quelque douceur,  
 Que, des beaux esprits serviteur,  
 Il évite ses chers Confrères.  
 Montagne, cet Auteur charmant,  
 Tour-à-tour profond & frivole,  
 Dans son château paisiblement,  
 Loin de tout Frondeur malévole,  
 Doutoit de tout impunément ;  
 Et se mocquoit très-librement.



Des Bavards fourrés de l'École.  
Mais quand son élève Charon,  
Plus retenu, plus méthodique,  
De sagesse donna leçon,  
Il fut près de périr, dit-on,  
Par la haine théologique.  
Les lieux, les tems, l'occasion,  
Font votre gloire ou votre chute;  
Hier on aimoit votre nom;  
Aujourd'hui l'on vous persécute.  
La Grèce, à l'insensé Pyrrhon  
Fait élever une statue;  
Socrate prêche la raison,  
Et Socrate boit la ciguë.

Heureux qui, dans d'obscurs travaux,  
A soi-même se rend utile !  
Il faudroit, pour vivre tranquille,  
Des amis, & point de rivaux.  
La gloire est toujours inquiète;  
Le bel esprit est un tourment;  
On est dupe de son talent;  
C'est comme une épouse coquette,  
Il lui faut toujours quelque Amant.  
Sa vanité, qui vous obsède,  
S'expose à tout imprudemment;  
Elle est, des autres l'agrément,  
Et le mal de qui la possède.

Mais, finissons ce triste ton:  
Est-il si malheureux de plaire ?

L'envie est un mal nécessaire :  
 C'est un petit coup d'aiguillon ,  
 Qui vous force encor à mieux faire.  
 Dans la carrière des vertus ,  
 L'ame noble en est excitée.  
 Virgile avoit son Mævius ;  
 Hercule avoit son Euristhée.  
 Que m'importent de vains discours ,  
 Qui s'envolent & qu'on oublie ?  
 Je coule ici mes heureux jours  
 Dans la plus tranquille des Cours ,  
 Sans intrigue , sans jalousie ,  
 Auprès d'un Roi sans Courtisans ,  
 Près de Boufflers & d'Émilie ;  
 Je les vois , & je les entends :  
 Il faut bien que je fasse envie.

VOLTAIRE.

*LES FRANÇOIS A LA GUERRE.*

C'EST ici que l'on dort sans lit ,  
 Et qu'on prend ses repas par terre.  
 Je vois & j'entends l'atmosphère  
 Qui s'embrase , & qui retentit  
 De cent décharges de tonnerre ;  
 Et , dans ces horreurs de la guerre ,  
 Le François chante , boit & rit.  
 Bellone va réduire en cendres  
 Les courtines de Phlisbourg ,

Par cinquante mille Alexandres ,  
Payés à quatre sous par jour.  
Je les vois , prodiguant leur vie ,  
Chercher ces combats meurtriers ,  
Couverts de fange & de lauriers ,  
Et pleins d'honneur & de folie.  
Je vois briller , au milieu d'eux ,  
Ce phantôme nommé la Gloire ,  
A l'œil superbe , au front poudreux ,  
Portant au cou cravatte noire ;  
Ayant sa trompette en sa main ,  
Sonnant la charge & la victoire ;  
Et chantant quelques airs à boire  
Dont ils répètent le refrain.

O Nation brillante & vaine !  
Illustres foux , Peuple charmant ,  
Que la Gloire à son char enchaîne ,  
Il est beau d'affronter gaiement  
Le trépas & le Prince Eugene.

Mais , hélas ! quel sera le prix  
De vos héroïques prouesses ?  
Vous serez cocus dans Paris ,  
Par vos Femmes & vos Maîtresses.

VOLTAIRE.



*LE NOVICE CAPUCIN.*

MALGRÉ la haire & le cilice,  
 Et le cordon dont je suis ceint,  
 Je sens, sous l'habit de Novice,  
 Qu'il est plus aisé, Cléonice,  
 D'être Martyr, que d'être Saint.  
 Au fond de ma sombre cellule,  
 Mon cœur rebelle à saint François,  
 Brise ses fers, s'échappe & brûle  
 De se ranger sous d'autres loix.  
 Pour calmer l'ardeur inquiète  
 Qui me tourmente nuit & jour,  
 J'ai façonné cette toilette,  
 Premier hommage qu'à l'Amour,  
 Offre un timide Anachorette.  
 Je vous aime, quand le Soleil  
 Sort du fein orageux de l'onde.  
 Je vous aime, quand, plus vermeil,  
 Il fait place à la nuit profonde.  
 Je ne dis rien de mon sommeil:  
 On sçait bien que les gens du monde  
 N'en eurent jamais de pareil.

*LE SOUPER A LA PETITE MAISON.*

Il est tems, belle Léonore,  
 D'entrer sous ce naissant berceau,



Où l'onde pure d'un ruisseau  
 Mouille ce jeune sycomore  
 Que vos yeux ont trouvé si beau.  
 On voit, sur son écorce tendre,  
 Nos chiffres amoureux tracés ;  
 Ces chiffres forment un Méandre  
 Où nos deux noms entrelacés,  
 Toujours, à se suivre pressés,  
 S'abandonnent pour se reprendre.

Dieu d'Amour, daigne les défendre  
 Contre les ravages du tems !  
 Puissent ces beaux nœuds, tous les ans,  
 S'affermir, s'accroître & s'étendre,  
 Comme les plantes au printems !

Déjà la grotte est éclairée  
 Par l'éclat pompeux des flambeaux ;  
 Et déjà la table est parée  
 Par les vases & les crystaux.  
 Lifis, en habit de Bergère,  
 Enferme, au fond de la fougère ;  
 Les dons de Bourgogne & du Rhin ;  
 Tandis que sa jeune Compagne,  
 Porte, en riant, de la Champagne  
 Toutes les faveurs du matin.  
 Je vois arriver Euphémie,  
 Avec son fidèle Damis ;  
 Vous trouvez, en elle, un amie ;  
 Je trouve en lui tous mes amis.  
 Par l'union la plus aimable,  
 L'amitié badine en ce jour

Avec ce frere infociable  
 Dont elle a fui long-tems la cour ;  
 Tous deux , assis à notre table ,  
 Enyvrent nos cœurs , tour-à-tour ,  
 De cette volupté durable  
 Dont l'amitié jouit toujours ;  
 Et de cette yvresse ineffable  
 Qu'on doit aux faveurs des Amours.

Couvrez la table en diligence ,  
 Esclaves , & retirez-vous ;  
 Pour nous gêner , vos yeux jaloux  
 Semblent être d'intelligence ;  
 Fuyez ; votre seule présence  
 Feroit expirer la gaieté ;  
 Redonnez-nous , par votre absence ,  
 La folie & la liberté.  
 On m'obéit ; Lifis s'empresse ;  
 Et je vois dominer par-tout  
 Moins d'appareil que de finesse ,  
 Moins d'abondance que de goût.  
 Arrêtez , heures trop charmantes ;  
 Que de plaisirs je vois voler !  
 Que de nectar je vois couler  
 Par la main de nos deux Amantes !  
 Les Dieux puissent-ils reculer  
 Le réveil de la jeune Aurore !  
 Mon cœur , plus amoureux encore ,  
 Puisse-t-il de nouveau brûler  
 Pour ma fidelle Léonore !

Mes yeux, attachés sur les siens,  
 Triomphent de la voir si belle ;  
 Ses yeux enflammés par les miens  
 Ne voient que moi ; je ne vois qu'elle.  
 Toujours quelque nouveau plaisir  
 De plus près à son char m'enchaîne ;  
 Toujours quelque nouveau desir  
 Me la fait nommer inhumaine.

O nuit ! cachez à tous les yeux  
 Les attraits qui charment ma vue.  
 Si Léonore étoit connue,  
 J'aurois, pour rivaux, tous les Dieux.

*BERNIS.*

*LE LENDEMAIN DE NOCE.*

T*OI* qui, vrai, riant & facile,  
 Peignis des fêtes sous l'ormeau,  
 Tityre enflant un chalumeau,  
 Eglé dansant d'un pas agile,  
 Et Silène sur un tonneau ;  
 Téniers, viens tracer ce tableau.  
 La Nature, à ton art docile,  
 Sembloit naître sous ton pinceau.

Pour trois jours, reine du hameau,  
 Ayant un bouquet pour parure,  
 Pour couronne un petit chapeau  
 Qui se perdoit dans sa coëffure,  
 Pour thône un siège de verdure,  
 Et pour dais un humble arbrisseau ;

La jeune épouse de la veille ,  
 Tout à la fois pâle & vermeille ,  
 Avoit encor l'air étonné ;  
 Et tout ensemble heureuse & sage ,  
 Laissoit lire sur son visage  
 Le plaisir qu'elle avoit donné.  
 Sa simplicité la décore  
 Mieux que le plus riche appareil ;  
 Son époux la regarde encore ,  
 Yvre d'amour & de sommeil.  
 Son bonheur naissant se déploie  
 Sur son front noir & radieux ;  
 Et le Dieu , qui ferme ses yeux ,  
 N'en a point éclipsé la joie.

Autour d'eux , formant un ballet ,  
 Tous les Amours de ces contrées ;  
 Les Graces , en petit corset ;  
 Les Ris , avec leur air follet ,  
 De l'Hymen portent les livrées ;  
 Des Céladons & des Aétrées ,  
 Dansant au son du flageolet.  
 Voyez-les , dans leur joie extrême ;  
 Aller , revenir , se croiser ;  
 L'un d'eux , à la Brune qu'il aime ,  
 En passant , ravit un baiser :  
 Contre un larcin qu'elle pardonne ,  
 La Belle s'arme de rigueur ;  
 Et , bien vîte au fond de son cœur ,  
 Cache le plaisir qu'il lui donne.  
 Qui s'en seroit jamais douté ,



Que ces Bergers pussent connoître  
La pudeur & la volupté ?

Pour finir ce groupe champêtre,  
Quelques vieillards font à côté,  
Qui, dans leur cœur sentant renaître  
Des étincelles de gaieté,  
Comme, en hyver on voit paroître  
Quelques heures d'un jour d'été,  
Racontent ce qu'ils ont été,  
Oubliant qu'ils vont cesser d'être.

*DES MAHIS.*

*LA MAISON DE M. D'ARGENSON.*

JE vois cet agréable lieu,  
Ces bords rians, cette terrasse,  
Où Courtin, La Fare & Chaulieu,  
Loin du faux goût des gens en place,  
Pensant beaucoup, écrivant peu,  
Parmi des flacons à la glace,  
Composoient des vers pleins de feu.  
Enfans d'Aristippe & d'Horace,  
Des leçons du Portique instruits,  
Tantôt ils en cueilloient les fruits,  
Et tantôt les fleurs du Parnasse.  
Philosophes sans vanité,  
Beaux esprits sans rivalité,  
Entre l'étude & la paresse,  
A côté de la volupté

Ils avoient placé la sagesse.  
 Où trouver encor dans Paris  
 Des mœurs & des talens semblables ?  
 Il n'est que trop de beaux esprits ;  
 Mais, qu'il est peu de gens aimables !

DES MAHIS.

LES TOI ET LES VOUS.

TU, toi, tien, ton, n'est-il pas vrai, Lisette,  
 Pour nos amours étoient des noms bien doux ?

Mais, ma Brunette,  
 Tu m'as dit *vous* ;

Ce mot cruel est fait pour le courroux.

Tu, toi, tien, ton, ah ! que je les regrette !

Réponse.

Mérites-tu que je te désabuse ?

Mais, avec toi, puis-je feindre un moment ?

Ton cœur m'accuse  
 Injustement ;

Ne vois-tu pas que ce *vous* si choquant,

Pour réveiller l'Amour est une ruse ?

Quoi ! pour un *vous* douter de ma tendresse ?

Ce mot peut-il exciter ton courroux ?

Puisqu'il te blesse,  
 Ce triste *vous*,

Qu'il soit banni pour jamais d'entre nous.

Tu, toi, tien, ton, redifons-les sans cesse.

*PEINTURE DE L'AMOUR.*

D'UNE autre recevoir la loi ;  
 Jamais n'être maître de foi ;  
 Promettre ce qu'on ne peut faire ;  
 Craindre beaucoup plus qu'on n'espère ;  
 De longs entretiens superflus ;  
 Sentir assez , dire encore plus ;  
 S'attaquer bien , mal se défendre ;  
 S'abandonner , puis se reprendre ;  
 Être fou raisonnablement ;  
 Être gai sérieusement ;  
 Peu de repos , bien des caprices ;  
 Peu de plaisirs , bien des supplices ;  
 Se pardonner , pour s'offenser ;  
 Se rappeler , pour se chasser ;  
 Raccommodemens , puis injures ;  
 Nouveaux sermens , nouveaux parjures ;  
 La paix , la guerre tour-à-tour ;  
 En raccourci , voilà l'Amour.

*LES LOIX DE L'AMOUR.*

SOUS les loix de l'Amour  
 Tout n'est que caprice ;  
 Nouvelle injustice  
 Signale chaque jour  
 Sa constante malice.

On s'aime , on se trahit ;  
 On change , on persévère :  
 On y plaît sans fruit ;  
 Sans raison on peut y déplaire ;  
 Tout y va par dépit ;  
 Et voici le mystère.  
 C'est qu'un aveugle enfant conduit  
 Toute l'affaire.

---

*LE DESIR EN AMOUR.*

LE desir le plus frivole  
 Vaut mieux que la vérité.  
 Le plaisir léger s'envole  
 Dès qu'il n'est plus souhaité ;  
 Il naquit de l'espérance ;  
 Il meurt dans la jouissance ;  
 Le dégoût seul lui survit ;  
 Et , dans l'amoureux Empire ;  
 Empressé quand il desire ,  
 Il s'endort quand il jouit.  
 Sur ces gazons vois Zéphire :  
 Flore fuit devant ses pas.  
 Il l'atteint ; elle soupire ,  
 Rougit , & lui tend les bras.  
 En succombant , elle implore ;  
 Contre un vainqueur qu'elle adore ;  
 Une vertu qu'elle craint :  
 Sa pudeur tendre & naïve  
 Rend leur volupté plus vive ;  
 Fuit-elle ? Leur se us'éteint.



*LES FEMMES.*

SEXE charmant, dans votre chaîne  
 Votre puissance nous entraîne ;  
     Vous nous bleffez-là.  
 Pour fatisfaire vos envies,  
 Combien faisons-nous de folies !  
     Vous nous timbrez-là.  
 Votre dépense non bornée,  
 Fait que, vingt fois dans la journée,  
     Il faut fouiller-là :  
 Mais, malgré ce qui nous en coûte,  
 Il vient un Rival qu'on écoute ;  
     Vous nous plantez-là.

*PANARD.**LANGUEUR DE L'AMOUR.*

HEUREUX qui, près de toi, pour toi seule soupire ;  
 Qui jouit du plaisir de t'entendre parler !  
 Qui te voit quelquefois doucement lui sourire !  
 Les Dieux, dans son bonheur, pourroient-ils  
     l'égalér ?

Je sens, de veine en veine, une subtile flamme  
 Courir par-tout mon corps, si-tôt que je te vois ;  
 Et, dans les doux transports où s'égare mon ame,  
 Je ne sçaurois trouver de langue ni de voix,

Un nuage confus se répand sur ma vue ;  
 Je n'entends plus ; je tombe en de douces langueurs ;  
 Et , pâle , sans haleine , interdite , éperdue ,  
 Un frisson me saisit ; je tombe ; je me meurs.

BOYLEAU.

LA LÉGÈRETÉ.

NON, la fidélité  
 N'a jamais été  
 Qu'une imbécillité :  
 J'ai quitté,  
 Par légèreté,  
 Plus d'une Beauté.  
 Vive la nouveauté !  
 Mais, quoi ! la probité ? ...  
 Puérilité.

Le ferment répété ? ...

Style usité ;

A-t-on jamais compté

Sur un traité

Dicté

Dans la volupté,

Sans liberté ?

On feint, par vanité,

D'être irrité.

L'Amant peu regretté

Est imité :

La femme, avec gaieté,

Bientôt s'arrange de son côté.

L'ATTAIGNANT.

## LE NOUVEL AN.

UN nouvel an , pour nous , commence ;  
 Et Phébus ramene avec lui  
 Ce jour de fatigue & d'ennui  
 Qui fait courir toute la France ;  
 Par une antique bienféance  
 Que l'on déteste & que l'on fuit.  
 Jour de parjure & de demence ,  
 Où l'on se cherche , où l'on se fuit ;  
 Où l'on maudit ce qu'on encense ;  
 Où l'on dit tout , hors ce qu'on pense ;  
 Où Philinte se reproduit ;  
 Où la vérité qu'il offense ,  
 Rentre , & se cache au fond du puit  
 Qu'elle a choisi pour résidence ;  
 Où le Sage , dans sa balance ,  
 Pese & réduit à la moitié  
 Ce vil encens falsifié ,  
 Qu'à frais communs on se dispense ;  
 Où le Singe de l'Amitié ,  
 Sous le beau nom de Politesse ,  
 Ne pouvant payer en espee ,  
 Reçoit & donne du papier.

Dieux ! que d'assurances perfides !  
 Que de complimens infipides  
 Chargent la malle du Courier !  
 Que de Vers qu'Apollon rénie ,

Faits par des Amans sans génie  
 Pour des Maîtresses sans appas !  
 Que de vains sermens qu'on oublie !  
 Que de lettres qu'on ne lit pas !

---

*LE TRIOMPHE DE CLARICE.*

J'ÉTOIS dans l'âge où regne la tendresse ;  
 Et mon cœur n'étoit point touché.  
 Quelle honte ! Il falloit justifier sans cesse  
 Ce cœur oisif , qui m'étoit reproché.  
 Je disois quelquefois : Qu'on me trouve un visage  
 Dont la beauté soit vive , & dont l'air vif soit sage ;  
 Où regne une douceur dont on soit attiré ;  
 Qui ne promette rien , & qui pourtant engage ;  
 Qu'on me le trouve , & j'aimerai.  
 Ce qui seroit encor bien nécessaire ,  
 Ce seroit un esprit qui pensât finement  
 Sans prétendre à ce caractère ;  
 Qui , pour être sans art , n'eût que plus d'agrément :  
 Un peu timide seulement ;  
 Qui ne pût se montrer , ni se cacher sans plaire ;  
 Qu'on me le trouve , & je deviens Amant.  
 On n'est pas obligé de garder de mesure  
 Dans les souhaits qu'on peut former ;  
 Comme , en aimant , je prétends estimer ,  
 Je voudrois bien encore un cœur plein de droiture ;  
 Une vertu naïve & pure :  
 Qu'on me les trouve , & je promets d'aimer.



Par ces conditions, j'effrayois tout le monde :  
 Chacun me promettoit une paix si profonde,  
 Que j'en ferois moi-même embarrassé.

Je ne voyois point de Bergère,  
 Qui, d'un air un peu courroucé,  
 Ne m'envoyât à ma chimère.

Je ne sçais cependant comment l'Amour a fait :  
 Il faut qu'il ait long-tems médité son projet ;  
 Mais enfin il est sûr qu'il m'a trouvé Clarice  
 Semblable à mon idée, ayant les mêmes traits.

Je crois, pour moi, qu'il me l'a fait exprès.

Oh que l'Amour a de malice !

FONTENELLE.

LE MÉDECIN MALADE.

C'EST à la seule Mort que je suis redevable  
 D'avoir recouvré la santé.

La Mort n'a pas renom d'être si charitable ;  
 J'en conviens : cependant, graces à sa bonté,  
 Vous me voyez ressuscité.

Ce monstre, poursuivant sa fatale tournée,  
 S'avisa de passer chez moi.

Il y trouva la fièvre accompagnée  
 De tous les maux qu'elle entraîne après soi.

J'étois dans un grand désarroi ;

Pâle, défait, la face décharnée,

Les yeux éteints, enfin prêt à partir.

Un Moine, à mon chevet, tâchoit de me résoudre

A lui donner lieu de m'absoudre  
 Par un sincere repentir.  
 Je contentois son zèle ; & , d'une voix mourante,  
 Je disois *Peccavi* , lorsque la Mort parut.  
 En cet état , elle me méconnut ;  
 Et , me croyant la victime innocente  
 De la célèbre Faculté ,  
 D'un coup de sa faux menaçante ,  
 Elle alloit avancer le moment redouté.  
 Arrête , m'écriai-je , arrête , ô Mort cruelle !  
 Je suis , de ton Empire un apprentif soutien :  
 A me prendre si-tôt , il y va trop du tien ;  
 Je suis un Médecin. Toi , Médecin , dit-elle ?  
 Oui , dis-je ; & de Paris.... Le pays n'y fait rien.  
 Tu t'appelles ? ... Procope. Il ne me souvient  
 guères  
 D'avoir ouï ce nom là-bas.  
 Pourquoi ne te connois-je pas ;  
 Comme je fais tous tes Confrères ?  
 A l'envi , chaque jour , ils peuplent mes États ;  
 Mais de toi rien ne vient. Le moyen ? repliquai-je ;  
 Je suis si jeune : à peine ai-je atteint vingt-cinq ans.  
 Je n'ai pas encore eu le tems  
 De jouir de mon privilège.  
 Jusqu'à présent , par moi , peu se font fait soigner ;  
 Et les premiers , j'ai cru les devoir épargner  
 Pour attirer la confiance.  
 Mais aujourd'hui la pratique commence.  
 Vous entendrez , dans peu , parler de moi.  
 Laissez-moi donc le jour ; il doit vous être utile :

Pour ma rançon, je vous en offre mille.  
 Mille ! soit ! dit la Mort : guéris ; mais souviens-toi  
 A quel prix je te laisse vivre.  
 Pour me tenir parole , il est divers moyens :  
 Pour le plus sûr ; tu n'as qu'à suivre  
 Les leçons de tes anciens.  
 Saigne ; purge beaucoup ; c'est la plus courte voie.  
 Adieu ! le Ciel te tienne en joie !  
 Grace à ma qualité , je me porte fort bien ;  
 Mais , comme j'ai promis , la Mort n'y perdra  
 rien.  
 Profitez , chers amis , d'un conseil salutaire.  
 Pour échapper à la commune loi ,  
 S'il se peut , passez-vous toujours du ministère  
 De mes Confreres & de moi.

*PROCOPE.*

*DESCRIPTION DU THRÔNE DE DIEU.*

Au dessus des Cieux même est un thrône terrible  
 Que la foudre environne , & rend inaccessible ;  
 Les esprits les plus purs , de sa gloire étonnés ,  
 De leurs ailes couverts , y tremblent prosternés :  
 Il est avant les tems , les cieux & la lumière ;  
 Les astres , près de lui , ne font qu'ombre & poussière ;  
 Et ce Thrône s'éleve encor plus sur ces feux ,  
 Que les Enfers profonds ne s'abaissent sous eux.  
 Sur ce Thrône éclatant règne l'Être suprême ;

Son Fils, Verbe fait Homme, aussi grand que lui-même,

Est assis à sa droite ; & , Vainqueur de la Mort,  
Tient à ses pieds le Temps, la Nature & le Sort.

De leur perfection naît leur amour immense,  
Esprit vivifiant, même feu, même essence.

Ces trois divins Soleils, unissant leur clarté ;  
Forment de l'Éternel l'ineffable unité.

S. DIDIER.

LES BAISERS.

QUE mon ame, unie à la tienne,

Quitte la vie, & la reprenne

Dans tes baisers remplis de feux !

De ces faveurs dont, plus facile,

Tu combles aujourd'hui mes vœux ;

D'abord je t'en demande mille.

Plus, mille encore ; & mille en sus ;

Pour expier tes longs refus ;

Mille pour chasser les alarmes.

Que m'avoit causé ta rigueur ;

Mille pour sceller mon bonheur,

Et mille en faveur de tes charmes ;

Mille pour les maux à venir,

Et pour les biens qui nous attendent ;

Mille que mes vœux te demandent,

Et mille pour les prévenir.

Lorsque j'aurai perdu le nombre.



De ces baisers multipliés,  
 Quel plaisir de voir, à mes pieds,  
 L'Envie au teint pâle, à l'œil sombre,  
 S'occuper à les supputer !  
 Frémir, &, s'enfuyant dans l'ombre,  
 Désespérer de les compter !

*LES TROIS BERNARDS.*

DANS ce pays trois Bernards sont connus :  
 L'un est ce Saint, ambitieux Reclus,  
 Prêcher adroit, fabricant d'oracles.  
 L'autre Bernard est l'enfant de Plutus,  
 Bien plus grand Saint, faisant plus grands miracles ;  
 Et le troisieme est l'enfant de Phébus ;  
 Gentil Bernard, dont la Muse féconde  
 Doit faire encor les délices du monde,  
 Quand des premiers on ne parlera plus.

*VOLTAIRE.*

*LA DISCRETION.*

SI quelqu'un, bien traité des Belles,  
 Fait, des faveurs qu'il obtient d'elles,  
 Un trophée à sa vanité,  
 Qu'il soit par-tout si mal-traité,  
 Qu'il ne trouve que des cruelles.  
 Aimer à publier les graces qu'on reçoit,

B y

Marque ordinairement qu'on les sent comme on doit.

En amour, c'est une autre affaire ;  
C'est le bien ressentir, que de le bien céler ;  
Et si l'ingratitude est ailleurs à se taire,  
En amour, elle est à parler.

H O R A C E E T L Y D I E.

D I A L O G U E.

H O R A C E.

TANT que je sçus te plaire, & que j'avois ta foi,  
Que je possédois seul & ton cœur & tes charmes,  
Mes jours s'écouloient sans alarmes ;  
Le bonheur étoit fait pour moi.

L Y D I E.

Tant que tu fus fidèle à ta chere Lydie ;  
Que Chloé n'avoit point encor soumis ton cœur ;  
J'étois au comble du bonheur ;  
Et les Dieux me portoient envie.

H O R A C E.

Par son luth, par sa voix, Chloé sçait m'attendrir.  
Elle seule, à présent, tient mon ame asservie :  
Pour elle, s'il falloit ma vie,  
Je ne craindrois point de mourir.

## L Y D I E.

J'adore Calais, & Calais m'adore :  
 Je mourrois mille fois pour mon cher Calais,  
 Si les Dieux vouloient, à ce prix,  
 Aux siens joindre mes jours encore.

## H O R A C E.

Si, de mes premiers feux le sincere retour  
 De la tendre Lydie alloit finir les peines ;  
 Si, de Chloé, brisant les chaines,  
 Je te rendois tout mon amour.

## L Y D I E.

Du charmant Calais l'ardeur a beau me plaire ;  
 Malgré ton inconstance, & tes mépris pour moi,  
 De vivre & mourir avec toi,  
 Est le bonheur que je préfère.

RIGOLEY DE JUVIGNY.

## L E M É R I T E P E R S O N N E L.

O N ne se choisit point son pere :  
 Par un reproche populaire,  
 Le Sage n'est point abbatu.  
 Oui, quoique le Vulgaire en pense ;  
 Damon, la plus vile naissance  
 Donne du lustre à la vertu.

N'envions que l'humble sagesse ;  
 Seule elle fait notre noblesse ;

Le vice, notre indignité.

Par-là se distinguent les hommes ;

Et que fait à ce que nous sommes ,

Ce que nos peres ont été ?

Que j'aime à voir le sage Horace

Satisfait, content de sa race ,

Quoique du rang des Affranchis !

Mais je ne vois qu'avec colere ,

Un fils tremblant au nom d'un pere :

Qui n'a de tache que ce fils.

Le sang s'altere & se répare ;

Ainsi Castor , né de Tyndare ,

Prit place entre les Immortels ;

Ainsi le hideux Poliphême ,

Fils indigne d'un Dieu qui l'aime ,

N'a pu partager ses autels.

LA MOTTE.

LE SOUVERAIN ET LE PARTICULIER.

CROYEZ que si j'étois Voltaire ,

Et, Particulier comme lui ,

Me contentant du nécessaire ,

Je verrois voltiger la Fortune légère ,

Et la laisserois aujourd'hui

Partager , loin de moi , sa faveur passagère.

Je connois l'ennui des honneurs ,

Le fardeau des devoirs , le jargon des flateurs ;



Ces miseres de toute espece ,  
Et ces dehors de politesse  
Dont il faut s'occuper dans le sein des grandeurs.  
Je méprise la vaine gloire ,  
Quoique Poëte & Souverain.

Quand le fatal ciseau , terminant mon destin ,  
M'aura plongé dans la nuit noire ,  
Qu'importe l'honneur incertain  
De vivre après ma mort au Temple de Mémoire ?  
Un instant de bonheur vaut mille ans dans l'Histoire.

Nos destins sont-ils donc si beaux ?  
Le doux plaisir & la mollesse ,  
La vive & naïve allégresse  
Ont toujours fui des Grands la pourpre & les  
faixceaux.

Prisant la liberté , leur troupe enchanteresse  
Préféra l'aimable paresse  
Aux plus brillans succès , & les jeux aux travaux.

Ainsi la Fortune volage  
N'a jamais causé mes ennuis ;  
Soit qu'elle me flatte ou m'outrage ,  
Je dormirai toutes les nuits ,  
En lui refusant mon hommage.  
Mais notre état fait notre loi ;  
Il nous oblige & nous engage  
A mesurer notre courage  
Sur ce qu'exige notre emploi.  
Voltaire , dans son hermitage ,  
Dans un pays dont l'héritage  
Est son antique bonne-foi ,

Peut, sous les loix d'une vertu sauvage ;  
 Vivre au gré de Platon, & disposer de foi ;  
 Pour moi, menacé du naufrage,  
 Je dois en affronter l'orage,  
 Penser, vivre & mourir en Roi.

FRÉDÉRIC, R. de P.

---

Q U A T R A I N.

Au tems jadis, au siècle d'or,  
 Crosse de bois, Évêque d'or ;  
 Maintenant on change les loix ;  
 Crosse d'or, Évêque de bois.

GUI-PATIN.

---

INSUFFISANCE DE LA RAISON.

RAISON, imposante chimere,  
 Je ne crois plus à ta réalité.  
 Je connois ta futilité,  
 Et ton néant, & ta misere.  
 Que puis-je risquer sur ta foi ?  
 Inutile dans mon enfance,  
 L'instinct seul me sert mieux que toi.  
 Je suis forcé d'obéir à la loi  
 De mon sang qui bouillonne en mon adolescence.  
 Victime des erreurs, ou dupe de l'amour,  
 Errant de foiblesse en foiblesse,  
 Des plaisirs aux remords, emporté tour-à-tour,  
 Dans une continuelle yvresse,  
 En m'oubliant, je passe ma jeunesse.

Te trouverai-je donc en un âge plus mûr ?  
Peut-être . . . . mais toujours , comme un guide  
peu sûr ,

Qui , par un sentier tout obscur ,  
Me conduit jusqu'à la vieillesse.  
Alors , à charge au monde , à moi-même odieux ,  
Tourmenté par l'inquiétude ,  
Entre la peur du diable , & l'attente des Cieux ,  
J'arrive , en radotant , à la décrépitude.

---

*LE VIEILLARD ENJOUÉ.*

JE voudrois , à mon âge ,  
( Il en seroit tems , )  
Être moins volage  
Que les jeunes gens ,  
Et mettre en usage ,  
D'un vieillard bien sage  
Tous les sentimens.

Je voudrois , du vieil homme :

Être séparé.

Le morceau de pomme

N'est pas digéré.

Gens de bien , gens d'honneur ,

A votre sçavoir faire

Je livre mon cœur ;

Mais laissez entiere ,

Et libre carrière

A ma belle humeur.

## LE RACCOMMODEMENT.

T I R C I S.

QUAND tes beaux yeux me trouverent aimable ;  
 Quand tes faveurs étoient toutes pour moi ,  
 A mon bonheur rien n'étoit comparable ;  
 J'étois , Iris , plus heureux que le Roi.

I R I S.

Leger Tircis , que ta plainte est cruelle !  
 Ne me dis point que j'ai manqué de foi.  
 Quand je croyois ta passion fidelle ,  
 J'étois encor plus heureuse que toi.

T I R C I S.

Le luth , la voix , la beauté de Silvie  
 Font aujourd'hui ma joie & mes amours ;  
 Et je voudrois , pour allonger sa vie ,  
 Finir la mienne au plus beau de mes jours.

I R I S.

Le beau Daphnis m'aime avecque tendresse ,  
 Et , pour Daphnis mon cœur n'est pas cruel ;  
 Mon cher Amant sçait bien que sa Maîtresse  
 Mourroit cent fois pour le rendre immortel.

T I R C I S.

Trêve d'aigreur : moi-même je me blâme  
 De perdre un tems propre à faire la paix.  
 Si je pouvois régner seul en ton ame ,  
 Tu me ferois plus chère que jamais.



## I R I S.

Bien que tu sois inconstant & colère,  
 Et que Daphnis ait de quoi me charmer,  
 Ingrat Amant, prends le soin de me plaire,  
 Je suis encor toute prête à t'aimer.

CHARLEVAL.

## C I R C É.

## C A N T A T E.

SUR un rocher désert, l'effroi de la nature;  
 Dont l'aride sommet semble toucher les Cieux;  
 Circé pâle, interdite, & la mort dans les yeux,  
 Pleuroit sa funeste aventure.

Là, ses yeux errans sur les flots,  
 D'Ulysse fugitif sembloient suivre la trace.  
 Elle croit voir encor son volage héros;  
 Et cette illusion soulageant sa disgrâce,  
 Elle le rappelle en ces mots

Qu'interrompent cent fois ses pleurs & ses sanglots!

Cruel auteur des troubles de mon ame,  
 Que la pitié retarde un peu tes pas?  
 Tourne un moment tes yeux sur ces climats;  
 Et, si ce n'est pour partager ma flâme,  
 Reviens du moins pour hâter mon trépas.

Ce triste cœur, devenu ta victime,  
 Chérit encor l'amour qui l'a surpris.

Amour fatal ! ta haine en est le prix.  
 Tant de tendresse, ô Dieux ! est-elle un crime,  
 Pour mériter de si cruels mépris ?  
 Cruel auteur, &c..

C'est ainsi qu'en regrets sa douleur se déclare ;  
 Mais bientôt, de son art employant le secours ,  
 Pour rappeler l'objet de ses tristes amours ,  
 Elle invoque, à grands cris, tous les dieux du  
     Ténare ,  
 Les Parques, Némésis, Cerbère, Phlégéon,  
 Et l'inflexible Hécate, & l'horrible Aleçon.  
 Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allume ;  
 La foudre dévorante aussi-tôt le consume.  
 Mille noires vapeurs obscurcissent le jour.  
 Les astres de la nuit interrompent leur course.  
 Les fleuves étonnés remontent vers leur source ;  
 Et Pluton même tremble en son obscur séjour.

Sa voix redoutable  
 Trouble les Enfers.  
 Un bruit formidable  
 Gronde dans les airs.  
 Un voile effroyable  
 Couvre l'Univers.  
 La Terre tremblante  
 Frémit de terreur.  
 L'Onde turbulente  
 Mugit de fureur.  
 La Lune sanglante  
 Recule d'horreur.

Dans le fein de la mort , ses noirs enchantemens  
Vont troubler le repos des ombres.

Les Mânes effrayés quittent leurs monumens :  
L'Air retentit, au loin , de leurs longs hurlemens ;  
Et les Vents, échappés de leurs cavernes sombres,  
Mêlent , à leurs clameurs, d'horribles siflemens.

Inutiles efforts ! Amante infortunée ,  
D'un Dieu plus fort que toi , dépend ta destinée.  
Tu peux faire trembler la terre sous tes pas ,  
Des Enfers déchaînés allumer la colere ;

Mais tes fureurs ne feront pas

Ce que tes attraits n'ont pu faire.

Ce n'est point par effort qu'on aime ;

L'Amour est jaloux de ses droits.

Il ne dépend que de lui-même :

On ne l'obtient que par son choix.

Tout reconnoît sa loi suprême ;

Lui seul ne connoît point de loix.

Dans les champs que l'hiver désolé

Flore vient rétablir sa cour.

L'Alcyon fuit devant Éole ;

Éole le fuit à son tour ;

Mais si-tôt que l'Amour s'envole ,

Il ne connoît plus de retour.

ROUSSEAU,



## LE MONDAIN.

REGRETTERA qui veut le bon vieux tems,  
Et l'Âge d'or, & le règne d'Astrée,  
Et les beaux jours de Saturne & de Rhée,  
Et le Jardin de nos premiers Parens.  
Moi, je rends grace à la Nature sage,  
Qui, pour mon bien, m'a fait naître en cet âge  
Tant décrié par nos tristes Frondeurs;  
Ce tems profane est tout fait pour mes mœurs.  
J'aime le Luxe, & même la Mollesse,  
Tous les Plaisirs, les Arts de toute espece,  
La Propreté, le Goût, les Ornaments:  
Tout honnête homme a de tels sentimens.  
Il est bien doux, pour mon cœur très-immonde,  
De voir ici l'Abondance à la ronde,  
Mere des Arts, & des heureux Travaux,  
Nous apporter, de sa source féconde,  
Et des Besoins, & des Plaisirs nouveaux.  
L'or de la Terre, & les trésors de l'Onde,  
Leurs habitans, & les peuples de l'Air,  
Tout sert au Luxe, aux Plaisirs de ce Monde.  
O le bon tems que ce Siècle de fer!  
Le superflu, chose très-nécessaire,  
A réuni l'un & l'autre Hémisphère.  
Voyez-vous pas ces agiles Vaisseaux,  
Qui, du Texel, de Londres, de Bordeaux,  
S'en vont chercher, par un heureux échange,  
De nouveaux Biens nés aux sources du Gange,



Tandis qu'au loïn, vainqueurs des Musulmans,  
 Nos Vins de France enyvrent les Sultans ?  
 Quand la Nature étoit dans son enfance,  
 Nos bons Aïeux vivoient dans l'ignorance,  
 Ne connoissant, ni le tien ni le mien ;  
 Qu'auroient-ils pu connoître ? Ils n'avoient rien :  
 Ils étoient nuds ; & c'est chose très-claire,  
 Que qui n'a rien, n'a nul partage à faire.  
 Sobres étoient. Ah ! je le crois encor,  
 Mart'alo \* n'est point du Siècle d'or.  
 D'un bon vin frais, ou la mousse, ou la sève ;  
 Ne grata point le triste gosier d'Ève ;  
 La soie & l'or ne brilloient point chez eux.  
 Admirez-vous pour cela nos Aïeux ?  
 Il leur manquoit l'Industrie & l'Aïfance ;  
 Est-ce vertu ? C'étoit pure ignorance.  
 Quel Idiot, s'il avoit eu pour lors  
 Quelque bon lit, auroit couché dehors ?  
 Mon cher Adam, mon Gourmand, mon bon Pere  
 Que faisois-tu dans les Jardins d'Eden ?  
 Travaillois-tu pour ce fot Genre humain ?  
 Carellois-tu madame Eve, ma mere ?  
 Avouez-moi que vous aviez, tous deux,  
 Les ongles longs, un peu noirs, & crasseux ;  
 La chevelure assez mal ordonnée ;  
 Le teint bruni, la peau bife & tannée.  
 Sans propreté, l'Amour le plus heureux  
 N'est plus Amour ; c'est un besoin honteux.

---

\* Auteur du *Oufinier François*, & *Moine doré*.

Bientôt, lassés de leur belle aventure,  
 Dessous un chêne, ils soupent galamment,  
 Avec de l'eau, du millet & du gland :  
 Le repas fait, ils dorment sur la dure ;  
 Voilà l'état de la pure Nature.

Or, maintenant voulez-vous, mes amis,  
 Sçavoir un peu, dans nos jours tant maudits,  
 Soit à Paris, soit dans Londres, ou dans Rome,  
 Quel est le train des jours d'un honnête homme ?  
 Entrez chez lui : la foule des beaux Arts,  
 Enfans du Goût, se montre à vos regards.  
 De mille mains, l'éclatante Industrie,  
 De ces dehors orna la symmétrie.  
 L'heureux pinceau, le superbe dessein  
 Du doux Corrège, & du sçavant Poussin,  
 Sont encadrés dans l'or d'une bordure :  
 C'est Bouchardon qui fit cette figure ;  
 Et cet argent fut poli par Germain.  
 Des Gobelins l'aiguille & la teinture,  
 Dans ces tapis, surpassent la peinture.  
 Tous ces objets sont vingt fois répétés,  
 Dans des trumeaux tout brillans de clartés.  
 De ce Salon, je vois, par la fenêtre,  
 Dans des Jardins, des myrtes en berceaux ;  
 Je vois jaillir les bondissantes eaux.  
 Mais, du logis, j'entends sortir le Maître.  
 Un Char commode, avec graces orné,  
 Par deux chevaux rapidement traîné,  
 Paroît aux yeux une maison roulante,  
 Moitié dorée, & moitié transparente ;

Nonchalamment je l'y vois promené :  
De deux ressorts la liante souplesse ,  
Sur le pavé , le porte avec mollesse.  
Il court au bain : les parfums les plus doux  
Rendent sa peau plus fraîche & plus polie :  
Le plaisir presse ; il vole au rendez-vous ,  
Chez Camargot , chez Gossin , chez Julie.  
Il est comblé d'amour & de faveurs.  
Il faut se rendre à ce Palais magique ,  
Où les beaux Vers , la Danse , la Musique ;  
L'Art de tromper les yeux par les couleurs ,  
L'Art plus heureux de séduire les cœurs ,  
De cent plaisirs font un plaisir unique.  
Il va siffler quelque Opéra nouveau ,  
Ou , malgré lui , court admirer Rameau.  
Allons souper. Que ces brillans services ,  
Que ces ragoûts ont , pour moi , de délices !  
Qu'un Cuisinier est un Mortel divin !  
Cloris , Églé me versent , de leur main ,  
D'un Vin d'Aï , dont la mousse pressée ,  
De la bouteille , avec force , élançée ,  
Comme un éclair , fait voler son bouchon ;  
Il part ; on rit ; il frappe le plafond.  
De ce Vin frais l'écume pétillante ,  
De nos François est l'image brillante.  
Le lendemain donne d'autres desirs ,  
D'autres soupers & de nouveaux plaisirs.  
Or , maintenant , monsieur du Télémaque ;  
Vantez-nous bien votre petite Ithaque ,  
Votre Salente , & vos murs malheureux ,

Où vos Crétois , tristement vertueux ,  
 Pauvres d'effet , & riches d'abstinence ,  
 Manquent de tout pour avoir l'abondance.  
 J'admire fort votre style flatteur ,  
 Et votre Prose , encor qu'un peu traînante.  
 Mais , mon ami , je consens , de grand cœur ;  
 D'être fessé dans vos murs de Salente ,  
 Si je vais là pour chercher mon bonheur ;  
 Et vous , Jardin de ce premier Bon-homme ,  
 Jardin fameux par le Diable & la Pomme ,  
 C'est bien en vain que , tristement séduits ,  
 Huet , Calmet , dans leur sçavante audace ,  
 Du Paradis ont recherché la place.  
 Le Paradis terrestre est où je suis.

VOLTAIRE.

## DÉFENSE DU MONDAIN ,

OU

## L' APOLOGIE DU LUXE.

A Table , hier , par un triste hazard ,  
 J'étois assis près d'un maître Caffard ,  
 Lequel me dit : Vous avez bien la mine  
 D'aller , un jour , échauffer la cuisinè  
 De Lucifer ; & moi , Prédestiné ,  
 Je rirai bien quand vous ferez damné.  
 Damné ! Comment ? Pourquoi ? Pour vos folies ?  
 Vous avez dit , en vos Œuvres non pies ,  
 Dans certain Conte , en rimes barbouillé ,  
 Qu'au Paradis Adam étoit mouillé

Lorsqu'il



Lorsqu'il pleuvoit sur notre premier pere ;  
 Qu'Ève, avec lui, buvoit de belle eau claire ;  
 Qu'ils avoient même, avant d'être déchus,  
 La peau tannée, & les ongles crochus.  
 Vous avancez, dans votre folle yvresse,  
 Prêchant le Luxe, & vantant la Mollesse ;  
 Qu'il vaut bien mieux, ô blasphêmes maudits !  
 Vivre à présent, qu'avoir vécu jadis.  
 Par quoi, mon fils, votre Muse polluë  
 Sera rôtie ; & c'est chose concluë.

Difant ces mots, son gosier altéré  
 Humoit un vin qui, d'ambre coloré,  
 Sentoit encor la grappe parfumée,  
 Dont fut, pour nous, la liqueur exprimée.  
 Un rouge vif enluminoit son teint ;  
 Lors je lui dis : Pour Dieu ! monsieur le Saint ;  
 Quel est ce Vin ? D'où vient-il, je vous prie ?  
 D'où l'avez-vous ? Il vient de Canarie :  
 C'est un nectar, un breuvage d'Élu ;  
 Dieu nous le donne ; & Dieu veut qu'il soit bu,  
 Et ce Café, dont, après cinq services,  
 Votre estomac goûte encor les délices ?  
 Par le Seigneur il me fut destiné.  
 Bon ! Mais, avant que Dieu vous l'ait donné ;  
 Ne faut-il pas que l'humaine industrie  
 L'aille ravir aux champs de l'Arabie ?  
 La Porcelaine, & la frêle beauté  
 De cet émail, à la Chine empâté,  
 Par mille mains, fut, pour vous, préparée ;  
 Cuite, recuite, & peinte, & diaprée :

Cet Argent fin , ciselé , gaudronné ,  
 En plat , en vase , en soucoupe tourné ,  
 Fut arraché de la terre profonde ,  
 Dans le Potose , au sein d'un nouveau Monde.  
 Tout l'Univers a travaillé pour vous ,  
 Afin qu'en paix , dans votre heureux courroux ,  
 Vous insultiez , pieux Atrabilaire ,  
 Au Monde entier , épuisé pour vous plaire.

O faux Dévot ! véritable Mondain !  
 Connoissez-vous ; & , dans votre prochain ,  
 Ne blâmez plus ce que votre indolence  
 Souffre , chez vous , avec tant d'indulgence.  
 Sçachez sur-tout , que le luxe enrichit  
 Un grand État , s'il en perd un petit.  
 Cette splendeur , cette pompe mondaine ,  
 D'un règne heureux est la marque certaine.  
 Le Riche est né pour beaucoup dépenser ;  
 Le Pauvre est fait pour beaucoup amasser.  
 Dans ces Jardins , regardez ces cascades ,  
 L'étonnement & l'amour des Naiïades ;  
 Voyez ces flots , dont les nappes d'argent  
 Vont inonder ce marbre blanchissant :  
 Les humbles prés s'abreuvent de cette onde ;  
 La Terre en est plus belle & plus féconde.  
 Mais , de ces eaux , si la source tarit ,  
 L'herbe est séchée , & la fleur se flétrit.  
 Ainsi l'on voit , en Angleterre , en France ,  
 Par cent canaux , circuler l'abondance :  
 Le goût du luxe entre dans tous les rangs ;  
 Le Pauvre y vit des vanités des Grands ;

Et le travail , gagé par la Mollesse ,  
S'ouvre , à pas lents , la route à la richesse.  
J'entends d'ici des pédans à rabats ,  
Tristes Censeurs des Plaisirs qu'ils n'ont pas ;  
Qui , me citant Denis d'Halicarnasse ,  
Dion , Plutarque , & même un peu d'Horace ;  
Vont criaillant qu'un certain Curius ,  
Cincinnatus , & des Consuls en us ,  
Béchoient la terre , au milieu des alarmes ;  
Qu'ils manioient la charruë & les armes ,  
Et que les bleds tenoient à grand honneur  
D'être semés par la main d'un vainqueur.  
C'est fort bien dit , mes Maîtres. Je veux croire  
Des vieux Romains la chimérique histoire.  
Mais , dites-moi. Si les Dieux , par hazard ,  
Faisoient combattre Auteuil & Vaugirard ,  
Faudroit-il pas , au retour de la guerre ,  
Que le Vainqueur vînt labourer sa terre ?  
L'auguste Rome , avec tout son orgueil ,  
Rome , jadis , étoit ce qu'est Auteuil.  
Quand ces enfans de Mars & de Sylvie ;  
Pour quelque pré , signalant leur furie ,  
De leur village alloient au Champ de Mars ;  
Ils arboroient du foin pour étendarts.  
Leur Jupiter , au tems du bon roi Tulle ,  
Étoit de bois : il fut d'or , sous Luculle.  
N'allez donc pas , avec simplicité ,  
Nommer Vertu , ce qui fut pauvreté.

Oh ! que Colbert étoit un esprit sage !  
Certain Butor conseilloit , par ménage ;

Qu'on abolit ces travaux précieux,  
 Des Lyonnais, ouvrage industrieux.  
 Du Conseiller l'absurde prud'homme  
 Eût tout perdu par pure œconomie.  
 Mais le Ministre, utile avec éclat,  
 Sçut, par le luxe, enrichir notre État.  
 De tous nos Arts il aggrandit la source ;  
 Et, du Midi, du Levant, & de l'Ourse,  
 Nos fiers Voisins, de nos progrès jaloux,  
 Payoient l'esprit qu'ils admiroient en nous.  
 Je veux ici vous parler d'un autre homme,  
 Tel que n'en vit Paris, Pékin, ni Rome ;  
 C'est Salomon, ce Sage fortuné,  
 Roi philosophe, & Platon couronné,  
 Qui connut tout, du cédre jusqu'à l'herbe ;  
 Vit-on jamais un luxe plus superbe ?  
 Il faisoit naître, au gré de ses desirs,  
 L'argent & l'or, mais sur-tout les plaisirs.  
 Mille Beautés servoient à son usage ;  
 Mille. On le dit ; c'est beaucoup pour un Sage.  
 Qu'on m'en donne une ; & c'est assez pour moi,  
 Qui n'ai l'honneur d'être Sage ni Roi.

Parlant ainsi, je vis que les Convives  
 Aimoient assez mes peintures naïves :  
 Mon doux Béat très-peu m'e répondoit,  
 Rioit beaucoup, & beaucoup plus buvoit ;  
 Et tout chacun, présent à cette fête,  
 Fit son profit de mon discours honnête.

VOLTAIRE.





## BATAILLE DE PARME.

DÉJA les deux Partis s'avançoient en silence ;  
D'armes & d'étendards, les champs étoient cou-  
verts ;

Et l'Ange des Combats, du haut des Cieux ou-  
verts,

Apportoit dans ses mains l'éternelle balance,  
Où sont pesés des Rois les intérêts divers.

Le cri de Bellone

Nous a rassemblés ;

Le signal se donne ;

Les airs sont troublés

Des coups redoublés

Du bronze qui tonne.

Par un feu roulant,

Le Combat s'engage,

Et l'airain brûlant

Vomit le carnage.

Les rangs sont ouverts ;

Les Cieux sont couverts

D'un affreux nuage ;

Par-tout le courage

Tente un même effort,

Et trouve, au passage,

L'obstacle & la mort.

Par-tout le ravage,

L'aveugle fureur,

La pâle terreur,

La plainte & la rage  
 Présentent l'horreur  
 De l'heure dernière,  
 Quand tous les fléaux  
 Rendront au chaos  
 La Nature entière.

Coigny, dans ce danger, précipite ses pas ;  
 Et, bravant mille morts, qui volent sur sa tête,  
 D'un front calme & serein, opposé à la tempête  
 La Majesté du Dieu qui préside aux Combats.

*BERNARD.*

*BATAILLE DE GUASTALLE.*

VIRTEMBERG, qui couroit à son heure fatale,  
 De la digue au rivage occupa l'intervalle,  
 Avec ces Combattans, ces vaillans Cuirassiers ;  
 La gloire de l'Empire, & l'effroi des Guerriers.  
 De leur front élevé l'armure étincellante,  
 Des Monstres des forêts, la dépouille effrayante,  
 Rendoient plus redoutés ces Centaures du Nord,  
 Dont l'aspect annonçoit ou la fuite ou la mort.

Soudain l'Élite guerrière  
 De nos Escadrons brillans  
 S'élance dans la carrière.  
 Les vents portent leur bannière ;  
 Ils partent avec les vents.  
 L'airain des trompettes sonne ;  
 L'acier sur l'acier résonne ;  
 La Mort croise tous ses traits ;

Les rangs mêlés se confondent ;  
 Les coups frappés se répondent ,  
 Reçus , rendus de plus près.  
 On voit les Coursiers rapides  
 Partir d'un élan fougueux ;  
 Et leur instinct belliqueux  
 Les fait voler sous leurs guides ,  
 Les fait combattre avec eux.  
 Tout cède enfin ; tout succombe :  
 La voix du Sort a parlé ;  
 Et , du Colosse ébranlé  
 La masse chancelle & tombe.  
 Harcourt , Brissac , Châtillon ,  
 Maîtres du sanglant rivage ,  
 Chassent , comme un tourbillon ,  
 Ce qui reste à leur passage.  
 Où sont ces audacieux ?  
 Leur front , qui touchoit aux Cieux ,  
 Est caché dans la poussiere.  
 J'ai vu leur déroute entiere ;  
 Et ce qui fuit devant nous ,  
 Précipité par la crainte ,  
 D'un bois s'est fait une enceinte  
 Qui les dérobe à nos coups.

*BERNARD.*

DIALOGUE.

DAMON.

DE quoi vous sert tant de fierté,  
 Belle & cruelle Panopée ?

C iv

P A N O P É E.

De conserver ma liberté ,  
Et m'empêcher d'être trompée.

D A M O N.

Il ne faut point avoir de peur ;  
J'aime trop le nœud qui m'engage.

P A N O P É E.

Il ne fut jamais de trompeur,  
Qui ne tint le même langage.

D A M O N.

Votre beauté vous garantit  
Du sort d'Ariane abusée.

P A N O P É E.

Votre jeunesse m'avertit  
De l'inconstance de Thésée.

D A M O N.

Ah ! fiere & cruelle beauté ;  
Qu'inhumaine est votre rudesse !

P A N O P É E.

Ce que vous nommez Cruauté ;  
D'autres l'appelleront Sagesse.

D A M O N.

Est-on sage , pour maltraiter  
L'amour d'un fidèle courage ?



## P A N O P É E.

Est-on cruel, pour éviter  
Le péril defaire naufrage?

*BERTAUT.*

---

QUE notre ignorance est extrêmeit  
Toujours douter, est notre lot ;  
Le flambeau de la raison même  
N'est pour nous qu'un foible falot.  
Sans sçavoir ni pourquoi ni comme  
On naît, on meurt presqu'aussi-tôt.  
L'homme est une énigme pour l'homme :  
Quand on veut en chercher le mot,  
On est tout sot.

*L'Abbé PRÉVOT.*

---

L'AMITIÉ, comme la tendresse,  
Partage, en tout tems, mon ardeur ;  
Vieux Amis, & jeune Maîtresse,  
Sont l'amusement de mon cœur.

---

BAISE-MOI donc, me disoit Blaise :  
Nanni, nanni, je ne suis pas si niaise ;  
Ma mere me le défend bien.

Cv

Mais, voyez ce grand Nicodème !  
 La fienné ne lui défend rien ;  
 Que ne me baïse-t-il lui-même ?

*D'AUTREAU.*

*T H É M I R E .*

J'AI vu Thémire dans nos champs :  
 Comme à la ville , elle y sçait plaire.  
 Thémire écoutoit mes accens :  
 Amour , Thémire étoit Bergere.  
 Elle étoit belle , sans apprêts :  
 Les lieux où brillent ses attraits ,  
 Sont toujours ceux que je préfere.

Par la beauté , par le talent ,  
 De triompher elle est bien sûre.  
 Au milieu d'un cercle brillant ,  
 Comme sous un dais de verdure ,  
 Tout , près d'elle , paroît charmant ;  
 De tout elle fait l'ornement ;  
 Et rien ne lui sert de parure.

Si l'art quelquefois la séduit  
 Dans le séjour de l'imposture ,  
 Cet art , qu'elle seule embellit ,  
 Devient rival de la Nature.  
 Oui , c'est une onde que les vents

Troublent pendant quelques momens,  
Mais dont la source est toujours pure.

DORAT.

LE MARSEILLOIS ET LE LION.

F A B L E.

DANS les sacrés cahiers, méconnus des Profânes,  
Nous avons vu parler les Serpens & les Ânes.  
Un Serpent fit l'amour à la femme d'Adam ;  
Un Âne, avec esprit, gourmanda Balaam.  
Le grand parleur Homère, en vérités fertile,  
Fit parler & pleurer les deux Chevaux d'Achile.  
Les Habitans des airs, des forêts, & des champs,  
Aux Humains, chez Esope, enseignent le bon sens.  
Descartes n'en eut point, quand il les crut ma-  
chines.

Il raisonna beaucoup sur les Œuvres divines ;  
Il en jugea fort mal, & noya sa raison  
Dans ses trois Élémens, au coin d'un tourbillon.  
Le pauvre Homme ignora, dans sa Physique obs-  
cure,

Et l'Homme, & l'Animal, & toute la Nature.  
Ce Romancier hardi dupa long-tems les fots.  
Laissons-là sa folie, & suivons nos propos.

Un jour un Marseillois, trafiquant en Afrique,  
Aborda le rivage où fut jadis Utique.  
Comme il se promenoit dans le fond d'un vallon,  
Il trouva nez-à-nez un énorme Lion,

A la longue criniere , à la gueule enflammée ;  
Terrible , & tout semblable au lion de Némée.

Le plus horrible effroi faisoit le Voyageur.

Il n'étoit pas Hercule ; & , tout transi de peur ,  
Il se mit à genoux , & demanda la vie.

Le Monarque des bois , d'une voix radoucie ,  
Mais qui faisoit encor trembler le Provençal ,  
Lui dit en bon François : Ridicule animal ,  
Tu veux donc qu'aujourd'hui , de souper je me  
    passe.

Écoute ; j'ai diné : je veux te faire grace ,  
Si tu peux me prouver qu'il est contre les loix  
Que , le soir , un Lion soupe d'un Marseillois.

Le Marchand , à ces mots , conçut quelque es-  
    pérance :

Il avoit eu jadis un grand fonds de science ;  
Et , pour devenir Prêtre , il apprit du latin :  
Il sçavoit Rabelais , & son saint Augustin.

D'abord il établit , selon l'usage antique ,  
Quel est le droit divin du pouvoir monarchique ;  
Qu'au plus haut des degrés des Êtres inégaux ,  
L'Homme est mis pour régner sur tous les Ani-  
    maux ;

Que la terre est son thrône ; & que , dans l'étenduë ,  
Les astres sont formés pour réjouir sa vuë.

Il conclut qu'étant Prince , un sujet Africain  
Ne pouvoit , sans péché , manger son Souverain.  
Le Lion , qui rit peu , se mit pourtant à rire ;  
Et , voulant , par plaisir , connoître cet Empire ,  
En deux grands coups de griffe , il dépouilla , tout un



De l'Univers entier le Monarque absolu.

Il vit que ce grand Roi lui cachoit sous le linge,  
Un corps foible, monté sur deux fesses de finge,  
A deux minces talons deux gros pieds attachés,  
Par cinq doigts superflus, dans leur marche em-  
pêchés;

Deux mammelles fans lait, fans grace, fans usage;  
Un crâne étroit & creux, couvrant un plat visage;  
Tristement dégarni du tissu de cheveux  
Dont la main d'un barbier coëffa son front kraf-  
feux.

Tel étoit, en effet; ce Roi fans diadème,  
Privé de sa parure, & réduit à lui-même.

Il sentit qu'en effet, il devoit sa grandeur

Au fil d'un Perruquier, aux ciseaux d'un Tailleur.

Ah! dit-il au Lion, je vois que la Nature  
Me fait faire en ce monde une triste figure;

Je pensois être Roi: j'avois certes grand tort.

Vous êtes le vrai Maître, en étant le plus fort.

Mais songez qu'un Héros doit dompter sa colere:

Un Roi n'est point aimé, s'il n'est pas débon-  
naire.

Dieu, comme vous sçavez, est au-dessus des Rois.

Jadis, en Arménie, il vous donna des loix;

Lorsque, dans un grand coffre, à la merci des  
ondes,

Tous les Animaux purs, ainsi que les immondes,

Par Noë, mon aïeul, enfermés si long-tems,

Respirerent enfin l'air natal de leurs champs,

Dieu fit avec eux tous une étroite alliance,

Un pacte solemnel..... Oh ! la platte impudence !  
 As-tu perdu l'esprit par excès de frayeur ?  
 Dieu, dis-tu, fir un pacte avec nous ? ... Oui,  
 Seigneur ;

Il vous recommanda d'être clément & sage,  
 De ne toucher jamais à l'Homme, son image ;  
 Et, si vous me mangez, l'Éternel, irrité,  
 Fera payer mon sang à votre Majesté.....

Toi, l'image de Dieu ! toi, Magot de Pro-  
 vence !

Connois-tu bien l'excès de ton impertinence ?  
 Montre l'original de mon Pacte avec Dieu.  
 Par qui fut-il écrit ? en quel tems ? dans quel lieu ?  
 Je vais t'en montrer un, plus sûr, plus véritable.  
 De mes quarante dents, vois la file effroyable ;  
 Ces ongles, dont un seul te pourroit déchirer ;  
 Ce gosier écumant, prêt à te dévorer ;  
 Cette gueule, ces yeux, dont jaillissent des flames ;  
 Je tiens ces heureux dons du Dieu que tu réclames.  
 Il ne fait rien en vain : te manger est ma loi ;  
 C'est-là le seul Traité qu'il ait fait avec moi.  
 Ce Dieu, dont, mieux que toi, je connois la  
 prudence,  
 Ne donne pas la faim pour qu'on fasse abstinence.  
 Toi-même as fait passer, sous tes chétives dents,  
 D'imbécilles Dindons, des Moutons innocens,  
 Qui n'étoient pas formés pour être ta pâture.  
 Ton débile estomac, honte de la Nature,  
 Ne pourroit seulement, sans l'art d'un Cuisinier,  
 Digérer un Poulet, qu'il faut encor payer :

Si tu n'as point d'argent, tu jeunes en Hermite ;  
 Et moi que l'appétit, en tout tems, sollicite,  
 Conduit par la Nature, attentif à mon bien,  
 Je puis t'avalier crud, sans qu'il m'en coûte rien.  
 Je te digérerai, sans faute, en moins d'une heure.  
 Le Pacte universel est qu'on naisse & qu'on meure.

*Ad rem*, qu'il vaut autant, raisonneur de travers,  
 Être avalé par moi, que rongé par les vers. ....

Sire, les Marseillois ont une ame immortelle.  
 Ayez, dans vos repas, quelque respect pour elle.

La mienne, apparemment, est immortelle aussi.  
 Va, de ton esprit gauche elle a peu de souci.

Je ne veux point manger ton ame raisonneuse :  
 Je cherche une pâture, & moins fade, & moins  
 creuse :

C'est ton corps qu'il me faut ; je le voudrois plus  
 gras ;

Mais ton ame, crois-moi, ne me tentera pas. ....

Vous avez sur ce corps une entiere puissance.  
 Mais, quand on a dîné, n'a-t-on point de clémence ?  
 Pour gagner quelque argent, j'ai quitté mon pays ;  
 Je laisse dans Marseille une femme, & deux fils :  
 Mes malheureux enfans, réduits à la misere,  
 Iront à l'Hôpital, si vous mangez leur pere. ....

Et moi, n'ai-je donc pas une femme à nourrir ?  
 Mon petit Lionceau ne peut encor courir,  
 Ni saisir de ses dents ton espece craintive.  
 Je lui dois la pâture ; il faut que chacun vive.  
 Eh ! pourquoi sortois-tu d'un terrain fortuné,  
 D'olives, de citrons, de pampres couronné ?

Pourquoi quitter ta femme , & ce pays si rare ;  
 Où tu fêtois en paix Magdeleine & Lazare ?  
 Dominé par le gain , tu viens , dans mon canton ,  
 Vendre , acheter , troquer , être dupe & frippon ;  
 Et tu veux qu'en jeûnant , ma famille pâtiſſe  
 De ta ſotte imprudence & de ton avarice ?  
 Réponds-moi donc , Maraut ? .... Sire , je ſuis battu.  
 Vos griffes & vos dents m'ont aſſez confondu.  
 Ma tremblante raiſon cède , en tout , à la vôtre.  
 Oui , la moitié du monde a toujours mangé l'autre.  
 Ainſi Dieu le voulut ; & c'eſt pour notre bien.  
 Mais , Sire , on voit ſouvent un malheureux Chrétien ,

Pour de l'argent comptant , qu'aux hommes on préfère ,

Se racheter d'un Turc , & payer un Corſaire.  
 Je comptois , à Tunis , paſſer deux mois au plus ;  
 A vous y bien ſervir , mes vœux ſont réſolus ;  
 Je vous ferai garnir votre charnier auguſte  
 De deux bons moutons gras , valant vingt francs  
 au juſte.

Pendant deux mois entiers ils vous feront portés,  
 Par vos correſpondans , chaque jour , préſentés ;  
 Et mon valet , chez vous , reſtera pour ôtage. ....

Ce Paſte , dit le Roi , me plaît bien davantage  
 Que celui dont tantôt tu m'avois étourdi.

Viens ſigner le Traité ; ſuis-moi chez le Cadi ;  
 Donne des cautions : ſois sûr , ſi tu m'abusés ,  
 Que je n'admettrai point tes mauvaiſes excuſes ,  
 Et que , ſans raiſonner , tu ſeras étranglé ,



Selon le droit divin dont tu m'as tant parlé.

Le marché fut signé: tous les deux l'observerent,  
D'autant qu'en le gardant, tous les deux y ga-  
gnerent.

Ainsi, dans tous les tems, nos Seigneurs les Lions  
Ont conclu leurs Traités aux dépens des Moutons.

VOLTAIRE.

*LES ÉVÉNEMENS DE L'ANNÉE 1744.*

QUOI! verrai-je toujours des sotises en France,  
Difoit l'hyver dernier, d'un ton plein d'importance,  
Timon, qui, du passé profond admirateur,  
Du présent qu'il ignore, est l'éternel frondeur?  
Pourquoi, s'écrioit-il, le Roi va-t-il en Flandre?  
Quelle étrange vertu, qui s'obstine à défendre  
Les débris dangereux du thrône des Césars,  
Contre l'or des Anglois, & le fer des Houffars!  
Dans le jeune Conty, quel excès de folie,  
D'escalader les Monts qui gardent l'Italie,  
Et d'attaquer, vers Nice, un Roi victorieux;  
Sur ces sommets glacés, dont le front touche aux  
Cieux?

Pour franchir ces amas de neiges éternelles,  
Dédale, à cet Icare a-t-il prêté ses ailes?  
A-t-il reçu du moins, dans son dessein fatal,  
Pour briser les rochers, le secret d'Annibal?

Il parle, & Conty vole. Une ardente jeunesse;  
Voyant peu les dangers que voit trop la vieillesse,  
Se précipite en foule autour de son héros:

Du Var , qui s'épouvante , on traverse les flots ;  
 De torrens en rochers , de montagne en abîme ;  
 Des Alpes en courroux on assiége la cime ;  
 On y brave la foudre : on voit , de tous côtés ,  
 Et la Nature , & l'Art , & l'Ennemi domptés.  
 Conty , qu'on censuroit , & que l'Univers loue ,  
 Est un autre Annibal , qui n'a point de Capoue.  
 Critiques orgueilleux , Frondeurs , en est-ce assez ?  
 Avec Nice & Démont , vous voilà terrassés.

Mais , tandis que , sous lui , les Alpes s'applai-  
 nissent ;

Que , sur les flots voisins les Anglois en frémissent ,

Vers les bords de l'Escaut LOUIS fait tout trem-  
 bler ;

Le Batave s'arrête , & craint de le troubler :

Ministres , Généraux , suivent , d'un même zèle ,  
 Du Conseil aux dangers , leur Prince , & leur mo-  
 dèle.

L'ombre du grand Condé , l'ombre du grand  
 LOUIS ,

Dans les champs de la Flandre ont reconnu leurs  
 fils :

L'Envie alors se tait ; la Médisance admire.

Zoïle , un jour du moins , renonce à la Satire ;

Et le vieux Nouvelliste , une canne à la main ,  
 Trace , au Palais Royal , Ypres , Furne & Menin.

Ainsi , lorsqu'à Paris , la tendre Melpomène ,  
 De quelque ouvrage heureux vient embellir la  
 scène ,

En dépit des siflets de cent Auteurs malins ,

Le Spectateur sensible applaudit des deux mains ;  
Ainsi, malgré Buffy, ses chansons, & sa haine,  
Nos Aïeux admiroient Luxembourg & Turenne.

Le François quelquefois est léger & moqueur ;  
Mais toujours le mérite eut des droits sur son cœur ;  
Son œil perçant & juste est prompt à le connoître :  
Il l'aime, en son égal, il l'adore en son Maître.

La Vertu, sur le trône, est dans son plus beau  
jour ;

Et l'exemple du Monde en est aussi l'amour.

Nous l'avons bien prouvé. Quand la fièvre fa-  
tale ,

A l'œil creux, au teint sombre, à la marche iné-  
gale ,

De ses tremblantes mains, ministres du trépas ,

Vint attaquer LOUIS, au sortir des combats ;

Jadis Germanicus fit verser moins de larmes :

L'Univers éploré ressentit moins d'alarmes ,

Et goûta moins l'excès de sa félicité ,

Lorsqu'Antonin mourant reparut en santé.

Dans nos emportemens de douleur & de joie ;

Le cœur seul a parlé ; l'amour seul se déploie.

Paris n'a jamais vu de transports si divers ,

Tant de feux d'artifice, & tant de mauvais vers.

Autrefois, ô grand Roi ! les Filles de Mémoire ;

Chantant au pied du trône, en égaloient la  
gloire.

Que nous dégénérons de ce tems si chéri !

L'éclat du trône augmente, & le nôtre est flétri.

O ma prose & mes vers ! gardez-vous de paroî-  
tre !

Il est dur d'ennuyer son Héros & son Maître :  
 Cependant nous avons la noble vanité  
 De mener les Héros à l'Immortalité ;  
 Nous nous trompons beaucoup. Un Roi juste, &  
 qu'on aime,  
 Va, sans nous, à la Gloire, & doit tout à lui-même.

Chaque âge le bénit : le vieillard expirant  
 De ce Prince, à son fils fait l'éloge, en pleurant ;  
 Le fils, éternisant des images si chères,  
 Raconte à ses neveux le bonheur de leurs pères ;  
 Et ce nom, dont la terre aime à s'entretenir,  
 Est porté par l'Amour aux siècles à venir.

Si pourtant, ô grand Roi ! quelqu'esprit moins  
 vulgaire,

Des vœux de tout un Peuple, interprète sincère,  
 S'élevant jusqu'à vous, par le grand art des vers,  
 Osoit, sans vous flater, vous peindre à l'Univers ;  
 Peut-être on vous verroit, séduit par l'harmonie,  
 Pardonner à l'Éloge, en faveur du génie ;  
 Peut-être, d'un regard le Parnasse excité,  
 De son lustre terni reprendroit la beauté.

L'œil du Maître peut tout ; c'est lui qui rend la vie  
 Au Mérite expirant sous les dents de l'Envie ;  
 C'est lui, dont les rayons ont cent fois éclairé  
 Le modeste Talent, dans la foule ignoré.

Un Roi, qui sçait régner, nous fait ce que nous  
 sommes :

Les regards d'un Héros produisent les grands  
 Hommes.



---

*LES DEUX AMOURS.*

CERTAIN Enfant, qu'avec crainte on caresse,  
Et qu'on connoît à son malin souris,  
Court en tous lieux, précédé par les Ris,  
Mais, trop souvent, suivi de la Tristesse.  
Dans les cœurs des Humains, il entre avec souplesse,  
Habite avec fierté, s'envole avec mépris.  
Il est un autre Amour, fils craintif de l'Estime,  
Soumis dans ses chagrins, constant dans ses desirs,  
Que la Vertu soutient, que la Candeur anime,  
Qui résiste aux rigueurs, & croît par les plaisirs.  
De cet Amour, le flambeau peut paroître  
Moins éclatant; mais ses feux sont plus doux.  
Voilà le Dieu que mon cœur veut pour Maître;  
Et je ne veux le servir que pour vous.

*VOLTAIRE.*

---

*LE PARTAGE ÉGAL.*

TOUT est égal; & la Nature sage  
Veut, au niveau, ranger tous les Humains:  
Esprit, raison, beaux yeux, charmant visage;  
Fleur de santé, doux loisir, jours fereins;  
Vous avez tout, c'est-là votre partage.  
Moi je paroïs un être infortuné,

De la Nature enfant abandonné,  
 Et n'avoir rien, semble mon apanage;  
 Mais vous m'aimez; les Dieux m'ont tout donné.

VOLTAIRE.

L'ANTI - GITON.

A M<sup>lle</sup> LE COUVREUR.

O du théâtre aimable Souveraine!  
 Belle Chloë, fille de Melpomène!  
 Puissent ces Vers, de vous être goûtés!  
 Amour le veut, Amour les a dictés.  
 Ce petit Dieu, de son aîle légère,  
 Un arc en main, parcouroit l'autre jour  
 Tous les recoins de votre sanctuaire;  
 Car le théâtre appartient à l'Amour:  
 Tous ses Héros sont enfans de Cythère.  
 Hélas, Amour! que tu fus consterné,  
 Lorsque tu vis ce Temple profané,  
 Et ton Rival, de son culte hérétique,  
 Établissant l'usage anti-physique,  
 Accompagné de ses Mignons fleuris,  
 Fouler aux pieds les myrtes de Cypris!  
 Cet ennemi, jadis eut, dans Gomore,  
 Plus d'un autel, & les auroit encore,  
 Si, par le feu son pays consumé,  
 En lac, un jour, n'eût été transformé.  
 Ce Conte n'est de la métamorphose;

Car gens de-bien m'ont expliqué la chose  
Très-doctement ; & partant ne veux pas  
Mécroire en rien la vérité du cas.  
Ainsi que Loth , chassé de son asyle ,  
Ce pauvre Dieu courut de ville en ville :  
Il vint en Grèce ; il y donna leçon ,  
Plus d'une fois , à Socrate , à Platon ;  
Chez des Héros il fit sa résidence ,  
Tantôt à Rome , & tantôt à Florence ;  
Cherchant toujours , si bien vous l'observez ;  
Peuples polis , & par art cultivés.  
Maintenant donc le voici dans Lutèce ,  
Séjour fameux des effrénés désirs ,  
Et qui vaut bien l'Italie & la Grèce ,  
Quoi qu'on en dise , au moins pour les plaisirs.  
Là , pour tenter notre foible nature ,  
Ce Dieu paroît sous humaine figure.  
Il n'a point l'air de ce pesant Abbé ,  
Brutalement dans le vice absorbé ,  
Qui , tourmentant , en tous sens , son espèce ;  
Mord son Prochain , & corrompt la Jeunesse ;  
Lui , dont l'œil louche , & le musle effronté ,  
Font frissonner la tendre Volupté ,  
Et qu'on prendroit , dans ses fureurs étranges ;  
Pour un Démon qui viole des Anges.  
Ce Dieu sçait trop , qu'en un pédant crasseux ;  
Le plaisir même est un objet hideux.  
D'un beau Marquis il a pris le visage ,  
Le doux maintien , l'air fin , l'adroit langage ;

Trente Mignons le suivent en riant ;  
 Philis le lorgne , & soupire en fuyant.  
 Ce faux Amour se pavane , à toute heure ,  
 Sur le théâtre aux Muses destiné ,  
 Où , par Racine , en triomphe amené ,  
 L'Amour galant choissoit sa demeure.  
 Que dis-je ? Hélas ! l'Amour n'habite plus  
 Dans ce réduit. Désespéré , confus ,  
 Des fiers succès du Dieu qu'on lui préfère ;  
 L'Amour honnête est allé chez sa mere ,  
 D'où rarement il descend ici-bas.  
 Belle Chloë , ce n'est que sur vos pas  
 Qu'il vient encor. Chloë , pour vous entendre ;  
 Du haut des Cieux , j'ai vu ce Dieu descendre ;  
 Sur le théâtre il vole parmi nous ,  
 Quand , sous le nom de Phédre , ou de Monime ;  
 Vous partagez , entre Racine & vous ,  
 De notre encens le tribut légitime.  
 Que si voulez que cet Enfant jaloux ,  
 De ces beaux lieux désormais ne s'envole ;  
 Convertissons ceux qui , devant l'idole  
 De son Rival ont fléchi les genoux ;  
 Il vous créa la Prêtresse du Temple :  
 A Phérétique il faut prêcher d'exemple ;  
 Prêchez donc vite ; & venez , dès ce jour ,  
 Sacrifier au véritable Amour.

VOLTAIRE.



PORTRAIT



## PORTRAIT DE L'AUTEUR.

A UNE DAME.

TU commences par me louer ;

Tu veux finir par me connoître.

Tu me loûtras bien moins ; mais il faut t'avouer

Ce que je suis , te que je voudrois être.

J'aurai vu , dans trois ans , passer quarante hyvers.

Apollon présidoit au jour qui m'a vû naître.

Au sortir du berceau , j'ai bégayé des Vers ;

Bientôt ce Dieu puissant m'ouvrit son sanctuaire :

Mon cœur , vaincu par lui , se rangea sous sa  
loi.

D'autres ont fait des Vers par le desir d'en faire ;

Je fus Poëte malgré moi.

Tout les goûts , à la fois , sont entrés dans mon  
ame ;

Tout art a mon hommage ; & tout plaisir m'en-  
flamme.

La Peinture me charme ; on me voit quelquefois ,

Au palais de Philippe , ou dans celui des Rois ,

Sous les efforts de l'Art , admirer la Nature ;

Du brillant Cagliari , saisir l'esprit divin ;

Et dévorer des yeux la touche noble & sûre

De Raphaël & du Pouffin.

De ces appartemens qu'anime la Peinture ;

Sur les pas du Plaisir , je vole à l'Opéra.

*Tome III,*

D.

J'applaudis tout ce qui me touche ;  
 La fertilité de Campra ,  
 La gaité de Mouret , les graces de Des-Touche ;  
 Pelissier , par son art , Le More , par sa voix ,  
 Tour-à-tour ont mes vœux , & suspendent mon  
 choix.

Quelquefois , embrassant la science hardie ,  
 Que la curiosité  
 Honora , par vanité ,  
 Du nom de philosophie ;

Je cours , après Newton , dans l'abîme des Cieux  
 Je veux voir si , des nuits la couriere inégale ,  
 Par le pouvoir changeant d'une force centrale ,  
 En gravitant , vers nous , s'approche de nos  
 yeux ,  
 Et pese d'autant plus , qu'elle est près de ces  
 lieux ,

Dans les limites d'un ovale.

J'en entends raisonner les plus profonds esprits ,  
 Maupertuis & Clairaut , calculante cabale :  
 Je les vois qui , des Cieux franchissent l'inter-  
 valle ;

Et je vois trop souvent , que j'ai très-peu compris  
 De ces obscurités je passe à la Morale ;  
 Je lis au cœur de l'homme , & souvent j'en rougis  
 J'examine avec soin les informes Écrits ,  
 Les Monumens épars , & le style énergique  
 De ce fameux Pascal , ce Dévot satyrique.  
 Je vois ce rare esprit , trop prompt à s'enflammer  
 Je combats ses rigueurs extrêmes :

Il enseigne aux Humains à se haïr eux-mêmes ;  
 Je voudrois , malgré lui , leur apprendre à s'aimer ;  
 Ainsi mes jours égaux , que les Muses remplissent ,  
 Sans soins , sans passions , sans préjugé fâcheux ,  
 Commencent avec joie , & vivement finissent  
 Par des soupers délicieux.

L'Amour , dans mes plaisirs , ne mêle plus ses  
 peines.

La tardive raison vient de briser mes chaînes.  
 J'ai quitté prudemment ce Dieu qui m'a quitté.  
 J'ai passé l'heureux tems fait pour la volupté.  
 Est-il donc vrai , grands Dieux ! il ne faut plus que  
 j'aime ?

La foule des beaux arts , dont je veux tour-à-tour  
 Remplir le vuide de moi-même ,  
 N'est point encor assez pour remplacer l'Amour.

VOLTAIRE.

LES ENNUIS DE LA GRANDEUR.

SOUVENT la plus belle Princesse  
 Languit dans l'âge du bonheur ;  
 L'étiquette de la Grandeur ,  
 Quand rien n'occupe & n'intéresse ;  
 Laisse un vuide affreux dans le cœur.

Souvent même un grand Roi s'étonne ;  
 Entouré de Sujets soumis ,

Que tout l'éclat de sa couronne ,  
Jamais , en secret , ne lui donne  
Ce bonheur qu'elle avoit promis.

On croiroit que le Jeu console ;  
Mais l'Ennui vient à pas comptés ,  
A la table d'un Cavagnole ,  
S'asseoir entre des Majestés.

On fait tristement grande chère ,  
Sans dire & sans écouter rien ,  
Tandis que l'hébéte Vulgaire  
Vous assiége , vous confidère ,  
Et croit voir le souverain bien.

Le lendemain , quand l'hémisphère  
Est brûlé des feux du soleil ,  
On s'arrache au bras du sommeil ,  
Sans sçavoir ce que l'on va faire.

De soi-même peu satisfait ,  
On veut du monde ; il embarrasse :  
Le Plaisir fuit ; le jour se passe ,  
Sans sçavoir ce que l'on a fait.

L'Oisiveté pese & tourmente.  
S'occuper c'est sçavoir jouir.  
L'Ame est un feu qu'il faut nourrir ,  
Et qui s'éteint , s'il ne s'augmente.

VOLTAIRE.



## NÉCESSITÉ DU TRAVAIL ET DE L'ACTION.

AU ROI DE PRUSSE.

TRAVAILLER est le lot & l'honneur d'un Mortel ;  
 Le repos est, dit-on, le partage du Ciel !  
 Je n'en crois rien du tout. Quel bien imaginaire  
 D'être les bras croisés pendant l'éternité !  
 Est-ce dans le néant qu'est la félicité ?  
 Dieu seroit malheureux, s'il n'avoit rien à faire ;  
 Il est d'autant plus Dieu, qu'il est plus agissant.  
 Toujours, ainsi que vous, il produit quelque ou-  
 vrage.

On prétend qu'il fait plus ; on dit qu'il se repent.

Il préside au scrutin qui, dans le Vatican,  
 Met, sur un front ridé, la coëffe à triple étage.  
 Du prisonnier Mahmouth, il vous fait un Sultan.  
 Il mûrit, à Mocha, dans le fable Arabe,  
 Ce Café nécessaire aux pays des frimats.

Il met la fièvre en nos climats,

Et le remède en Amérique.

Il a rendu l'humain séjour

Dé la variété, le mobile théâtre ;  
 Il se plut à pétrir d'incarnat & d'albâtre  
 Les charmes arrondis du sein de Pompadour ;  
 Tandis qu'il vous étend un noir luisant d'ébène  
 Sur le nez applati d'une dame Africaine,  
 Qui ressemble à la nuit, comme l'autre au beau  
 jour.

Dieu se joue , à son gré , de la race mortelle ;  
 Il fait vivre , cent ans , le normand Fontenelle ;  
 Et trouffe , à trente-deux , mon dévot de Pascal.  
 Il a deux gros tonneaux , dont le bien & le mal

Descendent , en pluie éternelle ,  
 Sur cent Mondes divers , & sur chaque Animal :  
 Les Sots , les Gens d'esprit , & les Fous , & les  
 Sages ,  
 Chacun reçoit sa dose ; & le tout est égal.

On prétend que , de Dieu les Rois sont les images ;  
 Les Anglois pensent autrement ;  
 Ils disent , en plein Parlement ,  
 Qu'un Roi n'est pas plus Dieu , que le Pape infail-  
 lible ;

Mais il est pourtant très-plausible  
 Que ces Puissans du siècle , un peu trop adorés ,  
 A la foiblesse humaine , ainsi que nous , livrés ,  
 Ressemblent , en un point , à notre commun Mai-  
 tre :

C'est qu'ils font , comme lui , le mal & le bien-  
 être :

Ils ont les deux tonneaux. Bouchez-moi , pour ja-  
 mais ,

Le tonneau des dégoûts , des chagrins , des ca-  
 prices ,

Dont on voit tant de cœurs s'abreuver à longs  
 traits ;

Répandez de pures délices  
 Sur votre peu d'Élus , à vos banquets admis ;  
 Que leurs fronts soient sereins ; que leurs cœurs  
 soient unis :

Au feu de votre esprit, que notre esprit s'éclaire ;  
Que, sans empressement, nous cherchions à vous  
plaire ;

Qu'en dépit de la Majesté,  
Notre agréable liberté,  
Compagne du Plaisir, mere de la faillie ;  
Assaisonne, avec volupté,  
Les ragoûts de votre ambrosie.  
Les Honneurs rendent vain, le Plaisir rend heu-  
reux.

Versez les douceurs de la vie  
Sur votre Olympe sablonneux,  
Et que le bon tonneau soit à jamais sans lie.

*VOLTAIRE.*

*SUR LE LOUVRE.*

MONUMENT imparfait de ce siècle vanté,  
Qui sur tous les beaux Arts a fondé sa mémoire ;  
Vous verrai-je toujours, en attestant sa gloire,  
Faire un juste reproche à sa postérité !

Faut-il que l'on s'indigne alors qu'on vous ad-  
mire ?

Et que les Nations, qui veulent nous braver,  
Fières de nos défauts, soient en droit de nous dire  
Que nous commençons tout, pour ne rien achever.

Sous quels débris honteux, sous quel amas  
rustique,  
On laisse ensevelis ces Chefs-d'œuvres divins !

Quel barbare a mêlé la bassesse Gothique  
A toute la grandeur des Grecs & des Romains!

Louvre, Palais pompeux, dont la France s'honore,  
Sois digne de ce Roi, ton maître, & notre appui:  
Embellis ces climats que sa vertu décore;  
Et, dans tout ton éclat, montre-toi comme lui.

VOLTAIRE.

L A P O S T E .

QUE maudit soit le vilain ;  
Dont la Poste prit origine !  
Il avoit trois plaques d'airain ;  
Ailleurs que sur la poitrine.

L E V I E U X M A R I É .

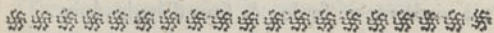
QUICONQUE a soixante ans vécu,  
Et jeune Fille épousera,  
S'il est galeux, se gratera  
Avec les ongles d'un cocu.







LE  
 PORTE-FEUILLE  
 D'UN HOMME DE GOUT,  
 OU  
 L'ESPRIT  
 DE NOS MEILLEURS POÈTES.



LIVRE VIII.

---

POÈMES.

---

LE TEMPLE DE LA MORT.

POÈME.

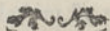
SOUS ces climats glacés, où le flambeau du  
 Monde

Épand avec regret sa lumière féconde,  
 Dans une île déserte est un vallon affreux,  
 Qui n'eut jamais du Ciel un regard amoureux.

D. V.

Là, sur de vieux cyprès dépouillés de verdure,  
 Nichent tous les oiseaux de malheureux augure:  
 La terre, pour toute herbe, y produit des poisons;  
 Et l'hiver y tient lieu de toutes les saisons:  
 Tous les champs d'alentour ne sont que cimetières:  
 Mille sources de sang y font mille rivières,  
 Qui, traînant des corps morts, & de vieux ossemens,  
 Au lieu de murmurer, font des gémissemens.  
 Au creux de ce vallon, dès l'enfance du Monde,  
 Est un Temple fameux, d'une figure ronde:  
 Quatre portes de fer, en quatre endroits divers,  
 Par l'ordre des Destins partagent l'Univers;  
 L'une est vers le couchant, & l'autre vers l'aurore;  
 L'une voit le Sarmathe, & l'autre voit le More:  
 Et là viennent en foule, & sous d'égales loix,  
 Les jeunes & les vieux, les peuples & les Rois.  
 La vieilleffe, la fièvre & les douleurs mortelles  
 Sont de ces huis sacrés les portières fidelles:  
 Leurs habits sont de deuil; & cet obscur manoir  
 A ses funestes murs entourés de drap noir,  
 Où des flambeaux de poix les lumières funèbres,  
 Par leurs noires vapeurs augmentent les ténèbres.  
 Un monstre, sans raison, aussi bien que sans yeux,  
 Est la divinité qu'on adore en ces lieux:  
 On l'appelle la Mort; & son cruel Empire  
 S'étend dessus les jours de tout ce qui respire.

HABERT.



## L E D U E L.

## P O E M E.

LE barbare Duel, de nos braves l'écueil ;  
Monstre que la Colere engendra de l'Orgueil,  
Ce démon domestique, artisan du carnage,  
Dans les plus nobles cœurs avoit porté sa rage ;  
Un prompt ressentiment se croyoit tout permis ;  
Les amis révoltés attaquoient leurs amis ;  
Parens, contre parens, couroient à la vengeance ;  
Ces noms étoient moins forts que la plus foible  
    offense ;

D'un rigoureux cartel l'impitoyable arrêt  
Décidoit par le fer un bizarre intérêt ;  
Et la fausse Justice, aux combats occupée,  
Sans balance à la main, n'employoit que l'épée.  
Funeste loi d'honneur, tyrannique pouvoir,  
Qui confonds, parmi nous, le meurtre & le devoir !  
L'injure seule a droit de réparer l'injure.  
Plus on fouille ses mains, plus la victime est pure.  
Le François, dédaignant un rival étranger,  
Contre le seul François trouve beau le danger.  
Tels qu'on vit ces Thébains, fiers enfans de la terre,  
Se livrer, en naissant, une mortelle guerre,  
Et, du sang que leurs troncs répandoient à grands  
    flots,

Engraisser les sillons dont ils étoient éclos ;  
Tels, & plus acharnés à leur perte fatale,

Cherchant , dans leur triépas , une gloire brutale ,  
 L'Espagne a vu long-tems nos soldats s'égorger ,  
 Et prendre , dans nos champs , le soin de la venger.  
 Cent peuples , alarmés du bruit de nos conquêtes ,  
 Sous les coups qu'ils craignoient , voyoient tom-  
 ber nos têtes ,

Sûrs que de deux Guerriers , en ce choc malheu-  
 reux ,

L'un périroit pour nous , l'autre vaincroit pour eux.  
 François , d'un vain transport misérables victimes ,  
 La Seine , trop long-tems , a rougi de vos crimes ;  
 Portez , sur d'autres bords , un plus noble courroux ;  
 Ce bras que vous perdez , François , n'est pas à  
 vous ;

Par un sinistre emploi la valeur est flétrie ;  
 Mourez ; mais en mourant , servez votre patrie ;  
 Et , d'un triste Duel fuyant le sort obscur ,  
 Tombez , en arborant nos drapeaux sur un mur ;  
 Ou si , la paix mêlant son olive à nos palmes ,  
 Nous fait couler des jours plus heureux & plus  
 calmes ,

Sans ternir votre fer d'un indigne attentat ,  
 Laissez vivre , & vivez pour le bien de l'État.

*LA MONNOIE.*

*LE PASSAGE DU RHIN.*

P O E M E.

Au pied du mont Adulle , entre mille roseaux ,  
 Le Rhin , tranquille & fier du progrès de ses eaux ,  
 Appuyé , d'une main , sur son urne penchante ,



Dormoit au bruit flateur de son onde naissante.  
 Lorsqu'un cri, tout-à-coup suivi de mille cris,  
 Vient, d'un calme si doux, retirer ses esprits.  
 Il se trouble; il regarde; &, par-tout sur ses rives,  
 Il voit fuir, à grands pas, ses Naiïades craintives,  
 Qui, toutes accourant vers leur humide Roi,  
 Par un récit affreux, redoublent son effroi.  
 Il apprend qu'un Héros, conduit par la Victoire,  
 A, de ses bords fameux flétri l'antique gloire;  
 Que Rhimberg & Vesel, terrassés en deux jours,  
 D'un joug, déjà prochain, menacent tout son cours.  
 Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête  
 De cent foudres d'airain tournés contre sa tête;  
 Il marche vers Tholus; & tes flots en courroux,  
 Au prix de sa fureur, sont tranquilles & doux;  
 Il a de Jupiter la taille & le visage;  
 Et, depuis ce Romain dont l'insolent passage  
 Sur un pont, en deux jours, trompa tous tes efforts,  
 Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords.

Le Rhin tremble & frémit à ces tristes nouvelles:  
 Le feu sort à travers ses humides prunelles.  
 C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut, en deux  
 mois,  
 Ait appris à couler sous de nouvelles loix;  
 Et de mille remparts mon onde environnée;  
 De ces fleuves sans nom, suivra la destinée?  
 Ah! périssent mes eaux! ou, par d'illustres coups,  
 Montrons qui doit céder des Mortels ou de nous.  
 A ces mots, essuyant sa barbe limonneuse,  
 Il prend d'un vieux Guerrier la figure poudreuse,



Déjà prêt à passer , instruit , dispose , ordonne.  
 Par son ordre, Grammont, le premier dans les flots,  
 S'avance , soutenu des regards du Héros.  
 Son coursier écumant , sous un Maître intrépide ;  
 Nage ; tout orgueilleux de la main qui le guide.  
 Rével le fuit de près : sous ce chef redouté ,  
 Marche des Cuirassiers l'escadron indompté.  
 Mais déjà , devant eux , une chaleur guerriere  
 Emporte , loin du bord , le bouillant Lefdiguere ;  
 Vivonne , Nantouillet , & Coislin & Salart :  
 Chacun d'eux au péril veut la premiere part.  
 Vendôme , que soutient l'orgueil de sa naissance ;  
 Au même instant , dans l'onde impatient s'élance.  
 La Salle , Beringhen , Nogent , d'Ambre , Cavois ,  
 Fendent les flots tremblans sous un si noble poids.  
 LOUIS , les animant du feu de son courage ,  
 Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.  
 Par ses soins cependant , trente legers vaisseaux  
 D'un tranchant aviron , déjà coupent les eaux.  
 Cent Guerriers , s'y jettant , signalent leur audace ;  
 Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.  
 Il s'avance en courroux. Le plomb vole à l'instant ;  
 Et pleut , de toutes parts , sur l'escadron flottant.  
 Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe & s'allume ;  
 Et des coups redoublés tout le rivage fume.  
 Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint.  
 Sous les fougueux coursiers l'onde écume & se  
 plaint.  
 De tant de coups affreux la tempête orageuse  
 Tient , un tems , sur les eaux la fortune douteuse.

Mais LOUIS , d'un regard , sçait bientôt la fixer,  
Le Destin à ses yeux n'oseroit balancer.

Bientôt, avec Grammont, courent Mars & Bellone,

Le Rhin , à leur aspect , d'épouvante frissonne ;

Quand , pour nouvelle alarme , à ses esprits glacés,

Un bruit s'épand qu'Enguien & Condé font passés ;

Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles ,

Force les escadrons , & gagne les batailles ;

Enguien , de son hymen le seul & digne fruit ,

Par lui , dès son enfance , à la victoire instruit.

L'ennemi renversé , fuit & gagne la plaine.

Le Dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne ;

Et seul , désespéré , pleurant ses vains efforts ,

Abandonne à LOUIS la victoire & ses bords.

BOILEAU.

L A G R A C E.

P O E M E.

**F**ST-CE une loi du Ciel, vengeur de nos forfaits,  
Que l'homme ignore ici le repos & la paix ?

Misérable jouet de son désordre extrême,

Contre lui, chaque jour, il s'irrite lui-même ;

S'il combat son penchant, quels pénibles efforts !

S'il ose lui céder, quels effrayans remords !

A ces maux condamné, même avant que de naître,

Il commence à souffrir dès qu'il peut se connoître.

Faut-il que, malgré lui, coupable infortuné,

Il expie, en vivant, le crime d'être né ?



Hélas ! lorsqu'il se perd dans les routes du vice ,  
Tremblant , il sent qu'il marche au bord du pré-  
cipice :

Pour rassurer son cœur , n'a-t-il point de secours ?

O raison ! de ses maux viens terminer le cours.

Mais tu n'effaces point l'image qui le trouble ;

Son désespoir s'aigrit , & sa crainte redouble ;

A ses timides yeux , que tu viens éclairer ,

Se montrent des périls qu'il voudroit ignorer.

Ainsi , quand , sur les mers où fondent les nuages ,

Luttent contre les eaux , les vents & les orages ,

Que les flots , à grand bruit , s'élancent dans les airs ,

Et , du poids de leur chute , ébranlent les Enfers ;

Si , dans le Ciel obscur , où tout fuit à sa vuë ,

Le Pilote effrayé voit s'enflammer la nuë ;

Ce feu , qui fend la nuit sur les flots en fureur ,

Éclairant le péril , en augmente l'horreur.

Grand Dieu ! pour nous sauver , ta main est tou-  
jours prête ;

Tu fais trouver le calme au sein de la tempête :

Heureux , qui de toi seul attend tout son secours !

L'innocence & la paix accompagnent ses jours.

Exempt des soins cruels dont l'impie est la proie ;

Rien ne sçauroit tarir la source de sa joie ;

Son cœur ne forme point d'inutiles desirs ,

Et jamais le remords ne corrompt ses plaisirs.

Un reste du penchant qui l'attache à la terre ,

Malgré lui , quelquefois lui livre encor la guerre ;

Mais , sans chercher ici des jours pleins & contents ,

Comme un point insensible , il regarde le tems.

Assuré du repos que son exil diffère ;  
 Son cœur jouit déjà du bonheur qu'il espère ;  
 Et, loin de fuir l'instant qui doit finir ses jours ;  
 De l'avenir trop lent ses vœux hâtent le cours.  
 Douce & charmante paix , qu'inspire l'innocence,  
 Des travaux les plus longs trop chère récompense,  
 A l'homme vicieux coûtez-vous tant d'efforts ,  
 Qu'il ose à vos douceurs préférer ses remords ?  
 Mais de mon cœur, dit-il, je ne suis plus le maître ;  
 Dans ce cœur corrompu la vertu ne peut naître ;  
 C'est un champ inutile en son aridité ,  
 Ravagé par les feux de la cupidité.  
 Vaine excuse ! Attends tout de ce champ si stérile ;  
 Le Ciel y verse encor une grace fertile.  
 Lorsqu'un soleil ardent a brûlé les côteaues ,  
 A seché les moissons , a fait tarir les eaux ;  
 Si , dans l'aride soif de la terre embrasée ,  
 Le Ciel répand sur elle une tendre rosée ;  
 On voit, en même tems, où tout sembloit mourir ;  
 Dans les prés émaillés les gazons refleurir ;  
 Dans les bois, les rameaux reprendre leur verdure,  
 Et, par-tout dans les champs , renaître la nature :  
 Ainsi , se répandant sur un cœur desséché ,  
 La Grace éteint les feux qu'y porta le péché ;  
 Et , dans ce champ fécond , sa divine influence  
 Fait germer les vertus , & fleurir l'innocence.  
 Par cet heureux secours qu'il accorde aux humains,  
 Mortel , le Ciel a mis ton salut dans tes mains :  
 Mais , ô funeste effet d'une indigne mollesse !  
 En vain pour ton bonheur sa bonté s'intéresse ;

A ta foiblesse en vain il prête son appui ;  
Quand il fait tout pour toi , tu ne fais rien pour lui.  
Que servent les remords de ton ame infidelle ,  
Quand tu ne combas point ta volonté rebelle ?  
Si , par la vérité , confondu quelquefois ,  
Tu rentres dans la route où t'appelle sa voix ,  
Là , quoique détrompé du monde & de sa gloire ,  
L'objet , qui t'a séduit , flate encor ta mémoire :  
Entre un devoir austere & l'amour des plaisirs ,  
Ton cœur flotte , incertain de ses propres desirs.  
Facile à ton penchant , fidele à sa justice ,  
Tu voudrois allier l'innocence & le vice ,  
Et , toujours partagé dans tes vœux impuissans ,  
Contenter à la fois ta raison & tes sens.  
Vainement aveuglé par l'erreur qui t'abuse ,  
Tu crois sur ta foiblesse appuyer ton excuse :  
Tu sens tes passions qui t'entraînent toujours ;  
Mais te sens-tu forcé de céder à leur cours ?  
Quel que soit le pouvoir d'une pente si forte ;  
Résiste , & tu vaincras le penchant qui t'emporte.  
Tel s'offre à mes regards un Mortel malheureux ,  
Luttant contre l'effort d'un fleuve impétueux ;  
S'il oppose au courant sa force & son courage ;  
Après de longs périls , il aborde au rivage ;  
A ses bras languissans , s'il permet le repos ,  
Il cède au cours de l'onde , entraîné par les flots.

ASSELIN.



*L'HORLOGE DE SABLE.*

## P O E M E.

A SSEMBLAGE confus d'un arène mobile ;  
 Que l'art ſçut enfermer dans ce vaſe fragile ;  
 Image de ma vie , Horloge dont le cours  
 Règle tous mes devoirs , en meſurant mes jours ;  
 Puisqu'à te célébrer ma Muſe eſt deſtinée ,  
 Fais couler pour mes Vers une heure fortunée.  
 Et vous , pour qui le Monde a de ſi doux appas ;  
 Qui ſouffrez à regret ceux qui ne l'aiment pas ,  
 Mortels , venez ici. Je veux , dans cet ouvrage ,  
 Du Monde , tel qu'il eſt , vous tracer une image.  
 Quel eſt-il en effet ? C'eſt un verre qui luit ,  
 Qu'un ſoufle peut détruire , & qu'un ſoufle a  
 produit.

Que font tous les Mortels ? Autant de grains de  
 ſable ,  
 Qu'anime cependant une ame raifonnable ,  
 Mais qui , du ſable ſeul occupés ardemment ,  
 Font leur unique emploi de ſon accroiffement.  
 On l'échange , on le vend , on l'achete , on l'amaffe ;  
 Et , monceaux ſur monceaux , l'avarice l'entaffe.  
 Le Marchand , qui ne craint ni les vents ni les eaux ,  
 Confiant ſa fortune à de frêles vaiſſeaux ,  
 Court aux extrémités d'une plaine liquide  
 Vendre un ſable brillant pour un ſable ſolide.



L'Artisan que son fort, ou l'orgueil des humains,  
Oblige à se nourrir du travail de ses mains,  
Ne fait, pendant le cours d'une vie inutile,  
Que polir, que fixer une arène mobile.  
Le Sage, examinant la nature des corps,  
Leurs causes, leurs effets, leurs mutuels rapports;  
Cherchant un vuide en eux, qu'il peut voir en lui-même,  
Croit embrasser le vrai dans une erreur qu'il aime.  
Il ne s'apperçoit pas, séduit par son orgueil,  
Qu'en voulant l'éviter, il donne dans l'écueil;  
Et que son esprit faux, rempli de vains phantômes,  
N'amasse qu'un thrésor de poussiere & d'atômes.

Et vous, Esclaves nés de vos propres souhaits,  
Vous, Grands, qui bâtissez de superbes Palais,  
Que vous sert d'élever un Château périssable?  
Plus haut que vos voisins, c'est mettre un peu de  
fable,  
Qui, devenant un jour la victime des ans,  
Marquera, par sa chute, un espace de tems.

Que faites-vous enfin, vous, Maitres de la terre?  
Vous portez, en tous lieux, les fureurs de la guerre;  
Vous inondez nos champs, de bataillons épars;  
Vous livrez des assauts, vous forcez des remparts;  
D'un trop foible voisin vous pillez la frontiere,  
Pour lui ravir un peu de fable & de poussiere,  
Qui, glissant de vos mains avec rapidité,  
Fera connoître au moins à la postérité,

Avide de sçavoir vos succès, vos traverses ;  
 Du tems, qui fuit toujours, les époques diverses,  
 Mais rangeons-nous aux loix de l'exacte raison,  
 Et tâchons d'ajuster notre comparaison.

Ce fable, à chaque instant, prend de nouvelles  
 places ;  
 Et le monde, en un jour, change de mille faces,  
 Ces grains sont agités de mouvemens divers ;  
 Tels sont les habitans de ce vaste Univers.  
 Sans liaison entr'eux, non plus que cette arène ;  
 Chacun suit au hazard le penchant qui l'entraîne ;  
 Et ce qui, d'un peu d'air, dans ce vase est l'effet,  
 Le vent de la fortune en ce Monde le fait.  
 Les uns sont élevés sur les débris des autres ;  
 Les biens de nos voisins se grossissent des nôtres.  
 Dans la foule obscurcis, les Princes déthronés,  
 Contraints à respecter des Sujets couronnés,  
 Sont de tristes jouets du Sort toujours volage.  
 De ces renversemens notre Horloge est l'image :  
 On la tourne, & bientôt le fable se confond ;  
 Le plus bas monte en haut, le plus haut coule au  
 fond ;  
 Et, comme on voit ces grains agités dans leur verre,  
 Peu libres dans l'enclos du vase qui les ferre,  
 Vers le centre commun faire un commun effort ;  
 Et, par la voie étroite, atteindre l'autre bord ;  
 Telle on voit des humains la cohorte mortelle,  
 Dans le passage obscur de la nuit éternelle,  
 De ses jours malheureux éteindre le flambeau ;

Se pouffer, s'enfoncer dans l'horreur du tombeau.  
 Nous y voyons tomber, d'une chute commune,  
 Le Pauvre & son espoir, le Riche & sa fortune.  
 Les Jeunes, les Vieillards, les Sujets & les Rois,  
 Faits du même limon, subissent mêmes loix.

Mais, que dis-je? ce fable a sur nous l'avantage:  
 Au globe dont il sort, il retrouve un passage;  
 Et, lorsque nous quittons la lumiere du jour,  
 Nous la quittons, hélas! sans espoir de retour.

*DE CAUX.*

*LE PERROQUET.*

P O E M E.

C H A N T I.

Vous, près de qui les Graces solitaires  
 Brillent sans fard, & règnent sans fierté;  
 Vous, dont l'esprit né pour la vérité,  
 Sçait allier à des vertus austères  
 Le goût, les ris, l'aimable liberté;  
 Puisqu'à vos yeux vous voulez que je trace  
 D'un noble Oiseau la touchante disgrâce;  
 Soyez ma Muse; échauffez mes accens;  
 Et prêtez-moi ces sons intéressans,  
 Ces tendres sons que forma votre Lyre,  
 Lorsque Sultane, au printems de ses jours,  
 Fut enlevé à vos tristes amours,

Et descendit au ténébreux Empire :  
 De mon Héros les illustres malheurs  
 Peuvent aussi se promettre vos pleurs.  
 Sur la Vertu par le Sort traversée,  
 Sur son voyage, & ses longues erreurs ;  
 On auroit pu faire une autre Odyssée,  
 Et, par vingt Chants, endormir les Lecteurs :  
 On auroit pu, des Fables surannées,  
 Ressusciter les Diabes & les Dieux ;  
 Des faits d'un mois occuper une année,  
 Et, sur des tons d'un sublime ennuyeux,  
 Psalmodier la cause infortunée  
 D'un Perroquet non moins brillant qu'Énée,  
 Non moins dévot, plus malheureux que lui ;  
 Mais trop de Vers entraînent trop d'ennui.  
 Les Muses sont des Abeilles volages ;  
 Leur goût voltige ; il fuit les longs ouvrages,  
 Et, ne prenant que la fleur d'un sujet,  
 Vole bientôt sur un nouvel objet.  
 Dans vos leçons j'ai puisé ces maximes :  
 Puissent vos loix se lire dans mes rimes !  
 Si, trop sincère, en traçant ces portraits,  
 J'ai dévoilé les mystères secrets,  
 L'art des parloirs, la science des grilles,  
 Les graves riens, les mystiques vétilles,  
 Votre enjouement me passera ces traits ;  
 Votre raison, exempte de foiblesses,  
 Sçait vous sauver ces fades politesses :  
 Sur votre esprit, soumis au seul devoir,  
 L'illusion n'eut jamais de pouvoir.

Vous



Vous sçavez trop qu'un front, que l'art déguise,  
 Plait moins au Ciel qu'une aimable franchise.  
 Si la Vertu se montrait aux Mortels,  
 Ce ne seroit, ni par l'art des grimaces,  
 Ni sous des traits farouches & cruels,  
 Mais sous votre air, ou sous celui des Graces;  
 Qu'elle viendroit mériter nos autels.

Dans maint Auteur de science profonde,  
 J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde;  
 Très-rarement en devient-on meilleur:  
 Un fort errant ne conduit qu'à l'erreur.  
 Il nous vaut mieux vivre au sein de nos Lares,  
 Et conserver, paisibles Casaniers,  
 Notre vertu dans nos propres foyers,  
 Que parcourir bords lointains & barbares;  
 Sans quoi le cœur, victime des dangers,  
 Revient chargé de vices étrangers.

L'affreux destin du Héros que je chante,  
 En éternise une preuve touchante.  
 Tous les échos des parloirs de Nevers,  
 Si l'on en doute, attesteront mes Vers.

A Nevers donc, chez les Visitandines;  
 Vivoit naguère un Perroquet fameux,  
 A qui son art, & son cœur généreux,  
 Ses vertus même, & ses graces badines,  
 Auroient dû faire un fort moins rigoureux;  
 Si les bons cœurs étoient toujours heureux.  
 VER-VERT (c'étoit le nom du personnage)  
 Transplanté là, de l'Indien rivage,  
 Fut, jeune encor, ne sçachant rien de rien;

Au fufdit Cloître enfermé pour fon bien.  
 Il étoit beau , brillant , lefte , & volage ,  
 Aimable & franc , comme on l'eft au bel âge ;  
 Né tendre & vif , mais encore innocent ;  
 Bref , digne Oifeau d'une fi faine cage ,  
 Par fon caquet , digne d'être en Couvent.

Pas n'eft befoin , je penfe , de décrire  
 Les foins des Sœurs , des Nones , c'eft tout dire ;  
 Et chaque Mere , après fon Directeur ,  
 N'aimoit rien tant : même dans plus d'un cœur ,  
 Ainfi l'écrit un Chroniqueur fincere ,  
 Souvent l'Oifeau l'emporta fur le Pere.  
 Il partageoit , dans ce paifible lieu ,  
 Tous les fyrops , dont le cher Pere en Dieu ;  
 Grace aux bienfaits des Nonettes fucrées ,  
 Reconfortoit fes entrailles facrées.  
 Objet permis à leur oifif amour ,  
 Ver-vert étoit l'ame de ce ce féjour ;  
 Exceptez-en quelques vieilles Dolentes ,  
 Des jeunes cœurs jaloufes furveillantes ,  
 Il étoit cher à toute la maifon.  
 N'étant encor dans l'âge de raifon ,  
 Libre , il pouvoit & tout dire & tout faire ;  
 Il étoit sûr de charmer & de plaire.  
 Des bonnes Sœurs égayant les travaux ,  
 Il béquetoit & guimpes & bandeaux ;  
 Il n'étoit point d'agréable partie ,  
 S'il n'y venoit briller , caracoller ,  
 Papillonner , fifler , roffignoler ;  
 Il badinoit , mais avec modettie ,

Avec cet air timide , & tout prudent ;  
Q'une Novice a , même en badinant.  
Par plusieurs voix interrogé fans cesse ,  
Il répondoit à tout avec justesse :  
Tel autrefois César , en même tems ,  
Disoit à quatre , en styles différens.

Admis par-tout , si l'on en croit l'Histoire ,  
L'Amant chéri mangeoit au Réfectoire :  
Là , tout s'offroit à ses friands desirs ;  
Outre qu'encor , pour ses menus plaisirs ;  
Pour occuper son ventre infatigable ,  
Pendant le tems qu'il passoit hors de table ;  
Mille bonbons , mille exquises douceurs ,  
Chargeoient toujours les poches de nos Sœurs ;  
Les petits soins , les attentions fines ,  
Sont nés , dit-on , chez les Visitandines ;  
L'heureux Ver-vert l'éprouvoit chaque jour.  
Plus mitonné qu'un Perroquet de Cour ,  
Tout s'occupoit du beau Pensionnaire ;  
Ses jours couloient dans un noble loisir.  
Au grand Dortoir il couchoit d'ordinaire :  
Là , de Cellule il avoit à choisir ;  
Heureuse encor ! trop heureuse la mere ;  
Dont il daignoit , au retour de la nuit ,  
Par sa présence , honorer le réduit !  
Très-rarement les antiques discrettes  
Logeoient l'Oiseau : des Novices proprettes  
L'alcove simple étoit plus de son goût ;  
Car remarquez qu'il étoit propre en tout.  
Quand , chaque soir , le jeune Anachorète

Avoit fixé sa nocturne retraite ,  
 Jusqu'au lever de l'astre de Vénus ;  
 Il reposoit sur la boëte aux *Agnus* :  
 A son réveil , de la fraîche Nonette ;  
 Libre témoin , il voyoit la toilette.  
 Je dis toilette , & je le dis tout bas ;  
 Oui , quelque part , j'ai lu qu'il ne faut pas ,  
 Aux fronts voilés , des miroirs moins fidèles ,  
 Qu'aux fronts ornés de pompons & dentelles ;  
 Ainsi qu'il est pour le Monde & les Cours ,  
 Un art , un goût de modes & d'atours ,  
 Il est aussi des modes pour le voile ;  
 Il est un art de donner d'heureux tours  
 A l'étamine , à la plus simple toïle.  
 Souvent l'effain des folâtres Amours ,  
 Effain qui sçait franchir grilles & tours ,  
 Donne aux bandeaux une grace piquante ;  
 Un air galant à la guimpe flottante :  
 Enfin , avant de paroître au parloir ,  
 On doit au moins deux coups d'œil au miroir.  
 Ceci soit dit , entre nous , en silence ;  
 Sans autre écart , revenons au Héros ,  
 Dans ce séjour de l'oïfive indolence ,  
 Ver-vert vivoit sans ennui , sans travaux ;  
 Dans tous les cœurs , il régnoit sans partage ;  
 Pour lui , sœur Thècle oublioit les Moineaux ;  
 Quatre Sereïns en étoient morts de rage ;  
 Et deux Matous , autrefois en faveur ,  
 Dépérissoient d'envie & de langueur.  
 Qui l'auroit dit , en ces jours pleins de charmes ,



Qu'en pure perte on cultivoit ses mœurs ;  
 Qu'un tems viendroit , tems de crime & d'alar-  
 mes ,  
 Où ce Ver-vert , tendre idole des cœurs ,  
 Ne feroit plus qu'un triste objet d'horreurs ?  
 Arrête , Muse , & retarde les larmes  
 Que doit coûter l'aspect de ses malheurs !  
 Fruit trop amer des égards de nos Sœurs.

---

## C H A N T I I.

O N juge bien qu'étant à telle école ,  
 Point ne manquoit du don de la parole  
 L'Oiseau difert ; hormis dans les repas ,  
 Tel qu'une None , il ne déparloit pas :  
 Bien il est vrai qu'il parloit comme un livre ;  
 Toujours d'un ton confit en sçavoir-vivre.  
 Il n'étoit point de ces fiers Perroquets  
 Que l'air du siècle a rendu trop coquets ,  
 Et qui , fislés par des bouches mondaines ,  
 N'ignorent rien des vanités humaines.  
 Ver-vert étoit un Perroquet dévot ,  
 Une belle ame innocemment guidée ;  
 Jamais du mal il n'avoit eu l'idée ;  
 Ne disoit onc un immodeste mot ;  
 Mais , en revanche , il sçavoit des Cantiques ,  
 Des *Oremus* , des Colloques mystiques :  
 Il disoit bien son *Benedicite* ,  
 Et , Notre Mere , & , Votre Charité :  
 Il sçavoit même un peu de Soliloque ,

Et des traits fins de Marie à la Coque :  
 Il avoit eu, dans ce docte manoir,  
 Tous les secours qui menent au sçavoir.  
 Il étoit là maintes Filles sçavantes,  
 Qui, mot pour mot, portoient dans leurs cer-  
 veaux,

Tous les Noël's anciens & nouveaux.  
 Instruit, formé par leurs leçons fréquentes ;  
 Bientôt l'Éleve égala ses Régentes ;  
 De leur ton même, adroit imitateur,  
 Il exprimoit la pieuse lenteur,  
 Les saints soupirs, les notes languissantes  
 Du chant des Sœurs, Colombes gémissantes :  
 Finalement, Ver-vert sçavoit par cœur  
 Tout ce que sçait une Mere de Chœur.

Trop resserré dans les bornes d'un Cloître ;  
 Un tel mérite au loin se fit connoître :  
 Dans tout Nevers, du matin jusqu'au soir,  
 Il n'étoit bruit que des scènes mignonnes  
 Du Perroquet des bienheureuses Nones :  
 De Moulins même, on venoit pour le voir.  
 Le beau Ver-vert ne bougeoit du Parloir :  
 Sœur Mélanie, en guimpe toujours fine,  
 Portoit l'Oiseau. D'abord, aux Spectateurs  
 Elle en faisoit admirer les couleurs,  
 Les agrémens, la douceur enfantine ;  
 Son air heureux ne manquoit point les cœurs.  
 Mais la beauté du tendre Néophite  
 N'étoit encor que le moindre mérite :  
 On oublioit ses attraits enchanteurs,

Dès que sa voix frapoit les Auditeurs,  
 Orné, rempli de saintes gentilleses,  
 Que lui dictoient les plus jeunes Professes,  
 L'illustre Oiseau commençoit son récit:  
 A chaque instant, de nouvelles fineses,  
 Des charmes nœufs varioient son débit;  
 Éloge unique, & difficile à croire,  
 Pour tout Parleur qui dit publiquement,  
 Nul ne dormoit dans tout son auditoire.  
 Quel Orateur en pourroit dire autant?  
 On l'écoutoit, on vançoit sa mémoire:  
 Lui, cependant, stylé parfaitement,  
 Bien convaincu du néant de la gloire,  
 Se rengorgeoit toujours dévotement,  
 Et triomphoit toujours modestement.  
 Quand il avoit débité sa science,  
 Serrant le bec, & parlant en cadence,  
 Il s'inclinoit, d'un air sanctifié,  
 Et laissoit là son Monde édifié.  
 Il n'avoit dit que des phrases gentilles,  
 Que des douceurs, excepté quelques mots  
 De médisance, & tels propos de Filles,  
 Que, par hazard, il apprenoit aux grilles,  
 Ou que nos Sœurs traitoient dans leur enclos.  
 Ainsi vivoit, dans ce nid délectable,  
 En Maître, en Saint, en Sage véritable,  
 Pere Ver-vert, cher à plus d'une Hébé,  
 Gras comme un Moine, & non moins vénérable;  
 Beau comme un cœur, sçavant comme un Abbé;  
 Toujours aimé, comme toujours aimable;

Civilisé, musqué, pincé, rangé,  
Heureux enfin, s'il n'eût pas voyagé.

Mais vint ce tems d'affligeante mémoire;  
Ce tems critique, où s'éclipse sa gloire.  
O crime ! ô honte ! ô cruel souvenir !  
Fatal voyage aux yeux de l'avenir !  
Que ne peut-on en dérober l'histoire ?  
Ah ! qu'un grand Nom est un bien dangereux !  
Un fort caché fut toujours plus heureux.  
Sur cet exemple, on peut ici m'en croire ;  
Trop de talens, trop de succès flatteurs  
Traînent souvent la ruine des mœurs.

Ton nom, Ver-vert, tes prouesses brillantes  
Ne furent point bornés à ces climats ;  
La Renommée annonça tes appas,  
Et vint porter ta gloire jusqu'à Nantes.  
Là, comme on sçait, la Visitation  
A son bercaïl de révérendes Meres,  
Qui, comme ailleurs, dans cette Nation ;  
A tout sçavoir ne sont pas les dernières ;  
Parquoi bientôt apprenant, des premières,  
Ce qu'on disoit du Perroquet vanté,  
Desir leur vint d'en voir la vérité.  
Desir de Fille est un feu qui dévore ;  
Desir de None est cent fois pis encore.  
Déjà les cœurs s'envolent à Nevers :  
Voilà d'abord vingt têtes à l'envers  
Pour un Oiseau. L'on écrit, tout-à-l'heure ;  
En Nivernois, à la Supérieure,  
Pour la prier que l'Oiseau plein d'attraits,



Soit, pour un tems, amené, par la Loire,  
 Et que, conduit au rivage Nantois,  
 Lui-même il puisse y jouir de sa gloire,  
 Et se prêter à de tendres fouhais.

La Lettre part. Quand viendra la réponse ?  
 Dans douze jours : Quel siècle jusques-là !  
 Lettre sur Lettre, & nouvelle Semonce :  
 On ne dort plus ; sœur Cécile en mourra.

Or, à Nevers arrive enfin l'Épître ;  
 Grave sujet ! On tient le grand Chapitre.  
 Telle Requête effarouche d'abord.  
 Perdre Ver-vert ! ô Ciel ! plutôt la mort !  
 Dans ces tombeaux, sous ces tours isolées,  
 Que ferons-nous, si ce cher Oiseau sort ?  
 Ainsi parloient les plus jeunes voilées,  
 Dont le cœur vif, & las de son loisir,  
 S'ouvroit encore à l'innocent plaisir ;  
 Et, dans le vrai, c'étoit la moindre chose  
 Que cette troupe, étroitement enclose,  
 A qui, d'ailleurs, tout autre Oiseau manquoit,  
 Eût, pour le moins, un pauvre Perroquet.  
 L'avis, pourtant, des Meres assistantes,  
 De ce Sénat antiques Présidentes,  
 Dont le vieux cœur aimoit moins vivement ;  
 Fut d'envoyer le pupille charmant,  
 Pour quinze jours ; car, en têtes prudentes,  
 Elles crai gnoient qu'un refus obstiné  
 Ne les brouillât avec nos Sœurs de Nantes :  
 Ainsi jugea l'Etat embéguiné.

Après ce bill des Miledys de l'Ordre,

Dans la Commune arrive grand désordre :  
Quel sacrifice ! Y peut-on consentir ?  
Est-il donc vrai ? ( dit la sœur Séraphine )  
Quoi ! nous vivons , & Ver-vert va partir !  
D'une autre part , la mere Sacristine  
Trois fois pâlit , soupire quatre fois ,  
Pleure , frémit , se pâme , perd la voix ;  
Tout est en deuil. Je ne sçais quel présage ;  
D'un noir crayon leur trace ce voyage :  
Pendant la nuit , des songes pleins d'horreur ,  
Du jour encor redoublent la terreur.  
Trop vains regrets ! l'instant funeste arrive ;  
Jà , tout est prêt sur la fatale rive :  
Il faut enfin se résoudre aux adieux ,  
Et commencer une absence cruelle ;  
Jà , chaque Sœur gémit en tourterelle ;  
Et plaint , d'avance , un veuvage ennuyeux.  
Que de baisers , au sortir de ces lieux ,  
Reçut Ver-vert ! Quelles tendres alarmes !  
On se l'arrache , on le baigne de larmes :  
Plus il est prêt de quitter ce séjour ,  
Plus on lui trouve & d'esprit & de charmes ;  
Enfin pourtant il a passé le Tour :  
Du Monastère , avec lui , fuit l'Amour.  
Pars ; va , mon fils ; vole où l'honneur t'appelle ;  
Reviens , charmant ; reviens toujours fidelle.  
Que les Zéphirs te portent sur les flots ,  
Tandis qu'ici , dans un triste repos ,  
Je languirai , forcément exilée ,  
Ombre , inconnue , & jamais consolée !

Pars, cher Ver-vert; &, dans ton heureux cours,  
 Sois pris par-tout pour l'ainé des Amours.  
 Tel fut l'adieu d'une Nonain poupine,  
 Qui, pour distraire & charmer sa langueur,  
 Entre deux draps, avoit à la fourdine,  
 Très-souvent fait l'Oraison dans Racine,  
 Et qui, sans doute, auroit, de très-grand cœur,  
 Loin du Couvent, suivi l'Oiseau parleur.

Mais ç'en est fait, on embarque le drôle,  
 Jusqu'à présent vertueux, ingénu;  
 Jusqu'à présent modeste en sa parole:  
 Puisse son cœur, constamment defendu,  
 Au Cloître, un jour, rapporter sa vertu!  
 Quoi qu'il en soit, déjà la rame vole;  
 Du bruit des eaux les airs ont retenti;  
 Un bon vent souffle; on part; on est parti.

---

## C H A N T III.

LA même nef légère & vagabonde,  
 Qui voituroit le saint Oiseau sur l'onde;  
 Portoit aussi deux Nymphes, trois Dragons;  
 Une Nourrice, un Moine, deux Gascons.  
 Pour un enfant, qui sort du Monastere,  
 C'étoit écheoir en dignes Compagnons:  
 Aussi Ver-vert, ignorant leurs façons,  
 Se trouva là comme en terre étrangere;  
 Nouvelle langue & nouvelles leçons.  
 L'Oiseau surpris n'entendoit point leur style;  
 Ce n'étoit plus paroles d'Évangile;

Ce n'étoit plus ces pieux entretiens,  
 Ces traits de Bible, & d'Oraisons mentales  
 Qu'il entendoit chez nos douces Vestales,  
 Mais de gros mots, & non des plus chrétiens;  
 Car les Dragons, race assez peu dévotte,  
 Ne parloient là que langue de gargote:  
 Charmant au mieux les ennuis du chemin,  
 Ils ne fêtoient que le Patron du Vin;  
 Puis les Gascons, & les trois Perronelles  
 Y concertoient sur des tons de ruelles.  
 De leur côté, les Bateliers juroient,  
 Rimoient en Dieu, blasphémoient, & sacroient:  
 Leur voix, stylée aux tons mâles & fermes,  
 Articuloit, sans rien perdre des termes.  
 Dans le fracas, confus, embarrassé,  
 Ver-vert gardoit un silence forcé:  
 Triste, timide, il n'osoit se produire;  
 Et ne sçavoit que penser & que dire.

Pendant la route, on voulut, par faveur,  
 Faire causer le Perroquet rêveur.  
 Frere Lubin, d'un ton peu monastique,  
 Interrogea le beau mélancolique.  
 L'Oiseau bénin prend son air de douceur,  
 Et, vous pouffant un soupir méthodique,  
 D'un ton pédant répond: *Ave*, ma Sœur:  
 A cet *Ave*, jugez si l'on dut rire;  
 Tous, en chorus, bernent le pauvre Sire.  
 Ainsi berné, le Novice interdit  
 Comprit en soi, qu'il n'avoit pas bien dit,  
 Et qu'il seroit mal-mené des Commeres.



S'il ne parloit la langue des Confreres.  
 Son cœur né fier, & qui, jusqu'à ce tems,  
 Avoit été nourri d'un doux encens,  
 Ne put garder sa modeste constance  
 Dans cet assaut de mépris flétrissans.  
 A cet instant, en perdant patience,  
 Ver-vert perdit sa premiere innocence.  
 Dès-lors ingrat, en soi-même il maudit  
 Les cheres Sœurs, ses premieres Maitresses,  
 Qui n'avoient pas sçu mettre en son esprit  
 Du beau françois les brillantes finesses,  
 Les sons nerveux, & les délicatesses.

A les apprendre il met donc tous ses soins;  
 Parlant très-peu, mais n'en pensant pas moins.  
 D'abord l'Oiseau, comme il n'étoit pas bête,  
 Pour faire place à de nouveaux discours,  
 Vit qu'il devoit oublier, pour toujours,  
 Tous les gaudés qui farcissoient sa tête:  
 Ils furent tous oubliés en deux jours,  
 Tant il trouva la langue à la Dragonne  
 Plus de bel air que les termes de None.  
 En moins de rien, l'éloquent animal,  
 Hélas! Jeunesse apprend trop bien le mal!  
 L'animal, dis-je, éloquent & docile,  
 En moins de rien, fut rudement habile:  
 Bien vîte il sçut jurer & maugréer  
 Mieux qu'un vieux diable au fond d'un benitier.  
 Il dementit les célèbres maximes  
 Où nous lisons qu'on ne vient aux grands crimes;  
 Que par degrés. Il fut un scélérat.

Profès d'abord, & fans noviciat.  
 Trop bien sçut-il graver en sa mémoire  
 Tout l'alphabet des Bateliers de Loire.  
 Dès qu'un d'iceux, dans quelque vertigo ;  
 Lâchoit un mor.... Ver-vert faisoit l'écho.  
 Lors, applaudi par la Bande susdite,  
 Fier & content de son petit mérite,  
 Il n'aima plus que le honteux honneur  
 De sçavoir plaire au Monde suborneur ;  
 Et, dégradant son généreux organe,  
 Il ne fut plus qu'un Orateur profane.  
 Faut-il qu'ainsi l'exemple séducteur,  
 Du Ciel, au diable emporte un jeune cœur ?

Pendant ces jours, durant ces tristes sçènes,  
 Que faisiez-vous dans vos Cloîtres déserts,  
 Chastes Iris du Couvent de Nevers ?  
 Sans doute, hélas ! vous faisiez des neuvaines  
 Pour le retour du plus grand des ingrats,  
 Pour un volage indigne de vos peines,  
 Et qui, soumis à de nouvelles chaînes,  
 De vos amours ne faisoit plus de cas.  
 Sans doute, alors, l'accès du Monastère  
 Étoit d'ennuis tristement obsédé :  
 La grille étoit dans un deuil solitaire,  
 Et le silence étoit presque gardé.  
 Cessez vos vœux ; Ver-vert n'en est plus digne.  
 Ver-vert n'est plus cet Oiseau révérend,  
 Ce Perroquet d'une humeur si bénigne,  
 Ce cœur si pur, cet esprit si fervent ;  
 Vous le dirai-je ? Il n'est plus qu'un brigand ;

Lâche apostat , blasphémateur infigne :  
 Les vents légers , & les Nymphes des eaux  
 Ont moissonné le fruit de vos travaux.  
 Ne vantez point sa science infinie :  
 Sans la vertu , que vaut un grand génie ?  
 N'y pensez plus : l'infâme a , sans pudeur ,  
 Prostitué ses talens & son cœur.

Déjà pourtant on approche de Nantes ,  
 Où languissoient nos Sœurs impatientes :  
 Pour leurs desirs , le jour trop tard naissoit ;  
 Des Cieux , trop tôt , le jour disparoissoit.  
 Dans ces ennuis , l'espérance flateuse ,  
 A nous tromper toujours ingénieuse ,  
 Leur promettoit un esprit cultivé ;  
 Un Perroquet noblement élevé ;  
 Une voix tendre , honnête , édifiante ;  
 Des sentimens ; un mérite achevé.  
 Mais , ô douleur ! ô vaine & fausse attente !

La nef arrive , & l'équipage en fort.  
 Une Touriere étoit assise au port ,  
 Dès le départ de la première Lettre.  
 Là , chaque jour , elle venoit se mettre :  
 Ses yeux errans sur le lointain des flots ,  
 Sembloient hâter le vaisseau du Héros.  
 En débarquant , auprès de la Béguine ,  
 L'Oiseau madré la connut à la mine ,  
 A son œil prude , ouvert en tapinois ,  
 A sa grand' coëffe , à sa fine étamine ,  
 A ses gants blancs , à sa mourante voix ,  
 Et mieux encore à sa petite Croix :

Il en frémit ; & même il est croyable ;  
 Qu'en Militaire , il la donnoit au diable ;  
 Trop mieux aimant suivre quelque Dragon ,  
 Dont il sçavoit le bacchique jargon ,  
 Qu'aller apprendre encor les Litanies ,  
 La Révérence & les Cérémonies ;  
 Mais force fut au Grivois dépité  
 D'être conduit au gîte détesté.  
 Malgré ses cris , la Touriere l'emporte :  
 Il la mordoit , dit-on , de bonne sorte ,  
 Chemin faisant ; les uns disent au cou ;  
 D'autres au bras : on ne sçait pas bien où ;  
 D'ailleurs , qu'importe ? A la fin , non sans peine ,  
 Dans le Couvent la Béate l'emmène ;  
 Elle l'annonce. Avec grande rumeur ,  
 Le bruit en court. Aux premières nouvelles ,  
 La cloche sonne. On étoit lors au Chœur :  
 On quitte tout ; on court ; on a des ailes :  
 C'est lui , ma Sœur ; il est au grand parloir.  
 On vole en foule ; on grille de le voir :  
 Les vieilles même , au marcher symétrique ,  
 Des ans tardifs ont oublié le poids :  
 Tout rajeunit ; & la mere Angélique  
 Courut alors pour la première fois.

## C H A N T I V.

O N voit enfin ; on ne peut se repaître  
 Assez les yeux des beautés de l'Oiseau :  
 C'étoit raison ; car le frippon , pour être



Moins bon garçon, n'en étoit pas moins beau.  
Cet œil guerrier, & cet air petit-maitre  
Lui prêtoient même un agrément nouveau.  
Faut-il, grand Dieu! que, sur le front d'un traître,  
Brillent ainsi les plus tendres attraits?  
Que ne peut-on distinguer & connoître  
Les cœurs pervers, à de difformes traits?  
Pour admirer les charmes qu'il rassemble,  
Toutes les Sœurs parlent toutes ensemble:  
En entendant cet essain bourdonner,  
On eût à peine entendu Dieu tonner.  
Lui, cependant, parmi tout ce vacarme  
Sans daigner dire un mot de piété,  
Rouloit les yeux d'un air de jeune Carme.  
Premier grief. Cet air, trop effronté,  
Fut un scandale à la Communauté.  
En second lieu, quand la mere Prieure,  
D'un air auguste, en Fille intérieure,  
Voulut parler à l'Oiseau libertin,  
Pour premiers mots, & pour toute réponse,  
Nonchalamment, & d'un air de dédain,  
Sans bien songer aux horreurs qu'il prononce,  
Mon gars répond, avec un ton faquin,  
Par la corbleu! que les Nones sont folles!  
L'Histoire dit qu'il avoit, en chemin,  
D'un de la troupe entendu ces paroles.  
A ce début, la sœur Saint-Augustin,  
D'un air sacré, voulant le faire taire,  
Et lui disant: Fi donc, mon très-cher Frere!  
Le très-cher Frere, indocile & mutin,

Vous la rima très-richement en tain.  
 Vive Jesus ! Il est forcier , ma Mere ,  
 Reprend la Sœur : Juste Dieu ! quel coquin !  
 Quoi ! c'est donc là ce Perroquet divin !  
 Ici , Ver-vert , en vrai gibier de grève ,  
 L'apostropha d'un La peste te crève.  
 Chacune vint pour brider le caquet  
 Du Grenadier ; chacune eut son paquet.  
 Turlupinant les jeunes Précieuses ,  
 Il imitoit leur courroux babillard.  
 Plus déchaîné sur les vieilles Grondeuses ;  
 Il bafouoit leur sermon nazillard.  
 Ce fut bien pis , quand , d'un ton de Corsaire ,  
 Las , excédé de leurs fades propos ;  
 Bouffi de rage , écumant de colere ,  
 Il entonna tous les horribles mots  
 Qu'il avoit sçu rapporter des bateaux ;  
 Jurant , sacrant d'une voix dissolue ;  
 Faisant passer tout l'Enfer en revue ;  
 Les B . . . les F . . . voltigeoient sur son bec.  
 Les jeunes Sœurs crurent qu'il parloit grec.  
 Jour de Dieu ! . . . Mor ! . . . Mille pipes de diables !  
 Toute la Grille , à ces mots effroyables ,  
 Tremble d'horreur : les Nonettes , sans voix ,  
 Font , en fuyant , mille signes de croix :  
 Toutes , pensant être à la fin du monde ,  
 Courent en postes aux caves du Couvent ,  
 Et , sur son nez , la mere Cunegonde ,  
 Se laissant cheoir , perd sa dernière dent.  
 Ouvrant à peine un sépulcral organe :

Pere éternel ! dit la sœur Bibiane ,  
Miséricorde ! Ah ! qui nous a donné]  
Cet Antechrist , ce démon incarné.  
Mon doux Sauveur ! en quelle conscience  
Peut-il ainsi jurer comme un damné ?  
Est-ce donc là l'esprit & la science  
De ce Ver-vert si chéri , si prôné ?  
Qu'il soit banni ! qu'il soit remis en route !  
O Dieu d'amour ! reprend la Sœur-écoute ;  
Quelles horreurs ! Chez nos sœurs de Nevers ;  
Quoi ! parle-t-on ce langage pervers ?  
Quoi ! C'est ainsi qu'on forme la jeunesse ?  
Quel Hérétique ! ô divine Sagesse !  
Qu'il n'entre point ! Avec ce Lucifer ,  
En garnison nous aurions tout l'Enfer.

Conclusion. Ver-vert est mis en cage :  
On se résout , sans tarder davantage ,  
A renvoyer le Parleur scandaleux.  
Le Pèlerin ne demandoit pas mieux :  
Il est proscriit , déclaré détestable ,  
Abominable ; atteint , & convaincu  
D'avoir tenté d'entamer la Vertu  
Des saintes Sœurs. Toutes de l'exécration  
Signent l'Arrêt , en pleurant le coupable ;  
Car , quel malheur qu'il fût si dépravé !  
N'étant encor qu'à la fleur de son âge ,  
Et qu'il portât , sous un si beau plumage ;  
La fiere humeur d'un Escroc achevé ,  
L'air d'un Payen , le cœur d'un Réprouvé !  
Il part enfin , porté par la Touriere ,

Mais fans la mordre , en retournant au port.  
 Une cabane emporte le Compere ;  
 Et , fans regret , il fuit ce triste bord.

De fes malheurs telle fut l'Iliade.

Quel défefpoir ! lorsqu'enfin de retour ,  
 Il vint donner pareille férénade ,  
 Pareil fcandale en fon premier féjour.  
 Que réfoudront nos Sœurs inconfolables !  
 Les yeux en pleurs , les fens d'horreur troublés ,  
 En manteaux longs , en voiles redoublés ,  
 Au Discrétoire entrent neuf Vénéralés :  
 Figurez-vous neuf fiécles afsemblés.  
 Là , fans efpoir d'aucun heureux fuffrage ,  
 Privé des Sœurs qui plaideroient pour lui ,  
 En plein parquet , enchainé dans fa cage ,  
 Ver-vert paroît fans gloire & fans appui.  
 On eft aux voix : déjà deux des Sybilles ,  
 En billets noirs ont crayonné fa mort.  
 Deux autres Sœurs , un peu moins imbécilles ,  
 Veulent qu'en proie à fon malheureux fort ,  
 On le renvoie au rivage profane  
 Qui le vit naître avec le noir Brachmane ;  
 Mais , de concert , les cinq dernieres voix  
 Du châtement déterminent le choix.  
 On le condamne à deux mois d'abftinence ,  
 Trois de retraite , & quatre de filence :  
 Jardins , toilette , alcoves & biscuits ,  
 Pendant ce tems , lui feront interdits.  
 Ce n'eft point tout : pour comble de mifere ,  
 On lui choisit pour garde , pour geolier ,



Pour entretien , l'Aleçon du Couvent ,  
Une Converse , Infante douairiere ,  
Singe voilé , squelette octogénaire ,  
Spectacle fait pour l'œil d'un Pénitent.  
Malgré les soins de l'Argus inflexible ,  
Dans leurs loirs , souvent d'aimables Sœurs ,  
Venant le plaindre , avec un air sensible ,  
De son exil suspendoient les rigueurs.  
Sœur Rosalie , au retour de Matines ,  
Plus d'une fois , lui porta des pralines ;  
Mais , dans les fers , loin d'un libre destin ,  
Tous les bonbons ne sont que chicotin.  
Couvert de honte , instruit par l'infortune ,  
Ou las de voir sa Compagne importune ,  
L'Oiseau contrit se reconnut enfin.  
Il oublia les Dragons , & le Moine ;  
Et , pleinement remis à l'unisson  
Avec nos Sœurs , pour l'air , & pour le ton ;  
Il redevint plus dévot qu'un Chanoine.  
Quand on fut sûr de sa conversion ,  
Le vieux Divan , désarmant sa vengeance ,  
De l'Exilé borna la pénitence.  
De son rappel , sans doute , l'heureux jour  
Va , pour ces lieux , être un jour d'allégresse :  
Tous ses instans , donnés à la tendresse ,  
Seront filés par la main de l'Amour.  
Que dis-je ? hélas ! ô plaisirs infidelles !  
O vains attrait de délices mortelles !  
Tous les dortoirs étoient jonchés de fleurs ;  
Café parfait , chansons , course légère ,

Tumulte aimable , & liberte plénière :  
Tout exprimoit de charmantes ardeurs :  
Rien n'annonçoit de prochaines douleurs ;  
Mais de nos Sœurs , ô largesse indiscrete !  
Du sein des maux d'une longue diète ,  
Passant trop tôt dans des flots de douceurs ,  
Bourré de sucre , & brûlé de liqueurs ,  
Ver-vert , tombant sur un tas de dragées ,  
En noirs cyprès vit ses roses changées.  
En vain les Sœurs tâchoient de retenir  
Son ame errante , & son dernier soupir ;  
Ce doux excès , hâtant sa destinée ,  
Du tendre Amour victime fortunée ,  
Il expira dans le sein du plaisir.  
On admiroit ses paroles dernieres.  
Vénus enfin , lui fermant les paupieres ;  
Dans l'Élysée , & les sacrés Bosquets ,  
Le mène au rang des Héros Perroquets ,  
Près de celui , dont l'amant de Corine  
A pleuré l'ombre , & chanté la doctrine.  
Qui peut narrer combien l'illustre Mort  
Fut regretté ! La sœur Dépositaire  
En composa la Lettre circulaire  
D'où j'ai tiré l'Histoire de son sort.  
Pour le garder à la race future ,  
Son portrait fut tiré d'après nature :  
Plus d'une main , conduite par l'Amour ;  
Sçut lui donner une seconde vie ,  
Par les couleurs , & par la broderie ;  
Et la douleur , travaillant à son tour ,

Peignit, broda des larmes à l'entour;  
 On lui rendit tous les honneurs funèbres,  
 Que l'Hélicon rend aux Oiseaux célèbres.  
 Au pied d'un myrte on plaça le tombeau,  
 Que couvre encor le Mausolé nouveau.  
 Là, par la main des tendres Artémises,  
 En lettres d'or, ces rimes furent mises  
 Sur un porphyre, environné de fleurs:  
 En les lisant, on sent naître ses pleurs.

Novices, qui venez causer dans ces Bocages,  
 A l'insçu de nos graves Sœurs;  
 Un instant, s'il se peut, suspendez vos ramages;  
 Apprenez nos malheurs.  
 Vous vous taisez. Si c'est trop vous contraindre;  
 Parlez; mais parlez pour nous plaindre.  
 Un mot vous instruira de nos tendres douleurs;  
 Ci gît VER-VERT; ci gissent tous les Cœurs.

On dit pourtant (pour terminer ma glose,  
 En peu de mots) que l'ombre de l'Oiseau  
 Ne loge plus dans le susdit tombeau;  
 Que son esprit dans les Nones repose,  
 Et qu'en tout tems, par la Métempychose;  
 De Sœurs en Sœurs, l'immortel Perroquet  
 Transportera son ame & son caquet.

GRESSET.



*L' H O M M E I N U T I L E .*

## P O E M E .

DÉJA le jour plus grand fait pâlir les flambeaux,  
 Et l'on peut, en rentrant, lire les écriteaux :  
 Déjà, pour arriver à la première Messe,  
 Le bâton à la main, chaque Aveugle s'empresse :  
 Le Jardinier courbé, sous le poids des présens,  
 Dont Pomone & Vertumne ont enrichi nos  
 champs,  
 Déjà porte au marché ses choux verts, & ses fraises,  
 Le Forgeron brûlant rallume ses fournaies ;  
 Et le Ministre actif de la blonde Cérès  
 Pétrit les dons chéris de ses riches guérêts.  
 Tout, à l'envi, s'empresse à devenir utile,  
 A fournir au besoin du Citoyen tranquille,  
 Qui, devant l'aurore, & plus qu'eux matinal,  
 Semble oisif, en veillant au bonheur général.  
 L'un, méditant des loix la divine harmonie,  
 Est ce Dieu tutelaire, & le sage Génie  
 Par qui sont maintenus les Décrets éternels,  
 Prononcés par Thémis pour le bien des Mortels.  
 Défenseur du pupille & de la foible veuve,  
 Son esprit est sans voile, & son cœur à l'épreuve  
 Des efforts impuissans du crédit & de l'or.  
 L'autre, exerçant un art plus difficile encor,  
 Sur le Méandre obscur de la Machine humaine ;  
 A travers les tombeaux lentement se promène,  
 Enlève



Enlève leur dépouille , & , disséquant leur corps ,  
 Pour sauver les vivans , interroge les morts ;  
 Tandis que dans Cyrei , du fond de sa retraite ,  
 Voltaire , reprenant cette même trompette ,  
 Par qui fut célébré le plus grand des HENRIS ,  
 Prépare une couronne , & des jeux à LOUIS ;  
 Et que du grand Coustou le fier ciseau s'apprête  
 D'Ypres & de Menin à tracer la conquête.  
 Ainsi chaque Mortel , par ses talens divers ,  
 Orne , régle , entretient l'ordre de l'Univers :  
 Ainsi peut subsister le lien salutaire ,  
 Ce lien qui rend l'homme à l'homme nécessaire.  
 Que fais-tu cependant au fond d'un char poudreux ,  
 Fatigué du loisir d'un jour infructueux ?  
 Tu rentres pour dormir , quand l'Univers s'éveille ;  
 Le marteau fait lever ton Suisse qui sommeille ;  
 Et , par ses coups pressés , le quartier , en sursaut ,  
 Croit que la ville est prise , & qu'on monte à l'assaut.  
 Réponds. Que t'a valu le cours de la journée ?  
 Pour qui l'as-tu rendue utile , ou fortunée ?  
 Du sort d'un Malheureux justement occupé ;  
 As-tu sauvé sa vigne , ou son champ usurpé ?  
 Vien-tu de partager le désespoir funeste  
 D'une mere arrachée au seul fils qui lui reste ;  
 Qui , sçachant qu'un combat va décider son sort ,  
 Passe , en un jour , cent fois de la vie à la mort ?  
 Hélas ! sans nul objet , sans passions , peut-être ;  
 Plein du frivole soin de voir ou de paroître ,  
 Tu fors , lorsque la nuit , recommençant son tour ;  
 Nous rappelle au repos qui fuit la fin du jour ;

Lorsque le Citoyen revient dans sa famille ;  
 Heureux d'y retrouver son épouse & sa fille ;  
 Sa fille, digne fruit d'un amour innocent ,  
 Que toutes les vertus douerent en naissant ,  
 Et dont la foi promise acquittera le zèle  
 D'un Amant vertueux qui n'aima jamais qu'elle.  
 Près de leur saint foyer , un repas modéré  
 Leur prépare un sommeil de remords ignoré.  
 O jour béni des Dieux ! ô bienheureuse vie !...  
 N'y trouves-tu , Damon , rien qui te fasse envie ?  
 Non , te voilà parti ; tes chevaux écumans  
 Ont renversé déjà trois ou quatre passans :  
 Tel Phaëton jadis alloit roulant le monde.  
 Mais qui te presse ? Rien. Ton ame vagabonde ;  
 Indifférente à tout , courant sans rien chercher ,  
 Remet de son destin le soin à ton cocher.  
 Enfin il te conduit dans cet Antre magique ,  
 Ou mugit de Rameau la Sybille algébrique ,  
 Où l'on marche en cadence , & l'on parle en  
 musique ;  
 Dans ces lieux où l'Amour vend ce fatal poison ;  
 Qui se répand le soir de maison en maison.  
 Comptes-tu d'y trouver quelque Beauté nouvelle,  
 Qui , dans ton ame , au moins jette quelque étincelle ?  
 Non ; tu viens pour chercher le plaisir qui te fuit ,  
 Ou pour verser l'ennui qui par-tout te poursuit.  
 Peut-être qu'un souper , où Moutiés te destine  
 Des ragoûts tout nouveaux arrivés de la Chine ,  
 Et que d'un bal confus le bruyant appareil ,  
 De tes sens amortis suspendra le sommeil ;

Mais d'une ame épuisée, effet trop déplorable !  
L'Amour te fuit au bal ; l'ennui te fuit à table.  
Je ne t'offrirai point d'écouter les chansons,  
Dont Jeliotte & Le Maure aiguiferent les sons.  
Pour sentir les effets des chants qu'ils font entendre,  
Il faut avoir une ame, un cœur sensible & tendre.  
Ouvre les yeux enfin, & connois ton malheur.  
Si tu ne nous crois pas, crois-en du moins ton cœur.  
Songe que le plaisir qu'inventa la nature,  
Comme un remede, & non comme une nourriture,  
Créé pour réparer notre ame & nos ressorts,  
Te fatigue, t'abat, t'épuise en vains efforts :  
Sors d'un si long sommeil, & reviens à la vie :  
Le devoir, le besoin, la gloire, la patrie  
Décéleront en toi mille talens divers.  
Tes yeux vont découvrir un nouvel Univers.  
Le travail, seul remede en l'absence d'Astrée ;  
Rappellera la faim si long-tems ignorée.  
Ces jours, ces jours si longs dont tu hâtois le cours,  
Pour penser, pour agir, tesembleront trop courts.  
Il est tems qu'à ton cœur tu commandes en maître ;  
Dès qu'on cherche à se voir, on aime à se connoître.  
L'homme n'est pas toujours si difforme à ses yeux ;  
Tu trouveras, en toi, ce germe précieux  
Des vertus dont les Dieux à ton berceau t'ornè-  
rent,  
Et que les passions sans relâche étoufferent ;  
Tu peux, d'un seul desir, leur rendre tous leurs  
droits ;  
Un mot : tu les verras accourir à ta voix,

Répandre sur tes jours, honneurs, talens, richesse,  
Et jusqu'à ce plaisir qui te fuyoit sans cesse.

*HAINAULT.*

*LA BATAILLE DE FONTENOI.*

P O E M E.

QUOI! du siècle passé le fameux Satyrique  
Aura fait retentir la trompette héroïque,  
Aura chanté du Rhin les bords enfanglantés;  
Ses défenseurs mourans, ses flots épouvantés,  
Son Dieu même, en fureur, effrayé du passage,  
Cédant à nos Aïeux son onde & son rivage.  
Et vous, quand votre Roi, dans des plaines de  
sang,

Voit la Mort devant lui voler de rang en rang;  
Tandis que, de Tournai foudroyant les murailles,  
Il suspend les assauts pour courir aux batailles;  
Quand des bras de l'Hymen, s'élançant au trépas,  
Son fils, son digne fils, fuit de si près ses pas;  
Vous, heureux par ses loix, & grands par sa  
vaillance,

François, vous garderiez un indigne silence!

Venez le contempler aux champs de Fontenoi.  
O vous, Gloire, Vertu, Déesse de mon Roi,  
Redoutable Bellone, & Minerve chérie,  
Passion des grands cœurs, Amour de la patrie,  
Pour couronner LOUIS, prêtez-moi vos lauriers;  
Enflammez mon esprit du feu de nos Guerriers;



Peignez de leurs exploits une éternelle image :  
 Vous m'avez transporté sur ce sanglant rivage ;  
 J'y vois ces Combattans que vous conduisez tous.  
 C'est-là ce fier Saxon , qu'on croit né parmi  
 nous ,

Maurice , qui , touchant à l'inférieure rive ,  
 Rappelle , pour son Roi , son ame fugitive ,  
 Et qui demande à Mars , dont il a la valeur ;  
 De vivre encor un jour , & de mourir vainqueur.  
 Conservez , justes Cieux , ses hautes destinées ;  
 Pour LOUIS , & pour nous , prolongez ses années.

Déjà de la tranchée Harcourt est accouru :  
 Tout poste est assigné , tout danger est prévu.  
 Noailles , pour son Roi , plein d'un amour fidelle ,  
 Voit la France , en son Maître , & ne regarde  
 qu'elle.

Ce sang de tant de Rois , ce sang du grand Condé,  
 D'Eu , par qui des François le tonnerre est guidé ;  
 Penthievre , dont le zèle avoit devancé l'âge ,  
 Qui , déjà vers le Mein , signala son courage ;  
 Baviere , avec de Pons , Boufflers , & Luxembourg ;  
 Vont , chacun dans leur place , attendre ce grand  
 jour :

Chacun porte l'espoir aux Guerriers qu'il com-  
 mande :

Le fortuné Danoi , Chabanes , Galerande ;  
 Le vaillant Bérenger , ce défenseur du Rhin ;  
 Colbert , & du Chaila , tous nos Héros enfin ;  
 Dans l'horreur de la nuit , dans celle du silence ,  
 Demandent seulement que le péril commence.



Lés lauriers , dans les mains , fend les plaines de  
l'air ;

Elle observe LOUIS , & voit avec colère ,  
Que , fans elle , aujourd'hui la Valeur va tout  
faire.

Le brave Cumberland , fier d'attaquer LOUIS ,  
A déjà disposé ses bataillons hardis :  
Tels ne parurent point aux rives du Scamandre ,  
Sous ces murs si vantés , que Pyrrhus mit en  
cendre ,

Ces antiques Héros , qui , montés sur un char ,  
Combattoient en désordre , & marchoient au ha-  
zard.

Mais tel fut Scipion , sous les murs de Carthage ;  
Tels son Rival , & lui , prudens avec courage ,  
Déployant de leur art les terribles secrets ,  
L'un vers l'autre avancés , s'admiroient de plus  
près.

L'Escaut , les Ennemis , les Remparts de la Ville ,  
Tout présente la mort ; & LOUIS est tranquille.  
Cent tonnerres de bronze ont donné le signal.  
D'un pas ferme & pressé , d'un front toujours égal ,  
S'avance vers nos rangs la profonde Colonne ,  
Que la terreur devance , & la flamme environne ;  
Comme un nuage épais , qui , sur l'aîle des vents ,  
Porte l'éclair , la foudre , & la mort dans ses flancs.  
Les voilà ces Rivaux du grand Nom de mon Maître ,

Plus farouches que nous , aussi vaillans peut-être ;  
Encor tout orgueilleux de leurs premiers exploits.  
BOURBONS ! voici le tems de venger les VALOIS.

Dans un ordre effrayant , trois attaques formées

Sur trois terrains divers , engagent les armées :  
Le François , dont Maurice a gouverné l'ardeur ,  
A son poste attaché , joint l'art à la valeur.

La Mort sur les deux Camps étend sa main cruelle ;  
Tous ses traits sont lancés , le sang coule autour  
d'elle ;

Chefs, Officiers, Soldats , l'un sur l'autre entassés,  
Sous le fer expirans , par le plomb renversés ,  
Pouffent les derniers cris , en demandant ven  
geance.

Grammont , que signaloit sa noble impatience,  
Grammont , dans l'Élysée , emporte la douleur  
D'ignorer , en mourant , si son Maître est vain-  
queur.

De quoi lui serviront ces grands titres de gloire,  
Ce sceptre des Guerriers , honneur de sa mémoire ?  
Ce rang , ces dignités , vanités des Héros ,  
Que la Mort , avec eux , précipite aux tombeaux ?  
Tu meurs , jeune Craon ! Que le Ciel , moins sé-  
vere ,

Veille sur les destins de ton généreux frere !  
Hélas ! cher Longaunai ! quelle main , quel se-  
cours

Peut arrêter ton sang , & ranimer tes jours ?  
Ces ministres de Mars qui , d'un vol si rapide ,  
S'élançoient à la voix de leur Chef intrépide ,  
Sont , du plomb qui les suit , dans leur course ar-  
rêtés ,

Tels que des champs de l'air , tombent précipités ,



Des oifeaux , tout fanglans , palpitan's fur la terre.  
 Le fer atteint d'Avrai. Le jeune d'Aubeterre  
 Voit de fa Légion tous les Chefs indomptés ,  
 Sous le glaive & le feu , mourans à fes côtés.  
 Guerriers , que Chabriant avec Brancas rallie ;  
 Que d'Anglois immolés vont payer votre vie !  
 Je te rends grace , ô Mars ! Dieu de fang ! Dieu  
 cruel !

La race de Colbert , ce Miniftre immortel ,  
 Échappe , en ce carnage , à ta main fanguinaire.  
 Guerchi n'eft point frappé ; la vertu peut te plaire ;  
 Mais vous , brave Daché , quel fera votre fort !  
 Le Ciel fauve , à fon gré , donne , & fufpend la mort.  
 Infortuné Lutteaux ! tout chargé de bleffures ,  
 L'art , qui veille à ta vie , ajoûte à tes tortures ;  
 Tu meurs dans les tourmens ; nos cris mal enten-  
 dus

Te demandent au Ciel , & déjà tu n'es plus.

O combien de vertus que la tombe dévore !  
 Combien de jours brillans éclipsés à l'aurore !  
 Que nos lauriers fanglans doivent coûter de pleurs !  
 Ils tombent ces Héros ; ils tombent ces vengeurs ;  
 Ils meurent , & nos jours font heureux & tran-  
 quilles :

La molle Volupté , le Luxe de nos Villes ,  
 Filent ces jours fereins , ces jours que nous devons  
 Au fang de nos Guerriers , aux périls des BOUR-  
 BONS.

Couvrons du moins de fleurs ces tombes glorieufes :  
 Arrachons à l'oubli ces Ombres vertueufes ;

Vous qui lanciez la foudre, & qu'ont frappé ses  
coups,

Revivez dans nos Chants, quand vous mourez  
pour nous.

Eh! quel seroit, grand Dieu! le Citoyen bar-  
bare,

Prodigue de censure, & de louange avare,

Qui, peu touché des morts, & jaloux des vivans,

Leur pourroit envier mes pleurs & mon encens.

Ah! s'il est, parmi nous, des cœurs dont l'indo-  
lence,

Insensible aux grandeurs, aux pertes de la France;

Dédaigne de m'entendre, & de m'encourager,

Réveillez-vous, ingrats; LOUIS est en danger.

Le feu, qui se déploie, & qui, dans son passage,

S'anime, en dévorant l'aliment de sa rage;

Les torrens débordés dans l'horreur des hivers,

Le flux impétueux des menaçantes mers

Ont un cours moins rapide, ont moins de vio-  
lence,

Que l'épais bataillon, qui contre nous s'avance;

Qui triomphe en marchant; qui, le fer à la main,

A travers les mourans s'ouvre un large chemin.

Rien n'a pû l'arrêter; Mars pour lui se déclare.

Le Roi voit le malheur, le brave, & le répare.

Son fils, son seul espoir... Ah! cher Prince, ar-  
rêtez;

Où portez-vous ainsi vos pas précipités?

Conservez cette vie, au Monde nécessaire.

LOUIS craint pour son fils; le fils craint pour son  
pere:

Nos Guerriers, tout sanglans, frémissent pour  
tous deux ;

Seuls mouvemens d'effroi dans ces cœurs généreux.

Vous, qui gardez mon Roi, vous qui vengez la  
France,

Vous, peuple de Héros, dont la foule s'avance,  
Accourez, c'est à vous de fixer les destins ;

LOUIS, son fils, l'État, l'Europe est en vos mains.

Maïson du Roi, marchez ; assurez la victoire ;

Soubise & Pecquigni vous mènent à la gloire.

Paroïffez, vieux Soldats, dont les bras éprouvés

Lancent de loin la mort, que de près vous bravez :

Venez, vaillante Élite, honneur de nos Armées ;

Partez, flèches de feu, grenades enflammées ;

Phalanges de LOUIS, écrasez sous vos coups

Ces Combattans si fiers, & si dignes de vous.

Richelieu, qu'en tous lieux emporte son courage,

Ardent, mais éclairé, vif à la fois, & sage,

Favori de l'Amour, de Minerve, & de Mars,

Richelieu vous appelle ; il n'est plus de hazards :

Il vous appelle ; il voit d'un œil prudent & ferme,

Des succès ennemis, & la cause & le terme :

Il vole ; &, sa vertu secondant vos grands cœurs,

Il vous marque la place où vous ferez vainqueurs.

D'un rempart de gazon, foible & prompte bar-  
rière,

Que l'art oppose à peine à la fureur guerrière,

La Mark, la Vauguyon, Choiseul, d'un même ef-  
fort,

Arrêtent une armée, & repoussent la mort.

D'Argenson, qu'enflammoient les regards de son  
pere,

La gloire de l'État, à tous les siens si chere,  
Le danger de son Roi, le sang de ses Aïeux,  
Assaillit, par trois fois, ce corps audacieux,  
Cette masse de feu, qui semble impénétrable :  
On l'arrête ; il revient, ardent, infatigable ;  
Ainsi qu'aux premiers tems, par leurs coups re-  
doublés,

Les béliers enfonçoient les remparts ébranlés.

Ce brillant Escadron, fameux par cent batailles,  
Lui, par qui Catinat fut vainqueur à Marfailles,  
Arrive, voit, combat, & soutient son grand nom.  
Tu suis du Chastelet, jeune Castelmoron,  
Toi, qui touches encor à l'âge de l'enfance ;  
Toi, qui, d'un foible bras qu'affermir ta vaillance,  
Reprends ces étendards déchirés & sanglans,  
Que l'orgueilleux Anglois emportoit dans ses  
rangs.

C'est dans ces rangs affreux que Chévrier expire.  
Monaco perd son sang ; & l'Amour en soupire.  
Anglois, sur Du Guesclin deux fois tombent vos  
coups ;

Frémissez à ce nom si funeste pour vous.

Mais quel brillant Héros, au milieu du carnage,  
Renversé, relevé, s'est ouvert un passage ?  
Biron, tels on voyoit, dans les plaines d'Ivri,  
Tes immortels Aïeux suivre le grand HENRI.  
Tel étoit ce Crillon, chargé d'honneurs suprêmes,  
Nommé Brave autrefois, par les Braves eux-mêmes ;



Tels étoient ces d'Aumonts, ces grands Mont-  
morencis,

Ces Créquis si vantés, renaissans dans leurs fils;

Tel se forma Turenne au grand art de la guerre,

Près d'un autre Saxon, la terreur de la Terre,

Quand la Justice, & Mars, sous un autre LOUIS;

Frappoient l'Aigle d'Autriche, & relevoient les Lis.

Comment ces Courtisans, doux, enjoués, ai-  
mables,

Sont-ils, dans les Combats, des lions indomptables?

Quel assemblage heureux de graces, de valeur!

Boufflers, Meuze, d'Ayen, Duras, bouillans  
d'ardeur,

A la voix de LOUIS, courez, troupe intrépide.

Que les François sont grands, quand leur Maître  
les guide!

Ils l'aiment, ils vaincront; leur pere est avec eux.

Son courage n'est point cet instinct furieux,

Ce courroux emporté, cette valeur commune:

Maître de son esprit, il l'est de la fortune;

Rien ne trouble ses sens; rien n'éblouit ses yeux:

Il marche; il est semblable à ce Maître des Dieux,

Qui, frappant les Titans, & tonnant sur leurs têtes,

D'un front majestueux dirigeoit les tempêtes:

Il marche; & sous ses coups la terre au loin mu-  
git;

L'Escout fuit, la Mer gronde, & le Ciel s'obf-  
curcit.

Sur un nuage épais, que des antres de l'Ourse;

Les vents affreux du Nord apportent dans leur  
course,

Les vainqueurs des Valois descendent en courroux :  
Cumberland , disent-ils , nous n'espérons qu'en  
vous ;

Courage ! rassemblez vos Légions altières ;  
Bataves , revenez , défendez vos barrières ;  
Anglois , vous que la paix sembloit seule alarmer ,  
Vengez-vous d'un Héros qui daigne encor l'aimer ;  
Ainsi que ses bienfaits , craignez-vous sa vaillance ?  
Mais ils parlent en vain ; lorsque LOUIS s'avance ,  
Leur Génie est dompté , l'Anglois est abbattu ;  
Et la férocité le cède à la vertu.

Clare , avec l'Irlandois , qu'animent nos exem-  
ples ,

Venge ses Rois trahis , sa Patrie & ses Temples.  
Peuple sage & fidele , heureux Helvétiens ,  
Nos antiques amis , & nos concitoyens ,  
Votre marche assurée , égale , inébranlable ,  
Des ardens Neustriens suit la fougue indomptable ;  
Ce Danois , ce Héros qui , des frimats du Nord ,  
Par le Dieu des Combats fut conduit sur ce bord ,  
Admire les François qu'il est venu défendre.  
Mille cris redoublés , près de lui , font entendre :  
Rendez-vous , ou mourez ! tombez sous notre ef-  
fort !

C'en est fait , & l'Anglois craint LOUIS & la mort.

Allez , brave d'Estree ; achevez cet ouvrage ;  
Enchaînez ces vaincus échappés au carnage :  
Que du Roi qu'ils bravoient , ils implorent l'appui :  
Ils seront fiers encor ; ils n'ont cédé qu'à lui.

Bientôt vole , après eux , ce Corps fier & rapide ,

Qu'il, semblable au dragon qu'il eut jadis pour  
guide,

Toujours prêt, toujours prompt, de pied ferme ;  
en courant,

Donne de deux Combats le spectacle effrayant.

C'est ainsi que l'on voit, dans les Champs des  
Numides,

Différemment armés, des Chasseurs intrépides :

Les courriers écumans franchissent les guérêts ;

On gravit sur les monts ; on borde les forêts ;

Les pièges sont dressés ; on attend, on s'élançe ;

Le javelot fend l'air, & le plomb le devance.

Les léopards sanglans, percés de coups divers,

D'affreux rugissemens font retentir les airs ;

Dans le fond des forêts ils vont cacher leur rage.

Ah ! c'est assez de sang, de meurtre, de ravage ;

Sur des morts entassés c'est marcher trop long-  
tems.

Noailles, ramenez vos Soldats triomphans.

Mars voit avec plaisir leurs mains victorieuses

Traîner dans notre Camp ces machines af-  
freuses,

Ces foudres ennemis, contre nous dirigés.

Venez lancer ces traits que leurs mains ont for-  
gés ;

Qu'il renversent par vous les murs de cette ville,

Du Batave indécis la barriere & l'asyle,

Ces premiers fondemens de l'Empire des Lis.

Puissent-ils, par vos mains, être enfin rassermis !

Déjà Tournai se rend ; déjà Gand s'épouvante :

Charles-Quint s'en émeut ; son Ombre gémissante

Pouffe un cri dans les airs, & fuit de ce féjour,  
 Où, pour vaincre autrefois, le Ciel le mit au jour,  
 Il fuit; mais quel objet pour cette Ombre alarmée!  
 Il voit ces vastes champs couverts de notre armée;

L'Anglois, deux fois vaincu, cédant de toutes parts,

Dans les mains de LOUIS laissant ses étendarts;  
 Le Belge, en vain caché dans ses Villes tremblantes;

Les murs de Gand tombés sous ses mains foudroyantes,

Et son Char de victoire, en ces vastes remparts,  
 Écrasant le berceau du plus grand des Césars.

François, heureux Guerriers, Vainqueurs doux & terribles,

Revenez, suspendez, dans nos Temples paisibles,  
 Ces armes, ces drapeaux, ces étendards sanglans:  
 Que vos chants de victoire animent tous nos chants!  
 Les palmes, dans les mains, nos peuples vous attendent;

Nos cœurs volent vers vous; nos regards vous demandent;

Vos meres, vos enfans, près de vous empressés,  
 Encor tout éperdus de vos périls passés,

Vont baigner, dans l'excès d'une ardente allégresse,

Vos fronts victorieux de larmes de tendresse.

Accourez, recevez, à votre heureux retour,

Le prix de la vertu par les mains de l'Amour.





## LES POETES.

## P O E M E.

## HOMERE ET MILTON.

V O U S élevez, vous enchantez mon ame,  
 Rapide Homere, audacieux Milton,  
 Torrens mêlés de fumée & de flamme.  
 A ce mélange en vain préfere-t-on  
 La pureté d'un goût pusillanime :  
 Du char brûlant du Dieu qui vous anime  
 Si vous tombez, c'est comme Phaëton ;  
 Et votre chute annonce un vol sublime.  
 Peindre, émouvoir, imiter, dans vos Vers,  
 L'heureux larcin du hardi Prométhée,  
 Donner la vie à mille être divers,  
 Élever l'homme, embellir l'Univers ;  
 Telle est la voix que vous avez dictée.  
 Ce merveilleux qui regne en vos écrits,  
 Colosse informe, & beauté monstrueuse,  
 Du Censeur même étonne les esprits.

## L U C A I N.

Le seul Lucain, cherchant une autre gloire,  
 Sans le secours des Enfers ni des Cieux,  
 D'un feu divin sçait animer l'Histoire,  
 Et son génie en fait le merveilleux.  
 Il est un vrai que l'artifice énerve :

Ce vrai l'inspire , & lui donne le ton.  
 Qu'a-t-il besoin de Mars & de Minerve ?  
 Il a César , & Pompée , & Caton.  
 Les passions de César & de Rome  
 Lui tiennent lieu d'Hécate & d'Alecton :  
 Le Ciel , l'Enfer sont dans le cœur de l'homme.

## VIRGILE.

Donne à Lucain ton style harmonieux ,  
 Ou prends de lui son audace intrépide ,  
 O toi , d'Homere émule trop timide ,  
 Peintre touchant , Poète ingénieux ,  
 Sage Virgile. Et pourquoi , de tes ailes ,  
 Ne pas voler par des routes nouvelles ?  
 Ulysse errant descendit aux Enfers ;  
 Et , sur ses pas , j'y vois descendre Enée.  
 Si Calypso gémit abandonnée ,  
 Didon trahie expire dans tes Vers.  
 Tu peins Didon , & tu n'as pas l'audace  
 D'aller , sans guide , à l'immortalité !  
 Si ton rival tient le sceptre au Parnasse ,  
 Il ne le doit qu'à ta timidité.  
 Ah ! si du moins tu l'avois imité  
 Dans ses desseins majestueux & vastes ,  
 Dans ce grand art des groupés , des contrastes ;  
 Art , dont le Tasse a lui seul hérité !

## LE TASSE.

J'entends Boileau, qui s'écrie : O blasphème !  
 Louer le Tasse ! . . . Oui , le Tasse lui-même.

Laiſſons Boileau tâcher d'être amuſant,  
 Et, pour raiſon, donner un mot plaiſant.  
 Quoi de plus doux, de plus vif, de plus mâle  
 Que ce Poëme, objet de ſes mépris !  
 Je ſçais, Virgile, admirer tes écrits :  
 Troye & Carthage, & la rive infernale ;  
 Les pleurs d'Evandre, & la mort d'Euriale  
 Sont des tableaux dont je ſens tout le prix :  
 Didon ſur-tout n'eut jamais de rivale.

Mais que le Taſſe a bien mieux exprimé  
 Cet héroïſme ébauché par Homere !  
 Que, d'un pinceau plus fier, plus animé,  
 Il nous a peint la piété ſincere,  
 La grandeur ſimple, & la ſageſſe auſtere,  
 Et la valeur qui connoît le danger,  
 Et la fureur qui s'aveugle elle-même,  
 Et la jeuneſſe ardente à ſe plonger  
 Dans les plaiſirs qu'elle craint, & qu'elle aime ;  
 Et la vertu qui la vient dégager !

Mais toi, Virgile, aux plus beaux jours du  
 Monde,  
 Dans le berceau des plus grands des humains,  
 Dans cette Rome, en Héros ſi féconde,  
 Qui choiſis-tu pour pere des Romains ?  
 Ce n'eſt pas tout que da'ller fonder Rome :  
 Ce grand deſſein demandoit un grand homme.  
 Compare Enée à ce Héros brillant,  
 A ce Renaud, ſi tendre & ſi vaillant.  
 Un foible amour eſt douxereux & fade ;

Mais, dans sa force, il est beau, généreux,  
Touchant sur-tout, quand il est malheureux.

Des passions, élémens de nos ames,  
La plus active est celle de l'amour ;  
Mille couleurs en nuancent les flammes :  
L'Amour se change en colombe, en vautour,  
Contre lui-même il s'emporte, il s'anime,  
Conçoit, embrasse, étouffe son dessein ;  
Et, de ses traits se déchirant le sein,  
Il est le Dieu, le Prêtre, & la Victime.  
Lui seul anime, embellit l'Univers ;  
Lui seul anime, embellit la Peinture.  
La Poésie, ainsi que la Nature,  
Doit à l'Amour mille tableaux divers.

*ANACRÉON, OVIDE, TIBULE, PROPERCE.*

Anacréon, tu n'as pas d'autre guide :  
A tes beaux jours c'est l'astre qui préside,  
Et qui de fleurs a semé ton couchant.  
Tu lui dois tout, voluptueux Ovide,  
A qui Corine enseigna l'art du Chant ;  
Enfant gâté des Muses & des Graces,  
De leurs thrésors brillant dissipateur,  
Et des plaisirs sçavant législateur.  
Vous, ses rivaux, vous, dont il fuit les traces,  
Tendre Tibule, & toi, dont les douleurs  
Ont tant de charme, intéressant Properce,  
Pour vous l'Amour, dans les larmes qu'il verse,  
En soupirant, détrempe ses couleurs.



Sur vos pinceaux, qu'il transmet à Racine,  
Il répandit du sang avec ses pleurs.

## R A C I N E.

Quel coloris ! quelle touche divine !  
Peintres du cœur, n'en soyez point jaloux ;  
C'est votre Maître : il vous surpasse tous.  
L'Amour l'inspire ; il en fait un Apelle ;  
A Chanmeslé, son Actrice immortelle,  
Pour l'éclairer il remit son flambeau.  
Ce n'est souvent que le même modèle ;  
Mais l'attitude, à chaque instant nouvelle ;  
Le reproduit, à chaque instant, plus beau.

Ah ! quoi ! l'Amour, un songe, une folie ;  
Est-ce un tableau digne de l'avenir ?  
Par lui, dit-on, la scène est avilie,  
Et du Théâtre il falloit le bannir.

Ah ! malheureux ! dont la mélancolie  
Veut que l'Amour à mes yeux m'humilie ;  
N'aimez jamais : c'est assez vous punir.

## C O R N E I L L E.

Combien de fois, ô grand homme ! ô Corneille !  
Puissant génie, étonnant créateur,  
De ton vol d'aigle, observant la hauteur,  
J'ai vu l'Aurore interrompre ma veille !  
De quel rayon le Ciel t'illumina !  
Quel feu divin s'alluma dans tes veines,

Quand, du faux goût rompant les lourdes chaînes,  
 Et t'élevant de Clitandre à Cinna,  
 Par les lauriers que ta main moissonna,  
 Paris devint la rivale d'Athènes.

Reine des Arts, si fameuse autrefois,  
 Ne vante plus ton Théâtre magique,  
 Ta Mélopée, & ton masque tragique;  
 Ne vante plus ces Oracles menteurs,  
 Et ces Destins, invincibles moteurs  
 D'une fatale & sanglante aventure,  
 Où l'innocence est mise à la torture  
 Pour des forfaits dont ils sont les auteurs.  
 Ce merveilleux, dangereuse imposture,  
 S'évanouit, fait place à la Nature.

Q U I N A U L T.

Chantre immortel d'Atys & de Renaud,  
 O toi galant & sensible Quinaut!  
 L'illusion, aimable enchanteresse,  
 Mêla son filtre à tes vives couleurs;  
 Le Dieu des Vers, le Dieu de la tendresse  
 T'ont couronné de lauriers & de fleurs;  
 Et qui jamais ouvrit à l'harmonie  
 Un champ plus vaste, un plus riche trésor?  
 En créant l'art, ton cœur fut ton génie.  
 En vain ta gloire, en naissant, fut ternie:  
 Elle renaît plus radieuse encor.  
 Dans tes tableaux quelle noble magie!  
 Dans tes beaux vers quelle douce énergie!

Si le François, par Racine embelli ;  
Lui doit la grace, unie à la noblesse,  
Il tient de toi, par ton style amolli,  
Un tour liant, & nombreux sans foiblesse.

Que n'avoit-il, ton injuste Censeur,  
Que n'avoit-il un rayon de ta flamme ?  
Son fiel amer valoit-il la douceur  
D'un sentiment émané de ton ame ?

## B O I L E A U.

Mais ce Boileau, juge passionné ;  
N'en est pas moins législateur habile.  
Aux lents efforts d'un travail obstiné  
Il fait céder la Nature indocile ;  
Dans un terrain sauvage, abandonné ;  
A pas tardifs, trace un sillon fertile ;  
Et son vers froid, mais poli, bien tourné ;  
A force d'art, rendu simple & facile,  
Ressemble au trait d'un or pur & ductile ;  
Par la filiere, en glissant, façonné.

Que ne peut point une étude constante !  
Sans feu, sans verve & sans fécondité,  
Boileau copie : on diroit qu'il invente.  
Comme un miroir, il a tout répété ;  
Mais l'art jamais n'a sçu peindre la flâme :  
Le sentiment est le seul don de l'ame,  
Que le travail n'a jamais imité.  
J'entends Boileau monter sa voix flexible

A tous les tons , ingénieux flatteur ,  
 Peintre correct , bon plaisant , fin moqueur ;  
 Mais je ne vois jamais Boileau sensible ;  
 Jamais un vers n'est parti de son cœur.

*L A F O N T A I N E .*

Que la Nature , au génie indulgente ;  
 Traita bien mieux ce Poëte ingénu ,  
 Ce La Fontaine , à lui seul inconnu ,  
 Ce Peintre né , dont l'instinct nous enchante !  
 Simple & profond , sublime sans effort ,  
 Le vers heureux , le tour rapide & fort  
 Viennent chercher sa plume négligente.  
 Pour lui , sa Muse , abeille diligente.  
 Va recueillir le suc brillant des fleurs.  
 En se jouant , la main de la Nature  
 Mêlé , varie , assortit ses couleurs.  
 C'est un émail semé sur la verdure ;  
 Dont le Zéphir fait toute la culture ;  
 Et que l'Aurore embellit de ses pleurs.

Mais , sous l'appas d'un simple badinage ,  
 Quand il instruit , c'est Socrate , ou Caton ,  
 Qui de l'enfance a pris l'air & le ton ;  
 De l'art des Vers tel est le digne usage ;  
 Mais laissons-lui sa noble liberté ;  
 A peine il sent le frein de l'esclavage ;  
 Qu'il perd son feu , sa grace , & sa fierté.

*ROUSSEAU,*



R O U S S E A U.

Dès que Rousseau s'élève au ton de l'Ode ;  
Et qu'il décrit, en vers harmonieux,  
L'ordre éclatant qui regne dans les Cieux,  
L'enthousiasme est sa seule méthode.  
Quand, sous ses doigts, commence à retentir  
La harpe sainte, ou le luth de Pindare,  
J'aime à penser, je crois même sentir  
Qu'un feu divin de son ame s'empare :  
Je m'abandonne, avec lui je m'égare.  
Mais, d'un ton grave, & d'un air réfléchi,  
A la raison si lui-même il insulte,  
Pour la combattre, il faut qu'il la consulte,  
Et de ses loix il n'est plus affranchi.  
Que dis-je ? Est-il d'effor qu'elle ne règle ?  
Pour s'élever, & planer dans les cieux,  
L'enthousiasme a les ailes de l'aigle ;  
Pourquoi veut-on qu'il n'en ait pas les yeux ?

H O R A C E.

Voyez Horace ; & si, dans son délire,  
Sa main voltige, au hazard, sur la lyre,  
Avec quel art, variant ses accords,  
D'un mode à l'autre il s'élève, il s'abaisse !  
Vrai dans sa fougue, & sage en son yvresse,  
La raison même approuve ses transports.  
D'un ton moins haut, si l'ami de Mécène  
Des mœurs de Rome ingénieux censeur,  
A mes regards en expose la scène,

Qu'il y répand de charme & de douceur !  
 En le lifant , avec lui je crois vivre :  
 A Tivoli je m'empresse à le fuivre.  
 La liberté , l'enjoûment , la raifon ,  
 Dans fa retraite , accourent fur fes traces ;  
 L'Amour y vient fans bandeau ni poison ;  
 Et la Vieilleffe y joue avec les Graces.

. . . . .

M O L I E R E.

Mais , à mes yeux , encor plus familiere ;  
 Plus près de moi , plus facile à faifir ,  
 La vérité , dans les jeux de Moliere ,  
 De fes leçons fçait me faire un plaifir.  
*Enfeignes-nous où tu trouves la rime ?*  
 Lui dit Boileau , fans doute , en badinant.  
 Est-ce donc-là ce que ton art sublime ,  
 Divin Moliere , a de plus étonnant ?  
 Enfeigne-nous plutôt quel microscope ,  
 Depuis Agnès jufqu'au fier Mifanthrope ,  
 Te dévoila les plis du cœur humain ;  
 Quel Dieu remit ces crayons dans ta main ?  
 Dans tes écrits quelle fève féconde ,  
 Quelle chaleur ! quelle ame tu répands !  
 La Cour , la Ville , & le Peuple , & le Monde ,  
 Tu fais de tout une étude profonde ;  
 Et nous rions toujours à nos dépens.  
 Le Jaloux rit d'un Sot qui lui reflémble ;  
 Le Médecin fe moque de Purgon.

L'Avare rit, & pleure tout ensemble ;  
D'avoir payé pour entendre Harpagon.

MARMONTEL.

LA P U I S S A N C E D E S A R T S.

P O E M E.

LES Talens, de nos biens sont la source féconde ;  
Ils forment les thrésors, & les plaisirs du Monde.  
Sur cette terre aride, asyle des douleurs,  
L'un fait naître des fruits, l'autre seme des fleurs.  
Pourquoi faut-il, hélas ! que notre esprit volage  
N'aime que le brillant, dont nos mœurs sont l'image ?

Oui, j'aime à voir Pigal, par sa sçavante main ;  
Donner des sens au marbre, & la vie à l'airain.  
Je dévore des yeux ces toiles animées,  
Où brillent de Vanloo les touches enflammées.  
Voltaire, tour-à-tour sublime & gracieux,  
Peut chanter les Héros, les Belles ou les Dieux,  
Je fouris à Lani qui, Bergere ou Déesse,  
Fait briller, dans ses pas, la grace, ou la noblesse ;  
Et toi, divin Rameau, par tes magiques airs,  
Peins les plaisirs des Cieux, ou l'horreur des Enfers.

Mais ferai-je insensible à ces talens utiles ;  
Qui portent l'abondance à nos Cités tranquilles ?  
Qui pournous, en tous lieux, multipliant leurs soins,  
Consacrent le génie à servir nos besoins ?  
Que ne peut point de l'art l'activité féconde ?





C'est par eux que, comblant les gouffres de Thétis,  
 Tu joins deux continens, l'un par l'autre aggrandis.  
 Là, pour unir deux mers, tu perças des monta-  
 gnes (3),

Creusas des fouterreins, inondas des campagnes.  
 Plus loin, de l'Océan tu reculas les eaux (4):

Un Empire s'éleve où mugiffoient des flots.

Tu changeas des marais en des plaines fertiles;

Sur l'abîme des mers tu suspendis des villes (5).

Les monumens du Nil, vainqueurs du tems ja-  
 loux (6),

Nés avec l'Univers, ont vécu jusqu'à nous.

Oui, telle est ta foiblesse & ton pouvoir suprême;

Les œuvres de tes mains survivent à toi-même.

Autour de nous enfin, promenant nos regards;

Là je vois de plus près, & j'admire les Arts.

Le Cyclope, noirci des feux qui l'entourent;

Verse, à flots embrasés, les métaux qui bouillonnent;

La flamme cuit le vase arrondi sous nos doigts;

L'acier ronge le fer, ou façonne le bois.

Sur les fleuves profonds, me formant une route,

Des rochers sous mes pas se sont formés en voûte.

Par les eaux, ou les vents, au défaut de mes mains,

Le cylindre roulé met en poudre mes grains (7).

Ici l'or, en habit, se file avec la soie:

(3) Canal de Languedoc.

(4) La Hollande.

(5) Venise.

(6) Pyramides.

(7) Moulins à eau & à vent.

En des tableaux tissus la laine se déploie (8).  
Là, le sable dissous par les feux dévorans,  
Pour les Palais des Rois, brille en murs transpa-  
rens (9).

Sur un papier muet la parole est tracée ;  
Par un mobile airain, on grave la pensée (10).  
Mille fois reproduite, elle vole en tous lieux.  
Le tems a pris un corps, & marche sous mes  
yeux (11).

O prodige de l'Art ! sous une main hardie,  
Le cuivre, des oiseaux reçoit l'ame & la vie (12).  
L'automate, animant l'yvoire harmonieux,  
Forme, sous des doigts morts, des sons mélo-  
dieux.

Vois ces doubles canaux, où les eaux rassemblées,  
Pour jaillir en torrens, à grand bruit sont fou-  
lées (13),

Si le feu, dans la nuit, irrité par les vents,  
Se roule en tourbillons dans des Palais brûlans,  
Mille fleuves soudain s'élancent jusqu'au faite.  
L'onde combat la flamme ; & sa fureur l'arrête.  
Avec plus d'art encor ces utiles canaux,  
Dans d'arides déserts, ont transporté des eaux.  
Privé de ce secours, le superbe Versailles  
Étaoit vainement l'orgueil de ses murailles.

(8) Tapisseries des Gobelins.

(9) Glaces.

(10) L'Imprimerie.

(11) L'Horlogerie.

(12) Canard & Flûteur de Vaucanson.

(13) Pompes.

Mais que ne peut un Roi ? Près du riant Marli ,  
 Que LOUIS , la Nature & l'Art ont embelli ,  
 S'élève une Machine , où cent tubes ensemble  
 Versent dans des bassins l'eau que leur jeu rassemble.

Élevés lentement sur la cime des monts ,  
 Ces flots précipités roulent dans des vallons ,  
 Raniment la verdure , ou baignent des Nâïades ;  
 Jaillissent dans les airs , ou tombent en cascades.  
 Puisse un jour cet ouvrage , avec l'utilité ,  
 Unir , dans sa grandeur , plus de simplicité !  
 Puisse une main avare , avec magnificence ,  
 Réparer , ou créer cette Machine immense ;  
 Retrancher des ressorts l'amas tumultueux ;  
 Rendre leur jeu plus sûr & plus impétueux ;  
 Sans nuire à leur effet , borner leur étendue ,  
 Et m'étonner encor sans fatiguer ma vue !

Mortels , de la Nature , industrieux rivaux ,  
 Dans leur majesté simple imitez ses travaux :  
 Avec le grand Newton , admirant sa puissance ,  
 Par un rapide effor , jusqu'aux Cieux je m'élançe ;  
 Là mon œil voit nager dans l'Océan des airs  
 Tous ces corps dont l'amas compose l'Univers.  
 Autour du Dieu des ans , tranquille dans sa sphere ,  
 Les Astres vagabonds poursuivent leur carrière ;  
 Notre globe , qu'entraîne une commune loi ,  
 S'incline sur son axe , & roule autour de soi.  
 La mer , aux tems marqués , & s'élève & s'abaisse.  
 La lune croît , décroît , fuit & revient sans cesse.

Autour de leurs Soleils que de Mondes flottans !  
Un seul ressort produit tous ces grands mouve-  
mens.

De la simplicité quel sublime modèle !  
Sans elle , rien n'est beau : tout s'embellit par elle.

O vous, qui des Talens voulez cueillir les fruits,  
Rois , payez leurs travaux, & connoissez leur  
prix.

Osez les conquérir par d'utiles largeſſes.

Ils ne demandent point d'orgueilleuſes richeſſes ;

Ils laiffent à Plutus le faſte & les grandeurs.

Que faut-il à l'abeille ? un aſyle & des fleurs.

Ah ! s'il eſt quelque bien qui flate leur envie ,

C'eſt l'honneur : aux talens lui ſeul donne la vie.

LOUIS , qui , rafſemblant tots les Arts ſous ſa loi ,

Du malheur de régner ſe conſoloit en Roi ;

LOUIS , de ſes regards récompenſoit leurs veilles :

Un coup d'œil de LOUIS enfantoit les Corneilles.

*DE L'ISLE.*

*LES QUATRE POINTS DU JOUR.*

P O E M E.

**J**E chante le Palais des Heures ;

Où trente portes de vermeil

Conduiſent aux douze demeures

Qu'éclaire le char du Soleil.



Toujours nouveau , toujours semblable ,  
 Mobile , incertain & constant ,  
 Le Tems , d'une aile infatigable ,  
 Parcourt ce Palais éclatant :  
 Arrête , vieillard indocile ;  
 L'Amour , en faveur des Amans ;  
 Annonce un jour pur & tranquille ,  
 Dont il veut remplir les momens.  
 Pour embellir cette journée ,  
 Les Saisons offrent leurs couleurs ;  
 Flore , de jasmins couronnée ,  
 Prépare une moisson de fleurs.  
 Beau jour ! naissez ; & vous , Délie ;  
 Jeune élève d'Anacréon ,  
 Lisez des vers que la Folie  
 Fit pour amuser la Raison.

## L E M A T I N.

## C H A N T P R E M I E R.

D E S nuits l'inégale Couriere  
 S'éloigne & pâlit à nos yeux ;  
 Chaque Astre , au bout de sa carrière ;  
 Semble se perdre dans les Cieux :  
 Des bords habités par le More ,  
 Deja les heures de retour  
 Ouvrent lentement à l'Aurore  
 Les portes du Palais du Jour.  
 Quelle fraîcheur ! L'air , qu'on respire ;

Est le souffle délicieux  
De la Volupté qui soupire  
Au sein du plus jeune des Dieux.  
Déjà la Colombe amoureuse  
Vole, du chêne sur l'ormeau;  
L'Amour, cent fois, la rend heureuse;  
Sans quitter le même rameau.  
Triton, sur la mer applanie,  
Promene sa conque d'azur;  
Et la Nature rajeunie  
Exhale l'ambre le plus pur.  
Au bruit des Faunes, qui se jouent  
Sur le bord tranquille des eaux,  
Les chastes Nâïades dénouent  
Leurs cheveux tressés de roseaux.  
Dieux! qu'une pudeur ingénue  
Donne de lustre à la beauté!  
L'embarras de paroître nue  
Fait l'attrait de la nudité.  
Le flambeau du jour se rallume.  
Le bruit renaît dans les hameaux;  
Et l'on entend gémir l'enclume  
Sous les coups fréquens des marteaux;  
Le regne du travail commence.  
Montez sur le thrône des Airs,  
Éclairez leur empire immense,  
Soleil; annoncez l'abondance  
Et les plaisirs à l'Univers.  
Vengez Ariane éplorée,  
Vainqueurs de l'Inde & des Titans;

De sa douleur immodérée  
Calmez les transports éclatans.  
Thésée a laissé, sans défense,  
Un cœur qu'il blessa de ses traits.  
Dieu du vin, punissez l'offense,  
Et consolez, par vos bienfaits,  
L'Amour trahi par l'inconstance.  
Que le dépit, d'intelligence,  
S'unisse aux plus tendres desirs ;  
Que le flambeau de la vengeance  
Soit allumé par les plaisirs.  
Dieux ! le succès suit l'espérance.  
Aux yeux de son nouveau vainqueur  
La jeune Ariane, confuse,  
Éprouve une douce langueur.  
Ingrat Thésée ! elle t'accuse  
Du feu qui s'allume en son cœur !  
Déjà ses yeux, mouillés de larmes,  
Demandent vengeance à Bacchus.  
Des yeux en pleurs ont trop de charmes  
Pour craindre l'affront d'un refus.  
Bacchus, enyvré de tendresse,  
S'appuie avec emportement  
Sur le trait charmant qui le blesse :  
L'Amante, avec moins de foiblesse,  
Résiste encore à son Amant.  
Cette rigueur involontaire  
La consume d'un nouveau feu ;  
L'effort qu'elle fait pour se taire  
Augmente le prix de l'aveu.

Elle veut arracher encore  
 Le trait dont son cœur est atteint ;  
 Un baiser du Dieu qu'elle adore  
 Rougit l'albâtre de son teint.  
 C'est vainement qu'elle en murmure ;  
 Son rouge a trahi ses desirs.  
 Rouge charmant , que la Nature  
 Pétrit par la main des Plaisirs ,  
 Quel triste élève de la Grèce  
 Pourroit , en voyant ta beauté ,  
 Préférer les lis de Lucrece ,  
 Et la pâleur de la sagesse ,  
 Aux roses de la volupté ?  
 Ç'en est fait : les gazons renaissent ;  
 Les fleurs s'élevent à l'entour :  
 Rivaux & freres de l'Amour ,  
 Les Zéphirs en l'air se caressent ;  
 Et les nuages , qui s'abaissent ,  
 S'opposent aux rayons du jour.

---

## L E M I D I.

## C H A N T S E C O N D.

L E grand Astre de la lumière ;  
 Enflammant la voûte des Cieux ;  
 Semble , au milieu de sa carrière ,  
 Suspendre son cours glorieux.  
 Pier d'être le flambeau du monde ,  
 Il contemple , du haut des airs ,



L'Olympe, la Terre, & les Mers,  
Remplis de sa clarté féconde ;  
Et jusques au fond des Enfers,  
Il fait rentrer la nuit profonde  
Qui lui disputoit l'Univers.  
Toute la Nature, en silence ;  
Attend que le Dieu de Délos  
De son char lumineux s'élançe  
Dans l'humide séjour des flots ;  
Tandis que les Géans terribles,  
Qu'un bras immortel enchaîna,  
Embrasent, de leurs feux horribles ;  
Les monts de Vésuve & d'Étna.  
Lassés de leurs travaux énormes,  
Les Cyclopes, à demi-nus,  
Reposent leurs têtes difformes  
Sur leurs travaux interrompus.  
Le Dieu de l'Inde, & de la Tonne ;  
Couronné de feuillages verts,  
Plonge dans le sein des hyvers  
Le nectar brillant de l'Automne ;  
Déjà le Champagne glacé,  
Dans le verre écume & bouillonne ;  
Déjà Silène terrassé,  
Au Dieu des songes s'abandonne ;  
Bacchus s'enyvre ; Amour l'ordonne ;  
Et dans le vin qu'ils ont versé,  
Bacchus voit tomber sa couronne,  
Amour son flambeau renversé.  
Au fond d'une grotte profonde,

Aréthuse fuit les chaleurs ;  
 Le doux Sommeil , au bruit de l'onde ;  
 Vole sur un tapis de fleurs ;  
 La Nymphé combat , & succombe ;  
 Déjà ses yeux , moins animés ,  
 Languissent à demi-fermés :  
 Elle s'endort sous une tombe ;  
 Plus de voile pour ses appas ;  
 Tout est confondu par Morphée :  
 Volez , Amour ; venez , Alphée ;  
 Et vous , Sommeil , ne fuyez pas.  
 Alphée approche , Alphée admire ;  
 Quoi ! dit-il , serois-je vainqueur ?  
 Elle dort , elle qui déchire  
 Un cœur soumis , un foible cœur ;  
 Qu'elle méprise , & qu'elle attire ;  
 Elle dort : ô Dieux ! pardonnez  
 Au transport naissant qui m'anime :  
 Cruels ! si vous le condamnez ,  
 Si j'en dois être la victime ,  
 Ne punissez qu'après le crime ;  
 Servez mon audace , & tonnez.  
 Il dit : l'Amour est son excuse.  
 Déjà tous ses flots enflammés  
 Ont couvert l'urne d'Aréthuse  
 Des feux dont ils sont animés ;  
 L'onde de la Nymphé rebelle  
 Résiste à leurs efforts heureux :  
 En résistant , elle se mêle ,  
 Et se précipite avec eux.

Enfin , de cette urne charmante ,  
En un instant , mais pour toujours ,  
Les flots de l'Amant , de l'Amante  
Vont prendre , & suivre un même cours .  
Aréthuse sommeille encore . . .  
Un Dieu caché sous les roseaux ,  
D'un feu que la Naiade ignore ,  
Échauffe , autour d'elle , les eaux .  
Elle s'éveille , elle soupire ,  
Mais sans colere & sans douleur :  
Peut-on se plaindre d'un malheur  
Qu'au fond de son ame on desire ?

---

## L E S O I R.

## C H A N T T R O I S I E M E .

L E Dieu , qui brûloit nos campagnes ,  
Se dérobe enfin à nos yeux ;  
Il fuit , & son char radieux  
Ne dore plus que nos montagnes ;  
Déjà , par sa voix avertis ,  
Ses coursiers écumeux s'agitent ;  
Leurs crins se dressent ; ils s'irritent ;  
Et , doublant leurs pas ralentis ,  
Ils volent , & se précipitent  
Au fond du palais de Thétis .  
Le front couronné d'amarantes ,  
Les Nymphes sortent des forêts ;  
Un air plus doux , un vent plus frais

Ranime les roses mourantes ;  
Et , descendant du haut des monts ;  
Les Bergeres , plus vigilantes ,  
Rassemblent leurs brebis bêlantes ,  
Qui s'égaroient dans les vallons.  
Voyez , dans ce bassin rustique ,  
Un ruisseau fuir & bouillonner.  
Admirez ce palmier antique ,  
Qui , né sur ce bord aquatique ,  
Se courbe pour se couronner.  
Oui , ces gazons , cette onde pure ;  
Cette ombre qui succede au jour ,  
Cette fraîcheur , & ce murmure  
Sont les pièges que la Nature  
Nous tend en faveur de l'Amour.  
Éloignez-vous , chaste Immortelle ;  
Fuyez l'aspect de ce beau lieu ;  
Sous ces palmiers , un jeune Dieu  
Ouvre les bras , & vous appelle.  
Que nos efforts sont impuissans ,  
Quand la Nature nous inspire !  
Le cœur , emporté par les sens ,  
S'attache à l'objet qui l'attire.  
Pleine d'un amoureux délire ,  
Diane approche du bassin :  
Emporte , dit-elle à Zéphire ;  
Le voile étendu sur mon sein ;  
Il en reste un , qu'Amour déchire ;  
Et l'Immortelle est dans le bain.  
Endimion , caché sous l'ombre



Des myrtes femés à l'entour ;  
Attend , dans leur retraite sombre ,  
Le signal qu'a donné l'Amour.  
Penché sur le bain de Diane ,  
D'un œil curieux & profane ,  
Il perce l'humide élément ;  
A travers l'onde diaphane ,  
Il voit , mais il voit en Amant ;  
Naître ce doux faifissement ,  
Que la pudeur en vain condamne ;  
Quand on le doit au sentiment.  
Poursuis dans l'onde la Déesse ,  
S'écrie Amour. Que la tendresse  
Change en plaisirs tous ses remords ;  
Ménage si bien sa foiblesse ,  
Qu'elle se livre à tes transports ,  
Sans croire offenser la sagesse.  
Il dit : Endimion s'élançe  
Aux genoux de la Dèité ;  
Surprise , elle fuit , en silence ;  
Le Dieu dont il est agité.  
Arrêtez , dit-il , je vous aime :  
Ce mot me rend digne de vous ;  
A ce mot , votre rang suprême  
Va se partager entre nous :  
Je vous vois , je vois tous vos charmes ;  
Je les compte par mes desirs ;  
Mes yeux se remplissent de larmes  
Que leur font verser les plaisirs.  
O doux momens ! je vous ai vue ;

Je touche à l'immortalité ;  
 Je vous revois , vous êtes nue !  
 J'ai part à la divinité.  
 Arrêtez. . . . Diane confuse ;  
 En fuyant , tombe dans ses bras :  
 Il la retient. Quel embarras !  
 La gloire veut qu'elle refuse ;  
 Le tendre Amour ne le veut pas.  
 Laisse-moi , Berger , lui dit-elle ;  
 Tes transports me font trop souffrir.  
 Es-tu content ? Je suis mortelle ;  
 L'Amour me permet de mourir.  
 Prends mon char , conduis-le toi-même ;  
 Brille à ma place dans les airs ,  
 Amour ; laisse-moi ce que j'aime ,  
 Je t'abandonne l'Univers.  
 Elle dit : les airs s'embellirent ;  
 Les bords du ruisseau retentirent  
 Du frémissement des Zéphirs ;  
 L'Écho répéta les soupirs ;  
 Et les Naiïades applaudirent  
 Aux cris redoublés des plaisirs.

---

L A N U I T.

C H A N T Q U A T R I E M E.

L E S ombres , du haut des montagnes ,  
 Se répandent sur les côteaux ;  
 On voit fumer , sur les campagnes ,

Les toits rustiques des hameaux :  
Sous la cabane solitaire  
Des Philémons & des Baucis ,  
Brûle une lampe héréditaire ,  
Dont la flamme incertaine éclaire  
La table où les Dieux sont assis.  
Errant sur des tapis de mousse ,  
Le ver , qui refléchet le jour ,  
Remplit d'une lumiere douce  
Tous les arbusstes d'alentour.  
Le front environné d'étoiles ,  
La nuit s'avance lentement ;  
Et l'obscurité de ses voiles  
Bruit l'azur du Firmament :  
Les songes traînent , en silence ;  
Son char parsemé de saphirs ;  
L'Amour dans les airs se balance  
Sur l'aîle humide des Zéphirs.  
O toi , si long-tems redoutée ,  
Déesse paisible des airs !  
O Lune ! embellis l'Univers ;  
Et de ta lumiere argentée  
Blanchis la surface des mers :  
L'Amour implore ta puissance.  
Triste victime de l'absence ,  
Léandre , aimé sans être heureux ,  
Frémit de la barriere immense  
Que Neptune oppose à ses vœux.  
Mais que la Fortune trahisse  
L'indigne Amant qui refléchet !

Sans consulter le précipice ,  
Léandre y vole , & le franchit.  
En vain , sur les plaines humides ;  
Il touche , en étendant ses bras ,  
Le sein des jeunes Néréïdes ,  
Et s'égare sur leurs appas :  
En vain cent Beautés ingénues  
S'élevent du milieu des flots ,  
Toujours , moins homme que héros ;  
Il fuit des Belles éperduës ,  
Qui , par la mollesse étendues ,  
Chantent les hymnes de Paphos.  
La jeune Doris , plus pressante ,  
Et plus sensible à ses refus ,  
Lui tend , d'une main caressante ;  
Un piège inventé par Vénus.  
Cent fois la Naïade échappée ,  
S'attache à son sein embrasé ;  
S'il plonge , il baise une napée ;  
S'il se renverse , il est baïé.  
Efforts dangereux d'une Belle ;  
L'Amour peut vous rendre impuissans ;  
Et le cœur d'un Amant fidelle  
Échappe aux prestiges des sens !  
Léandre a vaincu la Nature ;  
Un Dieu l'éclaire , & le conduit  
Aux portes d'une tour obscure ,  
Où la volupté l'introduit.  
Héro , sur un tapis sommeille ;  
Un songe dort sur ses genoux ;



L'instinct de l'Amour la réveille :  
O mon cher Léandre , est-ce vous ?  
Quoi tant d'écueils ! . . . Sa voix expire ;  
Et le silence le plus doux  
Donne le signal au délire :  
Ce Dieu leve un voile jaloux ,  
Et , de la Pudeur qui soupire ,  
Excite & calme le courroux.  
Héro , du vainqueur qui le presse ,  
Irrite les tendres efforts ;  
Et , résistant à son yvresse ,  
Elle en augmente les transports.  
Sévère , & même un peu farouche ,  
Quand elle refuse un baiser ,  
Son ame vole sur sa bouche ,  
Honteuse de le refuser.  
Léandre brûle , Héro desire ;  
La Volupté , qui les inspire ,  
Brille tour-à-tour dans leurs yeux.  
Mais quel bonheur ! & quel martyre !  
Et quel tourment délicieux !  
Tourment envié par les Dieux.  
Héro l'éprouve ; Héro pâmée  
Leve au Ciel des yeux languissans ;  
Un cri de sa bouche enflammée  
Prouve à peine qu'elle a quinze ans.  
A ce cri les Amours répondent.  
La Lune jalouse pâlit ;  
Le jour renaît , l'air s'embellit ;  
Et tous les plaisirs se confondent.

Qu'ainsi puissent couler toujours  
 L'été rapide de nos jours !  
 Rions des préceptes sauvages  
 De nos Sénèques rigoureux ;  
 Nous ferons toujours assez sages ,  
 Si nous sommes souvent heureux.

BERNIS.

LE MATIN ET LE SOIR.

P O E M E.

LE MATIN.

VERS l'Occident encore obscur,  
 La Nuit portoit ses sombres voiles ;  
 D'un feu moins brillant, les étoiles  
 Éclairaient le céleste azur.  
 De sa lumière réfléchie,  
 Le Soleil éclairoit les airs,  
 Et, par degrés, à l'Univers  
 Donnoit la couleur & la vie.  
 Du sommeil à la volupté,  
 Mes sens éprouvoient le passage ;  
 Des songes me peignoient l'image  
 Du bonheur que j'avois goûté :  
 Je sentis qu'il alloit renaître ;  
 Et, par les songes exhorté,  
 Je recevois un nouvel être.  
 Libre des chaînes du sommeil,

Mes yeux s'ouvroient pour voir Thémire.  
Je vois, j'adore, je soupire;  
Dieux! quel spectacle, & quel réveil!  
Près de moi, Thémire étendue,  
Ne déroboit rien à ma vue;  
Je détaillois mille beautés;  
Je m'applaudissois de ma flamme;  
Le trouble aveugle de mon ame  
En suspendoit les facultés.  
Tout à l'Amour, tout à Thémire,  
Jouissant de mes sentimens,  
Près de l'objet qui les inspire,  
Oui, disois-je, ces yeux charmans,  
Animés par un cœur fidelle,  
Sont au plus tendre des Amans;  
C'est pour moi que Thémire est belle.

J'avois entr'ouvert les rideaux;  
Du soleil la clarté naissante  
Doroit cette onde étincellante,  
Qui s'élevoit sur les berceaux:  
Déjà, du sein des prés humides  
S'élevoient ces foibles vapeurs,  
Que la nuit, en perles liquides,  
Rassemble & fixe sur les fleurs.  
Des habitans de ce Bocage,  
La joie inspiroit les concerts;  
Un vent frais épuroit les airs,  
Et murmuroit dans le feuillage,  
La terre sembloit s'embellir  
Pour s'offrir aux yeux de Thémire.

Elle étend les bras , & soupire ;  
 Et je sens mon cœur tressaillir.  
 Elle entr'ouvre des yeux timides ,  
 Qu'éblouit la clarté du jour ;  
 Dans ses beaux yeux , mes yeux avides  
 Cherchent , trouvent , puisent l'amour.  
 Sur ses charmes , ma main errante  
 Se porte avec rapidité ;  
 Sur sa bouche , mon ame ardente  
 S'élance avec vivacité ,  
 Et s'imprime avec volupté.  
 Je sçus , près du bonheur suprême ,  
 Le suspendre pour le goûter.  
 L'instant de le précipiter  
 Fut marqué par Thémire même ;  
 Et des plaisirs de ce que j'aime ,  
 J'ai senti le mien s'augmenter.  
 J'ai joui , malgré mon délire ,  
 Et mes transports impétueux ,  
 Du murmure voluptueux  
 Des soupirs fréquens de Thémire.  
 Ma bouche à ses cris languissans  
 Répond à peine , Ah ! je t'adore !  
 Le plaisir fatiguoit nos sens ;  
 Et nos cœurs jouissoient encore.  
 Mais l'Astre du jour dans les Cieux  
 Poursuivoit sa vaste carrière ,  
 Et , de son disque radieux ,  
 Répandoit des flots de lumière :  
 De mille ornemens odieux



Je vis couvrir Thémire entiere ;  
 Et se former une barriere  
 Entre ses charmes & mes yeux.  
 Plein d'amour & d'impatience ,  
 Sorti sans témoin & sans bruit ,  
 J'allai languir jusqu'à la nuit  
 Dans les horreurs de son absence.

## E N V O I.

Ce tableau d'un bonheur suprême  
 Est peint par la main des Amours.  
 Quel plaisir de l'offrir au tendre objet qu'on aime !  
 Ah ! je voudrois dormir la moitié de mes jours ,  
 Et puis me réveiller de même.

---

## L E S O I R.

LE Soleil finit sa carrière ;  
 Le tems conduit son char ardent ;  
 Et dans des torrens de lumière  
 Le précipite à l'occident.  
 Sur des nuages qu'il colore ,  
 Quelque tems il se reproduit ;  
 Dans le flot azuré qu'il dore  
 Il rallume le jour qui fuit.  
 La vapeur legere & fluide ,  
 Que rassemble l'air tempéré ,  
 Va bientôt de la terre aride  
 Rafraîchir le sein altéré.  
 Des roses qu'il a ranimées ,  
 Zéphire embellit les couleurs ;

Il voltige de fleurs en fleurs ,  
 Et , de ses ailes parfumées ,  
 Répand les plus douces odeurs.  
 Quittons le frais de cet asyle ,  
 Où , loin du tumulte , & du jour ,  
 Ma Muse , legere & facile ,  
 Offroit des chansons à l'Amour ,  
 Sensible aux accords de ma lyre ,  
 Puisse , Lisette , à son retour ,  
 Applaudir aux vers qu'elle inspire !  
 Mes yeux , errans sur ce côteau ,  
 Dans le lointain , ont vu Lisette :  
 Ah ! courons vite à sa houlette  
 Attacher un ruban nouveau.  
 Que d'une guirlande nouvelle  
 Ma main couronne ses cheveux ;  
 Et qu'elle lise dans mes yeux  
 Le plaisir de la voir si belle.  
 Mais les oiseaux , par leurs concerts ,  
 Cessent de troubler le silence ;  
 L'ombre descend , la nuit s'avance ,  
 En planant sur les champs déserts.  
 Déjà , sur ses ailes legeres ,  
 Morphée amène le repos :  
 Dieu charmant , suspends les travaux ,  
 Endors les époux & les meres ;  
 Mais ne verse point tes pavots  
 Sur les yeux des jeunes Bergeres.  
 De la nuit l'Astre radieux  
 Effleure l'onde qu'il éclaire ,

Et sur l'Océan ténébreux  
 Fait jouer sa foible lumière.  
 Les rayons du globe argenté  
 Tombent & pénètrent les ombres :  
 La nuit fait tort à la beauté ,  
 Le grand jour à la liberté ;  
 Les lueurs pâles , les clartés sombres  
 Sont le jour de la volupté.  
 Du Rossignol la voix brillante  
 Éleve ses sons enchanteurs ;  
 Au sein du plaisir il le chante.  
 Tandis que ses accens flatteurs  
 Charmoient mon ame impatiente ,  
 Échappée aux regards jaloux ,  
 Lisette arrive au rendez-vous.  
 D'un feu plus doux ses yeux s'animent ;  
 Les miens annoncent mes desirs ;  
 Nos regards confondus expriment  
 L'espoir & le goût des plaisirs.  
 Aimable fils de Cythérée ,  
 De l'yvresse de nos esprits  
 Tu ne peux augmenter le prix ,  
 Qu'en ajoutant à sa durée.  
 De ce délicieux moment  
 Fixe le passage insensible ;  
 Que , dans sa course imperceptible ;  
 Le tems vole plus lentement.  
 Dans les fougues du plaisir même ,  
 Que , sans cesse , le sentiment  
 Ajoûte à mon bonheur suprême.

Je passe de l'emportement  
 A ce calme doux & charmant ;  
 Où l'ame , après la jouissance ,  
 Et , fans tumulte , & fans langueur ,  
 Dans un voluptueux silence ,  
 Se rend compte de son bonheur.  
 Mais la mollesse , où tu nous plonges ,  
 Sommeil , suspendra nos desirs :  
 Dans des tableaux vrais , que les songes  
 Nous retracent tous nos plaisirs.  
 Puissé-je encore , dans ton Empire ,  
 Près de Lisette soupirer !  
 L'avoir dans mes bras , l'adorer ,  
 Et m'éveiller , pour le lui dire !

S. LAMBERT.

L'AMOUR DÉARMÉ.

P O E M E.

**D**U Soleil sur notre hémisphère  
 L'Aurore annonçoit le retour ;  
 Et des Heures la main legere ,  
 En se succédant tour-à-tour ,  
 De l'Olympe ouvroit la barriere  
 Au char brûlant du Dieu du Jour,  
 Par degrés , versant la lumiere ,  
 Du sombre chaos de la nuit  
 Il tire la Nature entiere ;  
 Et l'Univers est reproduit.



Déjà Cérès, & ses Compagnes,  
Pour moissonner ses Donz nouveaux,  
Se répandoient dans les Campagnes;  
Les Bergeres, loin des hameaux,  
Devant elles, dans la prairie,  
Chassoient lentement leurs troupeaux,  
Bondissant sur l'herbe fleurie.  
Sur le verd des berceaux naissans,  
Embaumés des parfums de Flore,  
Au bruit des Zéphirs caressans  
Thémire reposoit encore.  
On voyoit briller sur son tein  
Les couleurs vives que la rose,  
Au souffle de l'Amour éclosé,  
Déploie à nos yeux le Matin.  
Des fleurs composoient sa parure :  
Sans le secours de l'imposture,  
Elle étoit belle ; & ses appas  
Fouloient un tapis de verdure,  
Thrône immortel de la Nature,  
Que les Rois ne connoissent pas.  
L'Amour paré des mains des Graces,  
Des Ris & des Jeux, sur ses traces,  
Rassemblant le folâtre essain,  
Vit Thémire, vola près d'elle,  
Se reposa sur son beau sein ;  
Et, sur elle étendant une aîle,  
Qu'il laissa tomber mollement,  
Parmi les fleurs, ce Dieu charmant  
S'endormit près de l'Immortelle.

Les rayons dorés du Soleil ,  
 Percant à travers le feuillage ,  
 Éclairaient ce riant bocage ,  
 Où , dans le modeste appareil  
 D'une jeune & simple Bergere ,  
 Elle se livroit au sommeil.  
 Du Rossignol la voix legere  
 Chante l'instant de son réveil ;  
 Sa foible & timide paupiere ,  
 Que l'éclat du jour éblouit ,  
 Par degrés s'ouvre à la lumiere ;  
 Thémire voit , pense , & jouit  
 Du sentiment d'un nouvel être ;  
 Comme une fleur , qui vient de naître ,  
 Son front ferein s'épanouit.  
 Des sens les organes renaissent ;  
 Et des songes , qui dispaçoissent ,  
 Le prestige s'évanouit.  
 Tremblante , & presque inanimée ,  
 En voyant l'Amour dans ses bras ,  
 Thémire éprouve l'embarras  
 Qui peint la sagesse alarmée.  
 De la pudeur le cri perçant  
 Échappe à sa bouche ingénue ;  
 Avec transport , son ame sent  
 Le besoin d'être soutenue  
 Contre le charme triomphant  
 De ce Dieu qui s'offre à sa vue ,  
 Avec les graces d'un enfant.  
 Thémire , en tremblant , le caresse.

Le fouris de la volupté,  
 Peint sur la lèvre enchanteresse  
 De cet enfant si redouté,  
 Dans l'ame de Thémire excite  
 Ce sentiment, ce feu vainqueur  
 Qu'elle ignoroit, & qui l'agite.  
 Un soupir échappe à son cœur.  
 Sa foible vertu, qui chancelle,  
 Cède, & triomphe tour-à-tour;  
 Mais sa fierté, qu'elle rappelle,  
 Détruit le charme de l'Amour.  
 » Enchainons le Tyran du Monde,  
 » Dit-elle; & que, chargé de fers,  
 » Il laisse, en une paix profonde,  
 » Respirer enfin l'Univers.»  
 Soudain, du brillant assemblage  
 Des tresses de ses beaux cheveux,  
 Cette Nymphe, formant des nœuds,  
 Enchaîne cet enfant volage.  
 Ce Dieu s'éveille; &, transporté  
 Des mêmes feux qu'il nous inspire,  
 Il jette, avec avidité,  
 Des regards fixes sur Thémire.  
 L'Amour, avec rapidité,  
 La voit, brûle, adore & desire.  
 Dans ses yeux, plus beaux que les siens,  
 Avec complaisance il se mire.  
 Il veut s'élançer, & soupire,  
 En appercevant ses liens.  
 Ses regards languissans expriment

Et ses regrets , & ses douleurs :  
 D'un feu nouveau ses yeux s'animent ;  
 Mais ce feu s'éteint dans les pleurs.  
 » Divinité de ce bocage ,  
 » Lui dit ce Dieu tout éploré ,  
 » Plaignez l'erreur & le naufrage  
 » D'un enfant qui s'est égaré.  
 » Prenez pitié de ma jeunesse :  
 » L'ivresse suit la volupté ;  
 » Et l'Amour s'égare , fans cesse ,  
 » Sur les traces de la beauté.  
 » Des bras de Pſyché , que j'adore ,  
 » Échappé , pour faire un bouquet ,  
 » Dans ces jardins , qu'embellit Flore ,  
 » J'ai cru la retrouver encore ,  
 » En vous voyant dans ce boſquet.  
     » Amour , ne crois pas me séduire  
 » Par un langage ſi flatteur ,  
 Dit la Nymphe avec un ſourire :  
 » Je connois ton art enchanteur ;  
 » Il n'eut jamais ſur moi d'empire.  
 » Tendre , emporté , vif & preſſant ,  
 » L'Amour eſt un enfant perfide ,  
 » Qui nous bleſſe , en nous caeſſant.  
 » Armé d'une fléche homicide ,  
 » Ton orgueil oſoit aspirer  
 » A triompher d'un cœur timide ,  
 » Et peut-être à le déchirer.  
     » Pour calmer vos vives alarmes ,  
 Lui dit ce Dieu , » prenez mes armes ,



» Et rendez-moi la liberté.  
 » Je n'en aurai pas moins de charmes ,  
 » Et je serai moins redouté ».

En brisant ses liens , Thémire  
 Saïsit son arc & son carquois ;  
 Elle parcourt , contemple , admire  
 Les flèches dont l'Amour déchire  
 Le cœur des Bergers & des Rois.  
 Depuis ce jour , ce Dieu volage  
 Parmi les jeux du badinage  
 Promene ses douces erreurs ;  
 Et l'Univers , paisible & sage ,  
 N'est plus troublé par ses fureurs.  
 Il folâtre autour de Thémire ,  
 Qui , sur les Mortels , chaque jour ,  
 Lance les flèches qu'elle tire  
 Du carquois doré de l'Amour.

## LES QUATRE SAISONS.

### P O E M E.

#### C H A N T P R E M I E R.

#### L E P R I N T E M S.

J'AI chanté les Heures du Jour ;  
 Je chante aujourd'hui le retour ,  
 Et le partage de l'Année.  
 Flore , que ta main fortunée  
 Présente l'ouvrage à l'Amour.

Dans les Antres de la Scythie,  
 Vertumne, vainqueur des hyvers,  
 Vient de remettre dans les fers  
 Les fougueux enfans d'Orithie.  
 En vain leurs affreux fiflemens  
 Nous déclarent encor la guerre ;  
 En vain, dans leurs soulevemens,  
 Ils ébranlent les fondemens  
 De la prison qui les resserre ;  
 Le Printems a sauvé la Terre  
 De leurs cruels emportemens.

Le fils d'Eole & de l'Aurore,  
 Zéphir enfin est de retour ;  
 Ses transports ont réveillé Flore ;  
 Et les fleurs, qui n'osoient éclore,  
 S'ouvrent aux feux de leur amour.  
 La Nuit cède au Jour son empire ;  
 L'Hyver s'enfuit au fond du Nord ;  
 Et la Nature, qui respire,  
 Sort des ténèbres de la mort :  
 Immobile au centre du Monde,  
 Le Soleil, que nous revoyons,  
 Orne sa tête de rayons  
 Qui rendent la terre féconde.  
 Déjà des lacs les plus profonds  
 Ses feux ont fondu la surface :  
 On voit tomber, du haut des Monts,  
 Des monceaux de neige & de glace,  
 Qui fertilisent les vallons ;  
 Les rochers découvrent leur cime ;

Dodone leve un front sublime  
 Que respectent les Aquilons ;  
 Et de l'Hyver tendre victime,  
 Cérès, du sein de nos fillons,  
 Sourit au Dieu qui la ranime.

Dans sa Cabane confiné,  
 Le Berger, au pied des Montagnes,  
 Célèbre le mois fortuné  
 Qui vient embellir les Campagnes.  
 Tout renaît, tout brille à ses yeux ;  
 Les arbres se courbent en voute ;  
 L'onde, plus pure dans sa route,  
 Réfléchit l'image des Cieux.  
 Content, il se leve, il s'écrie ;  
 Et, tandis que la Bergerie  
 Se réveille, & s'ouvre à sa voix,  
 Le troupeau, marchant sous ses loix,  
 Bondit déjà dans la Prairie.

Arbres, dépouillés si long-tems,  
 Couronnez vos têtes naissantes,  
 Et de vos fleurs éblouissantes  
 Parez le thrône du Printems.  
 Élevez vos pampres superbes  
 Sur le faite de ces ormeaux,  
 Vignes, étendez vos rameaux :  
 Jasmins, forttez du sein des herbes ;  
 Montez, ombragez ces berceaux ;  
 Et vous, aimables abrisseaux,  
 Lilas, croissez, tombez en gerbe,  
 Ornez ces portiques nouveaux.

Que l'air se parfume & s'épure ;  
 Que l'onde jaillisse & murmure :  
 Que rien ne trouble un si beau jour :  
 Que les bois , les fleurs , la verdure  
 Fassent de toute la Nature  
 Un Temple digne de l'Amour.  
 Sur un nuage de rosée  
 Vénus descend du haut des Cieux ;  
 Et la Terre fertilisée  
 S'enivre du nectar des Dieux.  
 Au retour de cette Immortelle ,  
 Tout germe s'enflamme , & s'unit ;  
 De l'Univers qui rajeunit ,  
 L'hymen heureux se renouvelle ;  
 L'air s'embrase de nouveaux feux ;  
 Les bois confondent leurs feuillages  
 Les mers embrassent leurs rivages ;  
 Et le Soleil plus lumineux  
 Se joue à travers les nuages.  
 O Vénus ! qui peut résister  
 A la douceur de ton empire ?  
 O Vénus ! qui peut éviter  
 Le piège où ta voix nous attire ?  
 Au sein des rochers les plus durs ,  
 Ta chaleur active & puissante  
 Force la Terre languissante  
 D'enfanter des métaux plus purs.  
 L'Amour , par des routes certaines  
 Pénètre dans tous les ressorts ,  
 Circule dans toutes les veines ,



Donne la vie à tous les corps :  
Il fend les airs , nage dans l'onde ;  
Et la Terre , qu'il rend féconde ,  
Dans ses bras aime à respirer.  
Ce Dieu charmant enseigne au Monde  
Le secret de se réparer.

Sortez , indolens Sybarites ,  
Du cercle étroit de vos plaisirs ;  
Osez étendre les limites  
Où se renferment vos desirs :  
Abandonnez les faux spectacles  
Qu'admirent la Ville & la Cour ,  
Pour jouir en paix des miracles  
De la Nature & de l'Amour.  
Venez , sous nos berceaux rustiques ,  
Délasser vos cœurs languissans  
Des voluptés périodiques ,  
Dont le retour glace vos sens.  
Renaîsez avec la Nature ;  
Et , dans ses dons multipliés ,  
Goûtez , sans trouble & sans mesure ,  
Des plaisirs purs & variés.

L'oiseau , qu'une superbe cage  
Captivoit sous un toit doré ,  
A supporté son esclavage ,  
Tant que les frimats ont duré ;  
Mais , après leur regne funeste ,  
Le Bélier , propice aux Amours ,  
Vient d'ouvrir l'Empire céleste  
A la Déesse des beaux jours.

L'oiseau captif , qui voit renaître  
 Les fleurs du jardin de son Maître,  
 Qui , sous des myrtes amoureux ,  
 Entend la musique champêtre  
 Des autres oiseaux plus heureux ;  
 Resserré dans un Palais vaste ,  
 Brûle de traverser les airs ,  
 Et regrette , au milieu du faste ,  
 L'ombre des bois , & les déserts.  
 Ces beaux vases de porcelaine ,  
 Sont-ils remplis de la même eau ,  
 Dont il boiroit dans ce ruisseau ,  
 Qui fait fleurir toute la plaine ?  
 L'aiguillon de la liberté ,  
 L'aspect riant de la Campagne ,  
 L'Amour enfin , qui l'a flaté  
 De lui donner une Compagne ;  
 Tout l'irrite contre ses fers ;  
 Tout le détrompe & le détache  
 Des faux biens qui lui sont offerts ;  
 Sa prison s'ouvre ; il s'en arrache ;  
 L'Amour le rend à l'Univers.

Le lac , le vernis , la dorure  
 Ont assez ébloui mes yeux ;  
 J'aime mieux la simple parure  
 De ce côteau délicieux ;  
 Mon Louvre est sous ces belles tonnes ;  
 Un bois est le temple où j'écris ;  
 Des arbres en font les colonnes ,  
 Et des feuillages les lambris ;

Les Arts , ces esclaves ferviles  
De nos desirs efféminés ,  
Transportent le luxe des Villes  
Au milieu des Champs étonnés ;  
Nos yeux , qu'un vain charme fascine ,  
Sont plus surpris que satisfaits ;  
On quitte les jardins d'Alcine  
Pour ceux que la Nature a faits.  
Pourquoi , dans nos maisons champêtres ,  
Emprisonner ces clairs ruisseaux ,  
Et forcer l'orgueil de ces hêtres  
A subir le joug des berceaux ?  
Qu'on vante ailleurs l'Architecture  
De ces treillages éclatans :  
Pourquoi contraindre la Nature ?  
Laiſſons respirer le Printems.  
Quelle étonnante barbarie  
D'asservir la variété  
Au cordeau de la symmétrie ?  
De polir la rusticité  
D'un bois fait pour la rêverie ,  
Et d'orner la simplicité  
De cette riante prairie ?  
Le plaisir , qui change & varie ,  
Adore la diversité.

O toi ! Commentateur suprême ,  
Qui définis la volupté ,  
Qui fais du plaisir un système ,  
Et de l'Amour un froid Traité ;  
Calculateur infatigable ,

Dont la méthode insupportable  
 Dessèche en nous le sentiment ,  
 Laisse reposer un moment  
 Ton syllogisme inattaquable ,  
 Et ton invincible argument :  
 Un instant de folie aimable  
 Vaut mieux qu'un bon raisonnement.

Vénus & Flore nous rappellent ;  
 Gardons la raison pour l'hyver ;  
 Respirons le baume de l'air ;  
 Et que nos sens se renouvellent.

Voyons ces taureaux mugissans  
 Pour suivre Io dans les prairies ;  
 Voyons ces troupeaux bondissans  
 Donner , par leurs jeux innocens ,  
 Aux Bergeres des rêveries ,  
 Aux Bergers des desirs pressans.

Ocyroë , dans les Campagnes ,  
 Enflamme , par ses fiers regards ,  
 Le coursier , amant des hazards ;  
 Elle l'enleve à ses compagnes ;  
 Et , s'élançant les crins épars ,  
 Tous deux , au sommet des montagnes ,  
 Offrent leur hymen au Dieu Mars.  
 Plus loin , dans ces forêts sauvages ,  
 Les lions rugissent d'amour ;  
 Tandis que les ramiers volages  
 Viennent soupirer à l'entour ;  
 Le fier dragon & le reptile ,  
 L'insatiable crocodile ,



L'oiseau que révere Memphis ,  
Le dromadaire des Sophis ,  
Les monstres craintifs , ou féroces ,  
Qui peuplent le sein de Thétis ,  
Tous forment des nœuds assortis ;  
Et l'Amour préside à leurs noces.  
Régnez sur les flots aplanis ;  
Alcions , déployez vos ailes ;  
Les vents respecteront vos nids ;  
Et les flots vous feront fidèles.

Vous qui , dans l'humide séjour ,  
Cachez vos brillans coquillages ,  
Vénus vous appelle en ce jour ;  
Formez de nouveaux mariages ;  
Et que les perles soient les gages  
Que l'Hymen présente à l'Amour.  
Déjà sous l'épine fleurie  
Philomele exerce sa voix :  
Progné voltige autour des toits ,  
L'oiseau de Vénus se marie ;  
Et la tourterelle attendrie  
Gémit d'amour au fond des bois.  
Le castor , amant des rivages ,  
Trace le plan de sa maison ;  
Les abeilles , encor plus sages ,  
Dans le creux des rochers sauvages  
Élevent l'utile cloison  
Qui sépare leurs héritages ;  
Le vermisséau , sous le gazon ;  
Lui-même devient architecte ;

Et les ouvrages de l'insecte  
Étonnent la fiere raison.

Le Monde à nos yeux va renaître ;  
Et tous les êtres , dans ce jour ,  
En rendant hommage à l'Amour ,  
Soulagent l'ennui de leur être.

Peuplez les divers élémens ,  
Insectes , à qui la Nature  
Accorda si peu de momens :  
Vengez-vous d'une loi si dure ;  
Naïsez , vivez , mourez Amans.  
Qu'importe , au bout de la carrière ;  
Qu'un seul instant délicieux  
Ait rempli votre vie entiere ,  
Si le plaisir , qui fait les dieux ;  
Vous anima dans la pouffiere ?

Hermaphrodites fortunés ,  
Pour vous , l'Amour , sans jalousie ;  
Suit les loix que vous lui donnez ;  
Aimez à votre fantaisie ;  
Quittez cent fois , & reprenez  
Les deux rôles de Thirésie.

Image d'un jeune arbrisseau ;  
Inconcevable vermisseau ,  
Soyez à jamais un problême ;  
Tout entier dans chaque rameau ;  
Renaïsez semblable & nouveau ;  
Et , par une faveur suprême ,  
Trompez la Mort sous le ciseau  
Qui vous sépare de vous-même.

O que l'Homme , si dédaigneux ,  
Lui qui foule , d'un pied superbe ,  
Les insectes cachés sous l'herbe ,  
Perdroit de son faste orgueilleux ,  
S'il sçavoit , quand il les écrase ,  
Que , moins gênés dans leurs desirs ,  
Leurs cœurs , qu'un même amour embrase ,  
Sont toujours neufs pour les plaisirs !

Telles sont les vives images  
Que le Printems offre à nos yeux ;  
Les Saisons ressemblent aux âges ,  
Dans leurs rapports mystérieux ;  
La main invisible des Dieux  
Cache des conseils pour les Sages ;  
Le Printems , couronné de fleurs ,  
Pare l'Amour qui le caresse ;  
L'Été mûrit par ses chaleurs  
Les dons brillans de la jeunesse ;  
L'Automne , un panier à la main ,  
Cueille les fruits qu'elle colore ;  
L'Hyver à l'instant les dévore ;  
Mais il conserve dans son sein  
L'espoir de Cérès & de Flore :  
Ainsi l'on peut toujours saisir  
Les momens heureux qui s'envolent ;  
Fuyons les dangers du loisir ;  
Le travail ajoûte au plaisir ;  
Et l'un & l'autre nous consolent.  
Aujourd'hui les fleurs des buissons  
Parfument le sein des Bergeres ;

Avec des fleurs & des chansons ;  
 Achetons leurs faveurs legeres :  
 L'Été s'approche ; jouissons.  
 Ces nuages chargés de neige ,  
 Qu'au midi d'un jour radieux  
 Les Aquilons séditieux  
 Souffloient du fond de la Norwège ;  
 N'assiégent plus l'Astre des Cieux ;  
 Le Soleil pénètre la Terre ,  
 Et pompe , jusques dans ses flancs ;  
 Les esprits , les germes brillans  
 Dont va se former le tonnerre.  
 Déjà l'étoile de Vénus  
 Annonce les belles soirées ;  
 Déjà les Faunes revenus  
 Cherchent les Nymphes égarées.  
 Zéphire , d'un souffle épuré ,  
 Ride la surface de l'Onde ;  
 La Nuit , de son thrône azuré ,  
 Répand ses pavots sur le Monde ;  
 Et son char , d'Amours entouré ,  
 Roule dans une paix profonde.

Dans les nuits brillantes de Mai ,  
 Le Sylphe , amoureux des Mortelles ;  
 Vient chercher , parmi les plus belles ,  
 Un cœur qui n'ait jamais aimé.  
 Aidé de ses aîles legeres ,  
 Il descend , invisible aux yeux ,  
 Sur ces étoiles passageres ,  
 Qu'on voit tomber du haut des Cieux.



Roi des peuples élémentaires ,  
Il vole , avec timidité ,  
Dans ces prisons héréditaires ,  
Où l'ignorance & la fierté  
Captivent , sous des loix austères ,  
Et la Jeunesse & la Beauté.  
Le Scrupule & l'Inquiétude ,  
Enfans craintifs des passions ,  
La Peur & ses Illusions  
Veillent dans cette solitude.  
L'amoureux habitant des airs ,  
Indigné contre la clôture ,  
Voltige & perce la ferrure ;  
Sans bruit les rideaux sont ouverts.  
Un Enfant aimable & pervers  
Enleve aux Graces leur ceinture ;  
Pudeur , Jeunesse , Amour , Nature ;  
Tous vos secrets sont découverts.  
Déjà d'une Beauté naissante  
Le Sylphe interroge le cœur :  
Sa main timide & caressante  
Cherche les traces d'un vainqueur ;  
L'épreuve est douce & dangereuse :  
Si la Belle a connu l'Amour ,  
Il l'abandonne , sans retour ,  
Au hazard d'être malheureuse ;  
Mais si le cœur , qu'il a fondé ,  
A toujours sagement gardé  
Le foible sceau de l'innocence ;  
Alors le Génie amoureux

Exerce toute sa puissance  
 Sur un cœur digne de ses feux.  
 De la Beauté qu'il a jugée  
 Il devient l'invisible époux:  
 Dans les bras du Sommeil plongée,  
 Elle va, sans être outragée,  
 Jouir des plaisirs les plus doux.  
 Un essain fortuné de Songes  
 Sert les vœux du Sylphe enchanté;  
 Les charmes de la Vérité  
 Percent à travers leurs mensonges.

Bientôt, sur un thrône argenté  
 Le Prince aimable des Génies  
 Transporte la jeune Beauté  
 Dans les régions infinies  
 De son Empire illimité.  
 Émue, inquiète, & charmée,  
 Elle jouit rapidement  
 Du plaisir d'avoir un Amant,  
 Et du bonheur d'en être aimée.  
 L'Amour, par un charme flateur,  
 Soutient dans les airs son courage;  
 Elle ose admirer la hauteur  
 Des vastes Cieux qu'elle envisage;  
 Les graces de son conducteur  
 Cachent le danger du voyage.  
 Son œil, avec sécurité,  
 Du Zodiaque redouté  
 Contemple les Signes funestes;  
 Sa main, avec témérité,

Mesure les cercles célestes.  
 Ces grands objets la touchent peu ;  
 L'Air ; au mépris des Zoroastres,  
 N'est pour elle qu'un voile bleu :  
 Rien ne la frappe dans les Astres ;  
 Sur la Terre elle a vu du feu ;  
 Déjà son oreille murmure  
 Contre les célestes accords ;  
 Une voix secrète l'assure  
 Qu'il faut chercher dans la Nature  
 Ses plaisirs plus que ses ressorts.  
 Un gazon frais , une fontaine ,  
 Un arbre qui cache le jour ,  
 Tel est l'asyle que l'Amour  
 Préfere à la céleste plaine.  
 A peine a-t-elle désiré ,  
 Que le char brillant , qui la mène ,  
 S'arrête sous l'ombre incertaine  
 D'un bois par un fleuve entouré.  
 A l'instant , les buissons fleurissent ;  
 La vigne embrasse les ormeaux ;  
 Les palmiers amoureux s'unissent ;  
 L'air est peuplé de mille oiseaux.  
 Ç'en est fait , la jeune Sylphide  
 S'enyvre du bonheur des Dieux ;  
 Mais le soleil brille à ses yeux :  
 Le songe fuit d'un vol rapide ,  
 Et le Sylphe remonte aux Cieux.



## CHANT SECOND.

## L'ÉTÉ.

SOLEIL, c'est aujourd'hui ta fête :  
 L'Été, chargé de blonds épis,  
 Etale ses riches habits,  
 Et fait rayonner sur sa tête  
 L'or, les saphirs, & les rubis.  
 Leve-toi, répands la lumière,  
 Brille, triomphe à tous les yeux ;  
 Poursuis la Nuit dans sa carrière,  
 Et chasse, du thrône des Cieux,  
 Sa pâle & tremblante couriere.  
 Sur le sommet inhabité  
 Des montagnes les plus sauvages,  
 Déjà les disciples des Mages  
 Chantent le retour de l'Été.  
 Abbatu, triste & solitaire,  
 Dans les jardins qu'il embellit,  
 Le Printems soupire & pâlit,  
 En voyant l'éclat de son frere.  
 Clytie, ouvrez vos feuilles d'or ;  
 L'Amant, dont vous pleurez l'absence,  
 Vient ranimer, par sa présence,  
 Les feux dont vous brûlez encor.  
 Malheureux sang de Montézume,  
 Filles du Soleil, accourez ;  
 C'est pour vous que son feu s'allume ;



Sa vue adoucit l'amertume  
Des larmes que vous dévorez.  
Votre ame orgueilleuse respire  
Devant le Roi du firmament :  
Sa gloire , que la Terre admire ;  
Vous console , pour un moment ;  
De la chute de votre Empire :  
Il paroît ; l'Olympe rougit ;  
Le front des montagnes se dore ;  
Le lion céleste rugit  
En voyant l'Astre qu'il adore.  
Il paroît ; ses rayons épars  
Couvrent la face des Campagnes.  
Le premier feu de ses regards  
Attire , au plus haut des montagnes ,  
La froide vapeur des brouillards.  
A l'instant , la Terre embrasée ,  
Par son éclat vif & charmant ,  
Donne le feu du diamant  
A chaque goutte de rosée.  
Fidèle amante du Soleil ,  
De fleurs , de perles couronnée ,  
La Nature sort du sommeil ,  
Comme une épouse fortunée  
Dont l'Amour hâte le réveil.  
Vers l'Astre bienfaisant du Monde  
Elle étend ses bras amoureux ;  
Il brille ; & l'ardeur de ses feux  
La rend plus belle , & plus féconde.  
Tandis qu'au sommet d'une tour ,

Le paon fait reluire , au grand jour ,  
 L'azur de ses plumes nouvelles ,  
 L'oiseau de la Mere d'Amour  
 Épure l'argent de ses ailes.  
 Tout brûle des feux de l'Été ;  
 Le froid serpent , caché sous l'herbe ;  
 S'éveille , & dresse , avec fierté ,  
 La crête de son front superbe ;  
 Son corps , en replis ondoyans ;  
 Roule , circule , s'entrelace ;  
 Ses yeux , pleins d'ardeur & d'audace ,  
 S'arment de regards foudroyans ;  
 Bientôt , levant sa tête altiere  
 Vers l'Astre qui l'a ranimé ,  
 Il s'élançe de la poussiere ,  
 Et fait briller à la lumiere  
 Son aiguillon envenimé.  
 Foibles Mortels , que le jour blesse ;  
 Éveillez-vous , ouvrez les yeux ;  
 Le Soleil , embrasant les Cieux ,  
 S'indigne de votre mollesse.

Que devient l'homme quand il dort  
 Emporté sur l'aile des Songes ,  
 Il vole au pays des Mensonges ,  
 Il touche aux rives de la Mort.  
 Envisagez ce globe immense ,  
 Image des Dieux qui l'ont fait ;  
 La flamme nourrit sa substance ;  
 Ses feux répandent l'abondance ;  
 Chaque rayon est un bienfait,

Au sein des profondes abîmes  
Il enfante ces purs métaux ,  
Tristes auteurs de tous les maux ;  
Peres féconds de tous les crimes ,  
Mais qui , sagement répandus  
Sur les besoins de la Patrie ,  
Forment les liens étendus  
Du commerce & de l'industrie ;  
Satisfont à tous les desirs ;  
Et , tels que des sources fécondes  
Vont ranimer , dans les deux Mondes ;  
Les arts , la gloire , & les plaisirs ,  
O Soleil ! ame universelle ,  
Toi , dont les regards amoureux  
Éclairent ces Astres nombreux ,  
Dont l'azur des Cieux étincelle ;  
O toi ! qui suspends dans les airs  
Ces torrens , ces mers vagabondes ;  
Qui , par mille canaux divers ,  
Portent la fraîcheur de leurs ondes  
Dans les veines de l'Univers ;  
De l'Été qui vient de renaître ,  
Mûris les fertiles moissons ,  
Et reçois les foibles chansons  
Que t'offre ma Muse champêtre ;  
Déjà de tes rayons puissans ,  
Les Campagnes sont pénétrées ;  
Éole , des bleds jaunissans ,  
Agite les ondes dorées.

O Cérès ! presse ton retour ;  
 Sur nos plaines , le Dieu du jour  
 Répand les chaleurs & la vie.  
 Proserpine a quitté la cour  
 Du sombre époux qui l'a ravie.  
 Le même char qui l'entraîna ,  
 A travers la flamme & la cendre ;  
 A tes yeux charmés , va descendre  
 Du sommet brillant de l'Etna.  
 Elle paroît ; ton cœur palpite ;  
 Tes pas volent devant ses pas ;  
 Quand tu l'appelles dans tes bras ,  
 L'Amour vers toi la précipite.  
 Un mutuel enchantement  
 Vous enivre des mêmes charmes :  
 Trop court , mais trop heureux moment  
 Où le plaisir verse des larmes !  
 Pour un cœur noble & généreux ,  
 Qu'il est doux , en quittant Cerbere ;  
 De retrouver le Monde heureux  
 Par les seuls bienfaits de sa mere !  
 Belle Proserpine , à tes yeux ,  
 Déjà la moisson est tombée  
 Sous la faucille recourbée  
 Du moissonneur laborieux ;  
 Ici les gerbes dispersées  
 Couvrent la face des guérêts ;  
 Plus loin , leurs meules entassées  
 Élevent un thrône à Cérès.  
 Sur l'arbre fécond de Pirame ,



Le ver à soie ourdit la trame,  
Qui pare les Dieux & les Rois.  
Les fraises parfument les bois ;  
L'épine enfante la groseille ;  
Mille fruits naissent à la fois ;  
Et , prête à remplir sa corbeille ;  
La Nymphe hésite sur le choix.  
Par-tout l'abondance circule :  
L'homme n'est heureux que l'Été ;  
L'infatigable pauvreté  
Bénit l'ardente canicule  
Qui fait frémir la volupté.  
Dans un salon , pavé de marbre ,  
Respire-t-on un air plus frais ,  
Qu'à l'ombre incertaine d'un arbre ,  
Cher aux Déeses des forêts ?  
La Driade , en robe legere ,  
Brave , sous un chapeau de fleurs ,  
L'aiguillon ardent des chaleurs ;  
Et Pallas , coëffée en Bergère ,  
Pour égayer les moissonneurs ,  
Danse , à midi , sur la fougère.  
Le Travail , joint à la Gaité ,  
Souffre & surmonte toutes choses ;  
Le nonchalante Oisiveté  
Se blesse sur un lit de roses.  
Voyez l'intrépide Chasseur ;  
Qui , sur cette côte brûlante ,  
A l'aide d'un Chien précurseur ,  
Arrête la perdrix tremblante.

De joie , & d'espoir animé ,  
 Il prend , il arme son tonnerre :  
 L'oiseau part : un trait enflammé  
 Le fait retomber sur la terre.  
 La Chasse retient , jusqu'au soir ;  
 Le jeune Adonis dans les plaines :  
 Le plaisir , la gloire & l'espoir  
 Font supporter toutes les peines.  
 Mais , déjà plus vif & plus clair ,  
 Le Soleil dévore , & consume  
 La rosée éparse dans l'air :  
 Le feu du Ciel , qui se rallume ;  
 Étincelle comme le fer  
 Que Vulcain frappe sur l'enclume ;  
 Doris s'enfuit sous les roseaux ;  
 Et , dans leurs lits plus resserrés ;  
 Les Nymphes refusent leurs eaux  
 A nos Campagnes altérées.

Plaignons l'avidé Voyageur ;  
 Qui , dans les fables de l'Afrique ;  
 Égaré sous un Ciel vengeur ,  
 S'expose aux fureurs du Tropicque ;  
 La Terre rougit sous ses pieds :  
 Des torrens de feu se répandent ;  
 Et , par le Soleil foudroyés ,  
 Les monts & les rochers se fendent.  
 Les arbres , à demi-couchés ,  
 Sans fruit , sans sève , & sans verdure ,  
 Couvrent de leurs bras desséchés  
 Le sein brûlant de la Nature.

Quel fort ! quels horribles momens !  
 Il entend les rugiffemens  
 Des lions que la soif dévore,  
 Immobile d'accablement,  
 Il cherche en vain, du Firmament  
 Le secours que la Terre implore.  
 Assis sur un fable enflammé,  
 A la rigueur d'un Ciel barbare ;  
 Il reproche à son Cœur avare  
 Les maux dont il est consumé.

Pour nous, que le Soleil propice  
 Regarde avec des yeux plus doux,  
 Laissons voyager l'Avarice ;  
 Sur le gazon reposons-nous,  
 Tandis que l'ardente Écreviffe  
 Embrase le Ciel en courroux.  
 Ainsi qu'à la céleste troupe,  
 Pendant le règne des chaleurs,  
 Hébé nous verse, à pleine coupe,  
 Le jus des fruits, l'esprit des fleurs,  
 La neige, avec art préparée,  
 Aiguise nos sens émouffés :  
 On diroit que ces fruits glacés  
 Sortent des jardins de Borée.  
 Vénus se permet, en Été,  
 Une modeste nudité.  
 Dans une alcove parfumée,  
 Impénétrable au Dieu du Jour,  
 La Pudeur, fans être alarmée,  
 Dort sur les genoux de l'Amour.

Un doux loisir est nécessaire ;  
L'esprit , de soins débarrassé ,  
On passe le jour sans rien faire ;  
Un tel jour est bientôt passé.  
Du Midi l'ardeur violente  
N'est pas un supplice pour nous ;  
Si la chaleur est accablante ,  
Tous les remedes en sont doux.  
Mais j'entends le bruit du Tonnerre  
Retentir sur les Monts voisins :  
Junon vient déclarer la guerre  
Au Dieu protecteur des raisins.  
Les portes du Ciel s'obscurcissent ;  
L'Air sifle ; les Antres mugissent ;  
Mais bientôt les Vents sont calmés ;  
Et les Tempêtes dissipées ,  
Sur les Montagnes escarpées  
Lancent leurs carreaux enflammés.  
Iris , sur un thrône de nuës ,  
Fait briller son arc lumineux ;  
Déjà les Nymphes revenuës  
Brûlent de commencer leurs jeux.  
Déjà , pressé par sa rivale ,  
Le Roi des Astres , moins ardent ,  
Se précipite à l'Occident ,  
Sur un char de nacre , & d'or pâle.  
L'extrémité de ses rayons  
Éclaire , au loin , la mer profonde ;  
Et , tandis que nous le croyons ,  
Plongé dans les gouffres de l'onde ,



Armé de feux étincellans ,  
 Il ouvre à ses coursiers brûlans  
 Les barrières d'un autre Monde.  
 O qu'il est doux de respirer  
 Cet air frais , ces pures haleines  
 D'un vent , qui , du fond des fontaines ,  
 S'échappe , & , n'osant murmurer ,  
 Vole sur l'aîle du mystere !  
 Amour , il est tems de régner :  
 Vénus se promène à Cythere ;  
 Et les Graces vont se baigner.

Au fond d'un bosquet d'Idalie ;  
 Dont nul Mortel n'ose approcher ,  
 La fontaine d'Alcidalie  
 Se filtre à travers un rocher ;  
 Et , suivant une pente douce ,  
 Qui la conduit en l'égarant ,  
 Elle remplit , en murmurant ,  
 Un bassin revêtu de mousse.  
 Les arbres , courbés à l'entour ,  
 La dérobent à l'œil du Jour.  
 Un buisson fleuri l'environne ;  
 La tubéreuse & l'anémone  
 Entourent ses bords séduifans ;  
 Et l'oranger , qui la couronne ,  
 Est parsemé de vers luisans.  
 Que Plutus , d'une main fantasque ;  
 Orne le bains de Danaé ;  
 Thalie , Euphrosine , Ag'aé

N'aiment que les beautés fans masque;  
 Le Luxe expire sous leurs pas ;  
 Sœurs aimables de la Nature ,  
 Elles se baignent dans ses bras.  
 L'onde , en careffant leurs appas ;  
 Devient plus brillante & plus pure.  
 Plongé dans ce riant bassin ,  
 L'Amour poursuit les Immortelles ;  
 Et frappant l'onde de ses aîles ,  
 Il la fait jaillir sur leur fein.  
 Une douce & molle rosée  
 Remplit le calice des fleurs ;  
 La Nuit , du thrésor de ses pleurs ;  
 Rafraîchit la Terre embrasée.  
 On voit , sur la plaine des mers ,  
 Danſer les Nymphes vagabondes ;  
 Le parfum de leurs tresses blondes  
 Se mêle à la fraîcheur des airs ;  
 Mais bientôt le feu des éclairs  
 Resplendit au loin sur les ondes :  
 L'Olympe , fans être irrité ,  
 Offre l'appareil d'un orage ;  
 Et , par cette effrayante image ,  
 Il augmente sa majesté.  
 Brûlante des feux de l'Été ,  
 Brûlante des feux du bel âge ,  
 La Jeunesse , loin du rivage ,  
 S'élance & poursuit la Beauté.  
 Enflammez , charmantes Baigneuses ;  
 La cour du frere de Pluton ;

Tombez , Nayades dédaigneuses ;  
 Dans les bras nerveux de Triton.  
 O Nuit ! que vous voyez de charmes !  
 Fleuves , que vous êtes heureux !  
 L'Amour , dans vos flots amoureux  
 Trempe la pointe de ses armes.  
 En vain , dans les bois d'alentour ,  
 Les Amans cherchent les fontaines ;  
 Le feu , qui consume leurs veines ,  
 S'accroît dans l'humide séjour ;  
 Le bain ne guérit point leurs peines ;  
 L'Amour seul peut calmer l'amour.

Jadis , près des bors du Bosphore ;  
 Dans les jardins du vieux Sélim ,  
 Un ruisseau murmuroit encore  
 Les amours du jeune Zulim ;  
 Les bains du Tyran de l'Asie  
 Touchoient au bord de ce ruisseau ;  
 En été , la belle Aspasia  
 Venoit respirer dans son eau.  
 Souvent Zulim , au bord de l'onde ,  
 Suivoit le Sultan révééré.  
 Que l'orgueil des rangs se confonde !  
 L'Esclave heureux fut préféré  
 Au Maître impérieux du Monde.  
 Un Pigeon s'abatit un jour  
 Dans les bras du Page fidelle ;  
 Zulim , plein d'une ardeur nouvelle ;  
 Reconnut l'oiseau de l'Amour ,

Au billet caché sous son aîle:  
Il l'ouvre ; il lit avec transport :

» Jeune Ioglan , bénis ton sort ;  
» Le ruisseau , dont l'onde incertaine  
» Dans ces bois aime à s'enfermer ,  
» Par une route souterraine ,  
» Au sein des mers court s'abîmer.  
» Aspasia est prête à te suivre ;  
» Sois son pilote & son vainqueur.  
« Si tu crains de cesser de vivre ,  
» Tu n'es pas digne de son cœur. »

Zulim conçoit tout le mystere ;  
Un seul mot instruit un Amant.  
Le doux messager de Cithere  
Devant lui vole lentement.  
Rempli des plus douces alarmes ;  
L'esclave , au milieu des roseaux ,  
Découvre , adore mille charmes  
Que trahit le voile des eaux.  
On l'appelle ; son cœur palpite :  
Il s'élançe , il se précipite ;  
Mais , en plongeant dans le canal ;  
Quel aspect le trouble & l'irrite !  
Il voit son Maître & son rival.  
Comment sauver la Favorite  
Du fer , ou du cordon fatal ?  
Un baiser de feu le rassure.  
Sultan , à tes yeux éperdus ,  
Le couple amoureux & parjure



A comblé l'audace & l'injure.  
 Tous deux unis, & confondus,  
 Fendent, de leurs bras étendus,  
 Le sein de l'onde, qui murmure.  
 Errans de détour en détour,  
 Ils roulent sous la voûte obscure,  
 Qui doit bientôt les rendre au jour.  
 L'effroi, qu'inspire la Nature,  
 Est surmonté par leur amour.  
 Portés sur les bouillons de l'onde,  
 Ils entrent dans la mer profonde:  
 Leurs regards implorent les Cieux;  
 Mais un esquif s'offre à leurs yeux,  
 Au pied d'un rocher solitaire:  
 Tous deux y volent; & les Dieux  
 Conduisent la barque à Cythère.

CHANT TROISIEME.

L' A U T O M N E.

Q U E L S parfums remplissent les airs?  
 Où porter mes regards avides?  
 Des tapis, plus frais & plus verts,  
 Renaissent dans nos champs arides;  
 La Nature efface ses rides;  
 Tous ses thrésors nous sont ouverts;  
 Et le jardin des Hespérides  
 Est l'image de l'Univers.  
 C'en est fait, la Vierge céleste,

En découvrant son front vermeil ;  
Adoucit , d'un regard modeste ,  
L'ardeur brûlante du Soleil.  
Redoutable fils de Latone ,  
Tu cesses de blesser nos yeux ;  
Vertumne ramene Pomone ;  
Et mille fruits délicieux  
Brillent sur le sein de l'Automne.  
O sœur aimable du Printems !  
Tu viens acquitter tes promesses ;  
Si tes biens sont moins éclatans ,  
Tu n'as point de fausses richesses.  
Loin de toi le fard de Vénus ,  
Et le clinquant de l'imposture ;  
Ta main dépouille la Nature  
De ses ornemens superflus ;  
L'air négligé , dans la parure ,  
Te donne une beauté de plus.  
Les fruits plus nombreux que les feuilles ,  
Couronnent les arbres chéris ;  
Et tous les biens que tu recueilles  
On moins d'éclat & plus de prix.  
Le regne fortuné d'Astrée  
Se renouvelle dans ta cour ;  
Tu peses la Nuit & le Jour  
Dans une balance dorée.  
Entouré de rayons heureux ,  
Qui font la richesse du Monde ;  
Le Ciel , de la Terre amoureux ;  
Se peint dans le miroir de l'onde.

La Paix, Reine de l'Univers ;  
Étouffe la voix des trompettes ;  
Un jour plus doux luit sur nos têtes ;  
Nos travaux, mêlés de concerts ,  
Ressemblent aux plus belles fêtes.  
La Nature reprend ses droits ;  
Les Dieux descendent des montagnes ;  
La Gloire habite les Campagnes ;  
Les Muses rêvent dans les bois ;  
Et, lasse d'accorder les Rois ,  
Thémis, assise au pied d'un chêne ;  
Juge les Chançons de Philène ,  
Et donne aux Bergeres des loix.  
Les fiers Amans de la Fortune  
Ont quitté la chaîne importune  
De la faveur & du devoir ;  
L'Art, l'Industrie & le Sçavoir  
Sortent des Villes dépeuplées ;  
Et l'Abondance vient revoir  
Ses richesses accumulées.  
Ton règne paisible & charmant  
Fait oublier celui de Flore.  
Automne, la Terre t'adore ;  
Et l'Univers est ton amant.  
Belle encore, au déclin de l'âge ;  
Toi seule, ô divine Saison !  
Utile, douce, aimable, & sage ;  
As mérité le double hommage  
Du Plaisir & de la Raison.  
O que les Muses sont dociles

Dans ces vergers délicieux !  
Mes Vers , inspirés par les Dieux ;  
Naissent plus doux & plus faciles ;  
L'Art de la rime n'est qu'un jeu ;  
L'expression suit la pensée ;  
Et mon ame , au Ciel élançée ,  
Vole sur des ailes de feu.  
Dans cette aimable solitude ,  
L'esprit captif sort de prison ;  
Le Plaisir abrège l'étude ;  
Tous deux étendent la Raison.  
Erreur , que l'Orgueil deïfie ,  
Préjugés , tyrans des Mortels ,  
Cédez à la Philosophie  
Qui vient de briser vos autels.  
Cieux inconnus au télescope ,  
Et vous , atômes échappés  
A l'œil perçant du microscope ,  
Vos mysteres développés  
Brillent aux yeux de Calliope.  
La Vérité , fille du Temps ,  
Déchire le voile des Fables ;  
Je vois des Mondes innombrables ;  
Le Feu lui-même est habité ;  
L'Air , dans ses ondes si fluides ,  
Découvre , à mon œil enchanté ,  
Ses Tritons & ses Néréïdes.  
La Lumiere , dont les couleurs  
Forment la parure du Monde ,  
Renferme la race féconde



D'un Peuple couronné de fleurs.  
La Nature anime les marbres ;  
L'Air , le Feu , la Terre , & les Eaux ,  
Les Fruits , qui font plier nos arbres ,  
Sont autant de Mondes nouveaux.  
Tout agit ; rien n'est inutile ;  
Et la Reine des Animaux  
Unit , par différens anneaux ,  
L'Homme superbe , & le Reptile.  
Fiers amans de la liberté ,  
Les êtres , l'un de l'autre esclaves ,  
Ignorent leur captivité ,  
Et méconnoissent leurs entraves.  
Tout cède à la commune loi.  
Terre orgueilleuse & téméraire ,  
Apprends que l'Astre , qui t'éclaire ,  
Se doit au Monde comme à toi.  
Obéis , remplis ta carrière ;  
Adore la source première  
Des beaux jours qui te sont donnés ;  
Reçois , & répands la lumière  
Sur d'autres Globes fortunés.  
Ainsi mon esprit se dégage  
Des erreurs du Peuple & des Grands ;  
Malgré la vanité des rangs ,  
Tous les êtres sont , pour le Sage ,  
Moins inégaux que différens.  
Ainsi ma Muse s'abandonne  
A son caprice renaissant ;  
Et , tandis qu'un Dieu caressant

D'un double myrte la couronne ;  
 Le Soleil , moins éblouissant ,  
 Abrége les jours de l'Automne.  
 Pomone , avant que de périr ,  
 Semble redoubler ses caresses ;  
 Les arbres , chargés de richesses ,  
 Se courbent pour nous les offrir.  
 Lasse de ramper sur nos treilles ,  
 La vigne élève ses rameaux ,  
 Et suspend ses grappes vermeilles  
 Au front superbe des ormeaux.  
 Ces fruits , si funestes aux Perses ,  
 Et si délicieux pour nous ,  
 Confondant leurs couleurs diverses ,  
 Forment les accords les plus doux.  
 Toutes les ronces sont couvertes  
 De coings dorés , & de pavis ;  
 Mille grenades entr'ouvertes  
 Sement la Terre de rubis ;  
 Orangé douce & parfumée ,  
 Limons & poncirs fastueux ;  
 Et vous , cédras voluptueux ,  
 Couronnez l'Automne charmée.  
 Raisins brillans , dont la fraîcheur  
 Étanche la soif qui nous presse ;  
 Pommes , dont l'aimable rougeur  
 Ressemble au teint de la Jeunesse ,  
 Tombez , & renaîsez & sans cesse  
 Sur le chemin du voyageur.  
 L'Amour , que l'Automne rappelle ,

Descend du Ciel dans nos vergers,  
Et vient offrir à la plus Belle  
Les pommes d'or des orangers.  
Accourez, Nâïades timides,  
Le fruit, sur la terre tombé,  
Brille, s'élève en pyramides;  
Et remplit le trésor d'Hébé.  
Nymphes, enlevez vos corbeilles;  
Allez offrir au Dieu des Eaux  
La pourpre qui couvre nos treilles;  
L'ambre qui pare nos côteaux.  
Un second Printems vient d'éclorre;  
Le Ciel répand des rayons d'or;  
L'amarante, & le tricolor  
Rappellent le regne de Flore;  
Et la Campagne brille encor  
Des douces couleurs de l'Aurore.

Hesper commence à rayonner;  
Io mugit dans les Villages;  
Et les Pasteurs vont ramener  
Leurs troupeaux loin des pâturages.  
Le Soleil tombe, & s'affoiblit;  
Montons sur ces rochers sauvages;  
Allons revoir ces payfages  
Que l'ombre du soir embellit:  
Ici, des champs où la culture  
Étale ses heureux travaux,  
Une source brillante & pure,  
Qui, par la fraîcheur de ses eaux;  
Rajeunit la sombre verdure

Des prés, des bois & des côteaux :  
 Là, des jardins & des berceaux,  
 Où régner l'art & l'imposture,  
 Des tours, des flèches, des créneaux ;  
 Des donjons d'antique structure ;  
 Sur le chemin de ces hameaux,  
 De longues chaînes de troupeaux,  
 Un pont détruit, une mesure ;  
 Plus loin, des villes, des châteaux,  
 Couverts d'une vapeur obscure ;  
 Le jour qui fuit, l'air qui s'épure ;  
 Le Ciel allumant ses flambeaux,  
 Tout l'horizon que l'œil mesure,  
 Offrent aux yeux de la peinture  
 Des contrastes roujours nouveaux ;  
 Et font aimer, dans leurs tableaux,  
 Le coloris & la nature.

Mais la Nuit, au thrône des Cieux ;  
 Dissipant au loin les nuages,  
 Vient encore attacher nos yeux  
 Sur de plus frapantes images :  
 La sœur aimable du Soleil  
 Se leve sur l'onde appaisée ;  
 Et répand, de son char vermeil ;  
 Le jour tendre de l'Élysée :  
 Elle embellit les régions  
 Qu'abandonne l'Astre du Monde ;  
 Elle éclaire les Alcyons  
 Qui planent sur la mer profonde ;  
 La vague tremblante de l'onde



Brise & dissipe les rayons  
De sa lumiere vagabonde ;  
Favorable à la volupté ,  
Elle donne au plaisir des armes.  
L'éclat de son globe argenté  
Semble voiler la nudité ,  
Lorsqu'il en montre tous les charmes.  
Son regne est celui de l'Amour.  
Sur les mers d'écume blanchies ,  
Neptune marche avec sa cour ;  
Et de nos flottes enrichies  
Éole presse le retour.  
Conduits par les mains des Syrènes ;  
On voit de loin nos payillons  
Tracer d'innombrables sillons  
Sur le sein des humides plaines ;  
Tandis que l'Océan charmé  
Contemple son vaste rivage ,  
Le Nord , tout-à-coup enflammé ;  
Devient le spectacle du Sage ,  
Et l'effroi du Peuple alarmé.  
Une lumiere étincellante  
Embrase le voile des airs.  
Avant-couriere des Hivers ,  
Quelle autre Aurore plus brillante ;  
S'élève au milieu des éclairs ?  
Les Dieux ont-ils , dans leurs balances ;  
Pesé le sort des Nations ?  
Ému par nos divisions ,  
Le Ciel fait-il briller ses lances ?  
Ses feux & ses rayons épars ,

Ses colonnes , ses pyramides  
N'offrent à des regards timides,  
Que les jeux sanglans du Dieu Mars.  
Voilà les nombreuses armées,  
Voilà les combats éclatans,  
Qui de nos guerres rallumées  
Furent les présages constans.  
La frayeur naissoit du prestige ;  
Mais nos yeux , bientôt satisfaits ;  
Verront renaître le prodige,  
Sans en redouter les effets.  
Brillez , Aurore boréale ;  
De la Nuit éclairez la cour ;  
En vous voyant , le beau Céphale  
Croit voir l'objet de son amour ;  
Et l'hirondelle matinale  
S'étonne d'annoncer le jour.  
Palès rappelle dans la plaine  
Et les Bergers & les troupeaux ;  
Vulcain rallume ses fourneaux ;  
Et la troupe du vieux Silène  
S'éveille aux pieds de nos côteaux.  
Au bruit des meutes de Diane ,  
Les Bacchantes ouvrent les yeux ;  
Trompé par la clarté des Cieux ,  
Bacchus sort des bras d'Ariane ;  
Ce Dieu , de pampres couronné ,  
Ouvre la scène des vendanges ;  
Il brille , il marche , environné  
D'Amours qui chantent ses louanges ;  
On voit danser , devant son char ,

Les Satyres & les Driades ;  
Un Faune , enyvré de nectar ;  
Remplit la coupe des Ménades ;  
Les Jeux , qui le suivent toujours ;  
Répandent des fleurs sur ses traces ;  
Ses tigres , conduits par les Graces ,  
Sont caressés par les Amours.  
Momus , Terpsichore , Thalie ;  
Égipans , Centaures , Sylvains ,  
Viennent annoncer aux Humains  
L'heureux retour de la Folie.  
Le Soleil voit , en se levant ,  
La marche du Vainqueur du Gange ;  
Et , porté sur l'aile du Vent ,  
L'Amour annonce la vendange.  
Pan , dans le creux de ce rocher ;  
Foule les présens de l'Automne ;  
A ses yeux , la jeune Erigone  
Folâtre , & n'ose s'approcher.  
Le nectar tombe par cascade ;  
L'onde & le vin sont confondus ;  
Et l'urne de chaque Nâïade  
Devient la tonne de Bacchus.  
Les flots de la liqueur sacrée  
Couvrent la campagne altérée ;  
Tout boit , tout s'enyvre , tout rit ;  
Et , de la joie immodérée ,  
Jamais la source ne tarit.  
Le myrte , aux Amours favorable ;  
A dérobé moins de plaisirs ,

Que cet arbufte vénérable  
 N'a vu couronner de defirs.  
 Sous les pampres de cette vigne ;  
 Un Amant n'est jamais trahi ;  
 Plus il jouit ; plus il est digne  
 Du bonheur dont il a joui.  
 Bacchus rajeunit tous les âges ;  
 Ses charmes ramenant toujours  
 La Folie au Temple des Sages ,  
 La Raifon au fein des Amours.

Acis , auffi jeune que Flore ,  
 Touchoit à cet âge charmant ,  
 Où l'ame éprouve le tourment  
 De defirer ce qu'elle ignore :  
 Plus belle , & moins jeune que lui ;  
 Thémire , femblable à Pomone ,  
 Commençoit à craindre l'ennui  
 Des derniers jours de fon automne :  
 L'Amour feul a droit de charmer  
 L'ame qu'il a déjà charmée ;  
 Acis avoit befoin d'aimer ,  
 Thémire d'être encore aimée.  
 La beauté voit périr fes traits ;  
 Les rofes du teint fe flétriffent ;  
 Mais le cœur ne vieillit jamais ;  
 Et les defirs le rajeuniffent.  
 Thémire brûla pour Acis :  
 Aimer de nouveau , c'est renaître :  
 Ce fut fous ce berceau champêtre ,  
 Que fon cœur , long-tems indécis ,

Choifit



Choisit enfin ce jeune maître.  
Étouffez les rayons du jour,  
Pampres, dont le feuillage sombre  
S'éleve & retombe alentour.  
La raison demande votre ombre,  
Pour s'abandonner à l'Amour.  
Lierre amoureux, toi qui conspires  
A rendre ce berceau charmant,  
Viens cacher l'Amante aux Satyres;  
Aux Nymphes dérobe l'Amant.  
Malheureuse d'être inhumaine,  
Honteuse de ne l'être pas,  
Thémire repousse avec peine  
Acis qu'elle appelle en ses bras.  
La Beauté la plus intrépide  
Craint de séduire la candeur;  
L'embarras d'un Amant timide  
Arme la plus foible pudeur.  
Thémire enivrée, éperdue,  
Tour-à-tour se laisse emporter  
Au plaisir de s'être rendue,  
A la gloire de résister.  
Éclairés d'un jour favorable,  
Les yeux de son Amant aimable,  
Sur les foibles traces du tems,  
N'ont vu que les fleurs du Printems.  
Heureux âge de l'indulgence!  
Où les dégoûts sont inconnus;  
Où tous les feux, d'intelligence,  
Conspirent pour la jouissance;

Où toute Mortelle est Vénus.

Thémire n'a point de rivale ;

Le feu , dont Acis est brûlé ,

De leurs ans remplit l'intervale ;

Et l'Amour , aux Cieux envolé ,

Triomphe d'avoir assemblé

Les nœuds d'une chaîne inégale.

La fin du règne de Bacchus

Annonce ces combats aimables ,

Ou les Satyres sont vaincus

Par les Nymphes infatigables.

Jours fortunés , mais peu durables !

Bientôt le brutal Africus ,

Ouvrant ses ailes redoutables ,

S'éveille aux cris épouvantables

De la Maîtresse de Glaucus.

Les hirondelles assemblées ,

S'élançant du faite des tours ,

Au fond des grottes reculées ,

Vont s'endormir jusqu'aux beaux jours.

Entassés comme des nuages ,

Mille oiseaux traversent la mer ;

Le retour de l'affreux Hiver

S'annonce par leurs cris sauvages.

Le fer tranchant va déchirer

Le sein des plaines découvertes ;

Et Vertumne , en pleurant nos pertes ;

Nous apprend à les réparer.

Éole menace le Monde ;

Borée en sa prison rugit ;

La mer, qui s'enfle, écume, gronde;  
 Et son rivage au loin mugit,  
 Les Oréades taciturnes  
 Cherchent les Antres des déserts;  
 Et les Hyades, dans les airs,  
 Ont renversé leurs froides urnes.  
 Vent, triomphez en liberté;  
 Allez dépouiller la Nature  
 Des vains titres de sa fierté:  
 Que sert un reste de parure,  
 Quand on a perdu la beauté?  
 Dispersez ces feuilles séchées;  
 Dévorez ces plantes couchées,  
 Qui n'osent regarder les Cieux.  
 Et toi, les délices du Monde,  
 Toi, qui plaisois à tous les yeux,  
 Saison si belle, & si féconde,  
 Automne, reçois mes adieux.

---

CHANT QUATRIEME.

L' H I V E R.

LES vents ravagent nos prairies;  
 Tout meurt dans nos champs désolés;  
 Et de nos humbles bergeries  
 Les fondemens sont ébranlés.  
 Déjà les Graces immortelles  
 Rentrent dans nos froides maisons.  
 L'Amour vient rechauffer ses ailes

Au feu mourant de nos tisons.  
 Content de régir nos villages ;  
 Et d'enchaîner nos libertés ,  
 Il laisse à ses freres volages  
 L'empire bruyant des cités.  
 Foibles esclaves de Cythère ;  
 Fuyez nos plaisirs innocens ;  
 Dérobez-vous aux traits perçans  
 Que lance le noir Sagittaire.  
 Le règne de l'art imposteur  
 Commence où la Nature expire :  
 Volez dans ce monde enchanteur ,  
 Où le Luxe tient son empire.  
 La nouvelle Persépolis  
 Vous ouvre ses portes dorées ;  
 Chassez de vos cœurs amollis  
 Les Vertus aux champs adorées ;  
 Et changez en vices polis  
 Nos mœurs à la Cour ignorées.

Pour nous , que la paix & les ris  
 Enchaînent sous ces toits rustiques ,  
 Autour de nos foyers gothiques ,  
 Nous allons oublier Paris ,  
 Et vos plaisirs Asiaticques.  
 Croyez qu'au fond de nos Châteaux ;  
 La joie invente aussi des fêtes.  
 Malgré les torrens du Verseau ,  
 Le souffle glacé des tempêtes  
 Épargne les myrtes nouveaux  
 Dont les plaisirs parent nos têtes.



Ce n'est pas à la Cour des Rois ,  
Qu'habite la paisible Astrée :  
Il faut que l'ame quelquefois ,  
Au sein du tumulte enivrée ,  
Revienne , dans le fond des bois ,  
Trouver sa raison égarée.  
Malheureux qui craint de rentrer  
Dans la retraite de son ame !  
Le cœur , qui cherche à s'ignorer ,  
Redoute un Censeur qui le blâme.  
Peut-on se fuir , & s'estimer ?  
On n'évite point ce qu'on aime :  
Qui n'ose vivre avec soi-même ,  
A perdu le droit de s'aimer.  
Pourquoi désertier nos Campagnes ;  
Quand les sauvages Aquilons  
Chassent , du sommet des montagnes ,  
La pauvreté dans nos vallons ?  
L'aspect des miseres humaines  
Est plus touchant qu'il n'est affreux.  
Craint-on de voir les malheureux ,  
Quand on veut soulager leurs peines ?  
Le front du Riche s'obscurcit ;  
Et l'aspect du malheur le blesse.  
Dans le séjour de la mollesse ,  
Le cœur se ferme , & s'endurcit.  
Trop fiere de ses avantages ,  
La Ville détourne les yeux  
Du sombre tableau des villages ;  
Dont les toits , couverts de feuillages ;

S'ouvrent aux injures des Cieux.  
 Tranquille, sous un dais superbe,  
 A la clarté de cent flambeaux,  
 On ne voit point, dans nos hameaux,  
 La pauvreté disputer l'herbe  
 Aux plus féroces animaux.  
 Après d'un foyer magnifique,  
 On bénit le farouche Hiver,  
 Qui, dans un falon pacifique,  
 Respecte la douceur de l'air.  
 On croit que la Misanthropie  
 Aigrit les maux qu'on ne sent pas;  
 Ainsi le Luxe, dans ses bras,  
 Engourdit notre ame assoupie.  
 Honteux d'aimer, fiers d'être ingrats,  
 Dans des intrigues puérides  
 Nous épuisons nos cœurs stériles.  
 Moins sensibles que délicats,  
 Le dégoût nous rend difficiles,  
 Impatiens, & bientôt las:  
 Nous traînons nos jours inutiles;  
 Nous rêvons, nous ne vivons pas.  
 Loin de moi le triste systême  
 De censurer d'heureux loifirs:  
 C'est en faveur du plaisir même  
 Que je condamne nos plaisirs.  
 Il n'est point d'hiver pour le Sage:  
 La terre, qu'Eole ravage,  
 Plait encor dans sa nudité:  
 Les monts, entourés d'un nuage,

Imposent par leur majesté,  
L'aspect de Neptune irrité,  
Frappant, en fureur, son rivage ;  
Répand sur tout son paysage  
L'ame, la vie, & la fierté ;  
Et la Campagne, plus sauvage,  
Ne perd pas toute sa beauté.  
Malgré l'effroyable peinture  
Du désordre des Éléments,  
L'Hiver lui-même a des moments  
Où les ruines de la Nature  
Plaisent encore à ses amans.  
Nos hameaux auroient plus de charmes,  
S'ils étoient moins inhabités,  
Et s'ils n'arrosaient de leurs larmes  
Les biens qu'absorbent les cités.  
La Terre, en esclave servile,  
S'épuisera-t-elle à jamais  
En faveur d'une ingrate Ville,  
Qui change en tributs nos bienfaits ?  
Enrichis des biens qu'ils moissonnent,  
Si nos Laboureurs, qui frissonnent  
Sous leurs toits de chaume couverts,  
Jouissoient, du moins les Hivers,  
De l'abondance qu'ils nous donnent ;  
Si le fleuve de nos thrésors,  
Long-tems égaré dans sa course,  
Remontoit enfin à sa source  
Pour enrichir ses premiers bords ;  
Alors la misère effrayante,

Dont la main foible & suppliant  
 Implore un secours refusé,  
 Béniroit l'image riante  
 De notre Luxe humanisé.  
 Le cours de nos destins prospères ;  
 En répandant notre bonheur  
 Sur l'héritage de nos peres,  
 Sauveroit la vie & l'honneur  
 Aux Esclaves involontaires,  
 Que le fer sanglant du Vainqueur ;  
 Ou que la bassesse du cœur  
 Rendit jadis nos tributaires.  
 Tout malheureux est avili.  
 Chassez l'indigence importune ;  
 Et le village est ennobli ;  
 La Gloire y suivra la Fortune ;  
 J'y vois son culte rétabli.

Ranimons les Arts de Cybèle ;  
 Forçons la Paresse rebelle  
 'A surmonter la Pauvreté :  
 En rendant la Terre plus belle ;  
 Augmentons sa fécondité.  
 Déjà sur la neige endurcie  
 L'Hiver commence ses travaux ;  
 Déjà la tête des ormeaux  
 Tombe sous les dents de la scie.  
 Le bruit redoublé des marteaux  
 Retentit au pied des montagnes ;  
 Et le plus grossier des métaux  
 Devient le trésor des Campagnes.



Le fer recourbé de Cérès  
 S'aiguise sur la meule agile ;  
 La chasse dispose ses rets ;  
 La fournaise épure l'argile ;  
 Vulcain change en verre fragile  
 La fougere de nos forêts.  
 Les Jeux & les Travaux s'allient :  
 Pour former nos simples tapis ,  
 La paille & le jonc se marient ;  
 Nos vœux, nos besoins qui varient ,  
 Réveillent les Arts assoupis.  
 L'Ennui, ce tyran domestique ,  
 Dans nos hameaux est ignoré :  
 Ici le Pasteur désœuvré  
 Façonne son sceptre rustique ;  
 Ici le chanvre préparé  
 Tourne autour du fuseau gothique ;  
 Et, sur un banc mal assuré ,  
 La Bergere la plus antique ,  
 Chante la mort du Balafre ,  
 D'une voix plaintive & tragique.  
 O que ces objets innocens  
 Ont de droits sur l'ame d'un Sage !  
 La Campagne la plus sauvage  
 Porte le calme dans nos sens.  
 Les loix de la Philosophie  
 Naissent du principe du goût ;  
 Ce qu'on aime, on le déifie ;  
 Et l'on peut être heureux par-tout.  
 Le charme seul de l'habitude

Me fait vanter la solitude.  
 Jadis l'Hiver , loin de Paris ,  
 Effrayoit ma folle jeunesse ;  
 Je croyois , dans nos champs flétris ,  
 Voir les rides de la vieilleffe.  
 Ces bois blanchis par les frimats ,  
 Où j'entretiens ma rêverie ,  
 Ce fleuve , dont l'onde chérie  
 Ranime nos sombres climats ;  
 Qui , pour embrasser la prairie ,  
 Ouvre , étend , & courbe ses bras ;  
 Ces lieux , pour moi remplis d'appas ,  
 Étoient jadis la Sibérie.  
 Jusques dans l'ombre des déserts ,  
 Le bruit séduisant des théâtres  
 Venoit étouffer les concerts  
 De nos Villageoises folâtres.  
 Le Luxe , environné des Arts ,  
 Roi d'une ville singuliere ,  
 Changeoit le village en chaumiere ,  
 Et présentoit à mes regards  
 Nos bons & naïfs Campagnards ,  
 Marqués du crayon de Moliere.  
 Je regrettois la liberté  
 D'un spectacle aimable & fantasque ,  
 Où l'on prodigue , sous le masque ,  
 Le mensonge & la vérité ,  
 L'asyle élégant & champêtre ,  
 Où deux Amans sont renfermés ,  
 Moins par le plaisir d'être aimés ,

Que par l'orgueil de le paroître ;  
Ces longs soupers où l'on redit  
Toute l'histoire de la veille ;  
Où l'enjouement se refroidit,  
Si la satyre ne l'éveille ;  
Où le vaudeville fatal  
Est modulé par les Orphées ;  
Où le vin , versé par les Fées ,  
Coule dans l'or & le crystal ;  
Enfin le tumulte & l'orgie ,  
Vénus , & ses Temples ouverts :  
L'image des Arts réfléchie  
Sur les glaces de nos déserts :  
Tout au séjour de la licence  
Appelloit mon cœur égaré ;  
La Ville avoit défiguré  
L'heureux séjour de l'innocence.

Aujourd'hui , que l'âge a mûri  
Les conseils de l'expérience ;  
Que mon cœur enfin s'est guéri  
Des fougues de l'impatience ,  
L'Hiver n'est plus si rigoureux ;  
Le Désert remplace la Ville.  
Où je crois vivre plus tranquille ,  
Là , je m'estime plus heureux.  
Nos donjons , nos tours délabrées ,  
Monumens antiques des Gots ,  
Sont moins affreux que les magots  
Dont nos maisons sont décorées.  
Sans aimer la grossièreté

De nos aïeux , encor barbares ,  
 Leur aimable naïveté  
 M'attache à leurs travaux bizarres,  
 Le Chevalier , le Paladin  
 Viennent remplir mes rêveries ;  
 Et je lis dans leurs armoiries  
 Les guerres du grand Saladin.  
 Leurs tournois , leurs galanteries  
 Empreints sur un marbre grossier ,  
 Revivent dans ces galeries ,  
 Où l'Amour , tout couvert d'acier ,  
 Au lieu de guirlandes fleuries ,  
 Orne sa tête de laurier.  
 Un amas de lances rompues  
 Est le trésor de ce Château ;  
 Les haches d'armes , les massues ,  
 Les arcs s'élèvent en monceau.  
 Dans cette tour , mal réparée ,  
 Quel objet frappe mes regards ?  
 De fer la muraille entourée ,  
 Des pigeons perchés sur des dards ;  
 La colombe de Cythérée  
 Y boit dans le casque de Mars.  
 Par-tout le flambeau de l'Histoire  
 Éclaire à mes yeux le passé.  
 J'apprends , au Livre de Mémoire ,  
 Livre utile , & presque effacé ,  
 Que l'Homme a toujours mal placé  
 Ce Temple où préside la Gloire.  
 Le Tableau de l'Antiquité.



Séduit par sa douce imposture ;  
Mais , aux yeux de la Vérité ,  
Le vieux tems n'est beau qu'en peinture.  
Le chalumeau des Troubadours ,  
Le luth du bon Roi de Navarre  
N'égalotent pas l'humble guitarre  
Des moindres Chantres de nos jours.  
Ami de nos Aïeux célèbres ,  
Je ne veux point ressusciter  
Leurs siècles couverts de ténèbres ,  
Qu'un jour plus pur vient d'écarter.  
Quelle ame inhumaine & grossière ,  
De notre ignorance première  
Regrette les tems révolus ?  
L'erreur est un malheur de plus.  
Moins notre esprit a de lumière ,  
Moins il éclaire nos vertus.  
Dois-je imputer à la culture  
Ces ronces , ces chardons épars  
Qui dévorent la nourriture  
Des bleds naissans de toutes parts ?  
Loin de moi semblable imposture.  
Les Arts fécondent la Nature ;  
Nos vices corrompent les Arts.  
Telles sont les sages pensées  
Dont j'aime à nourrir ma raison ,  
Tandis que les neiges pressées  
Couvrent le toit de ma maison.  
Seul , & souvent heureux de l'être ,  
Je me fais un utile jeu.

De voir consumer par le feu  
 Le tronc vénérable d'un hêtre.  
 Cet arbre sembloit, au Printems,  
 Régner sur tout le paysage;  
 La mousse & la rouille du tems  
 Déceloient seules son grand âge:  
 Ses rameaux, penchés à l'entour,  
 Formoient un Temple pour les Graces.  
 A son pied, l'on voyoit les traces  
 Qu'imprimoient les pas de l'Amour.  
 Cent ans, il repoussa la guerre  
 Des Aquilons impétueux:  
 Inébranlable, & fastueux,  
 Il fouloit le sein de la terre;  
 Son front, brûlé par le tonnerre,  
 En étoit plus majestueux.  
 Quels Dieux ont causé sa ruine?  
 Un Bûcheron, foible & courbé,  
 A frapé l'arbre en sa racine;  
 Le Roi des forêts est tombé.  
 Aidé d'une sombre lanterne,  
 Le soir, je dirige mes pas  
 Vers l'antique & vaste caverne,  
 Où le Nestor de ces climats  
 Rassemble, police & gouverne  
 Tous les Bergers de ses États.  
 Dans cette grotte mal taillée,  
 La sœur aimable de l'Amour  
 Appelle, sur la fin du jour,  
 Nos Bergeres à la veillée.

L'Amant d'Io, débarrassé  
Du foin de fillonner la plaine,  
Y réchauffe, de son haleine,  
Philémon que l'âge a glacé.  
Lifette, & le jeune Philène,  
Des arbres en cercle arrondis,  
Forment le rustique théâtre,  
Où la Villageoise, & le Pâtre  
S'aiment comme on aimoit jadis.  
Une lampe, à triple lumière,  
Que l'air agite & fait pencher,  
Découvre à l'assemblée entière  
La profondeur de ce rocher.  
C'est-là que les longues soirées  
S'écoulent comme des momens :  
Nos fêtes, dans ces lieux charmans,  
Naissent, sans être préparées.  
La Romance, le Fabliau  
Nous content leurs douces fornêtes ;  
Ici les fastes de Clio  
Sont des recueils de Chanfonnettes.  
Ici l'on tient la cour d'Amour,  
Si redoutable aux infidelles,  
Où l'on couronne tour-à-tour  
Les plus galans & les plus belles ;  
Où les ingrats, & les cruelles  
Sont condamnés le même jour.  
Ici l'accusé doit répondre ;  
Le Juge ordonne, on obéit ;  
Chaque Amante a droit de confondre

Le perfide qui la trahit.  
 Un soir, dans ce sénat champêtre ;  
 Eglé, Bergere de vingt ans,  
 Nous dit qu'elle sçauroit peut-être  
 Une histoire de son printems.  
 Alors toute la troupe émue  
 Se rapproche pour écouter ;  
 Leseul Mysis baissoit la vue :  
 Eglé commença de conter.  
 Une Bergere, assez jolie,  
 Donna son chien à son vainqueur ;  
 Quand elle eut fait cette folie,  
 Il fallut bien donner son cœur.  
 En aimant, on se croit aimée ;  
 Comment ne l'eût-elle pas cru ?  
 Le pouvoir, qui l'avoit charmée,  
 A chaque instant, s'étoit accru.  
 Plus sa foiblesse étoit extrême,  
 Plus l'Amant devint imposteur ;  
 Hélas ! comment croire menteur  
 Un Berger qui dit, Je vous aime ?  
 Un cœur sincere ne craint rien ;  
 Mais cette assurance est fatale :  
 La Bergere apperçut son chien  
 Sur les genoux de sa rivale.  
 Le voile alors se déchira :  
 Tout fut changé dans la nature ;  
 L'Amour, le tems, rien ne pourra  
 Guérir sa profonde blessure ;  
 Je la connois ; elle en moutra,



A ces mots , Eglé fond en larmes ;  
Et Myfis tombe à ses genoux ;  
Quoi ! dit-il , j'ai bravé vos charmes ?  
Mon cœur s'est éloigné de vous ?  
Le supplice est égal au crime ;  
J'étois aimé , je suis haï :  
Je vivrai , je mourrai victime  
De mon amour que j'ai trahi. . . .  
Mon cher Myfis , Eglé t'adore ;  
Jamais tu ne fus condamné :  
Si ma fierté t'accuse encore ,  
Mon cœur t'a déjà pardonné.  
Elle dit : sa voix affoiblie  
Expire ; & Myfis , à ses pieds ;  
Les yeux dans les larmes noyés ,  
Déteste un crime qu'elle oublie.  
Alors un murmure flatteur  
Célèbre ce retour si rare.  
Les maux dont l'Amour est l'auteur ;  
Deviennent , quand il les répare ,  
La source de notre bonheur.  
Ainsi la plus sombre journée  
Peut s'écouler dans le plaisir ;  
L'art d'adoucir sa destinée  
Est l'art d'occuper son loisir.  
Le Sauvage de la Norwège ,  
Cet automate fainéant ,  
Voisin des montagnes de neige ,  
Qui le séparent du néant ,

Dans nos plus tristes solitudes  
Croiroit voir l'isle des Amours ;  
Les nuits , que nous trouvons si rudes ,  
Seroient pour lui les plus beaux jours.  
Jouïssons de nos avantages ;  
Quittons en foule nos villages ;  
Le vent se leve à l'Orient ;  
Et le Ciel , vainqueur des orages ,  
Nous montre un visage riant.  
L'Hyver , plus vif & moins à craindre ,  
A levé son voile odieux ;  
La Terre cesse d'être à plaindre ,  
Quand le Soleil brille à ses yeux.  
Déjà les neiges des montagnes  
Resplendissent de tous côtés ;  
La robe blanche des campagnes  
Étale ses plis argentés ;  
La goutte d'eau , que l'air épure ,  
Se change en perle , en se formant ;  
L'Hyver , dans toute sa parure ,  
Nous montre sa riche ceinture ;  
Et des chaînes de diamant  
Semblent resserrer la nature.  
Fleuve , dont le cours inégal  
Arrose nos plaines fécondes ,  
Sous une voûte de crystal  
Borée emprisonne tes ondes :  
Nos Villageoises vagabondes  
Osent parcourir ton canal.

Et toi, Montagne infortunée,  
Séjour éternel des Hyvers,  
Où la Nature abandonnée  
Règne sur des tombeaux ouverts,  
De tes cavernes effroyables,  
J'affronte les détours profonds,  
Habités par d'affreux dragons,  
Que la faim rend impitoyables.  
Courons, tandis que le jour luit,  
Attaquer les monstres sauvages,  
Qui, dans les ombres de la nuit,  
Exercent leurs cruels ravages.  
Bravons ces lions dévorans,  
Ces ours, destructeurs de la terre;  
Que la chasse, ainsi que la guerre,  
Nous arme contre nos tyrans.  
Défendons nos hameaux tranquilles;  
Sauvons nos Bergers & nos biens;  
Et que nos plaisirs soient utiles  
Au repos de nos Citoyens.  
La Santé, de fleurs couronnée,  
Naitra de ces heureux travaux;  
Et nous verrons, avec l'année,  
Éclorre des plaisirs nouveaux.  
Bientôt cette chaleur puissante  
Qui ressuscite l'Univers,  
Bientôt la sève renaissante  
Fondra la glace des Hyvers.  
Ces esprits, qui peuplent l'Averne,  
Ces vents, enfantés par le Nord,

S'endormiront dans la caverne ;  
 Où règne Borée & la Mort.  
 La beauté, la force, la vie  
 Rendront à la terre ravie  
 Et ses thrésors, & ses couleurs ;  
 La peine, du plaisir suivie,  
 Se reposera sur les fleurs.

Délices de la double cime,  
 Toi, dont les Vers mélodieux  
 Rendirent Euterpe sublime,  
 Et les hameaux dignes des Dieux ;  
 Virgile, reçois mon hommage ;  
 Ma Muse, au pied de ton autel,  
 Dépose, en tremblant, un ouvrage  
 Que ton nom peut rendre immortel.

*BERNIS.*

*L' A U T O M N E.*

P O E M E.

SUIVONS les Ménades,  
 Dans leurs promenades,  
 Ami, rendons-nous.  
 Bientôt les Pléiades,  
 L'Aquilon jaloux,  
 Fondant des montagnes,  
 Viendront tour-à-tour  
 Faire à nos Campagnes



Sentir leur retour.  
Au sein de nos plaines ;  
Les vives chaleurs  
Ont séché nos fleurs ;  
Tari nos fontaines.  
L'Aurore est sans pleurs ;  
Zéphyr sans haleine,  
Flore sans couleurs.  
La seule Pomone ,  
Sous ce frais berceau ,  
Rit , & se couronne  
D'un pampre nouveau.  
Du vin qui s'écoule ,  
Versé par ses mains ,  
S'abreuve une foule  
De jeunes Sylvains ,  
Qui, dans ces jardins ;  
Du pesant Silène  
Soutiennent à peine  
Les pas incertains.  
Suspends ton étude :  
Viens , loin des neuf Sœurs ;  
Goûter les douceurs  
De ma solitude.  
Esclave avec moi ,  
Du vainqueur de l'Inde ;  
Que le Dieu du Pinde  
Subisse la loi.  
Si tu ne peux vivre  
Sans un Apollon ,

C'est Anacréon,  
Ami, qu'il faut suivre.  
Apprends à monter  
Ta galante lyre :  
Si tu veux chanter,  
Que Bacchus t'inspire  
Le tendre délire,  
Qui, cher à Thémire,  
S'en fait écouter.  
Parmi nos Convives,  
Invitons l'Amour ;  
Qu'il vienne, à son tour,  
Revoir sur ces rives  
Cythere & sa cour.  
Couché sous la treille,  
Si quelqu'un sommeille,  
Par un tendre effort,  
L'Amour le réveille  
Quand Bacchus l'endort.  
Ami d'Épicure,  
J'en suis les leçons ;  
Comme lui, j'épure  
Les utiles dons  
Que fait la Nature  
A ses nourrissons.  
D'une ardeur extrême  
Le tems nous poursuit ;  
Détruit par lui-même,  
Par lui reproduit ;  
Plus léger qu'Éole,

Il naît & s'enfuit.  
Qu'un prompt sacrifice  
Fixe le caprice  
Du vieillard jaloux ;  
Qu'au milieu de nous ,  
Ce Dieu taciturne  
Perde son courroux.  
Du vin de cette urne  
Enyvrons Saturne :  
Désormais plus lent ,  
Ce Dieu turbulent ,  
Pour reprendre haleine ,  
Prendra de Silène  
Le pas chancelant.  
Sous l'ombre propice  
D'un bois enfoncé ,  
Pour le sacrifice  
L'autel est dressé.  
Ce lieu solitaire  
Est le sanctuaire  
Où , libre d'ennui ,  
Je dois aujourd'hui  
Immoler les craintes ,  
Les soins , les contraintes ;  
Et les vains desirs ,  
Tyrans des plaisirs.  
Déjà sous la tonne ,  
La coupe à la main ,  
Hébé me couronne  
D'un lierre divin ;

Et Comus ordonne  
 L'apprêt du festin.  
 Les Nymphes accourent ;  
 Les Faunes m'entourent.  
 Le vin va couler ,  
 L'encens va brûler ,  
 La victime est prête.  
 Ami , qui t'arrête ?  
 Pour ouvrir la fête ,  
 Thémire , avec moi ,  
 N'attend plus que toi.

*BERNARD.*

---

*L' H Y V E R.*

D'E l'urne céleste  
 Le signe funeste  
 Domine sur nous ;  
 Et , sous lui , commence  
 L'humide influence  
 De l'Ourse en courroux.  
 L'onde suspendue  
 Sur les monts voisins ,  
 Est , dans nos bassins ,  
 En vain attendue.

Ces bois , ces ruisseaux  
 N'ont rien qui m'amuse ;  
 La froide Aréthuse

Fuit



Fuit dans ses roseaux :  
C'est en vain qu'Alphée  
Mêle avec ses eaux  
Son onde échauffée.

Telle est des Saisons  
La marche éternelle :  
Des fleurs, des moissons ;  
Des fruits, des glaçons  
Ce tribut fidelle,  
Qui se renouvelle  
Avec nos desirs,  
En changeant nos plaines ;  
Fait tantôt nos peines,  
Tantôt nos plaisirs.

Cédant nos Campagnes  
Aux tyrans des airs,  
Flore & ses Compagnes  
Ont fui ces déserts.  
Si quelqu'une y reste,  
Son sein outragé  
Gémit, ombragé  
D'un voile funeste ;  
Et la Nymphé, en pleurs,  
Doit être modeste  
Jusqu'au tems des fleurs.

Quand, d'un vol agile,  
L'Amour & les Jeux

## P O E M E S.

Passent dans la Ville,  
 J'y passe avec eux.  
 Sur sa double scène,  
 Suivant Melpomène  
 Et ses jeux nouveaux,  
 J'irai voir la guerre  
 Des Auteurs rivaux  
 Qu'on juge au parterre.

Là, sans affecter  
 Les dédains critiques,  
 Je laisse avorter  
 Les brigues publiques.  
 Du beau seul épris,  
 Envie, ou mépris,  
 Jamais ne m'enflamme:  
 Seulement dans l'ame,  
 J'approuve, ou je blâme,  
 Je bâille, ou je ris.

Dans nos folles veilles,  
 J'irai de mes airs  
 Frapper tes oreilles.  
 Après nos concerts,  
 L'yvresse au délire  
 Pourra succéder.  
 Sous un double empire,  
 Je sçais accorder  
 Le thyrsè & la lyre.  
 J'y crois voir Thémire;

Le verre à la main ,  
Chanter son refrain ,  
Folâtrer , & rire.

Quel fort plus heureux ,  
Buveur amoureux !  
Sans soins , sans attente ,  
Je n'ai qu'à saisir  
Un riant loisir ;  
Pour l'heure présente ;  
Toujours un plaisir ;  
Pour l'heure suivante ;  
Toujours un desir.

Coulez , mes journées ,  
Par un nœud si beau ,  
Toujours enchainées ,  
Toujours couronnées  
D'un plaisir nouveau.  
Qu'à son gré , la Parque  
Hâte mes instans ,  
Les compte & les marque  
Aux fastes du tems.  
Je l'attends sans crainte ;  
Par sa rude atteinte  
Je serai vaincu ;  
Mais j'aurai vécu.

*BERNARD.*



---

*L E M A T I N.*

L E feu des Étoiles  
Commence à pâlir ;  
La Nuit , dans ses voiles ,  
Court s'ensevelir ;  
L'Ombre diminuë ;  
Et , comme une nuë ,  
S'élève , & s'enfuit.  
Le Jour la poursuit ,  
Et , par sa présence ,  
Chasse le Silence ,  
Enfant de la Nuit.  
L'amoureux Satyre ,  
Au malin sourire ,  
Déjà , dans les bois ,  
Conte son martyre ;  
Mais , sourde à sa voix ,  
La Nymphé timide  
Fuit d'un pas rapide.  
Sur le front brûlé  
De ce Dieu hâlé  
Régne la Licence ,  
L'Ardeur , les Desirs ,  
Et l'Intempérance ,  
Fille des Plaisirs.  
Mais déjà l'Aurore ,  
Du feu de ses yeux ,



Embellit & dore  
Les portes des Cieux :  
Son teint brille encore  
Des vives couleurs  
Qu'on voit sur les fleurs  
Qu'elle fait éclore.  
Le Dieu du repos,  
Couvert de pavots,  
Remonte avec peine  
Sur son char d'ébène.  
Dans les airs portés,  
Les aimables Songes,  
Suivis des Mensonges,  
Sont à ses côtés.  
Près de lui voltige  
L'Amour qui s'afflige,  
De voir la clarté.  
Le grand jour rend sage.  
Sans obscurité,  
Plus de badinage,  
Plus de liberté.  
Sur un lit de roses,  
Fraîchement écloses,  
Flore, du grand jour  
Attend le retour.  
Le jeune Zéphire  
A ses pieds soupire ;  
Et le Dieu badin,  
Volant autour d'elle,  
Du bout de son aile,

Découvre son fein.  
L'abeille agissante,  
Fidèle au travail,  
De la fleur naissante  
Enleve l'émail ;  
Tandis que , moins sage ,  
Le papillon vain  
Parcourt , en volage ,  
La rose & le thin.  
Tant que la fleurette ,  
Habile coquette ,  
Se cache à ses yeux ,  
Amant langoureux ,  
Près d'elle il s'arrête ,  
Et dans sa conquête  
Voit mille plaisirs :  
Mais si l'infidelle  
La rend moins cruelle ,  
Adieu les soupirs ;  
Plus de complaisance.  
Dans la jouissance  
Il perd ses desirs  
Avec sa constance.  
Tandis qu'à pas lents ,  
Le bouvier rustique  
Traîne dans les champs  
Sa charrue antique ,  
Au bord des ruisseaux ,  
Où naît la fougère ,  
La jeune Bergère

Conduit ses troupeaux.  
 Une clarté pure  
 Éclaire ces lieux ;  
 Et, dans sa parure ,  
 La simple Nature  
 Vient frapper nos yeux.  
 Philomele éveille ,  
 Par ses doux concerts ,  
 Écho qui sommeille  
 Au fond des déserts ;  
 Et , prenant sa route  
 Au plus haut des Cieux ,  
 Phébus glorieux  
 Pousse sous leur voûte  
 Son char radieux.

*BERNIS.*

*LA PIPE CASSÉE,*

P O E M E.

*CHANT PREMIER.*

J E chante , sans crier bien haut ,  
 Ni plus doucement qu'il ne faut ,  
 La destruction de la pipe  
 De l'infortuné la Tulipe.

On sçait que sur le Port-aux-Blés ,  
 Mains Forts à bras sont assemblés ,  
 L'un pour , sur ses épaules larges ,

Porter ballots , fardeaux , ou charges ;  
 Celui-ci pour les débarquer ,  
 Et l'autre enfin pour les marquer.  
 On sçait , ou peut-être on ignore  
 Que , tous les jours , avant l'aurore ,  
 Ces beaux Muguets à bran-de-vin  
 Vont chez la veuve Rabavin  
 Tremper leur cœur dans l'eau-de-vie ,  
 Et fumer , s'ils en ont envie.

Un jour que , se trouvant bien là ,  
 Et que , sur l'air d'un beau lanla ,  
 Ils chantoient , à tour de mâchoire ,  
 Maints & maints Cantiques à boire ,  
 Que , gueule fraîche , & les pieds chauds ;  
 Ils se fichoient de leurs bachots ,  
 Sans réfléchir qu'un jour ouvrable  
 N'étoit point fait pour tenir table ,  
 Hélas ! la femme de l'un d'eux ,  
 Trouble-plaisirs , & boute-feux ,  
 Arrive , & retrouffe ses manches ;  
 Déjà ses poings sont sur ses hanches ;  
 Déjà tout tremble : on ne dit mot.  
 Plus de Chançons ; chacun est sot.

Jean-Louis , que ceci regarde ,  
 Veut appaiser sa femme hagarde ;  
 Mais en vain est-on complaisant  
 Avec un esprit mal-faisant.  
 » Tiens , lui dit-il , bois une goutte. . . »  
*Vas-t'en , Chien , que l'axe te RIME ,*



Lui dit-elle , en levant un bras ,  
*Sarqueurgué tu me le païras ;*  
 Et bravement vous lui détache  
 Un coup de poing sur la moustache.  
 Jérôme lui saisit les mains ,  
 Dont les jeux étoient inhumains.  
 » La paix , dit-il , morgué , Comere ;  
 » Vous avez tort. . . . *Allez , Copere ,*  
*Vous ne valez pas mieux que lui ;*  
*Vrament , ce n'est pas d'aujourd'hui*  
*Qu'on vous connoît ; gueux que vous êtes ;*  
*A vote avis , les jours de fêtes*  
*N'arrivont-ils pas assez tôt ?*  
*Jarni ! si je prends mon sabot ,*  
*Je vous en torcherai la gueule.*  
*Puis-je gagner assez , moi seule ,*  
*Pour nourrir quatre chiens d'enfans ,*  
*Qui mangent comme des Satans ?*  
*Et ma fille qu'est à nourrice !*  
*La pauvre enfant ! Dieu la bénisse !*  
*Un jour elle aura ben du mal.*  
*Tu nous réduis à l'hôpital.*  
*Jarôme , lâche-moi , j'enrage ;*  
*Ah ! tu vas voir un beau ménage !*  
*Vas sac à vin ! creve , maudit !*

A peine eut-elle ceci dit ;  
 Qu'on vit renforcer l'ambassade  
 D'un Duo femelle & mauffade.  
 Jérôme , voyant sa moitié ,

Rit à l'envers , frappe du pié :  
 La Tulippe , avisant la sienne ,  
 Montée en belle & bonne chienne ,  
 Eût mieux aimé voir un serpent ,  
 Ou le beau-fils qui rompt & pend  
 Ceux qui point dans leur lit ne meurent.  
 Enfin tous , interdits demeurent  
 Dans un silence furieux :  
 L'une écrase l'autre des yeux ;  
 Mais la grosse & rouge Nicole ,  
 Recouvrant enfin la parole ,  
 Ainsi que les gestes mignards ,  
 Dit ces mots , en termes poiffards :

*Vous v'là donc , tableaux de la Grève !  
 Dieu me pardonne ! & qu'il vous crève !  
 Saint Cartouche est votre patron.  
 Françoisse , tiens ben mon chaudron.  
 Allons , vilain coulis d'emplâtre !  
 Un Diable & puis vous trois font quatre :  
 Marionnettes du pilori !  
 Reste de farcin mal guéri !  
 Enfans trouvés dans de la paille !  
 Sans nous , vous faites donc ripaille ,  
 Visages à faire des culs !  
 Et trop heureux d'être cocus . . .  
 Cocus ! interrompit Françoisse ;  
 Nicole , ne cherchons pas noise.  
 Si ton chien d'homme est dans le cas ,  
 Tant pis ; mais le mien ne l'est pas . . .*

*Il best... t'as menti!... Qui? moi! passe.*  
 Un soufflet. Même pataraphe  
 Est ripostée. Autres soufflets,  
 Autres rendus. Adieu bonnets,  
 Fichus de suivre la coëffure,  
 Tettons bleus, rousse chevelure  
 De se montrer aux spectateurs.  
 Le feu, la rage, au lieu de pleurs,  
 Sortent des yeux de chaque actrice;  
 Et, dans ce galant exercice,  
 Elles alloient enfin périr,  
 Si, forcé de les secourir,  
 On ne l'eût fait. Jean se dépêche  
 De puiser un beau sceau d'eau fraîche;  
 Et de nos braves s'approchant,  
 Les tranquillise, en leur lâchant  
 Le tout à travers les oreilles.  
 Ce remede fit des merveilles:  
 On but beaucoup par là-dessus,  
 Et bientôt il n'y parut plus.

## C H A N T II.

V O I R Paris, sans voir la Courtille,  
 Où le peuple joyeux fourmille;  
 Sans fréquenter les Porcherons,  
 Le rendez-vous des bons lurons,  
 C'est voir Rome, sans voir le pape,  
 Aussi, ceux à qui rien n'échappe,

Quittent souvent le Luxembourg,  
 Pour jouir dans quelque fauxbourg  
 Du spectacle de la guinguette.

Courtille, Porcherons, Villette,  
 C'est chez vous que, puisant ces Vers,  
 Je trouve des tableaux divers;  
 Tableaux vivans où la Nature  
 Peint le Grossier en mignature.  
 C'est-là que plus d'un Apollon,  
 Martyrisant le violon,  
 Jure tout haut sur une corde,  
 Et, d'accord avec la discorde,  
 Seconde les rauques gosiers  
 Des fareaux de tous les quartiers.

C'est aussi là qu'un beau Dimanche,  
 La Tulipe, en chemise blanche,  
 Jean-Louis, en chapeau bordé,  
 Et Jérôme, en toupet cardé,  
 Chacun d'eux, suivi de sa femme,  
 A l'image de Notre-Dame,  
 Firent un ample gueuleton.  
 Sur table, un dur, dodu Dindon,  
 Vieux comme trois, cuit comme quatre,  
 Sur qui l'appétit doit s'ébattre,  
 Est servi, coupé, dépecé,  
 Taillé, rogné, cassé, saucé.  
 Alors toute la troupe mange  
 Comme un Diable, & boit comme un Ange.



A ta santé, toi. Grand merci;  
 J'allons boire à la tienne aussi.  
 Hé! Françoise; hé! tiens, si tu l'aime;  
 Prends ce pilon.... Prends-le toi-même;  
 Chacun peut ben prendre à son goût,  
 En v'là très-ben, & si v'là tout.  
 Avons-je pas une salade? ...  
 Non, non, ça te rendroit malade....  
 Ce n'est qu' quinze sols.... Ç'en est ben vingt;  
 Qui nous vaudront deux pots de vin;  
 Pour six, une grosse volaille  
 Est autant qu'il faut de mangeaille;  
 Pas vrai, Jean-Louis? ... répons donc;  
 Pas vrai qu'au lieu.... « Oui, t'as raison,  
 » Mais varse-nous toujours t'a boire;  
 » Hé! vrament ma Commere voire,  
 » Hé! vrament ma... varse tout plein;  
 » Il semble que tu nous le plain.... »  
 Moi! mon guiet non, ben du contraire;  
 C'est que tu zhausse en haut ton verre....  
 » J'ai tort. Avons-je du vin? Non.  
 » Parlez donc, monsieur le Garçon,  
 » Apportez du pivois, hé! vite!

Aussi-tôt, la parole dite,  
 On renouvelle l'abreuvoir;  
 C'est alors qu'il faisoit beau voir  
 Cette troupe heureuse & rustique;  
 S'égayer dans un choc bacchique.  
 Vous, Courtisans, vous, grands Seigneurs,

Avec tous vos biens, vos honneurs,  
 Dans vos fêtes je vous défie  
 De mener plus joyeuse vie.  
 Vos plaisirs vains & préparés  
 Peuvent-ils être comparés  
 A ceux dont mes Héros s'enivrent ?  
 Sans soins, sans remords ils s'y livrent ;  
 Mais vous, prétendus délicats,  
 Dans vos magnifiques repas,  
 Esclaves de la complaisance,  
 Et gênés au sein de l'aisance,  
 Prétendez-vous sçavoir jouir ?  
 Non ; vous ne sçavez qu'éblouir.  
 Avec vos rangs, vos noms, vos titres,  
 Vous croyez êtres nos arbitres ?  
 Pauvres gens ! vos fausses lueurs  
 N'en imposent qu'à vos flatteurs ;  
 Votre orgueil nourrit leur bassesse ;  
 Toujours une vapeur épaisse  
 Sort de leur encens empesté,  
 Et vous masque la vérité.  
 Il est un Prince qu'on révere,  
 Pour qui l'Univers est sincere,  
 Qu'on aime sans espérer rien.  
 Qui ? ... C'est votre Maître & le mien ;  
 Demandez son nom à la Gloire.  
 C'est assez dit. Parlons de boire.

Cependant, las de godailler,  
 Nos Riboteurs veulent payer ;

Pour payer demandent la carte ;  
 Et, par-dessus, un jeu de carte.  
 Si-tôt parlé, si-tôt fervis ;  
*Mais*, dit Nicole, à votre avis,  
*Combien avons-je de dépense,*  
*Monsieur ? lisez-nous s'il vous plaît.* . . .  
 Le total ? Oui . . . cinquante sous . . .  
*Cinquante sous ! je vous en sous.*  
*C'est trop cher . . . C'est trop cher, Madame ?*  
 Je veux que le Diable ait mon ame,  
 Si je ne vous fais bon marché ! . . .  
*Allez, Monsieur le Déhanché,*  
*Vous serez content de la bande ;*  
*Adieu, morceau de contrebande.*

La même table, qui servit  
 D'autel à leur rude appétit,  
 Sans choix, fut, à l'instant choisie,  
 Pour leur servir de tabagie.  
 C'est-là que le trio d'époux,  
 Du hazard éprouvant les coups,  
 Goboit goujon, couleuvre, anguille,  
 En jouant à la bruscombille,  
 Un contr'un, écot contre écot,  
 Tandis que Nicole & Margot  
 Faisoient compliment à Françoise  
 Sur son casaquin d'fiamoise,  
 Afin que Françoise, à son tour,  
 Civilisât leur propre amour.

(Propre amour ! le terme est impropre !  
 Pour bien dire , on dit amour-propre... )  
 Soit ; je ne veux pas disputer ;  
 Mon but n'est que de raconter.  
 Mais revenons à notre histoire.  
 J'en suis , si j'ai bonne mémoire ,  
 A la réponse que faisoit  
 François à ce qu'on lui disoit.  
*Mon casaquin !* leur répond-elle ;  
*Vaut ben ce chifon de dentelle*  
*Qui vous entoure le cerviau ;*  
*C'est comme une fraise de viau ,*  
*Tous ces plis qui sont sur ta tête ! ...*  
*Tu raisonne comme une bête ,*  
 Lui dit Nicole ; & , pour un peu ,  
*Françoise , tu varois beau jeu.*  
*Je te louons sur ta parure ,*  
*Et tu prends ça pour une injure ?*  
*Tas tort . . . moi tort ? . . . vante-t'en-z-en ?*  
*Garde ton Casaquin de bran ,*  
*Ou mange-le , que nous importe ?*  
*Il est à toi ; car tu le porte ;*  
*Et noi' garniture est à nous . . .*  
 Quoi ! dit Margot , vous fâchez-vous ?  
*Queu chien de train ! tien , toi , François ,*  
*Tas toujours eu l'ame sournoise ,*  
*Ton esprit surpasse , en noirceur ,*  
*L'Thrésorier de Notre-Seigneur :*  
*Tais-toi , n'échauffe pas Nicole ;*



*Autrement, tiens, moi, je t'accrole,...*  
*Toi m'accoler? ah! je te crains!*  
*Milgueux! si je te prends aux crains!*  
*Tiens, veux-tu voir? ...oui, voyons, touche;*  
*Mais touche donc, tu t'effarouche;*  
*Gueuse à crapauds! coffre à grailon!*  
*Tu te pâme! hé! vite un bouillon:*  
*La v'là couleur de sucre d'orge!*  
*L'onguent gris l'y monte à la gorge!*  
*Ses beaux yeux bleus devenont blancs!*  
*V'là comme tu fais des semblans*  
*Quand ton Croc veut que tu partage*  
*Avec li ton vilain gagnage.*

A ces mots, Françoise pâlit,  
 L'ardeur de vaincre la saisit;  
 Et, d'un effort épouvantable,  
 Elle arrache un pied de la table,  
 Qui, d'un bout, tombant en sursaut,  
 Va chercher à terre un treteau.  
 De ce coup les cartes sautèrent:  
 Nos Joueurs transis se leverent,  
 Mais se leverent assez tôt  
 Pour sauver la pauvre Margot  
 Du coup qui menaçoit sa vie:  
 Françoise la suit, en furie.  
*Je veux, dit-elle, me venger,*  
*A vote barbe la manger!*  
*Comment? Qui?... moi! j'aurai la honte*

*De voir qu'à mon nez on m'affronte !  
 Ah ! j'y perdrais plutôt mon cœur ,  
 Mon cul , ma gorge , mon honneur !  
 Te v'là donc , Chienne ! ôtez-vous , gare ! . . .*

Elle frappe : Jean-Louis pare  
 D'une main ; de l'autre il surprend  
 Le bâton , & Jérôme prend  
 A brasse-corps notre harpie.

» Françoise , dit-il , je t'en prie ,  
 » Laisse-ça là. Venons-je ici  
 » Pour nous battre ? Queu diable aussi !  
 » Tu veux toujours gouailler les autres ,  
 » Et puis ils t'envoyont aux piautres ;  
 » Chacun son tour. Ça , finissons ,  
 » Je te prends pour danser ; dansons.  
 » Prends Nicole , toi , la Tulipe ,  
 » Quitte , pour un moment , ta pipe ,  
 » Morgué , tu fumeras tantôt ;  
 » Et toi , Jérôme , prends Margot.  
 » Çtella des trois qui , la première ,  
 » Aura d'la mauvaise magniere ,  
 » Je l'écrasons , alle verra ;  
 » Ou le diable m'écrasera.  
 » Monfieux le marchand de cadence ,  
 » Vendez-nous une contredance ,  
 » Sur l'air d'un nouveau cotillon. »

Soudain il fort du violon ,  
 Qui , par sa forme singuliere ,

Avoit l'air d'une souris ,  
Des sons que les plus fermes rats  
Auroient pris pour des cris de chats.

Après la belle révérence ,  
On part en rond ; chacun s'élançe ,  
Saute & retombe avec grand bruit.  
Sous leurs pieds la terre gémit.  
La haine de Margot la fiere  
S'envole parmi la poussiere.  
Françoise n'est plus en courroux ,  
Ses yeux ont un éclat plus doux ;  
Nicole n'a plus de rancune :  
La paix entr'eux devient commune ;  
Même on les vit s'entre-baïser ,  
Quand ils furent faouls de danser.

L'heure de retourner au gîte  
Venant , pour eux , un peu trop vite ,  
Il fallut payer sur le champ ,  
Et , comme on dit , ficher le camp ;  
C'est , sans dire adieu , ce qu'ils firent ,  
Et de très-bonne humeur fortirent.  
Tous fix , se tenant sous le bras ,  
Alloient plus vite que le pas.

Pour moi , je pris une autre route ,  
Et , m'acheminant sans voir goutte ,  
J'arrivai , chez moi , plutôt qu'eux ,  
Tête pleine , & le ventre creux.



## C H A N T III.

LE travail, les soins, & la peine  
Furent faits pour la gent humaine :  
Il est des travaux différens,  
Selon les états & les rangs.  
Tout le monde ne peut pas naître  
Prince, Marquis, Richard, ou Maître ;  
Mais chacun vit de son métier :  
Vive celui de Maltotier !  
C'est où la bizarre Fortune,  
En suant, roule la pécune  
A la barbe des pauvres gens :  
Serons-nous toujours indigens ?  
Nous dont les labeurs d'une année  
N'acquitteroient point la journée  
Qu'un Sous-traitant passe à dormir ?  
Espérons tout de l'avenir.  
Mais, en attendant qu'il nous vienne  
Un fort heureux qui nous maintienne  
Dans un état toujours oisif,  
Il faut, moi, que, d'un air pensif,  
Je cherche & trouve, par ma plume,  
Le tabac que par jour je fume ;  
Car, non content d'être rimeur,  
J'ai le talent d'être fumeur.  
Il faut, pour la paix du ménage,  
Que Jean-Louis se mette en nage,



En travaillant au bois flotté ;  
 Que Jérôme , de son côté ,  
 Comme la Tulipe , d'un autre ;  
 Suivant les loix du saint Apôtre ,  
 Aillent chrétiennement chercher  
 De quoi dîner , souper , coucher ;  
 Que leurs femmes laborieuses ,  
 De vieux chapeaux fieres crieuſes ,  
 En gueulant , arpentent Paris ,  
 Pour aider leurs pauvres maris.

Lorsque leur Ange tutelaire  
 Les conduit vers un Inventaire ;  
 Pour elles c'est un coup du Ciel.  
 Un jour , sur le Pont Saint-Michel  
 Il s'en fit un. Elles s'y rendent.  
 En arrivant , elles entendent  
 A vingt sols la table de bois !  
 Une fois , deux fois , & trois fois ;  
 Adjugez. *Quoi donc ? qu'on adjuge ?*  
*Tout doucement , monsieur le Juge ,*  
 Dit Nicole ; *je mets deux sous. . .*  
 Par-dessus ? Où donc ? par-dessous ?  
*Tiens , veut-il pas gouailler le monde ?*  
*C'est dommage qu'on ne le tonde ,*  
*Car ses cheveux sont d'un beau blond.*  
 La mere , vous en sçavez long ,  
 Dit l'huissier ; emportez la table.  
*Eh ! mais vraiment , monsieur Capable !*  
 Reprend Margot , *chacun pour soi. . .*

*Eh ! par la saqueruë ! tais-toi ;  
 Dit François , en hauffant l'épaule ;  
 Laisse monfieur jouer son rôle :  
 Vas-tu gueuler jufqu'à demain ?  
 Note Maître ! allez votre train.*

Soudain , meubles de toute efpèce  
 Furent vendus pièce par pièce ;  
 Mais notez que chaque Achetant  
 Recevoit fon paquet comptant  
 De la part de nos trois Commeres :  
 Quiconque pouffoit les encheres  
 Un peu haut , étoit empoigné ,  
 Et s'en alloit le nez coigné ;  
 Témoin une jeune fringante ,  
 En mantelet , robe volante ,  
 En bonnet à grand papillon ,  
 Qui la danfa , mais tout du long.  
 Ce fait vaut bien qu'on le diftingue ;  
 C'est à propos d'une féringue ,  
 Qui , par elle , mife hors de prix ,  
 De François excita les cris.  
*C'est pour vous ! Gardez-la , dit-elle ;  
 Eh ! Margot. Vois donc ç'te d'moifelle !  
 Sa figure a , ma foi , bon air !  
 C'est un p'tit chef-d'œuvre de chair !  
 Parlez donc , la belle marchande ,  
 C'est-y pour laver votre viande  
 Que vous emportez ce bijou ?  
 Vous vous recurez plus d'un trou !*

Vous êtes une impertinente ;  
 Dit la Demoiselle tremblante ;  
 Cessez un propos clandestin.  
*Allez ! j' n'entendons pas l' latin ;*  
*La Belle , clandestin vous-même !*  
*Avec son visage à la crème !*  
*Et puis ses deux yeux mitonnés !*  
*Quoi donc qu'alle a dessous le nez ,*  
*Qu'est noir ? Monguiou ! c'est une mouche !*  
*Allez ! qu'un cent d' Suisses vous bouche !*  
*Pour le coup , mon chien de poulet ,*  
*C'est ben la mouche dans du lait.*  
*Quoi ! vous vous en allez , ma reine !*  
*Adieu , bel ange ! Ah ! la vilaine ,*  
*Qui donne à tetter à son cu !*  
*Allez , séringue ! ... Y penses-tu ,*  
*Dit Margot ? Veux-tu ben te taire ;*  
*Gueule de chien , v'là l' Commissaire. . . .*  
*Çà ! tu gouayes , c'est un abbé.*  
*Pargué ! va ! le v'là ben tumbé ,*  
*S'il vient pour nous ficher la gance !*

Mesdames , un peu de silence ;  
 Leur dit modestement l'huissier.  
 Ensuite il se met à crier :  
 Un jupon d'étamine noire ,  
 Qu'on prit d'abord pour de la moire ;  
 Tant les taches l'avoient ondé.  
 Margot , l'ayant bien regardé ,  
 Passe d'un fol. On le lui laisse,

Soudain l'abbé, fendant la presse,  
 Sur-offre de dix-huit deniers...  
*Bon! les offrez-vous tout entiers;*  
 Dit Margot faisant la grimace?  
*Par ma foi! Monsieux Boniface,*  
*Quand vous auriez quatre rabats,*  
*Vlà l'jupon; mais vous n'l'aurez pas.*  
*Vo' mantiau tombe par filandre!*  
*Au lieu d'acheter, faut vous vendre.*  
*Tnez, rapportez-vous-en à nous:*  
*A six blancs, l'abbé da deux sols!*  
*Le veux-tu prendre toi, Nicole?*  
*Qui? moi? tiens, je serois donc folle;*  
*Je perdriens moitié dessus.*  
*Françoise? & toi? ... ni moi non plus;*  
*Tu le gard'ras toi, je parie?*  
*Moi? j' n'avons pas d'ménagerie;*  
*Qu'en ferons-je donc? Dame! voi...?*  
*Voi toi-même; allons, parle.... Moi?*  
*J'en fais un heurtoir de grand' porte...?*  
*Et toi? moi? Que l'diable l'emporte;*  
*Il en fera son aumônier.*

L'Abbé, penaut comme un panier;  
 Dit: Vous êtes des harangeres;  
 Finissez, trio de Mégères...  
*Ménageres? quand je voulons:*  
*Avec ses souliers sans talons!*  
*L'v'là dans un bel équipage,*  
*Pour parler de note ménage!*



*C'est vrai! quoi qu'il vient nous prêcher?  
 Ne t'avise pas d'approcher;  
 Car le diable me caracole,  
 Si je ne t'applique une gnole;  
 Qui tiendrait chaud à ton grouin;  
 Diable de perroquet à foin!  
 Mousquetaire des piquepuces!  
 Jardin à poux, grenier à puces.*

Elles l'auroient mangé, si on  
 N'eut remis la vacation  
 A deux heures de relevée.  
 Ce n'étoit-là qu'une corvée  
 Pour nos trois femelles. Aussi  
 En revanche, l'après-midi,  
 Maints effets elles acheterent,  
 Puis chez elles s'en retournerent;  
 Où leurs trois maris cependant  
 Chopinoient en les attendant.

Les nipes, sur table posées,  
 Et les Commeres reposées,  
 Il fallut vuidier ou lotir,  
 Cela veut dire répartir  
 L'achat des meubles fait entr'elles;  
 Bon sujet à bonnes querelles.  
 Margot déjà commence par  
 Sauter sur la meilleure part:  
 C'étoit un rideau de fenêtre.  
*Tu laisseras ça-là, peut-être?*  
 Dit Françoise, *ou ben j'allons voir.*

Nicole qui le veut avoir ,  
 Aussi-bien que ses deux Compagnes ;  
 Dit : *Tu le vois , & tu le manges ;*  
*Mais v'là qu' est ben , restes-en là . . .*  
*Qui toi ! chaudiere à cervela !*  
*C'te vieille allumette sans souffre !*  
*Mon guieu ! v'là qu' alle ouvre son gouffre !*  
*Prenez garde , all' va m' avaler . . .*  
*Vas , tu fais ben de reculer ,*  
 Dit Margot , *contre ton chien d' homme ;*  
*Car sans ça , tiens , tu verrois comme*  
*J'équiperions ton cuir bouilli !*  
*Cadavre à moitié démoli !*  
*Vas , poivriere de Saint Côme ,*  
*Je me fiche de ton Jérôme :*  
 Alors , *fautant sur le rideau ,*  
 Elle en *arrache un grand lambeau ;*  
 Françoisse , *de son côté tire ,*  
 Et *tire tant , qu'elle déchire*  
 Même *portion que Margot :*  
 Nicole eut le *troisieme lot ,*  
 Non *sans vouloir faire le diable ;*  
 Mais Jean-Louis , *d'un air affable ,*  
*Voulant appaiser le débat ,*  
 Leur dit : *« Saqueurgué , queu Sabbat !*  
*» Tiens , femme , agonise ta goûle !*  
*» Crois-moi , mil' guieux , si t'étois soûle ;*  
*» J' dirois , eh ben ! c'est qu' alle a bu .*  
*» Finis donc . Un chien qu' est mordu*  
*» Mord l'autre itou , coûte qui coûte . »*  
 A ce conseil Jérôme *ajôte*

Son avis, & dit : « Écoutez.

» Pour un rien vous vous argottez.

» Quoi qui vous met tant en colere ?

» Des gnilles l'v'là ce qu'il faut faire.

» Faut les folir chez l' tapissier,

» Eh ! puis partager le pouffier.

» Copere, interrompt la Tulipe ;

» Je donnerois quasi ma pipe

» Pour être, comme toi, ch'nument

» Retors dans le capablement ;

» Tu dis ben, faut faire ç'te vente,

» Et drès demain dà, je m'en vante,

» Ou ben moi, je fiche à voyeau

» Les pots, les chenets, le rideau,

» Le lit, les femmes & la chambre. »

Lors tremblantes en chaque membre ;

Elles firent ce qu'on voulut ;

Et puis qui voulut boire but.

QUATRIÈME ET DERNIER CHANT.

ROMAINS, qu'êtes-vous devenus,

Vous à qui les mœurs, les vertus

Servirent long-temps de parure ?

Amis de la simple Nature,

Le Luxe, idole de Paris,

Étoit l'objet de vos mépris.

Votre sagesse, sans limite,

Ne mesuroit point le mérite

Au vain éclat de l'ornement ;

Et vous sçaviez également  
 Faire rougir ceux qui, sans place,  
 Sans dignités, avoient l'audace  
 De ressembler, par leur éclat,  
 A ceux qui gouvernoient l'État.  
 Mais ici, quelle différence !  
 On n'estime que l'apparence ;  
 Et c'est ce qui cause l'abus  
 Des états, des rangs confondus ;  
 C'est ce qui cause que Françoise,  
 Pour avoir l'air d'une Bourgeoise,  
 Vient de se donner un jupon  
 De satin rayé sur coton ;  
 Que Margot vient de faire emplette  
 D'une croix d'or, d'une grisette ;  
 Et que Nicole, en s'endettant,  
 Vient, à-peu-près, d'en faire autant.  
 Mais je les trouve pardonnables ;  
 Leurs dépenses sont convenables  
 Au motif de leur vanité,  
 Qu'on doit prendre du bon côté.  
 La nôce de Manon la Grippe,  
 Propre nièce de la Tulipe,  
 Cousine de Jérôme, & puis  
 Filleule enfin de Jean-Louis,  
 Mérite bien que la famille,  
 Pour lui faire honneur, fringue & brille ;  
 Mais, avant les plaisirs fringans,  
 On introduit, chez les parens,  
 Le Futur avec la Future ;  
 Et l'on parle avant de conclure.



Ma gnièce , dit Françoise , hé ben !  
 Et vous mon n'veu , ( car vous s'rez l' mien , )  
 Vous vous mariez , ça me semble ,  
 Pour afin d'être joints ensemble ;  
 Ça nous fera ben de l'honneur ;  
 Vous paroissez bon travayeur ;  
 Et ma gnièce est une vivante  
 Qui sçait se magnér . . . Ah ! ma tante !  
 Vous avez ben de la bonté . . .  
 Non mon n'veu , foi d' femme , en verté !  
 Vas , j' te connois , t'as du ménage ;  
 Et c'est ç' qu'il faut pour l' mariage .  
 Dame ! quand t'auras des enfans ,  
 Pour qu'ils soyont honnêtes gens ,  
 Devant eux n' faudra pas se battre ,  
 Jurer ni boire comme quatre ,  
 Ni riboter aveuq ç' t'ici ,  
 Pour faire enrager ton mari .  
 Tu m'entends ben , pas vrai ? . . . Sans doute ,  
 Dit Manon , & si j' vous écoute ,  
 Ma foi , c'est que je le veux ben ,  
 Avec vos beaux sermons de chien :  
 Semble t'-y pas qu'on vous ressemble ?  
 Allez , quand on za peur , on tremble . . .  
 Qui ! dit la tante , cul crotté ,  
 T'as ben de la glorieuseté !  
 Tu n'es qu'une petite gueuse !  
 Ta mere étoit une voleuse !  
 Et ton pere un croc . . . Parle donc ,  
 Dit Margot , diable de guenon !

Désuns mon Cousin, ma Cousine  
 Étions, près de toi, d' la farine,  
 Creuset à malédiction !  
 T'as donc l'enfer en pension  
 Dans ta chienne d'ame pourrie ?  
 Vieille anguille de la voirie !  
 Guenipe. . . . moi guenipe ? moi ?  
 Margot ! mon p'tit cœur ! bon pour toi,  
 Guenipe est le nom qu'on te garde.  
 J' n'avons point de fille bâtarde ;  
 Et flate-toi qu'un souteneur  
 N'a pas trempé dans note honneur.  
 Mouche-toi, va, car t'es morveuse ! . . .  
 A ces mots, Margot furieuse,  
 Grinçant les dents, roulant les yeux ;  
 Leve un poing ; mais entr'elles deux  
 Nicole adroitement se jette :  
 Allez, que l' diable vous vergette,  
 Leur dit-elle en les séparant !  
 Mais Margot, en se rapprochant,  
 Allonge & leve une main croche. . . .  
 A mesure qu'elle s'approche,  
 Nicole, en riant, la retient :  
 Margot, est-ce que ça convient ?  
 Un jour d' noce ! C'est enutile ;  
 Allons, r'mets-toi dans ton tranquille.  
 T'es brave femme, on sçait ben ça.  
 Ce mot de Brave l'appaisa ;  
 Même elle promit à Nicole  
 D'oublier tout, & tint parole.

Sur le champ on vint avertir  
 Qu'il étoit heure de partir.  
 On partit ; & la compagnie  
 A la belle cérémonie  
 Assista très-dévotement.  
 Le Notaire & le Sacrement  
 Ayant autorisé la fille  
 D'être femme , & d'avoir famille ,  
 Et George d'être son époux ,  
 Toute la bande au Pont-aux-Choux  
 S'en va , fans prendre de carosse ;  
 C'est pourtant le beau d'une nôce !  
 Mais , quand le moyen est petit ,  
 Et que l'on a grand appétit ,  
 Il faut se passer d'équipage.  
 On arrive donc. Grand tapage ,  
 Motivé par la bonne humeur ,  
 Fait l'éloge de chaque acteur :  
 Sur la table une nappe grise ,  
 Est , à l'instant , proprement mise ,  
 Et bientôt après le couvert.  
*Monseux , j'avons faim.* On les fert.  
 Les deux époux , selon l'usage ,  
 Sont placés au plus haut étage ;  
*Allons , Margot ; tien , passe , toi :*  
*Moi ? Quand t'auras passé... Pourquoi? ...*  
*Pourquoi ? parce que t'es la tante.*  
 Jérôme qui s'impatiente ,  
 Pour les faire cesser , leur dit :  
 » Morgué , tout ça se rafroidit ,

» Affifez-vous donc ; queux magnères  
 » Vous faut-il pas ben des prières  
 » Pour vous faire affir ? ... » *Mongnieu, non ;*  
*Nous y v'la-t'il pas ? ... Ah ! bon donc !*

On s'affied. Le vin , la bombance  
 Leur impose un joyeux silence.

Personne ne fert , chacun prend  
 Au plat ; & chaque coup de dent  
 Est enfoncé jusqu'à la garde.

L'une se jette sur la barde ,  
 L'autre sur le cochon de lait ,

Tandis que d'un fort gras poulet  
 Margot ne fait que trois bouchées.

Ses manchettes toutes tachées ,  
 Par la graisse qu'on voit dessus ,  
 Semblent des manchettes au jus.

Nicole , à qui le gosier bouffe ,

Dit : *Varsez à boire ; car j'étouffe. . . .*

*Eh ! pargué , dit Margot , prends-en ;*

*J'aim'rois autant être au carcan*

*Qu'auprès de toi ; car tu me soule. . . .*

*Eh ! va-t'en aux chiens , vilain moule.*

*As-tu peur que , pendant c'tems-là ,*

*On n' mange ton manger que v'là ?*

*Mais voyez c'te diable de gueule !*

*T'es bonne ; mais c'est pour toi seule ;*

*Car tu sçais la civilité*

*Comme un rien. A vote santé ,*

*Monsieur , madame la Mariée ? . . . .*

*« Ben obligé. » Ben obligée.*



Les *derechef*, de tous côtés,  
 Sont à rafades, ripostés :  
 Chacun crie à fendre la tête.  
 Françoise, qui toujours est prête  
 A faire entendre son caquet,  
 Veut crier plus haut : un hoquet  
 Lui coupe soudain la parole ;  
 Il redouble. *Oh!* lui dit Nicole,  
*Ne nous dégueule pas au nez,*  
*Toujours.* Jérôme lui dit : » T'nez,  
 » Pour qu' ça s' passe, buvez, Commere,  
 » C'est l' droit du jeu. . . » *Eh! ben, Copere,*  
*A cause d' ça, trinquons nous deux,*  
*Voulez-vous ?* « Pargué, si je l' veux !  
 » J' vous demande, si ça s' demande ?  
 » Puisque je n'avons pus de viande,  
 » Buvons d'autant. *Eh! Jean-Louis!*  
 » A boire ? Buvons, mes amis. »  
*Ah!* dit Nicole, ça m' rappelle  
*Note nôce; alle étoit ben belle.*  
*T'en souviens-tu, Jean-Louis?...* Qu'trop...  
*Qu'un diable t' emporte au galop;*  
*Que trop? voyez ç' vieux crocodile!*  
*Ah! l' brau meuble! Quand j'étois fille,*  
*Il v'noit cheux nous faire l' câlin;*  
*T'es ben heureux, double vilain,*  
*D'm'avoir; car, sans ça, la misere*  
*Auroit été ta cuisiniere.*

Au milieu du bruit qui se fait,  
 La Tulipe avint son briquet,

Le bat , en allongeant la lippe ,  
 Les écoute , & fume sa pipe.  
 Nicole poursuit son aigreur.  
 Son homme en rit de tout son cœur.  
 Ce rire insultant la désole.  
*Ah ! tu ris donc ! ris , belle idole :*  
*T'as raison , ris , oui , ris , va , chien ;*  
*Sur mon honneur , prends garde au tien....*  
 Françoise dit : *Quoi qu' tu t' tourmente ,*  
*Vas , t'es ben impatientante*  
*De v' nir comm' ça nous ahurir ;*  
*Finis.... Moi ? Je n' veux pas finir.*  
*Mais voyez un peu ç' te Simone ?*  
*L'ordre me plaît , mais quand je l' donne....*  
 » Oh ! dit Jérôme , point d' chagrin ,  
 » Aussi ben , v' là monfieux Crin-Crin.  
 » D' la joie ! Allons , pere la Fève ,  
 » Raclez-nous ça. » Chacun se leve ,  
 Et veut danser. Le couple heureux ,  
 D'un air tristement amoureux ,  
 Demande un menuet , & danse  
 Parfaitement hors de cadence :  
 Le Marié , triplant les pas ,  
 Ne sçait que faire de ses bras ;  
 Gestes , maintien , tout l'embarrasse.  
 Son épouse , avec même grace ,  
 D'un air légèrement balourd ,  
 Traîne le pied , & tourne court.  
 Soit qu'elle fût timide , ou fiere ,  
 Elle n'osoit pas la premiere

A son danseur donner la main ;  
 Et même , jusqu'au lendemain  
 Elle eût occupé le spectacle ,  
 Si sa tante , d'un ton d'oracle ;  
 N'eût dit : *Ma gnièce l'aime long ;*  
*C'est-y pour vous seule l'violon ?*  
*Dame ! c'est qu' vous n'avez qu'à dire ;*  
*Croyez-vous que j'ons des pieds d'cire ?*  
 A ces mots , le couple interdit  
 Finit pour faire place à huit.  
 Une joie épaisse & bruyante ,  
 En les fatiguant , les enchante :  
 Tout alloit bien. Quand des fareaux ;  
 Sur l'oreille ayant leurs chapeaux ,  
 Canne en main , cheveux en béquilles ;  
 Entrent sans façon ; & les drilles  
 Dansent sans en être priés.  
 D'abord l'oncle des mariés  
 S'oppose à leur effronterie.  
 » Vous n'êtes pas d' la copagnie ,  
 » Dit-il , fichez l' camp sans fracas . . .  
 » J'voulons danser . . . Ça ne s'ra pas ;  
 » Paix l' violon . . . Moi , j' veux qu'il joue . . .  
 » Si c'est vrai , que l' diable me roue , »  
 Dit Jérôme en gourmant l'un d'eux.  
 Celui-ci le prend aux cheveux.  
 Jean-Louis arrache la canne  
 Du second : « O gueux ! j' te trépanne ! »  
 Fli , flon. La Tulipe , à l'instant ,  
 Sans se gêner , toujours fumant ,

En faisit un à la cravate.  
 Le courroux des femmes éclate ;  
 Leurs ongles , leurs dents & leurs cris  
 Secondent leurs braves maris.  
 L'horreur s'empare de la sale ;  
 Et jamais , à nôce infernale ,  
 Il ne se fit un tel sabbat.  
 Enfin , dans le fort du combat ,  
 Un coup lancé sur la Tulipe ,  
 En cent morceaux brise sa pipe ;  
 De douleur il s'évanouit.  
 Son vainqueur le croit mort : il fût  
 Aussi-bien que ses camarades.  
 François , par ses embrassades ,  
 Rappelle la Tulipe en vain :  
 Il fallut dix verres de vin  
 Pour lui rendre la connoissance.  
 Il revient : un morne silence ,  
 De longs soupirs , des yeux distraits ,  
 Avant-coueurs de ses regrets ,  
 Expriment sa triste pensée.  
 » Ma pipe , dit-il , est cassée !  
 » Ma pipe est en bringue ! mil' guieux !  
 » Je l' vois ben , oui je l' vois d' mes yeux !!  
 » Quand j' pense , comme alle étoit noire !  
 » N'y pensons pus ; il faut mieux boire... »  
 Pour l'oublier , il se soûla ,  
 Et la scène finit par-là.

VADÉ.







LE  
 PORTE-FEUILLE  
 D'UN HOMME DE GOUT,  
 O U  
 L'ESPRIT  
 DE NOS MEILLEURS POËTES.

—————  
 L I V R E I X.

—————  
 P O È S I E S M O R A L E S.  
 —————

MÉPRIS DES VOLUPTÉS.

SOURCE délicieuse, en misere féconde,  
 Que voulez-vous de moi, flateuses Voluptés ?  
 Honteux attachemens de la chair & du monde,  
 Que ne me quittez-vous, quand je vous ai quittés ?  
 Allez, Honneurs, Plaisirs, qui me livrez la guerre ;  
 Toute votre félicité,

Sujette à l'instabilité,  
 En moins de rien tombe par terre ;  
 Et , comme elle a l'éclat du verre ,  
 Elle en a la fragilité.

Ainsi n'espérez pas qu'après-vous je soupire ;  
 Vous étalez en vain vos charmes impuissans ;  
 Vous me montrez en vain, par-tout ce vaste Empire,  
 Les ennemis de Dieu pompeux & florissans.  
 Il étale, à son tour, des revers équitables,  
 Par qui les Grands sont confondus ;  
 Et les glaives, qu'il tient pendus  
 Sur les plus fortunés coupables,  
 Sont d'autant plus inévitables,  
 Que leurs coups sont moins attendus.

P. CORNEILLE.

L'HORLOGE DE SABLE.

D'UN sable qui s'écoule au dedans de ce verre,  
 L'heure fuit le rapide cours ;  
 Elle nous avertit que bientôt, sur la terre,  
 Le Soleil va tracer le dernier de nos jours.  
 De l'homme infortuné la carrière infidelle  
 N'est qu'un tissu léger & d'heures & d'instans ;  
 Sa naissance au tombeau l'entraîne en peu de  
 tems :  
 Formé de la poussière, il s'écoule comme elle.

THIOLLIÈRE.

*L' I M P I E.*

J'AI vu l'Impie adoré sur la terre.  
 Pareil au cèdre , il portoit dans les cieuz  
 Son front audacieux.  
 Il sembloit à son gré gouverner le Tonnerre ;  
 Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus :  
 Je n'ai fait que passer ; il n'étoit déjà plus.

*RACINE.**UTILITÉ DE LA VERTU.*

ÉLEVÉ dans la vertu ,  
 Et malheureux avec elle ,  
 Je disois : A quoi sers-tu ,  
 Pauvre & stérile Vertu ?  
 Ta droiture & tout ton zèle ;  
 Tout compté , tout rabatu ,  
 Ne valent pas un fétu.  
 Mais , voyant que l'on couronne  
 Aujourd'hui le grand Pomponne ,  
 Aussi-tôt je me fuis tu.  
 A quelque chose elle est bonne.

*LE LABOUREUR.**L'ÉGALITÉ APRÈS LA MORT.*

Je songeois , cette nuit , que , de mal consumé ;  
 Côte à côte , d'un pauvre on m'avoit inhumé ,

Et que, n'en pouvant pas souffrir le voisinage ;  
 En Mort de qualité, je lui tins ce langage :  
 Retire-toi, coquin, va pourrir loin d'ici ;  
 Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.  
 Coquin, ce me dit-il, d'une arrogance extrême !  
 Va chercher tes coquins ailleurs, |coquin toi-même.  
 Ici tous sont égaux ; je ne te dois plus rien ;  
 Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien.

PATRIX.

LA VIE HEUREUSE.

MON fils, écoute, je te prie,  
 Ce qui fait une heureuse vie.  
 Point de chagrin, point de procès ;  
 Un feu qu'on n'éteigne jamais ;  
 Assez de bien acquis sans peine ;  
 Un air aisé, point de Climène ;  
 Des amis égaux, le corps fait ;  
 Être prudent sans être fin ;  
 Peu de devoirs, point de querelles ;  
 Peu de viandes, mais naturelles ;  
 Une femme de bonne humeur,  
 Mais, au fond, pleine de pudeur ;  
 Être complaisant & facile ;  
 Un sommeil pas long, mais tranquille ;  
 Être satisfait de son sort ;  
 Quel qu'il soit, ne s'en jamais plaindre ;  
 Et regarder venir la Mort  
 Sans la désirer ni la craindre.

BUSSE-RABUTTE.



SUR LE JEU.

LES plaisirs sont amers si-tôt qu'on en abuse ;  
 Il est bon de jouer un peu ;  
 Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.  
 Un Joueur , d'un commun aveu ,  
 N'a rien d'humain que l'apparence ;  
 Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense  
 D'être fort honnête homme & de jouer gros jeu.  
 Le desir de gagner, qui nuit & jour occupe ,  
 Est un dangereux aiguillon ;  
 Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,  
 On commence par être dupe ;  
 On finit par être frippon.

DESHOULIÈRES.

CHEMINS DE L'IMMORTALITÉ.

DEUX chemins différens, & presque aussi battus ;  
 Au Temple de Mémoire également conduisent.  
 Le nom de Pénélope & le nom de Titus ,  
 Avec ceux de Médée & de Néron s'y lisent.  
 Les grands Crimes immortalisent  
 Autant que les grandes Vertus.

La même.

LA VIEILLESSE.

ON cherche avec ardeur une médaille antique ;  
 D'un buste , d'un tableau le tems hausse le prix ;

Le Voyageur s'arrête à voir l'affreux débris  
 D'un cirque, d'un tombeau, d'un temple magni-  
 fique ;

Et pour notre vieillesse on n'a que du mépris.

*DESHOULIERES.*

---

*L'AMOUR-PROPRE.*

L'AMOUR-PROPRE est le plus sot des amours.  
 Cependant des erreurs il est la plus commune.  
 Quelque puissant qu'on soit en richesse, en crédit ;  
 Quelque mauvais succès qu'ait tout ce qu'on écrit ;  
 Nul n'est content de sa fortune,  
 Ni mécontent de son esprit.

*La même.*

---

*LA PRUDENCE HUMAINE.*

NON, rien n'est si trompeur, que la prudence  
 humaine.  
 Hélas ! presque toujours le détour qu'elle prend,  
 Pour nous faire éviter un malheur qu'elle attend,  
 Est le chemin qui nous y mène.

*La même.*

---

*VANITÉ DE LA SCIENCE.*

QUE l'esprit de l'homme est borné !  
 Quelque tems qu'il donne à l'étude,  
 Quelque pénétrant qu'il soit né,  
 Il ne sçait rien à fond, rien avec certitude.

De ténèbres, par lui, tout est environné.  
 La lumière, qui vient du sçavoir le plus rare,  
 N'est qu'un fatal éclair, un ardent qui l'égare.  
 Bien plus que l'ignorance elle est à redouter.

Longues erreurs qu'elle a fait naître,  
 Vous ne prouvez que trop, que chercher à con-  
 noître  
 N'est souvent qu'apprendre à douter,

*DESHOULIERES.*

---

*LES PALAIS DES ROIS.*

TOUTES les pompeuses maisons  
 Des Princes les plus adorables,  
 Ne sont que de belles prisons  
 Pleines d'illustres misérables.

*MAINARD.*

---

*L'INGRATITUDE.*

ON ne se souvient que du mal.  
 On ne voit qu'ingrats dans le monde.  
 L'injure se grave en métal;  
 Et le bienfait s'écrit sur l'onde.

*BARATON.*

---

*LA CORRUPTION DU SIECLE.*

CRAINS tout de ton ami; crains tout de ta maî-  
 tresse;  
 Il n'est plus de sincérité.  
 Le siècle est corrompu; l'on n'y voit que bassesse;

L'on n'y voit qu'infidélité.

La bonne foi n'est plus que foiblesse ou sottise ;

L'intérêt a rendu la trahison permise ;

L'honnête homme , l'homme de bien

Se fait une vertu facile :

Il ne sépare plus l'honnête de l'utile ;

Et , quand l'intérêt parle , il n'écoute plus rien.

Il contraint la raison d'entrer dans ce qu'il aime ;

Se livre à son penchant , sans l'avoir combattu ;

Et , ne pouvant monter jusques à la vertu ,

Il la fait descendre elle-même.

Un scélérat , qui voit que tout cède à ses vœux ,

Croit que les loix ne sont que pour les misérables ;

Que le malheur fait les coupables ,

Et qu'on n'est innocent , que lorsqu'on est heureux.

Selon le rang qu'on tient , le crime se mesure ;

Il change , chez les Grands , de nom & de nature ;

La justice , chez eux , n'est que raison d'État.

Les crimes sont permis en bonne Politique ;

Et toute leur noirceur disparoît à l'éclat

Que la Fortune communique.

Il faut pouvoir faillir pour pouvoir s'élever ;

Le bonheur ne suit plus la timide innocence.

Qui forme un grand dessein ne sçauroit l'achever ;

Que la vertu ne souffre un peu de violence.

Pour monter aux grandeurs , il faut avoir recours

A des ménagemens , à de lâches discours.

Chacun n'a pour objet , qu'une indigne avarice ;

Si votre ami vous sert , il vous vend son service ;

On croit de son devoir s'être bien acquitté



En montrant seulement un air de probité ;  
Le reste est inutile , & n'entre plus en compte.

Tout roule sous un beau dehors ;  
Et , pour mettre le cœur à couvert des remords ;  
On ne met que le front à couvert de la honte.

---

*MADAME DE LA VALIERE.*

DEUX grands Rois pour m'avoir se sont fait une  
guerre :

L'un est le Roi du Ciel , & l'autre de la terre :  
Le Roi du Ciel vainqueur me conduit en ce lieu.  
Quel bonheur est plus grand sur la terre & sur  
l'onde ,

Que de me voir enfin l'épouse d'un grand Dieu ;  
D'Amante que j'étois du plus grand Roi du monde !

---

*CONFIANCE DE L'HOMME SAGE.*

PLUS j'approche du terme , & moins je le redoute ;  
Sur des principes sûrs mon esprit affermi ,  
Content , persuadé , ne connoît plus le doute ;  
Je ne suis libertin , ni dévot à demi.

Exempt des préjugés , j'affronte l'imposture  
Des vaines superstitions ,  
Et me ris des préventions

De ces foibles esprits , dont la triste censure  
Fait un crime à la Créature

De l'usage des Biens que lui fit son Auteur ;

Et dont la pieuse fureur  
 Ose traiter, de chose impure,  
 Le remede que la Nature  
 Offre à l'ardeur des passions,  
 Quand d'une amoureuse piquure,  
 Nous sentons les émotions.

D'un Dieu, Maître de tout, j'adore la puissance.  
 La foudre est en ses mains; la terre est à ses pieds,  
 Les élémens humiliés  
 M'annoncent sa grandeur & sa magnificence.

Mers vastes, vous fuyez!

Et toi, Jourdain, dans tes grottes profondes,  
 Retournant sur tes pas, tu vas cacher tes ondes;  
 Tu frémis à l'aspect, tu fuis devant les yeux  
 D'un Dieu qui devant lui fait abaïsser les Cieux.  
 Mais, s'il est aux Mortels un Maître redoutable;  
 Est-il pour ses enfans de pere plus aimable?

C'est lui qui, se cachant sous des noms différens,  
 S'insinuant par-tout, anime la Nature,  
 Et dont la bonté sans mesure

Fait un cercle de biens de la course des ans;

Lui, de qui la féconde haleine,  
 Sous le nom de Zéphirs rappelle le Printems;  
 Ressuscite nos fleurs, & dans nos bois ramène  
 Le ramage & l'amour de cent oiseaux divers,  
 Qui de chantres nouveaux repeuplent l'Univers.  
 De Mercure tantôt empruntant le symbole,

Il dicte, en ses instructions,

L'art d'entraîner les Nations

Par le charme de la parole.

Sous le nom d'Apollon, il enseigne les arts.  
 Pour conserver nos biens & défendre nos villes ;  
 Il emprunte celui de Bellone & de Mars ;  
     Et , pour rendre nos champs fertiles ,  
     Et faire jaunir nos guérêts ,  
 Il se fert des présens & du nom de Cérés.  
 Après tant de bienfaits , quoi ! j'aurai l'insolence ;  
 Dans une mer d'erreurs plongé dès mon enfance ,  
 Par l'imbécille amas des Femmes , des Dévots ,  
 A cet Être parfait d'imputer mes défauts ;  
 D'en faire un Dieu cruel , vindicatif , colère ,  
 Capable de fureur , & même sanguinaire ;  
 Changeant de volonté ; réprouvant aujourd'hui  
 Ce peuple qui jadis seul par lui fut chéri ?  
 Je forme de cet Être une plus noble idée ;  
 Sur le front du soleil lui-même l'a gravée.  
 Immense , tout-puissant , équitable , éternel ,  
 Maître de tout , a-t-il besoin de mon autel ?  
 S'il est juste , faut-il , pour le rendre propice ;  
     Que j'aie teindre les ruisseaux ,  
     Dans l'offrande d'un sacrifice  
     Du sang innocent des taureaux ?  
 Dans le fond de mon cœur je lui bâtis un temple :  
 Prostré devant lui , j'adore sa bonté ,  
     Et ne vas point suivre l'exemple  
 Des Mortels insensés , de qui la vanité  
 Croit rendre assez d'honneur à la Divinité  
 Dans les grands monumens de leur magnificence ;  
     Témoins de leur extravagance ,  
     Bien plus que de leur piété.

Un esprit constant d'équité  
 Bannit loin de moi l'injustice ;  
 Et jamais ma noire malice  
 N'a fait pâlir la vérité ,  
 Ni, par quelque indigne artifice ;  
 Rompu les doux liens de la société.  
 Ainsi je ne crains point qu'un Dieu, dans sa colere ;  
 Me demande les biens, ou le sang de mon frere ;  
 Me reproche la veuve & l'orphelin pillé ;  
 Le pauvre, par ma main, de son champ dépouillé ;  
 Le viol du dépôt, ou l'amitié trahie ,  
 Ou par quelques forfaits la fortune envahie.  
 Ainsi, dans ce moment qui finira mes jours ,  
 Qu'il faudra te quitter, la Fare, & mes amours ;  
 Mon ame n'ira point, flottante, épouvantée ,  
 Peu sûre de sa destinée ,  
 D'Arnaud, ou d'Escobar implorer le secours ;  
 Mais, plein d'une douce espérance ,  
 Je mourrai dans la confiance  
 De trouver, au sortir de ce funeste lieu ,  
 Un asyle assuré dans le sein de mon Dieu.

CHAULIEU.

## INDIFFÉRENCE.

QUE rien ne nous embarrasse.  
 Et pourquoi tant de façons ?  
 Bonne fortune, ou disgrâce :  
 Elle passe, & nous passons.

 PELISSON.  
 MÊME



M Ê M E S U J E T.

Tu me vois sur le rivage ;  
 Pilote , & tu crains la mort ?  
 Va , suis ta course & ton sort.  
 Lorsque je faisois naufrage ,  
 D'autres arrivoient au port.

PELISSON.

---

M Ê M E S U J E T.

MILLE maux à la fois vous déclarent la guerre ;  
 Mortels ; la vie est courte , & bientôt finira.  
 Aujourd'hui vous couvrez la terre ;  
 Demain elle vous couvrira.

LE BRUN.

---

CRITIQUE DES VOYAGES.

DÉJA nous avons vu le Danube inconstant ;  
 Qui , tantôt Catholique , & tantôt Protestant ,  
 Sert Rome & Luther de son onde ;  
 Et qui , comptant après pour rien  
 Le Romain , le Luthérien ,  
 Finit sa course vagabonde  
 Par n'être pas même Chrétien :  
 Rarement , à courir le Monde ,  
 On devient plus homme de bien.

DES MARAIS.

---

*LA LOI ET LA NATURE.*

Si l'instinct & l'amour, par des effets contraires,  
 Ont également attaché,  
 L'un, tant de plaisir au péché,  
 L'autre, des peines si sévères;  
 Sans doute, ou la Nature est imparfaite en foi,  
 Qui nous donne un penchant que condamne la loi;  
 Ou la loi doit passer pour une loi trop dure,  
 Qui condamne un penchant que donne la Nature.

*DES MARAIS.*

---

*L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS.*

Tu vois, sage Ariston, d'un œil d'indifférence,  
 La Grandeur tyrannique & la fiere Opulence;  
 Tes yeux d'un faux éclat ne sont point abusés.  
 Ce Monde est un grand bal, où des fous déguisés,  
 Sous les risibles noms d'Éminence & d'Altesse,  
 Pensent enfler leur être, & hausser leur bassesse.  
 En vain des vanités l'appareil nous surprend.  
 Les Mortels sont égaux; leur masque est différent.  
 Nos cinq sens imparfaits, donnés par la Nature;  
 De nos biens, de nos maux, sont la seule mesure.  
 Les Rois en ont-ils six? Et leur ame & leur corps  
 Sont-ils d'une autre espece? Ont-ils d'autres res-  
 forts?

C'est du même limon que tous ont pris naissance;

Dans la même foiblesse ils traînent leur enfance :  
Et le riche & le pauvre, & le foible & le fort ,  
Vont tous également des douleurs à la mort.

Eh quoi ! me dira-t-on , quelle erreur est la vôtre ?  
N'est-il aucun état plus fortuné qu'un autre ?  
Le Ciel a-t-il rangé les Mortels au niveau ?  
La femme d'un Commis , courbé sur son bureau ;  
Vaut-elle une Princesse auprès du thrône assise ?  
N'est-il pas plus plaisant, pour tout homme d'église,  
D'orner son front tondu d'un chapeau rouge , ou  
verd ,

Que d'aller, d'un vil froc obscurément cōvert ;  
Recevoir, à genoux , après Laude , ou Matine ,  
De son Prieur cloîtré vingt coups de discipline ?  
Sous un triple mortier n'est-on pas plus heureux ;  
Qu'un Clerc enseveli dans un greffe poudreux ?  
Non ; Dieu seroit injuste ; & la sage Nature  
Dans ses dons partagés garde plus de mesure.  
Pense-t-on qu'ici-bas son aveugle faveur ,  
Au char de la Fortune attache le bonheur ?  
Un jeune Colonel a souvent l'impudence  
De passer, en plaisir, un Maréchal de France.  
Être heureux comme un Roi, dit le peuple hêbété !  
Hélas ! pour le bonheur que fait la Majesté ?  
En vain sur ses grandeurs un Monarque s'appuie.  
Il gémit quelquefois , & bien souvent s'ennuie.  
Son favori sur moi jette à peine un coup d'œil.  
Animal composé de bassesse & d'orgueil ,  
Accablé de dégoûts , en inspirant l'envie ,  
Tour-à-tour on t'encense , & l'on te calomnie.

Parle ! qu'as-tu gagné dans la Chambre du Roi ?  
Un peu plus de flateurs , & d'ennemis que moi.

Sur les énormes tours de notre Observatoire ,  
Un jour , en consultant leur céleste grimoire ,  
Des enfans d'Uranie un essaim curieux ,  
D'un tube de cent pieds , braqué contre les Cieux ,  
Observoit les secrets du Monde planétaire.  
Un Rustre s'écria : Ces Sorciers ont beau faire ,  
Les Astres sont pour nous , aussi-bien que pour  
eux ,

On en peut dire autant du secret d'être heureux.  
Le Simple , l'Ignorant , pourvu d'un instinct sage ,  
En est tout aussi près , au fond de son Village ,  
Que le Fat important qui pense le tenir ,  
Et le triste Sçavant qui croit le définir.

On dit , qu'avant la boîte apportée à Pandore ,  
Nous étions tous égaux ; nous le sommes encore.  
Avoir les mêmes droits à la félicité ,  
C'est , pour nous , la parfaite & seule égalité.  
Vois-tu , dans ces vallons , ces esclaves champêtres ,  
Qui creusent ces rochers , qui vont fendre ces  
hêtres ;

Qui détournent ces eaux ; qui , la bêche à la main ,  
Fertilisent la terre , en déchirant son sein ?  
Ils ne sont point formés sur le brillant modèle  
De ces Pasteurs galans qu'a chantés Fontenelle :  
Ce n'est point Timarette , & le tendre Tircis ,  
De roses couronné , sous des myrtes assis ,  
Entretenant leurs noms sur l'écorce des chênes ,  
Yantant avec esprit leurs plaisirs & leurs peines ;



C'est Pierrot; c'est Colin, dont le bras vigoureux  
Soulève un char tremblant dans un fossé bourbeux,  
Perrette, au point du jour, est aux champs la pre-  
miere.

Je les vois haletans, & couverts de poussiere,  
Braver, dans ces travaux, chaque jour répétés,  
Et le froid des hivers, & le feu des étés.

Ils chantent cependant : leur voix fausse & ruf-  
tique,

Gaiment de Pellegrin détonne un vieux Cantique.

La paix, le doux sommeil, la force, la santé,

Sont le fruit de leur peine & de leur pauvreté.

Si Colin voit Paris, ce fracas de merveilles,

Sans rien dire à son cœur, assourdit ses oreilles :

Il ne desire point ces plaisirs turbulens ;

Il ne les conçoit pas ; il regrette ses champs ;

Dans ces champs fortunés l'Amour même l'ap-  
pelle :

Et, tandis que Damis, courant de Belle en Belle ;

Sous des lambris dorés, & vernis par Martin,

Des intrigues du tems composant son destin,

Dupé par sa Maîtresse, & haï par sa femme,

Prodigue à vingt Beautés ses chansons & sa  
flamme,

Quitte Eglé qui l'aimoit, pour Cloris qui le fuit,

Et prend pour volupté le scandale & le bruit ;

Colin, plus vigoureux, & pourtant plus fidelle,

Revole vers Lisette en la saison nouvelle.

Il vient, après trois mois de regrets & d'ennui ;

Lui présenter des dons aussi simples que lui.

Il n'a point à donner ces riches bagatelles,  
 Qu'Hébert vend à crédit pour tromper tant de  
 Belles.

Sans tous ces riens brillans, il peut toucher un  
 cœur ;

Il n'en a pas besoin : c'est le fard du bonheur.

L'aigle fiere & rapide, aux ailes étendues ;  
 Suit l'objet de sa flamme, élançé dans les nuës.  
 Dans l'ombre des vallons le taureau bondissant  
 Cherche, en paix, sa genisse, & plaît en mugif-  
 fant.

Au retour du Printems la douce Philomèle  
 Attendrit, par ses chants, sa compagne fidèle ;  
 Et du sein des buissons, le moucheron léger  
 Se mêle, en bourdonnant, aux insectes de l'air.  
 De son être content, qui d'entr'eux s'inquiète  
 S'il est quelqu'autre espèce, ou plus ou moins par-  
 faite ?

Et qu'importe à mon sort, à mes plaisirs présens,  
 Qu'il soit d'autres Heureux, qu'il soit des biens  
 plus grands ?

Mais, quoi ! Cet indigent, ce mortel famé-  
 lique,

Cet objet dégoûtant de la pitié publique,  
 D'un cadavre vivant traînant le reste affreux ;  
 Respirant pour souffrir, est-il un homme heureux ?  
 Non, sans doute ; & Thamas qu'un esclave dé-  
 thrône,

Ce Visir déposé, ce Grand qu'on emprisonne,  
 Ont-ils des jours fereins, quand ils sont dans les  
 fers ?

Tout état a ses maux , tout homme a ses revers.  
 Moins hardi dans la paix , plus actif dans la guerre,  
 Charle auroit sous ses loix retenu l'Angleterre ,  
 Et Dufrédi , plus sage , & moins dissipateur ,  
 Ne fût point mort de faim , digne mort d'un auteur.  
 Tout est égal enfin : la Cour a ses fatigues ;  
 L'Église a ses combats : la guerre a ses intrigues ;  
 Le mérite modeste est souvent obscurci.  
 Le malheur est par-tout , mais le bonheur aussi.  
 Ce n'est point la grandeur , ce n'est point la bas-  
 fesse ;

Le bien , la pauvreté , l'âge mûr , la jeunesse ,  
 Qui fait , ou l'infortune , ou la félicité.

Jadis le pauvre Irus , honteux & rebuté ,  
 Contemplant de Crésus l'orgueilleuse opulence ,  
 Murmuroit hautement contre la Providence.

Que d'honneurs , disoit-il ! que d'éclat ! que de  
 bien !

Que Crésus est heureux ! Il a tout , & moi rien ,  
 Comme il disoit ces mots , une armée en furie  
 Attaque , en son palais , le tyran de Carie.

De ses vils courtisans il est abandonné :

Il fuit ; on le poursuit : il est pris , enchaîné ;

On pille ses thrésors ; on ravit ses maîtresses :

Il pleure ; il apperçoit , au fort de ses détresses ,

Irus , le pauvre Irus , qui , parmi tant d'horreurs ,

Sans songer aux Vaincus , boit avec les Vain-  
 queurs.

O Jupiter , dit-il ! ô fort inexorable !

Irus est trop heureux ; je suis seul misérable.

Ils se trompoient tous deux ; & nous nous trompons tous.

Ah ! du destin d'autrui ne soyons point jaloux.

Gardons-nous de l'éclat qu'un faux dehors imprime :

Tous les cœurs sont cachés ; tout homme est un abîme.

La joie est passagere ; & le rire est trompeur.

Hélas ! où donc chercher, où trouver le bonheur ?

En tout lieu , en tout tems , dans toute la nature ,

Nulle part , tout entier ; par-tout , avec mesure ,

Et partout passager , hors dans son seul Auteur.

Il est semblable au feu , dont la douce chaleur

Dans chaque autre élément en secret s'insinuë ;

Descend dans les rochers , s'éleve dans la nuë ,

Va rougir le corail dans le sable des mers ,

Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hivers.

Le Ciel , en nous formant , mêlangea notre vie

De desirs , de dégoûts , de raison , de folie ,

De momens de plaisir , & de jours de tourmens.

De notre être imparfait , voilà les élémens.

Ils composent tout l'homme ; ils forment son essence ;

Et Dieu nous pesa tous dans la même balance.

VOLTAIRE.

*SUR LE SUJET PRÉCÉDENT.*

D'ADAM nous sommes tous enfans ;

La chose en est connue ;

Et que tous nos premiers parens

Ont mené la charrue.



Mais, las de cultiver enfin  
 La terre labourée,  
 L'un a dételé le matin,  
 L'autre l'après-dinée.

DANCHET.

DE LA LIBERTÉ.

DANS le cours de nos ans, étroit & court pas-  
 sage,

Si le bonheur, qu'on cherche, est le prix du vrai  
 Sage,

Qui pourra me donner ce trésor précieux ?  
 Dépend-il de moi-même ? Est-ce un présent des  
 Cieux ?

Est-il, comme l'esprit, la beauté, la naissance,  
 Partage indépendant de l'humaine prudence ?  
 Suis-je libre en effet ? Ou mon ame & mon corps  
 Sont ils d'un autre agent les aveugles ressorts ?  
 Enfin ma volonté, qui me meut, qui m'entraîne,  
 Dans le palais de l'ame est-elle esclave, ou reine ?

Obscurément plongé dans ce doute cruel,  
 Mes yeux, chargés de pleurs, se tournoient vers  
 le Ciel,

Lorsqu'un de ces Esprits, que le souverain Être  
 Plaça près de son thrône, & fit pour le connoître,  
 Qui respirent dans lui, qui brûlent de ses feux,  
 Descendit jusqu'à moi de la voûte des Cieux ;  
 Car on voit quelquefois ces Fils de la Lumière,  
 Éclairer d'un Mondain l'ame simple & grossière,  
 Et fuir obstinément tout Docteur orgueilleux,

Qui, dans sa chaire assis, pense être au-dessus  
d'eux,

Et, le cerveau troublé des vapeurs d'un système,  
Prend ces brouillards épais pour le jour du Ciel  
même.

Écoute, me dit-il, prompt à me consoler,  
Ce que tu peux entendre, & qu'on peut révéler;  
J'ai pitié de ton trouble; & ton ame sincère,  
Puisqu'elle sçait douter, mérite qu'on l'éclaire.  
Oui, l'homme, sur la terre, est libre ainsi que moi;  
C'est le plus beau présent de notre commun Roi.  
La liberté, qu'il donne à tout être qui pense,  
Fait des moindres esprits & la vie & l'essence.  
Qui conçoit, veut, agit, est libre en agissant;  
C'est l'attribut divin de l'Être tout-puissant.  
Il en fait un partage à ses enfans qu'il aime.  
Nous sommes ses enfans, des ombres de lui-même.  
Il connut; il voulut; & l'Univers naquit:  
Ainsi, lorsque tu veux, la matiere obéit.  
Souverain sur la terre, & Roi par la pensée;  
Tu veux, & sous tes mains la Nature est forcée.  
Tu commandes aux Mers, au souffle des Zéphyr;  
A ta propre pensée, & même à tes desirs.  
Ah! sans la liberté, que seroient donc nos ames?  
Mobiles, agités par d'invisibles flâmes,  
Nos vœux, nos actions, nos plaisirs, nos dégoûts;  
De notre être, en un mot, rien ne seroit à nous.  
D'un Artisan suprême impuissantes machines,  
Automates pensans, mûs par des mains divines,  
Nous serions à jamais de mensonge occupés,

Vils instrumens d'un Dieu qui nous auroit trompés.

Comment, sans liberté, ferions-nous ses images ?

Que lui reviendrait-il de ses brutes ouvrages ?

On ne peut donc lui plaire ; on ne peut l'offenser ;

Il n'a rien à punir, rien à récompenser.

Dans les Cieux, sur la terre, il n'est plus de justice.

Pucelle est sans vertu, Des Fontaines sans vice.

Le destin nous entraîne à nos affreux penchans,

Et ce chaos du Monde est fait pour les méchans.

L'oppresser insolent, l'usurpateur avare,

Cartouche, Miriweis, ou tel autre Barbare ;

Plus coupable enfin qu'eux, le Calomniateur

Dira : Je n'ai rien fait ; Dieu seul en est l'auteur ;

Ce n'est pas moi ; c'est lui qui manque à ma parole ;

Qui frappe par mes mains, pille, brûle, viole.

C'est ainsi que le Dieu de justice & de paix,

Seroit l'auteur du trouble, & le Dieu des forfaits.

Les tristes Partisans de ce Dogme effroyable

Diroient-ils rien de plus, s'ils adoroient le diable ?

J'étois, à ce discours, tel qu'un homme enyvré,

Qui s'éveille en sursaut, d'un grand jour éclairé,

Et dont la clignotante & débile paupière

Lui laisse encore à peine entrevoir la lumière.

J'osai répondre enfin, d'une timide voix :

Interprète sacré des éternelles Loix,

Pourquoi, si l'homme est libre, a-t-il tant de foiblesse ?

Que lui sert le flambeau de sa vaine sagesse ?

Il le fuit, il s'égaré ; & , toujours combattu ;  
 Il embrasse le crime en aimant la vertu.  
 Pourquoi ce Roi du Monde , & si libre & si sage ;  
 Subit-il si souvent un si dur esclavage ?

L'Esprit consolateur à ces mots répondit :  
 Quelle douleur injuste accable ton esprit ?  
 La liberté , dis-tu , t'est quelquefois ravie :  
 Dieu te la devoit-il immuable , infinie ,  
 Égale en tout état , en tout tems , en tout lieu ?  
 Tes destins sont d'un homme ; & tes vœux sont  
 d'un Dieu.

Quoi ! dans cet Océan , cet atome , qui nage ,  
 Dira : L'immensité doit être mon partage.  
 Non , tout est foible en toi , changeant & limité ;  
 Ta force , ton esprit , tes talens , ta beauté.  
 La Nature , en tout sens , a des bornes prescrites ;  
 Et le pouvoir humain feroit seul sans limites ?  
 Mais , dis-moi , quand ton cœur , formé de passions ,  
 Se rend , malgré lui-même , à leurs impressions ;  
 Qu'il sent , dans ses combats , sa liberté vaincue ;  
 Tu l'avois donc en toi , puisque tu l'as perdue ?  
 Une fièvre brûlante , attaquant tes ressorts ,  
 Vient , à pas inégaux , miner ton foible corps.  
 Mais , quoi ! par ce danger , répandu sur ta vie ,  
 Ta santé pour jamais n'est point anéantie.  
 On te voit revenir des portes de la mort ,  
 Plus ferme , plus content , plus tempérant , plus  
 fort.  
 Connois mieux l'heureux don que ton chagrin ré-  
 clame.



La liberté, dans l'homme, est la fanté de l'ame.  
 On la perd quelquefois : la soif de la grandeur,  
 La colere, l'orgueil, un amour suborneur,  
 D'un desir curieux les trompeuses faillies ;  
 Hélas ! combien le cœur a-t-il de maladies ?  
 Mais contre leurs assauts tu seras raffermi :  
 Prends ce livre sensé, consulte cet ami.  
 (Un ami, don du Ciel, est le vrai bien du Sage.)  
 Voilà l'Helvétius, le Silva, le Vernage,  
 Que le Dieu des Humains, prompt à les secourir,  
 Daigne leur envoyer, sur le point de périr.  
 Est-il un seul Mortel, de qui l'ame insensée,  
 Quand il est en péril, ait une autre pensée ?  
 Vois de la liberté cet ennemi mutin,  
 Aveugle partisan d'un aveugle destin.  
 Entends comme il consulte, approuve, ou déli-  
     bère ;  
 Entends de quel reproche il couvre un adver-  
     saire ;  
 Vois comment d'un rival il cherche à se venger ;  
 Comme il punit son fils, & le veut corriger.  
 Il le croyoit donc libre. Oui, sans doute ; & lui-  
     même  
 Dément, à chaque pas, son funeste systême.  
 Il mentoit à son cœur, en voulant expliquer  
 Ce dogme absurde à croire, absurde à pratiquer.  
 Il reconnoît en lui le sentiment qu'il brave.  
 Il agit comme libre, & parle comme esclave.  
 Sûr de ta liberté, rapporte à son Auteur  
 Ce don que sa bonté te fit pour ton bonheur.

Commande à ta raison d'éviter ces querelles ;  
 Des tyrans de l'esprit disputes immortelles.  
 Ferme en tes sentimens , & simple dans ton cœur ;  
 Aime la vérité ; mais pardonne à l'erreur.  
 Fui les emportemens d'un zèle atrabilaire :  
 Ce mortel, qui s'égare, est un homme, est ton frère ;  
 Sois sage pour toi seul , compatissant pour lui :  
 Fais ton bonheur enfin par le bonheur d'autrui.

Ainsi parloit la voix de ce Sage suprême :  
 Ses discours m'élevoient au-dessus de moi-même.  
 Falloit lui demander , indiscret dans mes vœux ,  
 Des secrets réservés pour les Peuples des Cieux :  
 Ce que c'est que l'esprit , l'espace , la matiere ,  
 L'éternité , le tems , le ressort , la lumiere ?  
 Étranges questions , qui confondent souvent  
 Le profond s'Gravesande , & le subtil Mairan ,  
 Et qu'expliquoit en vain , dans ses doctes chimères,  
 L'Auteur des Tourbillons , que l'on ne croit plus  
 guères.

Mais déjà , s'échappant à mon œil enchanté ,  
 Il voloit au séjour où luît la Vérité.  
 Il n'étoit pas , vers moi , descendu pour m'ap-  
 prendre  
 Les secrets du Très-Haut , que je ne puis com-  
 prendre ;  
 Mes yeux d'un plus grand jour auroient été blessés ;  
 Il m'a dit : Sois heureux ; il m'en a dit assez.

VOLTAIRE.



DE L'ENVIE.

Si l'homme est créé libre , il doit se gouverner :  
Si l'homme a des tyrans , il les doit détourner.

On ne le sçait que trop ; ces tyrans sont les vices.  
Le plus cruel de tous , dans ses sombres caprices ,  
Le plus lâche à la fois , & le plus acharné ,  
Qui plonge , au fond du cœur , un trait empoi-  
sonné ,

Ce bourreau de l'esprit , quel est-il ? C'est l'Envie.  
L'Orgueil lui donna l'être au sein de la Folie ;  
Rien ne peut l'adoucir ; rien ne peut l'éclairer :  
Quoiqu'enfant de l'Orgueil , il craint de se mon-  
trer.

Le mérite étranger est un poids qui l'accable ;  
Semblable à ce Géant , si connu dans la Fable ,  
Triste ennemi des Dieux , par les Dieux écrasé ;  
Lançant en vain les feux dont il est embrasé ,  
Il blasphème , il s'agite en sa prison profonde :  
Il croit pouvoir donner des secouffes au Monde ;  
Il fait trembler l'Etna , dont il est oppressé ;  
L'Etna sur lui retombe ; il en est terrassé.

J'ai vu des Courtisans , yvres de fausse gloire ,  
Détester , dans Villars , l'éclat de la Victoire.  
Ils haïssioient le bras qui faisoit leur appui.

Il combattoit pour eux ; ils parloient contre lui.

Ce Héros eut raison , quand , cherchant les ba-  
tailles ,

Il disoit à LOUIS : Je ne crains que Versailles ;

Contre vos ennemis je marche sans effroi :  
 Défendez-moi des miens ; ils sont près de mon  
 Roi.

Cœurs jaloux ! à quels maux êtes-vous donc  
 en proie ?

Vos chagrins sont formés de la publique joie.  
 Convives dégoûtés, l'aliment le plus doux,  
 Aigri par votre bile, est un poison pour vous.  
 O vous ! qui de l'honneur entrez dans la carrière,  
 Cette route à vous seul appartient-elle entière ?  
 N'y pouvez-vous souffrir les pas d'un concurrent ?  
 Voulez-vous ressembler à ces Rois d'Orient,  
 Qui de l'Asie esclave oppresseurs arbitraires,  
 Pensent ne bien régner qu'en étranglant leurs frères.

Lorsqu'aux Jeux du Théâtre, écueil de tant  
 d'esprits,

Une affiche nouvelle entraîne tout Paris ;  
 Quand Dufrêne, & Goffin, d'une voix attendrie,  
 Font parler Orosmane, Alzire, Zénobie,  
 Le Spectateur content, qu'un beau trait vient  
 faire,

Laisse couler des pleurs, enfans de son plaisir :  
 Rufus désespéré, que ce plaisir outrage,  
 Pleure aussi dans un coin ; mais ses pleurs sont de  
 rage.

Hé bien ! pauvre affligé, si ce fragile honneur,  
 Si ce bonheur d'un autre a déchiré ton cœur,  
 Mets du moins à profit le chagrin qui t'anime :  
 Mérite un tel succès, compose, efface, lime.  
 Le Public applaudit aux vers du Glorieux ;



Est-ce un affront pour toi? Courage; écris; fais mieux;

Mais garde-toi sur-tout, si tu crains les Critiques,  
D'envoyer à Paris tes *Aïeux chimériques*.

Ne fais plus grimacer tes odieux portraits  
Sous des crayons grossiers, pillés chez Rabelais.  
Tôt ou tard on condamne un Rimeur satyrique,  
Dont la moderne Muse emprunte un air gothique;  
Et, dans un vers forcé, que surcharge un vieux  
mot,

Couvre son peu d'esprit des phrases de Marot.  
Ce jargon dans un Conte est encor supportable;  
Mais le vrai veut un air, un ton plus respectable.  
Si tu veux, faux Dévot, séduire un sot Lecteur,  
Au miel d'un froid Sermon mêle un peu moins d'ai-  
greur:

Que ton jaloux orgueil parle un plus doux lan-  
gage:

Singe de la vertu, masque mieux ton visage.  
La gloire d'un rival s'obstine à t'outrager;  
C'est, en le surpassant, que tu dois t'en venger.  
Érige un monument plus haut que son trophée;  
Mais pour siffler Rameau, l'on doit être un Or-  
phée;

Il faut être Pŷché pour censurer Vénus.  
Eh! pourquoi censurer? Quel triste & vain abus!  
On ne s'embellit point, en blâmant sa rivale.  
Qu'a servi, contre Bayle, une infâme cabale.  
Par le fougueux Jurieu, Bayle persécuté,  
Sera des bons esprits à jamais respecté;  
Et le nom de Jurieu, son Rival fanatique,

N'est aujourd'hui connu que par l'horreur publique.

Souvent, dans ses chagrins, un misérable auteur  
 Descend au rôle affreux de calomniateur.  
 Au lever de Séjan, chez Nestor, chez Narcisse,  
 Il distille, à longs traits, son absurde malice.  
 Pour lui tout est scandale, & tout impiété.  
 Assurer que ce Globe, en sa course emporté,  
 S'élève à l'Équateur, en tournant sur lui-même,  
 C'est un raffinement d'erreur & de blasphême.  
 Malbranche est Spinosiste; & Locke, en ses Écrits,  
 Du poison d'Épicure infecte les esprits.  
 Pope est un scélérat, de qui la plume impie  
 Ose vanter de Dieu la clémence infinie,  
 Qui prétend follement, ô le mauvais Chrétien!  
 Que Dieu nous aime tous, & qu'ici tout est bien.

Cent fois plus malheureux, & plus infâme encore,

Est ce Frippier d'Écrits, que l'intérêt dévore,  
 Qui vend au plus offrant son encre & ses fureurs;

Méprisable en son goût, détestable en ses mœurs;  
 Médifant, qui se plaint des brocards qu'il essuie,  
 Satyrique ennuyeux, disant que tout l'ennuie;  
 Criant que le bon goût s'est perdu dans Paris;  
 Et le prouvant très-bien, du moins par ses Écrits.  
 On peut à Despréaux pardonner la satyre;  
 Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.  
 Le miel, que cette Abeille avoit tiré des fleurs,  
 Pouvoit de sa piquure adoucir les douleurs.

Mais pour un lourd Frélon , méchamment imbécile ,

Qui vit du mal qu'il fait , & nuit fans être utile ,  
On écrase à plaisir cet insecte orgueilleux ,  
Qui fatigue l'oreille , & qui choque les yeux.  
Quelle étoit votre erreur , ô vous ! Peintres vulgaires !

Vous , Rivaux clandestins , dont les mains téméraires ,

Dans ce cloître où Bruno semble encore respirer ,  
Par une lâche envie ont pu défigurer  
Du Zeuxis des François les sçavantes peintures.  
L'honneur de son pinceau s'accrut par vos injures :  
Ces lambeaux déchirés en sont plus précieux ;  
Ces traits en sont plus beaux , & vous plus odieux :

Détestons à jamais un si dangereux vice.

Ah ! qu'il nous faut chérir ce trait plein de justice ;  
D'un Critique modeste , & d'un vrai Bel-esprit ,  
Qui , lorsque Richelieu follement entreprit  
De rabaisser du Cid la naissante merveille ,  
Tandis que Chapelain osoit juger Corneille ,  
Chargé de condamner cet ouvrage imparfait ,  
Dit , pour tout jugement : Je voudrois l'avoir fait :  
C'est ainsi qu'un grand cœur sçait penser d'un grand homme.

A la voix de Colbert , Bernini vint de Rome ;  
De Perrault , dans le Louvre , il admira la main.  
Ah ! dit-il , si Paris renferme dans son sein  
Des travaux si parfaits , un si rare génie ,  
Falloit-il m'appeller du fond de l'Italie ?

Voilà le vrai Mérite. Il parle avec candeur ;  
 L'Envie est à ses pieds , la Paix est dans son cœur.  
 Qu'il est grand ! qu'il est doux de se dire à soi-même :

Je n'ai point d'ennemis ; j'ai des rivaux que j'aime ;  
 Je prends part à leur gloire , à leurs maux , à leurs biens ;

Les arts nous ont unis ; leurs beaux jours sont miens.

C'est ainsi que la terre , avec plaisir , rassemble  
 Ces chênes , ces sapins qui s'élevent ensemble :  
 Un suc toujours égal est préparé pour eux ;  
 Leur pied touche aux enfers ; leur cime est dans  
 - les Cieux :

Leur tronc inébranlable , & leur pompeuse tête ,  
 Résiste , en se couchant , aux coups de la tempête.  
 Ils vivent l'un par l'autre ; ils triomphent du tems ,  
 Tandis que , sous leur ombre , on voit de vils serpens

Se livrer , en sifflant , des guerres intestines ,  
 Et de leur sang impur arroser leurs racines.

VOLTAIRE.

*DE LA MODÉRATION EN TOUT.*

TOUT vouloir est d'un fou ; l'excès est son partage ;

La modération est le trésor du Sage.

Il sçait régler ses goûts , ses travaux , ses plaisirs ,  
 Mettre un but à sa course , un terme à ses desirs.



Nul ne peut avoir tout : l'amour de la science  
 A guidé ta jeunesse au sortir de l'enfance ;  
 La Nature est ton livre ; & tu prétends y voir  
 Moins ce qu'on a pensé , que ce qu'il faut sçavoir ?  
 La raison te conduit ; avance à sa lumière ;  
 Marche encor quelques pas ; mais borne ta car-  
 rière ;

Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter ;  
 Là commence un abîme ; il le faut respecter.

Réaumur , dont la main si sçavante & si sûre  
 A percé , tant de fois , la nuit de la Nature ,  
 M'apprendra-t-il jamais , par quels subtils ressorts  
 L'éternel Artisan fait végéter les corps ?  
 Pourquoi l'aspic affreux , le tigre , la panthere ,  
 N'ont jamais adouci leur cruel caractère ,  
 Et que , reconnoissant la main qui le nourrit ,  
 Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit ?  
 D'où vient qu'avec cent pieds , qui semblent inu-  
 tiles ,

Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles ?  
 Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau ,  
 S'enterre & ressuscite avec un corps nouveau ,  
 Et , le front couronné , tout brillant d'étincelles ,  
 S'élançe dans les airs , en déployant ses aîles ?  
 Le sage Du Fay , parmi ses Plants divers ,  
 Végétaux rassemblés des bouts de l'Univers ,  
 Me dira-t-il pourquoi la tendre Sensitive  
 Se flétrit sous nos mains , honteuse & fugitive ?

Malade , & dans un lit , de douleurs accablé ,  
 Par l'éloquent Silva vous êtes consolé ;

Il sçait l'art de guérir, autant que l'art de plaire.  
 Demandez à Silva, par quel secret mystère,  
 Ce pain, cet aliment, dans mon corps digéré,  
 Se transforme en un lait doucement préparé?  
 Comment, toujours filtré dans ses routes certaines,  
 En longs ruisseaux de pourpre, il court enfler mes  
 veines;

A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau;  
 Fait palpiter mon cœur, & penser mon cerveau?  
 Il leve au Ciel les yeux; il s'incline; il s'écrie:  
 Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie.

Couriers de la physique, Argonautes nouveaux,  
 Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux,  
 Ramenez des climats soumis aux trois couronnes,  
 Vos Perches, vos Secteurs, & sur-tout deux La-  
 pannes;

Vous avez confirmé, dans ces lieux pleins d'ennui,  
 Ce que Newton connut, sans sortir de chez lui.  
 Vous avez arpenté quelque foible partie  
 Des flancs toujours glacés de la terre aplatie.  
 Dévoilez ces ressorts qui font la pesanteur.  
 Vous connoissez les loix qu'établit son Auteur.  
 Parlez, enseignez-moi, comment ses mains fé-  
 condes

Font tourner tant de Cieux, graviter tant de Mon-  
 des?

Pourquoi, vers le Soleil, notre Globe entraîné,  
 Se meut, autour de soi, sur son axe incliné?  
 Parcourant, en douze ans, les célestes demeures,  
 D'où vient que Jupiter a son jour de dix heures?

Vous ne le sçavez point. Votre sçavant compas  
 Mesure l'Univers, & ne le connoît pas.  
 Je vous vois dessiner, par un art infailible,  
 Les dehors d'un palais à l'homme inaccessible;  
 Les angles, les côtés sont marqués par vos traits;  
 Le dedans à vos yeux est fermé pour jamais.  
 Pourquoi donc m'affliger, si ma débile vue  
 Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandue?  
 Je n'imiterai point ce malheureux Sçavant,  
 Qui, des feux de l'Etna scrutateur imprudent,  
 Marchant sur des monceaux de bitume & de cen-  
 dre,  
 Fut consumé du feu qu'il cherchoit à comprendre.  
 Modérons-nous sur-tout dans notre ambition;  
 C'est du cœur des humains la grande passion.  
 L'empesé Magistrat, le Financier sauvage,  
 La Prude aux yeux dévots, la Coquette volage;  
 Vont, en poste, à Versailles, essuyer des mépris  
 Qu'ils reviennent soudain rendre, en poste, à Paris,  
 Les libres habitans des rives du Permesse  
 Ont saisi quelquefois cette amorce traîtresse:  
 Platon va raisonner à la cour de Denis:  
 Racine, Janséniste, est auprès de Louis.  
 L'Auteur voluptueux, qui célébra Glycère,  
 Prodigue au fils d'Octave un encens mercénaire.  
 Moi-même, renonçant à mes premiers desseins,  
 J'ai vécu, je l'avoue, avec des Souverains.  
 Mon vaisseau fit naufrage aux mers de ces Sirènes;  
 Leur voix flata mes sens; ma main porta leurs  
 chaînes;

On me dit, Je vous aime, & je crus, comme un  
fot,

Qu'il étoit quelque idée attachée à ce mot.  
J'y fus pris. J'asservis au vain desir de plaire  
La mâle liberté qui fait mon caractère ;  
Et, perdant la raison dont je devois m'armer,  
J'allai m'imaginer qu'un Roi pouvoit aimer.  
Que je suis revenu de cette erreur grossiere !  
A peine de la Cour j'entrai dans la carrière,  
Que mon ame éclairée, ouverte au repentir,  
N'eut d'autre ambition que d'en pouvoir sortir.  
Raisonneurs, beaux esprits, & vous qui croyez  
l'être,  
Voulez-vous vivre heureux ? Vivez toujours sans  
maître.

O vous ! qui ramenez dans les murs de Paris  
Tous les excès honteux des mœurs de Sibaris,  
Qui, plongés dans le luxe, éternés de mollesse,  
Nourrissez dans votre ame une éternelle yvresse,  
Apprenez, insensés, qui cherchez le plaisir,  
Et l'art de le connoître, & celui de jouir.  
Les plaisirs sont les fleurs, que notre divin Maître,  
Dans les ronces du Monde, autour de nous fait  
naître ;  
Chacun a sa saison ; &, par des soins prudens,  
On peut en conserver dans l'hiver de nos ans.  
Mais, s'il faut les cueillir, c'est d'une main legere ;  
On flétrit aisément leur beauté passagere.  
N'offrez pas à vos sens, de mollesse accablés,  
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés.



Il ne faut point tout voir, tout sentir, tout entendre.

Quittons les voluptés pour sçavoir les reprendre.  
Le travail est souvent le pere du plaisir.

Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.  
Le bonheur est un bien que nous vend la Nature:  
Il n'est point, ici-bas, de moissons sans culture:  
Tout veut des foins, sans doute, & tout est  
acheté.

Regardez Brofforet, de sa table entêté,  
Au sortir d'un spectacle, où, de tant de merveilles;  
Le son perdu pour lui frappe en vain ses oreilles;  
Il se traîne à souper, plein d'un secret ennui,  
Cherchant en vain la joie, & fatigué de lui.  
Son esprit offusqué d'une vapeur grossiere,  
Jette encor quelque traits sans force & sans lu-  
miere;

Parmi les voluptés dont il croit s'enyvrer,  
Malheureux, il n'a pas le tems de desirer.

Jadis, trop caressé des mains de la Mollesse;  
Le Plaisir s'endormit au sein de la Paresse:  
La Langueur l'accabla; plus de chants, plus de  
vers,

Plus d'amour; & l'Ennui détruisoit l'Univers.  
Un Dieu, qui prit pitié de la Nature humaine,  
Mit, auprès du Plaisir, le Travail & la Peine.  
La Crainte l'éveilla; l'Espoir guida ses pas;  
Ce cortége aujourd'hui l'accompagne ici-bas.

Semez vos entretiens de fleurs toujours nou-  
velles;

Je le dis aux Amans, je le répète aux Belles.

Damon, tes sens trompeurs, & qui t'ont gouverné,  
T'ont promis un bonheur qu'ils ne t'ont point  
donné.

Tu crois, dans les douceurs qu'un tendre Amour  
apprête,

Soutenir de Daphné l'éternel tête à-tête ;

Mais ce bonheur usé n'est qu'un dégoût affreux ;

Et vous avez besoin de vous quitter tous deux.

Ah ! pour vous voir toujours, sans jamais vous  
déplaire,

Il faut un cœur plus noble, une ame moins vul-  
gaire,

Un esprit vrai, sensé, fécond, ingénieux,

Sans humeur, sans caprice, & sur-tout vertueux ;

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.

O divine Amitié ! félicité parfaite !

Seul mouvement de l'ame, où l'excès soit permis,  
Change en biens tous les maux où le Ciel m'a sou-  
mis.

Compagne de mes pas dans toutes mes demeures ;

Dans toutes les saisons, & dans toutes les heures,

Sans toi, tout homme est seul : il peut, par ton  
appui,

Multiplier son être, & vivre dans autrui.

Idole d'un cœur juste, & passion du Sage,

Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage !

Qu'il préside à mes Vers, comme il régne en mon  
cœur !

Tu m'appris à connoître, à chanter le bonheur.

VOLTAIRE.

## SUR LA NATURE DU PLAISIR.

JUSQU'A quand verrons-nous ce Rêveur fanatique  
 Fermer le Ciel au Monde, & , d'un ton despoti-  
 que ,

Dânnant le Genre-humain , qu'il prétend conver-  
 tir ,

Nous prêcher la Vertu pour la faire haïr ?

Sur les pas de Calvin , ce fou sombre & sévere ,

Croit que Dieu , comme lui , n'agit qu'avec co-  
 lere.

Je crois voir d'un tyran le Ministre abhorré ,

D'esclaves qu'il a faits , tristement entouré ,

Dictant , d'un air hideux , ses volontés sinistres.

Je cherche un Roi plus doux , & de plus doux Mi-  
 nistres.

Timon se croit parfait , depuis qu'il n'aime rien.

Il faut que l'on soit homme , afin d'être Chrétien.

Je suis homme , & d'un Dieu je chéris la clémence.

Mortels ! venez à lui , mais par reconnoissance.

La Nature , attentive à remplir vos desirs ,

Vous appelle à ce Dieu par la voix des plaisirs.

Nul encor n'a chanté sa bonté toute entiere ;

Par le seul mouvement il conduit la matiere ;

Mais c'est par le Plaisir qu'il conduit les Humains.

Sentez du moins les dons prodigués par ses mains.

Tout Mortel au plaisir a dû son existence.

Par lui le corps agit , le cœur sent , l'esprit pense.

Soit que du doux sommeil la main ferme vos yeux ,

Soit que le jour pour vous vienne embellir les  
Cieux,

Soit que, vos sens flétris cherchant leur nourriture,  
L'aiguillon de la faim presse en vous la nature,  
Ou que l'Amour vous force, en des momens plus  
doux,

A produire un autre être, à revivre après vous ;  
Par-tout d'un Dieu clément la bonté salutaire  
Attache à vos besoins un plaisir nécessaire.

Les Mortels, en un mot, n'ont point d'autre moteur ;  
Sans l'attrait du plaisir, sans ce charme vain-  
queur,

Qui des loix de l'Hymen eût subi l'esclavage ?  
Quelle beauté jamais auroit eu le courage  
De porter un enfant, dans son sein renfermé,  
Qui déchire en naissant les flancs qui l'ont formé ?  
De conduire, avec crainte, une enfance imbécile,  
Et d'un âge fougueux l'imprudence indocile ?

Ah ! dans tous vos états, en tout tems, en tout  
lieu,

Mortels, à vos plaisirs reconnoissez un Dieu.  
Que dis-je ? à vos plaisirs ! C'est à la douleur  
même

Que je connois de Dieu la sagesse suprême.  
Ce sentiment si prompt, dans nos corps répandu,  
Parmi tous nos dangers sentinelle assidu,  
D'une voix salutaire incessamment nous crie :  
Ménagez, défendez, conservez votre vie.

Chez de sombres Dévots l'Amour-propre est  
damné ;  
C'est l'ennemi de l'homme : aux enfers il est né,



Vous vous trompez, ingrats, c'est un don de  
Dieu même.

Tout amour vient du Ciel : Dieu nous chérit ; il  
s'aime.

Nous nous aimons dans nous, dans nos biens,  
dans nos fils,

Dans nos concitoyens, sur-tout dans nos amis.

Cet amour nécessaire est l'ame de notre ame ;

Notre esprit est porté sur ces ailes de flâme.

Oui, pour nous élever aux grandes actions ;

Dieu nous a, par bonté, donné les passions.

Tout dangereux qu'il est, c'est un présent céleste ;

L'usage en est heureux, si l'abus est funeste.

J'admire, & ne plains point un cœur maître de soi,

Qui, tenant ses desirs enchainés sous sa loi,

S'arrache au Genre-humain, pour Dieu qui nous  
fit naître ;

Se plaît à l'éviter plutôt qu'à le connoître,

Et, brûlant pour son Dieu d'un amour dévorant,

Fuit les plaisirs permis, pour un plaisir plus grand.

Mais que, fier de ses croix, vain de ses absti-  
nences,

Et sur-tout, en secret, lassé de ses souffrances,

Il condamne, dans nous, tout ce qu'il a quitté,

L'Hymen, le nom de Pere, & la Société,

On voit de cet orgueil la vanité profonde ;

C'est moins l'ami de Dieu, que l'ennemi du  
Monde ;

On lit dans ses chagrins les regrets des plaisirs.

Le Ciel nous fit un cœur ; il lui faut des desirs.

Des Stoïques nouveaux le ridicule maître

Prétend m'ôter à moi , me priver de mon être.  
 Dieu , si nous l'en croyons , seroit servi par nous ,  
 Ainsi qu'en son ferrail , un Musulman jaloux ,  
 Qui n'admet , près de lui , que ces monstres d'Asie ,  
 Que le fer a privés des sources de la vie.

Vous qui vous élevez contre l'humanité ,  
 N'avez-vous lu jamais la docte antiquité ?  
 Ne connoissez-vous point les filles de Pélie ?  
 Dans leur aveuglement voyez votre folie.  
 Elles croyoient domter la Nature & le Temps ;  
 Et rendre leur vieux pere à la fleur de ses ans :  
 Leurs mains , par piété , dans son sein se plonge-  
 gerent ;

Croyant le rajeunir , ses filles l'égorgerent.  
 Voilà votre portrait , Stoïques abusés ;  
 Vous voulez changer l'homme , & vous le détrui-  
 fez.

Usez ; n'abusez point : le Sage ainsi l'ordonne.  
 Je suis également Epictète & Pétrone.  
 L'abstinence , ou l'excès ne fit jamais d'heureux.

Je ne conclus donc pas , Orateur dangereux ,  
 Qu'il faut lâcher la bride aux passions humaines ;  
 De ce courfier fougueux je veux tenir les rênes :  
 Je veux , que ce torrent , par un heureux secours ,  
 Sans inonder mes champs , les abreuvé en son  
 cours.

Vents , épurez les airs , & soufflez sans tempêtes ;  
 Soleil , sans nous brûler , marche , & luis sur nos  
 têtes.

Dieu des êtres pensans , Dieu des cœurs fortunés ,



Montre l'homme à mes yeux; honteux de m'igno-  
rer,

Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer.  
Despréaux & Pascal en ont fait la fatyre.

Pope, & le grand Leibnitz, moins enclins à mé-  
dire,

Semblent, dans leurs Écrits, prendre un sage  
milieu;

Ils descendent à l'homme, ils s'élevent à Dieu.

Mais quelle épaisse nuit voile encor la Nature!

Sur l'Œdipe nouveau de cette énigme obscure;

Chacun a dit son mot; on a long-tems rêvé:

Le vrai sens de l'énigme est-il enfin trouvé?

Je sçais bien qu'à souper, chez Laïs ou Catule,

Cet examen profond passe pour ridicule.

Là, pour tout argument, quelques couplets ma-  
lins

Exercent plaisamment nos cerveaux libertins.

Autre tems, autre étude; & la raison sévère

Trouve accès à son tour, & peut ne point dé-  
plaître.

Dans le fond de son cœur on se plaît à rentrer;

Nos yeux cherchent le jour lent à nous éclairer.

Le grand Monde est léger, inappliqué, volage;

Sa voix trouble, & séduit: est-on seul? On est  
sage.

Je veux l'être; je veux m'élever, avec toi,

Des fanges de la terre au thrône de son Roi.

Montre-moi, si tu peux, cette chaîne invisible

Du Monde des esprits, & du Monde sensible,



Cet ordre si caché de tant d'êtres divers,  
Que Pope, après Platon, crut voir dans l'Univers.

Vous me pressez en vain. Cette vaste science,  
Ou passe ma portée, ou me force au silence.  
Mon esprit resserré sous le compas François,  
N'a point la liberté des Grecs & des Anglois.  
Pope a droit de tout dire; & moi je dois me taire.  
A Bourge, un Bachelier peut percer ce mystère.  
Je n'ai point mes degrés; & je ne prétends pas  
Hazarder, pour un mot, de dangereux combats.  
Écoutez seulement un récit véritable,  
Que peut-être Fourmont prendra pour une Fable,  
Et que je lus hier dans un livre Chinois,  
Qu'un Jésuite à Pekuing traduisit autrefois.

Un jour, quelques Souris se disoient l'une à  
l'autre :

Que ce Monde est charmant ! quel Empire est le  
nôtre !

Ce Palais si superbe est élevé pour nous,  
De toute éternité; Dieu nous fit ces grands trous.  
Vois-tu ces gras jambons sous cette voûte obs-  
cure ?

Ils y furent créés des mains de la Nature,  
Ces montagnes de lard, éternels alimens,  
Sont pour nous, en ces lieux, jusqu'à la fin des  
tems.

Oui, nous sommes, grand Dieu ! si l'on en croit  
nos Sages,

Le chef-d'œuvre, la fin, le but de tes ouvrages;  
Les Chats sont dangereux & prompts à nous  
manger;

Mais c'est pour nous instruire, & pour nous corriger.

Plus loin, sur le duvet d'une herbe renaissante,  
Près des bois, près des eaux, une troupe innocente

De Canards naissans, de Dindons rengorgés,  
De gros Moutons bêlans, que leur laine a chargés,

Disoient : Tout est à nous, bois, prés, étangs,  
montagnes ;

Le Ciel pour nos besoins fait verdier les campagnes.

L'Âne païssoit aux prés ; & , se mirant dans l'eau,

Il rendoit grace au Ciel, en se trouvant si beau.

Pour les Ânes, dit-il, le Ciel a fait la terre ;

L'Homme est né mon esclave ; il me panse ; il me ferre ;

Il m'étrille ; il me lave ; il prévient mes desirs ;

Il bâtit mon ferrail ; il conduit mes plaisirs.

Respectueux témoin de ma noble tendresse,

Ministre de ma joie, il m'amène une Ânesse ;

Et je ris, quand je vois cet esclave orgueilleux

Envier l'heureux don que j'ai reçu des Cieux.

L'Homme vint, & cria : Je suis puissant & sage,

Cieux, terres, élémens, tout est pour mon usage ;

L'Océan fut formé pour porter mes vaisseaux ;

Les vents sont mes couriers, les astres mes flambeaux.

Ce globe, qui des nuits blanchit les sombres voiles,

Croît, décroît, fuit, revient, & préside aux étoiles

Moi, je préside à tout : mon esprit éclairé  
 Dans les bornes du Monde eût été trop ferré ;  
 Mais enfin de ce Monde, & l'oracle, & le maître,  
 Je ne suis point encor ce que je voudrois être.  
 Quelques Anges alors, qui, là-haut dans les Cieux,  
 Régilent ces mouvemens imparfaits à nos yeux,  
 En faisant tournoyer ces immenses planètes,  
 Disoient : Pour nos plaisirs, sans doute, elles  
 sont faites.

Puis de-là sur la terre, ils jettoient un coup d'œil :  
 Ils se moquoient de l'Homme & de son sot orgueil.  
 Le Tien \*, les entendit : il voulut que, sur l'heure,  
 On les fit assembler dans sa haute demeure ;  
 Ange, Homme, Quadrupède, & ces Êtres divers,  
 Dont chacun forme un Monde en ce vaste Uni-  
 vers.

Ouvrage de mes mains, enfans du même pere,  
 Qui portez, leur dit-il, mon divin caractère,  
 Vous êtes nés pour moi ; rien ne fut fait pour vous :  
 Je suis le centre unique où vous répondez tous.  
 Des destins & des tems connoissez le seul Maître.  
 Rien n'est grand ni petit, tout est ce qu'il doit être.  
 D'un parfait assemblage, instrumens imparfaits,  
 Dans votre rang placés, demeurez satisfaits.  
 L'Homme ne le fut point. Cette indocile espèce  
 Sera-t-elle occupée à murmurer sans cesse ?  
 Un vieux Lettré Chinois, qui, toujours sur les  
 bancs

---

\* Dieu des Chinois.

Combattit la raison par de beaux argumens,  
 Plein de Confucius, & sa logique en tête,  
 Distinguant, concludant, présenta sa requête.  
 Pourquoi suis-je, en un point, resserré par le tems?  
 Mes jours devoient aller par-delà vingt mille ans;  
 Ma taille, pour le moins, dut avoir cent coudées.  
 D'où vient que je ne puis, plus prompt que mes idées,

Voyager dans la lune, & réformer son cours?  
 Pourquoi faut-il dormir un grand tiers de mes  
 jours?

Pourquoi ne puis-je, au gré de ma pudique flamme,  
 Faire au moins, en trois mois, cent enfans à ma  
 femme?

Pourquoi fus-je, en un jour, si las de ses attraits?  
 Tes pourquoi, dit le Dieu, ne finiroient jamais.  
 Bientôt tes questions vont être décidées.

Va chercher ta réponse au pays des Idées:  
 Pars. Un Ange aussi-tôt l'emporte dans les airs,  
 Au sein du vuide immense, où se meut l'Univers,  
 A travers cent Soleils entourés de Planètes,  
 De Lunes, & d'Anneaux, & de longues Comètes.  
 Il entre dans un globe, où d'immortelles mains  
 Du Roi de la Nature ont tracé les desseins,  
 Où l'œil peut contempler les images visibles,  
 Et des Mondes réels, & des Mondes possibles.

Mon vieux Lettré chercha, d'espérance animé,  
 Un Monde fait pour lui, tel qu'il l'auroit formé.  
 Il cherchoit vainement: l'Ange lui fait connoître  
 Que rien de ce qu'il veut, en effet ne peut être;



Que si l'Homme eût été tel qu'on feint les Géans,  
 Faissant la guerre au Ciel, ou plutôt au bon sens;  
 S'il eût à vingt mille ans étendu sa carrière,  
 Ce petit amas d'eau, de sable, & de poussière,  
 N'eût jamais pu suffire à nourrir dans son sein  
 Ces énormes enfans d'un autre Genre-humain.

Le Chinois argumente : on le force à conclure  
 Que, dans tout l'Univers, chaque être a sa mesure;  
 Que l'Homme n'est point fait pour ces vastes de-  
 firs;

Que sa vie est bornée, ainsi que ses plaisirs;  
 Que le travail, les maux, la mort sont nécessaires,  
 Et que, sans fatiguer, par de lâches prières,  
 La volonté d'un Dieu qui ne sçauroit changer,  
 On doit subir la loi qu'on ne peut corriger;  
 Voir la mort d'un œil ferme, & d'une ame sou-  
 mise.

Le Lettré convaincu, non sans quelque surprise,  
 S'en retourne ici-bas, ayant tout approuvé;  
 Mais il y murmura, quand il fut arrivé.

Convertir un Docteur, est une œuvre impossible.

Matthieu Garo, chez nous, eut l'esprit plus fle-  
 xible :

Il loua Dieu de tout. Peut-être qu'autrefois  
 De longs ruisseaux de lait serpenoient dans nos  
 bois;

La lune étoit plus grande, & la nuit moins obs-  
 cure;

L'Hiver se couronnoit de fleurs & de verdure;  
 L'Homme, ce Roi du monde, & Roi très-fai-  
 néant,

Se contemploit à l'aise, admiroit son néant,  
 Et, formé pour agir, se plaçoit à rien faire.  
 Mais pour nous, fléchissons sous un sort tout contraire.

Contentons-nous des biens qui nous sont destinés,

Passagers comme nous, & comme nous bornés ;  
 Sans rechercher en vain ce que peut notre Maître,  
 Ce que fut notre Monde, & ce qu'il devoit être,  
 Observons ce qu'il est ; & recueillons le fruit  
 Des thrésors qu'il renferme, & des biens qu'il produit.

Si du Dieu, qui nous fit, l'éternelle puissance  
 Eût à deux jours au plus borné notre existence,  
 Il nous auroit fait grace : il faudroit consumer  
 Ces deux jours de la vie à lui plaire, à l'aimer ;  
 Le tems est assez long pour quiconque en profite :  
 Qui travaille, & qui pense, en étend la limite.  
 On peut vivre beaucoup sans végéter long-tems ;  
 Et je vais le prouver par mes raisonnemens. ....  
 Mais malheur à l'Auteur qui veut toujours instruire !  
 Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

C'est ainsi que ma Muse, avec simplicité,  
 Sur des tons différens chantoit la vérité,  
 Lorsque de la Nature, éclaircissant les voiles,  
 Nos François à Quito cherchoient d'autres étoiles ;  
 Que Clairaut, Maupertuis, entourés de glaçons,  
 D'un Secteur à lunette étonnoit les Lapons,  
 Tandis que, d'une main stérilement vantée,  
 Le hardi Vaucanson, rival de Prométhée,

Sembloit, de la Nature imitant les ressorts,  
Prendre le feu des Cieux pour animer les corps.

Pour moi, loin des Cités, sur les bords du Per-  
melle,

Je suivois la Nature, & cherchois la Sageffe ;  
Et, des bords de la Sphère, où s'emporta Milton,  
Et de ceux de l'abîme, où pénétra Newton,  
Je les voyois franchir leur carrière infinie ;  
Amant de tous les arts & de tout grand génie,  
Implacable ennemi du calomniateur,  
Du fanatique absurde, & du vil délateur ;  
Ami sans artifice, Auteur sans jalousie ;  
Adorateur d'un Dieu, mais sans hypocrisie ;  
Dans un corps languissant, de cent maux attaqué,  
Gardant un esprit libre, à l'étude appliqué ;  
Et sçachant qu'ici-bas, la félicité pure  
Ne fut jamais permise à l'humaine Nature.

VOLTAIRE.

SUR LA VRAIE VERTU.

LE nom de la Vertu retentit sur la terre ;  
On l'entend au théâtre, au barreau, dans la chaire ;  
Jusqu'au milieu des Cours il parvient quelquefois ;  
Il s'est même glissé dans les Traités des Rois.  
C'est un beau mot, sans doute, & qu'on se plaît  
d'entendre,  
Facile à prononcer, difficile à comprendre.  
On trompe ; on est trompé. Je crois voir des jet-  
tons.

Donnés, reçus, rendus, troqués par des frippons ;  
 Ou bien ces faux billets, vains enfans du systéme  
 De ce fou d'Écossois qui se dupa lui-même.

Qu'est-ce que la Vertu ? Le meilleur Citoyen,  
 Brutus, se repentit d'être un homme de bien :  
 La Vertu, disoit-il, est un nom sans substance.

L'école de Zénon, dans sa fiere ignorance,  
 Prit jadis pour vertu l'insensibilité.

Dans les champs Levantins, le Derviche hébété,  
 L'œil au Ciel, les bras hauts, & l'esprit en prieres,  
 Du Seigneur, en dansant, invoque les lumieres,  
 En tournant dans un cercle au nom de Mahomet,  
 Croit de la Vertu même atteindre le sommet.

Les reins ceints d'un cordon, l'œil armé d'im-  
 pudence,

Un Hermite à sandale, engraisfé d'ignorance,  
 Parlant du nez à Dieu, chante au dos d'un lutrin,  
 Cent Cantiques hébreux, mis en mauvais latin.

Le Ciel puisse bénir sa piété profonde !

Mais quel en est le fruit ? Quel bien fait-il au  
 monde ?

Malgré la sainteté de son auguste emploi,  
 C'est n'être bon à rien, de n'être bon qu'à soi.

Quand l'Ennemi divin des Scribes & des Prê-  
 tres,

Chez Pilate autrefois fut traîné par des traîtres ;

De cet air insolent qu'on nomme Dignité,

Le Romain demanda : Qu'est-ce que Vérité ?

L'Homme-Dieu, qui pouvoit l'instruire ou le con-  
 fondre,



A ce Juge orgueilleux dédaigna de répondre.  
 Son silence éloquent disoit assez à tous,  
 Que ce Vrai, tant cherché, ne fut point fait pour  
 nous.

Mais, lorsque, pénétré d'une ardeur ingénue,  
 Un simple Citoyen l'aborda dans la rue,  
 Et que, disciple sage, il prétendit sçavoir  
 Quel est l'état de l'homme, & quel est son devoir;  
 Sur ce grand intérêt, sur ce point qui nous touche,  
 Celui qui sçavoit tout, ouvrit alors la bouche,  
 Et dictant, d'un seul mot, ses décrets solemnels:  
 Aimez Dieu, lui dit-il; mais aimez les Mortels.  
 Voilà l'Homme, & sa loi; c'est assez: le Ciel  
 même

A daigné tout nous dire en ordonnant qu'on aime.  
 Le Monde est médifant, vain, léger, envieux,  
 Le fuir est très-bien fait, le servir encor mieux:  
 A sa famille, aux siens, je veux qu'on soit utile.

Où vas-tu loin de moi, fanatique indocile?  
 Pourquoi ce teint jauni, ces regards effarés,  
 Ces élans convulsifs & ces pas égarés?  
 Contre un siècle indévoit, plein d'une sainte rage;  
 Tu cours chez ta Béate à son cinquième étage:  
 Quelques saints Possédés, dans cet honnête lieu,  
 Jurent, tordent les mains en l'honneur du bon  
 Dieu;

Sur leurs treteaux montés, ils rendent des oracles,  
 Prédisent le passé; font cent autres miracles;  
 L'aveugle y vient pour voir, &, des deux yeux  
 privé,

Retourne aux Quinze-vingts , marmotant son  
*Ave.*

Le boiteux faute , & tombe ; & sa sainte famille  
Le ramene , en chantant , porté sur sa bequille.  
Le sourd , au front stupide , écoute & n'entend  
rien.

D'aïse alors tout pâmés , de pauvres gens de bien ,  
Qu'un sot voisin bénit , & qu'un fourbe seconde ,  
Aux filles du quartier prêchent la fin du Monde.

Je sçais que ce mystere a de nobles appas.

Les Saints ont des plaisirs que je ne connois pas.  
Les miracles sont bons ; mais soulager son frere ,  
Mais tirer son ami du sein de la misere ;

Mais à ses ennemis pardonner leurs vertus ,  
C'est un plus grand miracle , & qui ne se fait plus.

Ce Magistrat , dit-on , est sévere , inflexible :

Rien n'amollit jamais sa grande ame insensible.

J'entends : il fait haïr sa place & son pouvoir ;

Il fait des malheureux par zèle & par devoir.

Mais l'a-ton jamais vu , sans qu'on le sollicite ,

Courir , d'un air affable , au-devant du Mérite ,

Le choisir dans la foule , & donner son appui

A l'honnête-homme obscur , qui se tait devant lui ?

De quelques criminels il aura fait justice !

C'est peu d'être équitable ; il faut rendre service.

Le juste est bienfaisant. On conte qu'autrefois

Le Ministre odieux d'un de nos meilleurs Rois

Lui disoit , en ces mots , son avis despotique :

Timante est , en secret , bien mauvais Catholique ;

On a trouvé chez lui la Bible de Calvin ;

A ce funeste excès vous devez mettre un frein ;  
 Il faut qu'on l'emprisonne , ou du moins qu'on  
 l'exile.

Comme vous , dit le Roi , Timante m'est utile :  
 Vous m'apprenez assez , quels sont ses attentats ;  
 Il m'a donné son sang , & vous n'en parlez pas.  
 De ce roi bienfaisant la prudence équitable  
 Peint mieux que vingt sermons la Vertu véri-  
 table.

Du nom de Vertueux seriez-vous honoré ;  
 Doux & discret Cyrus , en vous seul concentré ;  
 Prêchant le sentiment , vous bornant à séduire ,  
 Trop foible pour servir , trop paresseux pour nuire ;  
 Honnête-Homme , indolent , qui , dans un doux  
 loisir ,

Loin du mal & du bien , vivez pour le plaisir ?  
 Non , je donne ce titre au cœur tendre & sublime ;  
 Qui soutient hardiment son ami qu'on opprime ;  
 Il t'étoit dû , sans doute , éloquent Pélisson ,  
 Qui défendis Fouquet , du fond de ta prison.  
 Je te rends grace , ô Ciel ! dont la bonté propice  
 M'accorda des amis dans les tems d'injustice ;  
 Des amis courageux , dont la mâle vigueur  
 Repoussa les assauts du calomniateur ,  
 Du fanatisme ardent , du ténébreux Zoïle ;  
 Du ministre abusé par leur troupe imbécile ;  
 Et des petits tyrans bouffis de vanité ,  
 Dont mon indépendance irritoit la fierté.  
 Oui , pendant quarante ans , poursuivi par l'Envie ;  
 Des amis vertueux ont consolé ma vie.

J'ai mérité leur zèle & leur fidélité ;

J'ai fait quelques ingrats, & ne l'ai point été.

Certain Législateur, dont la plume féconde  
Fit tant de vains projets pour le bien de ce Monde,  
Et qui, depuis trente ans, écrit pour des ingrats,  
Vient de créer un mot qui manque à Vaugelas.  
Ce mot est *bienfaisance* : il me plaît ; il rassemble,

Si le cœur en est cru, bien des vertus ensemble.  
Petits Grammairiens, grands Précepteurs des  
fots,

Qui pesez la parole, & mesurez les mots,

Pareille expression vous semble hazardée :

Mais l'Univers entier doit en chérir l'idée.

VOLTAIRE.

L' O B J E T D U S A G E .

LES martyrs de l'Orgueil prodiguent sans réserve

Leurs jours pour saisir des momens :

La gloire sur ses pas fait périr ses amans ;

Et la Sageffe les conserve.

Sans jouir du présent, vivre pour l'avenir,

S'immoler aux races futures ;

D'un travail épineux endurer les tortures ;

Laisser, quand on n'est plus, un foible souvenir.

O chimere d'orgueil ! ô méprisable idole !

En s'éclairant soi-même éclairer l'Univers ;

Mériter un grand nom, sentir qu'il est frivole.



Enlever, sans effort, ces lauriers toujours verts,  
 Qu'emporte, loin de nous, la Gloire qui s'envole;  
 Desirer d'être grand, sans cesser d'être heureux;  
 Enrichir son esprit, en prolongeant sa vie;  
 Mépriser la faveur, & consoler l'envie;  
 Défarmer ses rivaux, régner sur ses neveux:  
 Tel est l'objet du Sage, & telle est son histoire.

Il faut, pour être mon Héros,  
 S'approcher lentement du Temple de Mémoire;  
 Travailler sans relâche en faveur du repos,  
 Exercer, conserver les ressorts de son ame.  
 Plus la vie est tranquille, & plus sa foible trame  
 Echappe au ciseau d'Atropos.

Nos passions sont nos Furies:  
 Elles veillent sans cesse; & leurs cris renaissans  
 Viennent rompre le cours des douces rêveries,  
 Et l'équilibre de nos sens.

Qui sçait les maîtriser est le dieu d'Epidaure.  
 Oui, la Sageffe aimable est sœur de la Santé.  
 Elle seule connoît ce secret qu'on ignore  
 D'assurer l'immortalité.

Qu'un autre exalte le courage  
 D'Achille mort dans son printems:  
 Il faut plus de vertus pour vivre plus long-tems;  
 Et le Nestor des Grecs fut encore le plus sage.

BERNIS.



## L A C O U R.

HEUREUX qui n'a point vu le dangereux séjour  
Où la Fortune éveille & la Haine & l'Amour ;  
Où la Vertu modeste , & toujours poursuivie ,  
Marche au milieu des cris qu'elle arraché à l'Envie !  
Tout présente en ce lieu l'étendard de la paix :  
Où se forge la foudre , il ne tonne jamais :  
Les cœurs y font émus ; mais les fronts y font  
calmes ;  
Et toujours les cyprès s'y cachent sous les palmes.  
Théâtre de la Ruse & du Déguisement ,  
Le poison de la Haine y coule sourdement.  
Il n'est point à la Cour de pardon pour l'offense.  
Hommes dans leurs arrêts , & Dieux dans leur  
vengeance ,  
Les Courtisans cruels restent toujours armés  
Contre des ennemis que la haine a nommés.  
Par-tout j'y vois errer la sombre Jaloufie ,  
Qui , cachant le poignard dont elle s'est faisie ,  
Imprime sur son front les traits de l'Amitié ,  
Appelle sur ses pas l'Amour & la Pitié ;  
Redouble les sermens , s'abandonne aux alarmes ,  
Et prépare son fiel en répandant des larmes.  
La fureur dans le cœur , & la paix dans les yeux ,  
Même , en les invoquant , elle trahit les Dieux :  
Elle attaque à la fois le nom & la fortune ;  
La Gloire l'éblouit , la Grandeur l'importune ,

Fuyez de cet aspic les yeux étincellans :  
 Il vous perdra, Mortels, s'il connoît vos talens.

BERNIS.

LA PROMENADE D'UN PHILOSOPHE.

Cu'A m'égarer dans ces bocages,  
 Mon cœur goûte de voluptés !  
 Que je me plais sous ces ombrages !  
 Que j'aime ces flots argentés !  
 Douce & charmante rêverie,  
 Solitude aimable & chérie,  
 Puissez-vous toujours me charmer !  
 De ma triste & lente carrière  
 Rien n'adouciroit la misère,  
 Si je cessois de vous aimer.  
 Fuyez de cet heureux asyle,  
 Fuyez de mon ame tranquille,  
 Vains & tumultueux projets ;  
 Vous pouvez promettre sans cesse  
 Et le bonheur & la sagesse ;  
 Mais vous ne les donnez jamais.  
 Quoi ! l'homme ne pourra-t-il vivre,  
 A moins que son cœur ne se livre  
 Aux soins d'un douteux avenir ?  
 Et, si le tems coule si vite,  
 Au lieu de retarder sa fuite,  
 Faut-il encor la prévenir ?  
 Oh ! qu'avec moins de prévoyance ;

La Vertu, la simple Innocence  
 Font des Heureux à peu de frais !  
 Si peu de bien suffit au Sage,  
 Qu'avec le plus leger partage,  
 Tous ses desirs sont satisfaits.  
 Tant de soins, tant de vigilance  
 Sont moins des fruits de la prudence,  
 Que l'effet de l'ambition :  
 L'homme, content du nécessaire,  
 Craint peu la fortune contraire,  
 Quand son cœur est sans passion.  
 Passions, sources de délices,  
 Passions, sources de supplices,  
 Cruels tyrans, doux séducteurs,  
 Sans vos fureurs impétueuses,  
 Sans vos amorces dangereuses,  
 La paix seroit dans tous les cœurs.  
 Malheur au Mortel méprisable,  
 Qui, dans son ame insatiable,  
 Nourrit l'ardente soif de l'or !  
 Que, du vil penchant qui l'entraîne ;  
 Chaque instant il trouve la peine  
 Au fond même de son trésor !  
 Malheur à l'ame ambitieuse,  
 De qui l'insolence odieuse  
 Vent asservir tous les humains !  
 Qu'à ses rivaux, toujours en bute ;  
 L'abîme, apprêté pour sa chute,  
 Soit creusé de ses propres mains !  
 Malheur à tout homme farouche ;



A tout Mortel que rien ne touche  
 Que sa propre félicité !  
 Qu'il éprouve , dans sa misere ,  
 De la part de son propre frere ,  
 La même insensibilité !  
 Sans doute , un cœur né pour le crime  
 Est fait pour être la victime  
 De ces affreuses passions ;  
 Mais , jamais du Ciel condamnée ,  
 On ne vit une ame bien née  
 Céder à leurs séductions.  
 Il en est de plus dangereuses ,  
 De qui les amorces flateuses  
 Déguisent bien mieux le poison ,  
 Et qui toujours , dans un cœur tendre ;  
 Commencent à se faire entendre ,  
 En faisant taire la raison :  
 Mais du moins leurs leçons charmantes  
 N'imposent que d'aimables loix :  
 La haine & ses fureurs sanglantes  
 S'endorment à leur douce voix.  
 Des sentimens si légitimes  
 Seront-ils toujours combattus ?  
 Nous les mettons au rang des crimes ;  
 Ils devroient être des vertus.  
 Pourquoi de ces penchans aimables  
 Le Ciel nous fait-il un tourment ?  
 Il en est tant de plus coupables ,  
 Qu'il traite moins sévèrement.  
 O discours trop rempli de charmes !

Est-ce à moi de vous écouter ?  
 Je fais, avec mes propres armes,  
 Les maux que je veux éviter,  
 Une langueur enchanteresse  
 Me poursuit jusqu'en ce séjour ;  
 J'y veux moraliser sans cesse,  
 Et toujours j'y songe à l'Amour.  
 Je sens qu'une âme plus tranquille,  
 Plus exempte de tendres soins,  
 Plus libre, en ce charmant asyle,  
 Philosopheroit beaucoup moins,  
 Ainsi, du feu qui me dévore,  
 Tout sert à fomenter l'ardeur.  
 Hélas ! n'est-il pas tems encore  
 Que la paix règne dans mon cœur ?  
 Déjà, de mon septième lustre  
 Je vois le terme s'avancer ;  
 Déjà la Jeunesse & son lustre,  
 Chez moi, commence à s'effacer.  
 La triste & sévère Sagesse  
 Fera bientôt fuir les Amours ;  
 Bientôt la pesante Vieillesse  
 Va succéder à mes beaux jours.  
 Alors les ennuis de la vie,  
 Chassant l'aimable volupté,  
 On verra la Philosophie  
 Naître de la nécessité ;  
 On me verra, par jalousie,  
 Prêcher mes caduques vertus ;  
 Et souvent blâmer, par envie,

Les plaisirs que je n'aurai plus.  
 Mais, malgré les glaces de l'âge,  
 Raïson, malgré ton vain effort,  
 Le Sage a souvent fait naufrage  
 Quand il croyoit toucher au port.

O Sageſſe ! aimable chimere !  
 Douce illuſion de nos cœurs !  
 C'eſt ſous ton divin caractère  
 Que nous encenſons nos erreurs.  
 Chaque homme l'habille à ſa mode :  
 Sous le maſque le plus commode  
 A leur propre félicité,  
 Ils déguifent tous leur foibleſſe,  
 Et donnent le nom de Sageſſe  
 Au penchant qu'ils ont adopté.

Tel, chez la Jeuneſſe étourdie ;  
 Le Vice, inſtruit par la Folie,  
 Et d'un faux titre revêtu,  
 Sous le nom de Philoſophie ;  
 Tend des pièges à la Vertu.  
 Tel, dans une route contraire ;  
 On voit le Fanatique auſtère  
 En guerre avec tous ſes deſirs,  
 Peignant Dieu toujours en colère ;  
 Et ne s'attachant, pour lui plaire,  
 Qu'à fuir la joie & les plaisirs.  
 Ah ! ſ'il exiſtoit un vrai Sage,  
 Bien différent en ſon langage,

Et plus différent en ses mœurs ,  
 Ennemi des vils séducteurs ,  
 D'une Sageſſe plus aimable ,  
 D'une Vertu plus ſociable  
 Il joindroit le juſte milieu  
 A cet hommage pur & tendre ;  
 Que tous les cœurs auroient dû rendre  
 Aux grandeurs , aux bienfaits de Dieu.

*ROUSSEAU de Geneve.*

*MAXIMES D'UN PHILOSOPHE AIMABLE.*

L'AMOUR ſe ſoutient par l'eſpoir ,  
 Le zèle par la récompene ,  
 L'autorité par le pouvoir ,  
 La foibleſſe par la prudence ,  
 Le crédit par la probité ,  
 La bonne foi par la ſincérité ,  
 La ſanté par la tempérance ,  
 L'eſprit par le contentement ,  
 Le contentement par l'aiſance ,  
 L'aiſance par l'arrangement ,  
 Plus de douceur que de bonté ,  
 Me ſemble aux femmes néceſſaire ;  
 Plus d'éclat que de vérité  
 Dans un Auteur , ne me plaît guère ,  
 Pour être heureux , il faut avoir  
 Plus de vertu que de ſçavoir ,



Plus d'amitié que de tendresse,  
 Plus de conduite que d'esprit,  
 Plus de santé que de richesse,  
 Plus de repos que de profit.

Petit bien qui ne doit rien,  
 Petit jardin, petite table,  
 Petit minois qui m'aime bien,  
 Sont, pour moi, chose délectable.  
 J'aime à trouver, quand il fait froid,  
 Grand feu dans un petit endroit.  
 Les délicats font grande chère,  
 Quand on leur sert dans un repas  
 De grands vins dans un petit verre,  
 De grands mets dans de petits plats.

Il résulte de ce langage,  
 Qu'il ne faut jamais rien de trop.  
 Que de sens renferme ce mot!  
 Qu'il est judicieux & sage!  
 Trop de repos nous engourdit;  
 Trop de fracas nous étourdit;  
 Trop de froideur est indolence,  
 Trop d'activité turbulence.  
 Trop d'amour trouble la raison,  
 Trop de remède est un poison,  
 Trop de finesse est artifice,  
 Trop de rigueur est dureté,  
 Trop d'audace témérité.  
 Trop d'économie avarice;

Trop de bien devient un fardeau ,  
 Trop d'honneur est un esclavage ,  
 Trop de plaisir mene au tombeau ,  
 Trop d'esprit nous porte dommage .  
 Trop de confiance nous perd ,  
 Trop de franchise nous deffert ,  
 Trop de bonté devient foiblesse ,  
 Trop de fierté devient hauteur ,  
 Trop de complaisance bassesse ,  
 Trop de politesse fadeur .

Ce trop pourroit , à le bien prendre ,  
 Aisément se changer en bien .  
 Cela vient faute de s'entendre ;  
 Le tout souvent dépend d'un rien .  
 Un rien est de grande importance ,  
 Un rien produit de grands effets ;  
 En amour , en guerre , en procès ,  
 Un rien fait pencher la balance .  
 Un rien nous pousse auprès des Grands ,  
 Un rien nous fait aimer des Belles ,  
 Un rien fait sortir nos talens ,  
 Un rien dérange nos cervelles .  
 D'un rien de plus , d'un rien de moins  
 Dépend le succès de nos soins .  
 Un rien flate , quand on espère ;  
 Un rien trouble , lorsque l'on craint .  
 Amour , ton feu ne dure guère :  
 Un rien l'allume , un rien l'éteint .

---

LE TEMPLE DU GOUT.

---

LE Cardinal, oracle de la France,  
 Non ce Mentor qui gouverne aujourd'hui,  
 Mais ce Nestor, qui du Pinde est l'appui,  
 Qui des Sçavans a passé l'espérance,  
 Qui les soutient, qui les anime tous,  
 Qui les éclaire, & qui règne sur nous  
 Par les attraits de sa douce éloquence;  
 Ce Cardinal, qui, sur un nouveau ton,  
 En Vers latins fait parler la Sageffe,  
 Réunissant Virgile avec Platon,  
 Vengeur du Ciel, & vainqueur de Lucrèce.

Ce Cardinal enfin, que tout le monde doit  
 reconnoître à ce portrait, me dit, un jour, qu'il  
 vouloit que j'allasse avec lui au Temple du goût.  
 C'est un séjour, me dit-il, qui ressemble au Temple  
 de l'Amitié, dont tout le monde parle, où peu  
 de gens vont, & que la plûpart de ceux qui y  
 voyagent, n'ont presque jamais bien examiné.

Je répondis avec franchise,  
 Hélas! je connois assez peu  
 Les loix de cet aimable Dieu;  
 Mais je sçais qu'il vous favorise.  
 Entre vos mains il a remis  
 Les clefs de son beau paradis;  
 Et vous êtes, à mon avis,  
 Le vrai Pape de cette Église.

Mais de l'autre Pape, & de vous,  
 (Dût Rome se mettre courroux)  
 La différence est bien visible;  
 Car la Sorbonne ose assurer,  
 Que le Saint Pere peut errer;  
 Chose, à mon sens, assez possible:  
 Mais, pour moi, quand je vous entends,  
 D'un ton si doux & si plausible,  
 Débiter vos discours brillans,  
 Je vous croirois presque infallible.

Ah! me dit-il, l'Infaillibilité est, à Rome, pour les choses qu'on ne comprend point; & dans le Temple du Goût, pour les choses que tout le monde croit entendre. Il faut absolument que vous veniez avec moi. Mais, insistai-je encore, si vous me menez avec vous, je m'en vanterai à tout le monde.

Sur ce petit pèlerinage,  
 Aussi-tôt on demandera  
 Que je compose un gros ouvrage:  
 Voltaire simplement fera  
 Un récit court, qui ne fera  
 Qu'un très-frivole badinage.  
 Mais son récit on frondera;  
 A la Cour on murmurera;  
 Et, dans Paris, on me prendra  
 Pour un vieux Conteur de voyage;  
 Qui vous dit, d'un air ingénu,  
 Ce qu'il n'a ni vu ni connu,  
 Et qui nous ment à chaque page.



Cependant , comme il ne faut jamais se refuser un plaisir honnête , dans la crainte de ce que les autres en pourront penser , je suivis le guide qui me faisoit l'honneur de me conduire.

Cher Rotelin , vous fîtes du voyage ,  
 Vous que le goût ne cesse d'inspirer ;  
 Vous dont l'esprit si délicat , si sage ;  
 Vous dont l'exemple a daigné me montrer  
 Par quels chemins on peut , sans s'égarer ,  
 Chercher ce Goût , ce Dieu que dans cet âge  
 Maints beaux esprits font gloire d'ignorer.

Nous rencontrâmes , en chemin , bien des obstacles. D'abord nous trouvâmes MM. Baldu Scioppius , Lexicocrassus , Scriblerius ; une nuée de Commentateurs , qui restituoient des passages , & qui compiloient de gros volumes à propos d'un mot qu'ils n'entendoient pas.

Là , j'apperçus les Daciens , les Saumaises ,  
 Gens hérissés de sçavantes fadaïses ,  
 Le teint jauni , les yeux rouges & secs ,  
 Le dos courbé sous un tas d'Auteurs Grecs ,  
 Tous noircis d'encre , & coëffés de poussiere.  
 Je leur criai , de loin , par la portiere :  
 N'allez-vous pas dans le Temple du Goût ,  
 Vous dégrasser ? Nous, Messieurs ? Point-du-tout.  
 Ce n'est pas là , grace au Ciel , notre étude :  
 Le goût n'est rien : nous avons l'habitude  
 De rédiger au long , de point en point ,  
 Ce qu'on pensa ; mais nous ne pensons point.

Après cet aveu ingénu , ces Messieurs voulurent absolument nous faire lire certains passages de Dictys de Crète, & de Métrodore de Lampsaque , que Scaliger avoit estropiés. Nous les remerciâmes de leur courtoisie ; & nous continuâmes notre chemin. Nous n'eûmes pas fait cent pas , que nous trouvâmes un homme entouré de peintres, d'architectes, de sculpteurs, de doreurs, de faux connoisseurs, de flateurs. Ils tournoient le dos au Temple du Goût.

D'un air content l'Orgueil se reposoit,  
 Se pavanoit sur son large visage ;  
 Et mon Crassus , tout en ronflant , disoit :  
 J'ai beaucoup d'or , de l'esprit davantage ;  
 Du goût , Messieurs , j'en suis pourvu sur-tout :  
 Je n'appris rien ; je me connois à tout :  
 Je suis un Aigle en conseil , en affaires :  
 Malgré les vents , les Rois & les Corsaires ,  
 J'ai dans le port fait aborder ma nef :  
 Partant il faut qu'on me bâtitse , en bref ,  
 Un beau Palais , fait pour moi , c'est tout dire ,  
 Où tous les Arts soient , en foule entassés ,  
 Où , tout le jour , je prétends qu'on m'admire.  
 L'argent est prêt ; je parle ; obéissez.  
 Il dit , & dort. Aussi-tôt la canaille ,  
 Autour de lui , s'évertue & travaille.  
 Certain maçon , en Vitruve érigé ,  
 Lui trace un plan , d'ornemens surchargé ;  
 Nul vestibule , encore moins de façade ;  
 Mais vous aurez une longue enfilade :  
 Vos murs seront de deux doigts d'épaisseur ;

Grands cabinets , fallon sans profondeur ;  
 Petits trumeaux , fenêtres à ma guise ,  
 Que l'on prendra pour des portes d'église ;  
 Le tout boisé , verni , blanchi , doré ,  
 Et des Badauts , à coup sûr , admiré.

Réveillez-vous , Monseigneur , je vous prie ;  
 Crioit un peintre ; admirez l'industrie  
 De mes talens : Raphaël n'a jamais  
 Entendu l'art d'embellir un Palais.  
 C'est moi qui fçais ennoblir la Nature :  
 Je couvrirois plafonds , voûte , voussure  
 Par cent Magots , travaillés avec soin ,  
 D'un pouce , ou deux , pour être vus de loïn.

Crassus s'éveille : il regarde ; il rédige :  
 A tort , à droit , règle , approuve , corrige.  
 A ses côtés , un petit Curieux ,  
 Lorgnette en main , disoit : Tournez les yeux ;  
 Voyez ceci ; c'est pour votre Chapelle :  
 Sur ma parole , achetez ce tableau ;  
 C'est Dieu le Perc , en sa gloire éternelle ,  
 Peint galamment dans le goût du Vateau.

Et cependant un frippon de Libraire ,  
 Des Beaux-esprits écumeur mercénaire ,  
 Tout Bellegarde à ses yeux étaloit ,  
 Gacon , Le Noble , & jusqu'à Des-Fontaines ,  
 Recueils nouveaux , & Journaux à centaines :  
 Et Monseigneur vouloit lire , & bâilloit.

Je crus en être quitte pour ce petit retarde-  
 ment , & que nous allions arriver au Temple ,  
 sans autre mauvaise fortune ; mais la route est

plus dangereuse que je ne pensois. Nous trouvâmes bientôt une nouvelle embuscade.

C'étoit un Concert que donnoit un homme de robe, fou de la musique, qu'il n'avoit jamais apprise; & encore plus fou de la musique italienne, qu'il ne connoissoit que par de mauvais airs, inconnus à Rome, & estropiés en France par quelques Filles de l'Opéra.

Il faisoit exécuter alors un long récitatif françois, mis en musique par un Italien, qui ne sçavoit pas notre langue. En vain on lui remontra que cette espece de musique, qui n'est qu'une déclamation notée, est nécessairement asservie au génie de la langue, & qu'il n'y a rien de si ridicule que des scènes françoises chantées à l'italienne, si ce n'est de l'italien chanté dans le goût françois.

La Nature féconde, ingénieuse, & sage,  
 Par ses dons partagés ornant cet Univers,  
 Parle à tous les humains, mais sur des tons divers.  
 Ainsi que son esprit, tout peuple a son langage,  
 Ses dons & ses accens, à sa voix ajustés;  
 Des mains de la Nature exactement notés:  
 L'oreille heureuse & fine en sent la différence.  
 Sur le ton des François il faut chanter en France.  
 Aux loix de notre goût Lulli sçut se ranger;  
 Il embellit notre art, au lieu de le changer.

A ces paroles judicieuses, mon homme répondit, en secouant la tête: Venez, venez, dit-il, on va vous donner du neuf. Il fallut entrer; & voilà son Concert qui commence.

Du grand Lulli vingt Rivaux fanatiques,  
 Plus ennemis de l'art & du bon-sens,



Défiguroient, sur des tons glapiffans ;  
 Des vers françois, en fredons italiques ;  
 Une Bégueule en lorgnant se pâmoit ;  
 Et certain Fat, yvre de sa parure ,  
 En se mirant , chevrotait , fredonnoit ;  
 Et de l'index battant faux la mesure ,  
 Crioit, *Bravo!* lorsque l'on détonnoit.

Nous fortîmes au plus vîte : ce ne fut qu'au  
 travers de bien des aventures pareilles, que nous  
 arrivâmes enfin au Temple du Goût.

Jadis, en Grèce, on en posa  
 Le fondement ferme & durable :  
 Puis jusqu'au Ciel on exhaussa  
 Le faite de ce Temple aimable.  
 L'Univers entier l'encensa.  
 Le Romain, long-tems intraitable ,  
 Dans ce séjour s'apprivoisa.  
 Le Musulman, plus implacable ,  
 Conquit le Temple, & le rasa.  
 En Italie, on ramassa  
 Tous les débris, que l'Infidèle  
 Avec fureur en dispersa.  
 Bientôt François premier osa  
 En bâtir un sur ce modèle.  
 Sa postérité méprisa  
 Cette architecture si belle.  
 Richelieu vint, qui répara  
 Le Temple abandonné par elle ;  
 Louis le Grand le décora :

Colbert , son Ministre fidelle ,  
 Dans ce Sanctuaire attira  
 Des beaux Arts la troupe immortelle.  
 L'Europe jalouse admira  
 Ce Temple en sa beauté nouvelle ;  
 Mais je ne sçais s'il durera.

Je pourrois décrire ce Temple ,  
 Et détailler les ornemens  
 Que le Voyageur y contemple ;  
 Mais n'abusons point de l'exemple  
 De tant de faiseurs de Romans.  
 Sur-tout fuyons le verbiage  
 De monsieur de Félibien ,  
 Qui noye éloquemment un rien  
 Dans un fatras de beau langage.  
 Cet édifice précieux  
 N'est point chargé des antiquailles ,  
 Que nos très-gothiques Aïeux  
 Entassoient autour des murailles  
 De leurs Temples grossiers comme eux.  
 Il n'a point les défauts pompeux  
 De la Chapelle de Versailles ,  
 Ce colifichet fastueux ,  
 Qui du Peuple éblouit les yeux ,  
 Et dont le Connoisseur se raille.

Il est plus aisé de dire ce que ce Temple  
 n'est pas , que de faire connoître ce qu'il est. J'a-  
 joûterai seulement , en général , pour éviter la  
 difficulté :

Simple en étoit la noble architecture ;  
 Chaque ornement , à sa place arrêté ,  
 Y sembloit mis par la Nécessité ;  
 L'Art s'y cachoit sous l'air de la Nature ;  
 L'œil satisfait embrassoit sa structure ,  
 Jamais surpris , & toujours enchanté.

Le Temple étoit environné d'une foule de Vir-  
 tuoses , d'Artistes , & de Juges de toute espece ,  
 qui s'efforçoient d'entrer , mais qui n'entroient  
 point :

Car la Critique , à l'œil sévere & juste ,  
 Gardant les clefs de cette porte auguste ,  
 D'un bras d'airain fièrement repoussoit  
 Le Peuple Goth , qui sans cesse avançoit.

Oh ! que d'hommes considérables , que de gens  
 du bel air , qui président si impérieusement à de  
 petites sociétés , ne sont point reçus dans ce  
 Temple , malgré les dîners qu'ils donnent aux  
 beaux-esprits , & malgré les louanges qu'ils re-  
 çoivent dans les Journaux !

On ne voit point dans ce pourpris ,  
 Les cabales , toujours mutines ,  
 De ces prétendus beaux-esprits ,  
 Qu'on vit soutenir dans Paris  
 Les Pradons & les Scudéris ,  
 Contre les immortels Écrits  
 Des Corneilles & des Racines.

On repouffoit auffi rudement ces ennemis obscurs de tout mérite éclatant ; ces insectes de la Société , qui ne sont apperçus que parce qu'ils piquent. Ils auroient envié également Rocroi au grand Condé , Denain à Villars , & Polyeucte à Corneille. Ils auroient exterminé Le Brun , pour avoir fait le tableau de la famille de Darius. Ils ont forcé le célèbre Le Moine à se tuer , pour avoir fait l'admirable fallon d'Hercule. Il ont toujours dans les mains la ciguë que leurs pareils firent boire à Socrate.

L'Orgueil les engendra dans les flancs de l'Envie.  
 L'Intérêt , le Soupçon , l'infâme Calomnie ,  
 Et souvent les Dévots , monstres plus odieux ,  
 Entr'ouvrent , en secret , d'un air mystétieux ,  
 Les portes des Palais à leur cabale impie.  
 C'est-là que d'un Midas ils fascinent les yeux.  
 Un Fat leur applaudit , un Méchant les appuie.  
 Le Mérite , indigné , qui se tait devant eux ,  
 Verse , en secret , des pleurs que le tems seul essuie.

Ces lâches persécuteurs s'enfuirent , en voyant paroître mes deux guides. Leur fuite précipitée fit place à un spectacle plus plaisant : c'étoit une foule d'Écrivains , de tout rang , de tout état , & de tout âge , qui gratoient à la porte , & qui prioient la Critique de les laisser entrer. L'un apportoit un Roman. mathématique ; l'autre une harangue à l'Académie : celui-ci venoit de composer une Comédie métaphysique ; celui-là tenoit un petit Recueil de ses Poésies , imprimé depuis long-tems *incognito* , avec une longue approbation , & un privilège. Cet autre venoit pré-



fenter un Mandement en style précieux, & étoit tout surpris qu'on se mit à rire, au lieu de lui demander sa bénédiction. Je suis le révérend pere Albertus Garassus, disoit un Moine noir: je prêche mieux que Bourdaloue; car jamais Bourdaloue ne fit brûler de livres; & moi j'ai déclamé, avec tant d'éloquence, contre Pierre Bayle, dans une petite Province toute pleine d'esprit; j'ai touché tellement les auditeurs, qu'il y en eut six qui brûlerent chacun leur Bayle. Jamais l'éloquence n'obtint un si beau triomphe. Allez, frere Garassus, lui dir la Critique; allez, barbare; sortez du Temple du Gout; sortez de ma présence, Visigoth moderne, qui avez insulté celui que j'ai inspiré. J'apporte ici Marie Alacoque, disoit un homme fort grave; allez souper avec elle, répondit la Déesse.

Un raisonneur, avec un fauffet aigre,  
 Crioit: Messieurs, je suis ce Juge intègre,  
 Qui toujours parle, arguë, & contredit;  
 Je viens siffler tout ce qu'on applaudit.  
 Lors la Critique apparut, & lui dit:  
 Ami Bardou, vous êtes un grand Maître;  
 Mais n'entrerez en cet aimable lieu;  
 Vous y venez pour fronder notre Dieu;  
 Contentez-vous de ne le pas connoître.

M. Bardou se mit alors à crier: Tout le monde est trompé, & le sera. Il n'y a point de Dieu du Gout; & voici comme je le prouve. Alors il proposa, il divisa, il subdivisa, il distingua, il résuma; personne ne l'écouta; & l'on s'empressoit à la porte plus que jamais.

Parmi les flots de la foule insensée,  
 De ce parvis obstinément chassée,  
 Tout doucement, venoit La Motte-Houdard,  
 Lequel disoit, d'un ton de papelard :  
 Ouvrez, Messieurs ; c'est mon Œdipe en prose ;  
 Mes vers sont durs ; d'accord, mais forts de chose.  
 De grace, ouvrez ; je veux, à Despréaux,  
 Contre les vers, dire avec goût deux mots.

La Critique le reconnut à la douceur de son maintien, & à la dureté de ses derniers vers ; & elle le laissa quelque tems entre Perrault & Chapelain, qui assiégeoient la porte, depuis cinquante ans, en criant contre Virgile.

Dans le moment arriva un autre versificateur, soutenu par deux petits Satyres, & couvert de lauriers & de chardons.

Je viens, dit-il, pour rire, & pour m'ébattre,  
 Me rigolant, menant joyeux déduit,  
 Et jusqu'au jour faisant le diable à quatre.

Qu'est ce que j'entends-là, dit la Critique ?  
 C'est moi, reprit le Rimeur. J'arrive d'Allemagne  
 pour vous voir ; & j'ai pris la saison du printems ;

Car les jeunes Zéphyr, de leurs chaudes haleines,  
 Ont fondu l'écorce des eaux.

Plus il parloit ce langage, moins la porte s'ouvroit. Quoi ? l'on me prend donc, dit-il,

Pour une Grenouille aquatique,  
 Qui, du fond d'un petit thorax,

Va chantant, pour toute musique,  
Brekeke, kake, koax, koax, koax.

Ah ! bon Dieu ! s'écria la Critique ; quel horrible jargon ! Elle ne put d'abord reconnoître celui qui s'exprimoit ainsi. On lui dit que c'étoit Rousseau, dont les Muses avoient changé la voix, en punition de ses méchancetés : elle ne pouvoit le croire, & refusoit d'ouvrir.

Elle ouvrit pourtant, en faveur de ses premiers vers ; mais elle s'écria :

O vous, Messieurs les beaux-esprits,  
Si vous voulez être chéris  
Du Dieu de la double Montagne,  
Et que toujours, dans vos Écrits,  
Le Dieu du Goût vous accompagne,  
Faites tous vos vers à Paris ;  
Et n'allez point en Allemagne.

Puis, me faisant approcher, elle me dit tout bas : Tu le connois : il fut ton ennemi ; & tu lui rends justice.

Tu vis sa Muse indifférente,  
Entre l'autel & le fagot,  
Manier, d'une main sçavante,  
De David la harpe imposante,  
Et le flageolet de Marot.  
Mais n'imité pas la foiblesse  
Qu'il eut de rimer trop long-tems.  
Les fruits des rives du Permesse  
Ne croissent que dans le printems ;

Et la froide & triste vieillesse  
N'est faite que pour le bons sens.

Après avoir donné cet avis, la Critique décida que Rousseau passeroit devant La Motte, en qualité de versificateur, mais que La Motte auroit le pas, toutes les fois qu'il s'agiroit d'esprit & de raison.

Ces deux hommes, si différens, n'avoient pas fait quatre pas, que l'un pâlit de colere, & l'autre tressaillit de joie à l'aspect d'un homme qui étoit depuis long-tems dans ce Temple, tantôt à une place, tantôt à une autre.

C'étoit le discret Fontenelle,  
Qui, par les beaux Arts entouré,  
Répandoit sur eux, à son gré,  
Une clarté douce & nouvelle.  
D'une planète, à tire d'aile,  
En ce moment il revenoit  
Dans ces lieux où le Goût tenoit  
Le siège heureux de son Empire.  
Avec Quinault il badinoit,  
Avec Mairan il raisonnoit :  
D'une main legere il prenoit  
Le compas, la plume & la Lyre.

Eh quoi ! cria Rousseau, je verrai ici cet homme contre qui j'ai fait tant d'Épigrammes ? Quoi ! le bon Goût souffrira dans son Temple l'auteur des Lettres du Ch. d'Her. \*\*, d'une Passion d'Automne, d'un Clair de Lune, d'un Ruisseau amant de la Prairie, de la Tragédie d'Aspar,



d'Endymion, &c? Eh! non, dit la Critique: ce n'est pas l'Auteur de tout cela que tu vois; c'est celui des Mondes, livre qui auroit dû t'instruire; de Thétis, & de Pélée, Opéra qui excite inutilement ton envie; de l'Histoire de l'Académie des Sciences, que tu n'es pas à portée d'entendre.

Roussseau alla faire une Épigramme; & Fontenelle le regarda avec cette compassion philosophique, qu'un esprit éclairé & étendu ne peut s'empêcher d'avoir pour un homme qui ne sçait que rimer; & il alla prendre paisiblement sa place entre Lucrece & Leibnitz. Je demandai pourquoi Leibnitz étoit là? On me répondit que c'étoit pour avoir fait d'assez bons vers latins, quoiqu'il fût métaphysicien & géometre, & que la Critique le souffroit en cette place, pour tâcher d'adoucir, par cet exemple, l'esprit dur de la plupart de ses confreres.

Cependant la Critique, se tournant vers l'Auteur des Mondes, lui dit: Je ne vous reprocherai pas certains ouvrages de votre jeunesse, comme font ces Cyniques jaloux; mais je suis la Critique; vous êtes chez le Dieu du Gout; & voici ce que je vous dis de la part de ce Dieu, du Public, & de la mienne; car nous sommes, à la longue, toujours tous trois d'accord;

Votre Muse, sage & riante  
 Devroit aimer un peu moins l'art;  
 Ne la gêtez point par le fard;  
 Sa couleur est assez brillante.

A l'égard de Lucrece, il rougit d'abord, en voyant le Cardinal, son ennemi; mais à peine

l'eut-il entendu parler , qu'il l'aima. Il courut à lui ; & lui dit , en très-beaux vers latins , ce que je traduis ici en assez mauvais vers françois.

Aveugle que j'étois , je crus voir la Nature ;  
 Je marchai dans la nuit , conduit par Épicure.  
 J'adorai , comme un Dieu , ce Mortel orgueilleux ,  
 Qui fit la guerre au Ciel , & déthréna les Dieux ,  
 L'ame ne me parut qu'une foible étincelle ,  
 Que l'instant du trépas dissipe dans les airs.  
 Tu m'as vaincu ; je cède ; & l'ame est immortelle ;  
 Aussi-bien que ton nom , mes écrits , & tes vers.

Le Cardinal répondit à ce compliment très-flateur , dans la langue de Lucrece. Tous les Poètes Latins , qui étoient là , le prirent pour un ancien Romain , à son air , & à son style ; mais les Poètes François sont fort fâchés qu'on fasse des vers dans une langue qu'on ne parle plus , & disent que , puisque Lucrece , né à Rome , embellissoit Épicure en latin , son adversaire , né à Paris , devoit le combattre en françois. Enfin , après beaucoup de ces retardemens agréables , nous arrivâmes jusqu'à l'autel , & jusqu'au thrône du Dieu du Goût.

Je vis ce Dieu qu'en vain j'implore ,  
 Ce Dieu charmant que l'on ignore ,  
 Quand on cherche à le définir ;  
 Ce Dieu qu'on ne sçait point servir ;  
 Quand , avec scrupule , on l'adore ,  
 Que La Fontaine fait sentir ,  
 Et que Vadius cherche encore.

Il se plaisoit à consulter  
Ces graces simples & naïves ;  
Dont la France doit se vanter ;  
Ces graces piquantes & vives ,  
Que les Nations attentives  
Voulurent souvent imiter ;  
Qui de l'art ne font point captives ;  
Qui régnoient jadis à la Cour ,  
Et que la Nature & l'Amour  
Avoient fait naître sur nos rives :  
Il est toujours environné  
De leur troupe tendre & legère ;  
C'est par leurs mains qu'il est orné ,  
C'est par leurs charmes qu'il sçait plaire ;  
Elles-mêmes l'ont couronné  
D'un diadème qu'au Parnasse ,  
Composa jadis Apollon ,  
Du laurier du divin Maron ,  
Du lierre & du myrte d'Horace ,  
Et des roses d'Anacréon.

Sur son front règne la Sageffe ;  
Le Sentiment & la Fineffe  
Brillent tendrement dans ses yeux ;  
Son air est vif , ingénieux ;  
Il vous ressemble enfin , Sylvie ,  
A vous que je ne nomme pas ,  
De peur des cris & des éclats  
De cent Beautés que vos appas  
Font dessécher de jalousie.

Non loin de lui , Rollin dictoit

Quelques leçons à la Jeunesse ,  
 Et , quoiqu'en robe , on l'écoutoit ;  
 Chose assez rare à son espece.  
 Près de-là , dans un cabinet ,  
 Que Girardon & le Puget  
 Embellissoient de leur sculpture ,  
 Le Poussin sagement peignoit ;  
 Le Brun fièrement dessinoit ;  
 Le Sueur entr'eux se plaçoit ;  
 On l'y regardoit sans murmure ;  
 Et le Dieu , qui de l'œil suivoit  
 Les traits de leur main libre & sûre ,  
 En les admirant , se plaignoit  
 De voir qu'à leur docte peinture ,  
 Malgré leurs efforts , il manquoit  
 Le coloris de la Nature.  
 Sous ses yeux , des Amours badins  
 Ranimoient ces touches sçavantes ,  
 Avec un pinceau que leurs mains  
 Trempoient dans les couleurs brillantes  
 De la palette de Rubens.

Je fus fort étonné de ne pas trouver , dans le  
 Sanctuaire , bien des gens qui passoient , il y a  
 soixante ou quatre-vingts ans , pour être les plus  
 chers favoris du Dieu du Goût. Les Pavillons ,  
 les Benserades , les Péliffons , les Ségrais , les  
 Saint-Evremondts , les Balzacs , les Voitures , ne  
 me parurent pas occuper les premiers rangs. Ils  
 les avoient autrefois , me dit un de mes guides :  
 ils brilloient avant que les beaux jours des Belles-  
 Lettres fussent arrivés ; mais peu-à-peu ils ont  
 cédé



cédé aux véritablement grands hommes. Ils ne font plus ici qu'une assez médiocre figure. En effet, la plupart n'avoient guères que l'esprit de leur tems, & non cet esprit qui passe à la dernière postérité.

Déjà de leurs foibles Écrits

Beaucoup de graces sont ternies :

Ils sont comptés encor au rang des beaux-esprits ;

Mais exclus du rang des génies.

Segrais voulut un jour entrer dans le Sanctuaire ;  
en récitant ce vers de Despréaux :

Que Segrais, dans l'Églogue, en charme les forêts.

Mais la Critique, ayant lu, par malheur pour lui, quelques pages de son *Énéide* en vers françois, le renvoya assez durement, & laissa venir à sa place madame de la Fayette, qui avoit mis sous le nom de Segrais, le Roman aimable de Zaïde, & celui de la princesse de Cleves.

On ne pardonne pas à Pélisson d'avoir dit gravement tant de puérités dans son Histoire de l'Académie Françoise, & d'avoir rapporté, comme de bons mots, des choses assez grossieres. Le doux, mais foible Pavillon, fait sa cour humblement à madame Deshoulières, qui est placée fort au-dessus de lui. L'inégal Saint-Evremont n'ose parler de vers à personne. Balzac assomme de lon nes phrases hyperboliques Voiture & Benfer de qui lui répondent par des pointes & de jeux de mots dont ils rougissent eux-mêmes, le moment d'après. Je cherchois le fameux Comte de Buffy. Madame de Sévigné, qui est aimée de tous ceux

qui habitent le Temple, me dit que son cher cousin, homme de beaucoup d'esprit, un peu trop vain, n'avoit jamais pu réussir à donner au Dieu du Goût cet excès de bonne opinion, que le Comte de Buffy avoit de messire Roger de Rabutin.

Buffy, qui s'estime, & qui s'aime,  
 Jusqu'au point d'en être ennuyeux,  
 Est censuré dans ces beaux lieux,  
 Pour avoir, d'un ton glorieux,  
 Parlé trop souvent de lui-même.

Mais son fils, son aimable fils,  
 Dans le Temple est toujours admis;  
 Lui qui, sans flatter, sans médire,  
 Toujours d'un aimable entretien,  
 Sans le croire, parle aussi-bien  
 Que son pere croyoit écrire.

Je vis arriver en ce lieu  
 Le brillant abbé de Chaulieu,  
 Qui chantoit en sortant de table.  
 Il osoit caresser le Dieu,  
 D'un air familier, mais aimable.  
 Sa vive imagination  
 Prodiguoit, dans sa douce yvresse,  
 Des beautés sans correction,  
 Qui choquoient un peu la justesse,  
 Mais respiroient la passion.

La Fare, avec plus de mollesse,  
 En baissant sa lyre d'un ton,  
 Chantoit auprès de sa maitresse  
 Quelques vers sans précision,

Que le plaisir & la paresse  
 Dictoient sans l'aide d'Apollon:  
 Auprès d'eux, le vif Hamilton,  
 Toujours orné d'un trait qui blesse,  
 Médisoit de l'humaine espece,  
 Et même d'un peu mieux, dit-on.  
 L'aisé, le tendre Saint-Aulaire,  
 Plus vieux encor qu'Anacréon,  
 Avoit une voix plus légère:  
 On voyoit les fleurs de Cythère,  
 Et celles du sacré vallon,  
 Orner sa tête octogénaire.

Le Dieu aimoit fort tous ces Messieurs, & sur-  
 tout ceux qui ne se piquoient de rien. Il avertissoit  
 Chaulieu de ne se croire que le premier des  
 Poètes négligés, & non pas le premier des bons  
 Poètes.

Ils faisoient conversation avec quelques-uns  
 des plus aimables hommes de leur tems. Ces en-  
 tretiens n'ont ni l'affectation de l'hôtel de Ram-  
 bouillet, ni le tumulte qui règne parmi nos jeunes  
 étourdis.

On y sçait fuir également  
 Le Précieux, le Pédantisme,  
 L'air empesé du syllogisme,  
 Et l'air fou de l'emportement.  
 C'est-là qu'avec grace on allie  
 Le vrai sçavoir à l'enjouement,  
 Et la justesse à la faillie.  
 L'Esprit en cent façons se plie;

On sçait lancer , rendre , effuyer  
 Des traits d'aimable raillerie ;  
 Le bon sens , de peur d'ennuyer ,  
 Se déguise en plaisanterie,

Là se trouvoit Chapelle , ce génie plus débauché encore que délicat , plus naturel que poli , facile dans ses vers , incorrect dans son style , libre dans ses idées. Il parloit toujours au Dieu du Goût sur les mêmes rimes. On dit que ce Dieu lui répondit un jour :

Réglez mieux votre passion ,  
 Pour ces syllabes enfilées ,  
 Qui , chez Richelet étalées ,  
 Quelquefois sans invention ,  
 Disent , avec profusion ,  
 Des riens en rimes redoublées.

Ce fut parmi ces hommes aimables , que je rencontraï le Président de Maisons , homme très-éloigné de dire des riens , homme aimable & solide , qui avoit aimé tous les arts.

O transports ! ô plaisirs ! ô momens pleins de charmes !

Cher Maisons , m'écriai-je , en l'arrosant de larmes ,

C'est toi que j'ai perdu , c'est toi que le trépas ,  
 A la fleur de tes ans , vint frapper dans mes bras.  
 La Mort , l'affreuse Mort fut sourde à ma priere.  
 Ah ! puisque le destin nous vouloit séparer ,



C'étoit à toi de vivre , à moi seul d'expirer.  
 Hélas ! depuis le jour où j'ouvris la paupiere ;  
 Le Ciel pour mon partage a choisi les douleurs ;  
 Il seme de chagrins ma pénible carrière ;  
 La tienne étoit brillante , & couverte de fleurs.  
 Dans le sein des plaisirs , des arts & des honneurs ;  
 Tu cultivois en paix les fruits de ta sagesse ;  
 Ta vertu n'étoit point l'effet de ta foiblesse ;  
 Je ne te vis jamais offusquer ta raison  
 Du bandeau de l'exemple & de l'opinion.  
 L'homme est né pour l'erreur : on voit la molle  
     argile ,  
 Sous la main du potier , moins souple & moins  
     docile ,  
 Que l'ame n'est flexible aux préjugés divers ,  
 Précepteurs ignorans de ce foible Univers.  
 Tu bravas leur empire , & tu ne scus te rendre  
 Qu'aux paisibles douceurs de la pure amitié ;  
 Et , dans toi , la Nature avoit associé  
 A l'esprit le plus ferme un cœur facile & tendre.

Parmi ces gens d'esprit , nous trouvâmes quel-  
 ques Jésuites. Un Janséniste dira que les Jésuites  
 se fourrent par-tout ; mais le Dieu du Gout reçoit  
 aussi leurs ennemis ; & il est assez plaisant de  
 voir dans ce Temple Bourdaloue qui s'entre-  
 tient avec Pascal sur le grand art de joindre  
 l'éloquence au raisonnement. Le pere Bouhours  
 est derriere eux , marquant sur des tablettes tou-  
 tes les fautes de langage , & toutes les négligences  
 qui leur échappent.

Le Cardinal ne put s'empêcher de dire au pere Bouhours :

Quittez d'un Censeur pointilleux  
 La pédantesque diligence ;  
 Aimons jusqu'aux défauts heureux  
 De leur mâle & libre éloquence.  
 J'aime mieux errer avec eux ,  
 Que d'aller , Censeur scrupuleux ,  
 Peser des mots dans ma balance.

Cela fut dit avec beaucoup plus de politesse que je ne le rapporte ; mais , nous autres Poètes , nous sommes souvent très-impolis pour la commodité de la rime.

Je ne m'arrêtai pas , dans ce Temple , à voir les seuls beaux-esprits.

Vers enchanteurs , exacte Prose ,  
 Je ne me borne point à vous.  
 N'avoir qu'un goût , est peu de chose :  
 Beaux Arts , je vous invoque tous !  
 Musique , danse , architecture ,  
 Art de graver , docte peinture ,  
 Que vous m'inspirez de desirs !  
 Beaux Arts , vous êtes des plaisirs ;  
 Il n'en est point qu'on doive exclure.

Je vis les Muses présenter tour-à-tour , sur l'autel du Dieu , des livres , des desseins , & des plans de toute espece. On voit sur cet autel le plan de cette belle façade du Louvre , dont on

n'est point redevable au cavalier Bernini, qu'on fit venir inutilement en France avec tant de frais, & qui fut construite par Perrault, & par Louis Le Vau, grands artistes trop peu connus. Là, est le dessein de la Porte S. Denis, dont la plupart des Parisiens ne connoissent pas plus la beauté, que le nom de François Blondel qui acheva ce monument; cette admirable Fontaine, qu'on regarde si peu, & qui est ornée des précieuses sculptures de Jean Gougeon, mais qui le cède en tout à l'admirable Fontaine de Bouchardon, & qui semble accuser la grossière rusticité de toutes les autres; le Portail de saint Gervais, chef-d'œuvre d'architecture, auquel il manque une église, une place, & des admirateurs, & qui devoit immortaliser le nom de Desbrosses, encore plus que le Palais du Luxembourg, qu'il a aussi bâti. Tous ces monumens négligés par un Vulgaire toujours barbare, & par les gens du monde toujours légers, attirent souvent les regards du Dieu.

On nous fit voir ensuite la Bibliothèque de ce Palais enchanté; elle n'étoit pas ample. On croira bien que nous n'y trouvâmes pas

L'amas curieux & bizarre  
 De vieux Manuscrits vermoulus,  
 Et la suite inutile & rare  
 D'Écrivains qu'on n'a jamais lus.  
 Le Dieu daigna, de sa main même,  
 En leur rang placer ces Auteurs  
 Qu'on lit, qu'on estime & qu'on aime,  
 Et dont la sagesse suprême  
 N'a ni trop, ni trop peu de fleurs.

Presque tous les Livres y sont corrigés & retranchés de la main des Muses. On y voit, entr'autres, l'ouvrage de Rabelais réduit tout au plus à un demi-quart.

Marot, qui n'a qu'un style, & qui chante du même ton les Pseaumes de David, & les Merveilles d'Alix, n'a plus que huit ou dix feuillets. Voiture, & Sarrazin n'ont pas, à eux deux, plus de soixante pages.

Tout l'esprit de Bayle se trouve dans un seul tome, de son propre aveu; car ce judicieux philosophe; ce juge éclairé de tant d'Auteurs, & de tant de Sectes, disoit souvent qu'il n'auroit pas composé plus d'un *in-folio*, s'il n'avoit écrit que pour lui, & non pour les Libraires.

Enfin on nous fit passer dans l'intérieur du Sanctuaire. Là les mysteres du Dieu furent dévoilés: là, je vis ce qui doit servir d'exemple à la postérité. Un petit nombre de véritablement grands hommes s'occupoient à corriger ces fautes de leurs Écrits excellens, qui seroient des beautés dans les Écrits médiocres.

L'aimable Auteur du Télémaque retranchoit des répétitions & des détails inutiles dans son Roman moral, & rayoit le titre de *Poëme épique*, que quelques zélés indiscrets lui donnent; car il avoue sincèrement qu'il n'y a point de Poëme en prose.

L'élégant Bossuet vouloit bien rayer quelques familiarités échappées à son génie vaste, impétueux & facile, lesquelles déparent un peu la sublimité de ses Oraisons funèbres; & il est à remarquer qu'il ne garantit point tout ce qu'il a dit de la prétendue sagesse des anciens Égyptiens.

Ce grand, ce sublime Corneille,  
Qui plut bien moins à notre oreille,



Qu'à notre esprit qu'il étonna ;  
Ce Corneille qui crayonna  
L'ame d'Auguste , de Cinna ,  
De Pompée & de Cornélie ,  
Jettoit au feu sa Pulchérie ,  
Agéfilas & Suréna ,  
Et sacrifioit sans foiblesse  
Tous ces enfans infortunés ;  
Fruits languissans de sa vieillesse ;  
Trop indignes de leurs aînés.

Plus pur , plus élégant , plus tendre ;  
Et parlant au cœur de plus près ,  
Nous attachant sans nous surprendre ,  
Et ne se démentant jamais ,  
Racine observe les portraits  
De Bajazet , de Xipharès ,  
De Britannicus , d'Hippolite :  
A peine il distingue leurs traits ;  
Ils ont tous le même mérite ;  
Tendres , galans , doux , & discrets ;  
Et l'Amour , qui marche à leur suite ,  
Les croit des Courtisans François.

Toi , favori de la Nature ,  
Toi , La Fontaine , Auteur charmant ,  
Qui , bravant & rime & mesure ,  
Si négligé dans ta parure ,  
N'en avois que plus d'agrément :  
Sur tes Écrits inimitables ,  
Dis-nous quel est ton sentiment ;

Éclaire notre jugement

Sur tes Contes &amp; sur tes Fables.

La Fontaine , qui avoit conservé la naïveté de son caractère , & qui , dans le Temple du Goût , joignoit un sentiment éclairé à cet heureux & singulier instinct , qui l'inspiroit pendant sa vie , retranchoit quelques-unes de ses Fables. Il accourcissoit presque tous ses Contes , & déchiroit les trois quarts d'un gros Recueil d'Œuvres posthumes , imprimées par ces Éditeurs qui vivent des sottises des morts.

Là , régnoit Despréaux , leur Maître en l'art d'écrire ,  
 Lui qu'arma la Raison des traits de la Satyre ;  
 Qui , donnant le précepte & l'exemple à la fois ,  
 Établit d'Apollon les rigoureuses loix.  
 Il revoit ses enfans avec un œil sévère ;  
 De la triste Équivoque il rougit d'être pere ;  
 Et rit des traits manqués du pinceau foible & dur ,  
 Dont il défigura le Vainqueur de Namur :  
 Lui-même il les efface , & semble encor nous dire :  
 Ou sçachez vous connoître , ou gardez-vous d'é-  
 crire.

Despréaux , par un ordre exprès du Dieu du Gout , se réconcilioit avec Quinault qui est le Poète des Graces , comme Despréaux est le Poète de la Raison.

Mais le sévère Satyrique  
 Embrassoit encore , en grondant ,

Cet aimable & tendre Lyrique,  
Qui lui pardonnoit en riant.

Je ne me réconcilie point avec vous, disoit Despréaux, que vous ne conveniez qu'il y a bien des fadeurs dans ces Opéra si agréables. Cela peut bien être, dit Quinault; mais avouez aussi, que vous n'eussiez jamais fait Atys ni Armide.

Dans vos scrupuleuses beautés,  
Soyez vrai, précis, raisonnable;  
Que vos Écrits soient respectés;  
Mais permettez-moi d'être aimable.

Après avoir salué Despréaux, & embrassé tendrement Quinault, je vis l'inimitable Moliere; & j'osai lui dire:

Le sage, le discret Térence  
Est le premier des Traducteurs:  
Jamais, dans sa froide élégance,  
Des Romains il n'a peint les mœurs:  
Tu fus le peintre de la France;  
Nos Bourgeois à sots préjugés,  
Nos petits Marquis rengorgés,  
Nos Robins toujours arrangés,  
Chez toi venoient se reconnoître;  
Et tu les aurois corrigés,  
Si l'esprit humain pouvoit l'être.

Ah! disoit-il, pourquoi ai-je été forcé d'écrire quelquefois pour le peuple? Que n'ai-je toujours été le maître de mon tems? J'aurois trouvé des

dénouemens plus heureux ; j'aurois moins fait descendre mon génie au bas comique.

C'est ainsi que tous ces Maîtres de l'art mon-  
troient leur supériorité, en avouant ces erreurs  
auxquelles l'humanité est soumise, & dont nul  
grand homme n'est exempt.

Je connus alors que le Dieu du Goût est très-  
difficile à satisfaire, mais qu'il n'aime point à  
demi. Je vis que les ouvrages, qu'il critique le  
plus en détail, sont ceux qui en tout lui plaisent  
davantage.

Nul Auteur, avec lui, n'a tort,  
Quand il a trouvé l'art de plaire :  
Il le critique sans colère ;  
Il l'applaudit avec transport.  
Melpomène, étalant ses charmes,  
Vient lui présenter ses Héros,  
Et c'est en répandant des larmes,  
Que ce Dieu connoît leurs défauts.  
Malheur à qui toujours raisonne,  
Et qui ne s'attendrit jamais !  
Dieu du Goût, ton divin Palais  
Est un séjour qu'il abandonne.

Quand mes conducteurs s'en retournerent, le  
Dieu leur parla à-peu-près dans ce sens ; car il  
ne m'est pas donné de dire ses propres mots.

Adieu, mes plus chers Favoris,  
Comblés des faveurs du Parnasse ;  
Ne souffrez pas que dans Paris,  
Mon Rival usurpe ma place,



Je fçais qu'à vos yeux éclairés  
Le faux-goût tremble de paroître ;  
Si jamais vous le rencontrez ,  
Il est aisé de le connoître.

Toujours accablé d'ornemens ;  
Composant sa voix , son visage ;  
Affecté dans ses agrémens ,  
Et précieux dans son langage.

Il prend mon nom , mon étendard ;  
Mais on voit assez l'imposture ;  
Car il n'est que le fils de l'art ,  
Moi , je le suis de la Nature.

VOLTAIRE.





## FRAGMENS D'UN POËME.

## LE TEMPLE DE LA SOTTISE.

DEVERS la Lune, où l'on tient que jadis  
 Étoit placé des Fous le Paradis,  
 Sur les confins de cet abîme immense,  
 Où le Chaos, & l'Érèbe, & la Nuit,  
 Avant les tems de l'Univers produit,  
 Ont exercé leur aveugle puissance,  
 Il est un vaste & caverneux séjour,  
 Peu careffé des doux rayons du Jour,  
 Et qui n'a rien qu'une lumière affreuse,  
 Froide, tremblante, incertaine, & trompeuse:  
 Pour toute étoile on a des feux folets.  
 L'air est peuplé de petits farfadets.  
 De ce Pays la Reine est la Sottise.  
 Ce vieil enfant porte une barbe grise;  
 Œil de travers, & bouche à la Danchet.  
 Sa lourde main tient pour sceptre un hochet.  
 De l'ignorance elle est, dit-on, la fille.  
 Près de son thrône est sa sotte famille,  
 Le fol Orgueil, l'Opiniâtreté,  
 Et la Paresse, & la Crédulité.  
 Elle est servie, elle est flattée en Reine;  
 On la croiroit en effet Souveraine;  
 Mais ce n'est rien qu'un fantôme impuissant,

Un Chilpéric, un vrai Roi fainéant.  
 La Fourberie est son Ministre avide.  
 Tout est réglé par ce Maire perfide ;  
 Et la Sottise est son digne instrument.  
 Sa Cour plénierie est, à son gré, fournie  
 De gens profonds, en fait d'astrologie,  
 Sûrs de leur art, à tous momens, déçus,  
 Dupes, frippons, & partant toujours crus.

C'est-là qu'on voit les maîtres d'Alchymie,  
 Faisant de l'or, & n'ayant pas un sou,  
 Les Rosés-Croix, & tout ce peuple fou,  
 Argumentant sur la Théologie.

.....  
 On vit d'abord la suite emblématique  
 Des beaux tableaux de ce séjour antique.  
 Caco-Démon, qui ce grand Temple orna,  
 Sur la muraille, à plaisir, griffonna  
 Un long croquis de toutes nos sottises,  
 Traits d'étourdi, pas de Clerc, balourdises,  
 Projets mal faits, plus mal exécutés,  
 Et tous les mois du Mercure vantés.  
 Dans cet amas de merveilles confuses,  
 Parmi ces flots d'imposteurs & de bûses,  
 On voit sur-tout un superbe Écossois,  
 Law est son nom ; nouveau Roi des François ;  
 D'un beau papier il porte un diadème ;  
 Et sur son front il est écrit **SYSTÈME**.  
 Environné de grands ballots de vent,  
 Sa noble main les donne à tout venant :  
 Prêtres, Catins, Guerriers, Gens de Justice,

Lui vont porter leur or par avarice.

. . . . .  
 Ah! le voici ce sçavant Tribunal,  
 Moitié Prélats, & moitié Monacal;  
 D'Inquisiteurs une troupe sacrée,  
 Est là, pour Dieu, de Shirres entourée;  
 Ces saints Docteurs, assis en jugement,  
 Ont, pour habit, plume de Chat-huant;

. . . . .  
 Murs de Loudun, quel nouveau feu s'allume ?  
 C'est un Curé que le bûcher consume :  
 Douze Faquins ont déclaré Sorcier,  
 Et fait griller Messire Urbain Grandier.

Galigai, ma chere Maréchale,  
 Ah! qu'aux sçavans notre France est fatale !  
 Car on te chauffe en feu brillant & clair,  
 Pour avoir fait pacte avec Lucifer.  
 Je vois plus loin cet Arrêt authentique,  
 Pour Aristote, & contre l'émétique.

Venez, venez, mon beau pere Girard;  
 Vous méritez un long article à part.  
 Vous voilà donc, mon Confesseur de Fille;  
 Tendre dévot, qui prêchez à la grille!  
 Que dites-vous des pénitens appas  
 De ce tendron converti dans vos bras ?

. . . . .  
 Mais mon ami, je ne m'attendois guère  
 De voir entrer le Diable en cette affaire.  
 Girard, Girard, tous tes accusateurs,  
 Jacobin, Carme, & faiseur d'écriture



Juges, Témoins, Ennemis, Protectors,  
Aucun de vous n'est forcier, je vous jure.

O toi, Sottise ! ô grosse Dêité !  
De qui les flancs, à tout âge, ont porté  
Plus de mortels, que Cybèle féconde  
N'avoit jadis donné de Dieux au Monde,  
Qu'avec plaisir ton grand œil hébété  
Voit tes enfans dont ma Patrie abonde !  
Sots Traducteurs, & sots Compilateurs,  
Et sots Auteurs, & non moins sots Lecteurs :  
Je t'interroge, ô suprême Puissance !  
Daigne m'apprendre, en cette foule immense ;  
De tes enfans qui sont les plus chéris,  
Les plus féconds en lourds & plats Écrits,  
Les plus constans à broncher comme à braire,  
A chaque pas, dans la même carrière ?  
Ah ! je connois que tes soins les plus doux  
Sont pour l'Auteur du Journal de Trévoux.

VOLTAIRE.

LE TEMPLE DE L'IMAGINATION.

Sous les grands arcs d'une immense portique,  
Amas confus de moderne & d'antique,  
Se promenoit un fantôme brillant,  
Au pied léger, à l'œil étincellant,  
Au geste vif, à la marche égarée ;  
La tête haute, & de clinquans parée,  
On voit son corps toujours en action ;  
Et son nom est l'Imagination :

Non, cette belle & charmante Déesse ;  
Qui présida dans Rome & dans la Grèce ;  
Aux beaux travaux de tant de grands Auteurs ,  
Qui répandit l'éclat de ses couleurs ,  
Ses diamans , ses immortelles fleurs ,  
Sur plus d'un chant du grand peintre d'Achile ,  
Sur la Didon que célébra Virgile ,  
Et qui d'Ovide anima les accens ;  
Mais celle-là qu'abjure le bon sens ;  
Cette étourdie , effarée , insipide ,  
Que tant d'Auteurs approchent de si près ;  
Qui les inspire , & qui sert de guide  
Aux Scuderis , Le Moine , Desmarets.  
Elle répand ses faveurs les plus cheres  
Sur nos Romans , nos nouveaux Opéras ;  
Et son empire assez long-tems dura  
Sui le Théâtre , au Barreau , dans les Chaires :  
Près d'elle étoit le Galimathias ,  
Monstre bavard , careffé dans ses bras ,  
Nommé jadis le Docteur Séraphique ,  
Subtil , profond , énergique , angélique ,  
Commentateur d'imagination ,  
Et créateur de la confusion ,  
Qui , depuis peu , fit Marie à la Coque.  
Autour de lui voltigent l'Équivoque ,  
La louche Énigme , & les mauvais bons Mots  
A double sens , qui font l'esprit des Sots.  
Les Préjugés , les Méprises , les Songes ,  
Les Contre-Sens , les absurdes Mensonges ,  
Ainsi qu'on voit , aux murs d'un vieux logis ,

Les Chats-huants & les Chauves-souris.  
 Quoi qu'il en soit, ce damnable édifice  
 Fut fabriqué par un tel artifice,  
 Que tout Mortel, qui dans ces lieux viendra,  
 Perdra l'esprit tant qu'il y restera.

VOLTAIRE.

LE TEMPLE DE LA RENOMMÉE.

Au haut des airs, où les Alpes chemuës  
 Portent leur tête, & détruisent les nuës,  
 Vers ce rocher fendu par Annibal,  
 Fameux passage aux Romains si fatal,  
 Qui voit le Ciel s'arrondir sur sa tête,  
 Et sous ses pieds se former la tempête,  
 Est un Palais de marbre transparent,  
 Sans toit ni porte, ouvert à tout venant.  
 Tous les dedans sont des glaces fidelles;  
 Si que chacun, qui passe devant elles,  
 Ou belle, ou laide, ou jeune homme, ou barbon,  
 Peut se mirer tant qu'il lui semble bon.

Mille chemins menent devers l'Empire  
 De ces beaux lieux où si bien l'on se mire;  
 Mais ces chemins sont tous bien dangereux;  
 Il faut franchir des abîmes affreux.  
 Tel, bien souvent, sur ce nouvel Olimpe,  
 Est arrivé sans trop sçavoir par où.  
 Chacun y court, & tandis que l'un grimpe,  
 Il en est cent qui se cassent le cou.

De ce Palais la superbe Maîtresse

Est cette vieille & bavarde Déesse,  
 La Renommée, à qui, dans tous les tems,  
 Le plus Modeste a donné quelque encens.  
 Le Sage dit que son cœur la méprise,  
 Qu'il hait l'éclat que lui donne un grand nom;  
 Que la louange est pour l'ame un poison.  
 Le Sage ment, & dit une sottise.

La Renommée est donc en ces hauts lieux,  
 Les Courtisans, dont elle est entourée,  
 Princes, Pédants, Guerriers, Religieux,  
 Cohorte vaine, & de vent enyvree,  
 Vont tous prians, & crians à genoux:  
 O Renommée! ô puissante Déesse!  
 Qui sçavez tout, & qui parlez sans cesse;  
 Par charité, parlez un peu de nous.  
 Pour contenter leurs ardeurs indiscrettes,  
 La Renommée a toujours deux trompettes:  
 L'une à sa bouche, appliquée à propos,  
 Va célébrant les exploits des Héros;  
 L'autre est au cu, puisqu'il faut vous le dire;  
 C'est celle-là qui sert à nous instruire  
 De ce fatras de Volumes nouveaux;  
 Productions de plumes mercénaires,  
 Et du Parnasse infectes éphémères,  
 Qui l'un par l'autre éclipsés tour-à-tour,  
 Faits en un mois, périssent en un jour;  
 Ensevelis dans le fond des Colléges,  
 Rongés des vers, eux, & leurs Priviléges.

VOLTAIRE





---

*UN DES MALHEURS DE LA GUERRE.*

DANS le dortoir , de cellule en cellule ,  
A la chapelle , à la cave , en tout lieu ,  
Les ennemis des servantes de Dieu  
Attaquent tout sans honte & sans scrupule.  
Ah ! sœur Agnès , sœur Marton , sœur Ursule ;  
Où courez-vous , levant les mains aux Cieux ,  
Le trouble au sein , la mort dans vos beaux yeux ?  
Où fuyez-vous , colombes gémissantes ?  
Vous embrassez , interdites , tremblantes ,  
Ce saint Autel , asyle redouté ,  
Sacré garant de votre chasteté.  
C'est vainement , dans ce péril funeste ,  
Que vous criez à votre Époux céleste.  
A ses yeux même , à ces mêmes Autels ,  
Tendres troupeaux , vos ravisseurs cruels  
Vont profaner la foi pure & sacrée  
Qu'innocemment votre bouche a jurée.  
Je sçais qu'il est des Lecteurs bien mondains ,  
Gens sans pudeur , ennemis des Nonains ,  
Mauvais Plaisans , de qui l'esprit frivole  
Ose insulter aux Filles qu'on viole ;  
Laiçons-les dire : hélas ! mes cheres sœurs ,  
Qu'il est affreux pour de si jeunes cœurs ,  
Pour des beautés si simples , si timides ,  
De se débattre , en des bras homicides ,  
De recevoir les baisers dégoûtans

De ces félons , de carnage fumans ,  
 Qui , d'un effort détestable & farouche ;  
 Les yeux en feu , le blasphême à la bouche ;  
 Mêlant l'outrage avec la volupté ,  
 Vous font l'amour avec férocité !  
 De qui l'haleine horrible , empoisonnée ,  
 La barbe dure , & la main forcenée ,  
 Le corps hideux , le bras noir & sanglant ,  
 Semblent donner la mort en caressant ,  
 Et qu'on prendroit , dans leurs fureurs étranges ;  
 Pour des Démons qui violent des Anges !

VOLTAIRE.

*LES DEUX CARQUOIS DE L'AMOUR.*

MON cher Lecteur sçait par expérience ,  
 Que ce beau Dieu qu'on nous peint dans l'enfance ,  
 Et dont les jeux ne sont pas jeux d'enfans ,  
 A deux carquois tout-à-fait différens :  
 L'un a des traits , dont la douce piquure  
 Se fait sentir sans danger , sans douleur ;  
 Croît par le tems , pénètre au fond du cœur ,  
 Et vous y laisse une vive blessure.  
 Les autres traits sont un feu dévorant ,  
 Dont le coup part , & brûle au même instant ,  
 Dans les cinq sens ils portent le ravage ;  
 Un rouge vif allume le visage ;  
 D'un nouvel être on se croit animé ;  
 D'un nouveau sang le corps est enflammé ;  
 On n'entend rien ; le regard étincelle.

L'eau, sur le feu, bouillonnant à grand bruit,  
 Qui sur ses bords s'éleve, échappe, & fuit,  
 N'est qu'une image imparfaite, infidelle,  
 De ces desirs dont l'excès vous poursuit.

VOLTAIRE.

*TRISTE FIN DES MÉCHANS.*

À  
 O mes amis ! vivons en bon Chrétiens ;  
 C'est le parti, croyez-moi, qu'il faut prendre.  
 A son devoir il faut enfin se rendre.  
 Dans mon printems j'ai hanté des Vauriens ;  
 A leurs desirs ils se livroient en proie,  
 Souvent au Bal, jamais dans le saint Lieu ;  
 Soupant, couchant chez des Filles de joie,  
 Et se moquant des Serviteurs de Dieu.  
 Qu'arrive-t-il ? La Mort, la Mort fatale,  
 Au nez camard, à la tranchante faux,  
 Vient visiter nos diseurs de bons-mots :  
 La fièvre ardente, à la marche inégale,  
 Fille du Styx, Huiffière d'Atropos,  
 Porte le trouble en leurs petits cerveaux.  
 A leur chevet, une Garde, un Notaire,  
 Viennent leur dire : Allons, il faut partir ;  
 Où voulez-vous, Monsieur, qu'on vous enterre ?  
 Lors un tardif & foible repentir  
 Sort, à regret, de leur mourante bouche.  
 L'un à son aide appelle saint Martin,  
 L'autre saint Roch, l'autre sainte Mitouche.  
 On psalmodie, on braille du latin ;

On les asperge , hélas ! le tout en vain.  
 Aux pieds du lit se tapit le Malin ,  
 Ouvrant la griffe ; & , lorsque l'ame échappe  
 Du corps chétif , au passage il la happe ;  
 Puis vous la porte au fin fond des Enfers ,  
 Digne séjour de ces esprits pervers.

VOLTAIRE.

---

L E S S I.

SI j'étois Roi , je voudrois être juste ,  
 Dans le repos maintenir mes Sujets ;  
 Et tous les jours de mon Empire auguste  
 Seroient marqués par de nouveaux bienfaits.  
 Que si j'étois Contrôleur des Finances ,  
 Je donnerois à quelques beaux esprits  
 Par-ci , par-là , de bonnes Ordonnances ;  
 Car , après-tout , leur travail vaut son prix.  
 Que si j'étois Archevêque à Paris ,  
 Je tâcherois , avec le Moliniste ,  
 D'appriivoiser le rude Janséniste ;  
 Mais si j'aimois une jeune Beauté ,  
 Je ne voudrois m'éloigner d'auprès d'elle ;  
 Et , chaque jour , une fête nouvelle ,  
 Chassant l'ennui de l'uniformité ,  
 Tiendroit son cœur en mes fers arrêté.  
 Heureux Amans ! que l'absence est cruelle !  
 Que de dangers on essuie en amour !  
 On risque , hélas ! dès qu'on quitte sa Belle ,  
 D'être trompé deux ou trois fois par jour.

VOLTAIRE.

SECRET



*SECRET POUR ÉBLOUIR LE VULGAIRE.*

CE n'est le tout d'avoir un grand courage ;  
 Un coup d'œil ferme au milieu des combats ,  
 D'être tranquille à l'aspect du carnage ,  
 Et de conduire un Monde de Soldats ;  
 Car tout cela se voit en tous climats ;  
 Et tour-à-tour ils ont cet avantage.

Qui me dira si nos ardens François ,  
 Dans ce grand art , l'art affreux de la guerre ;  
 Sont plus sçavans que l'intrépide Anglois ?  
 Si le Germain l'emporte sur l'Ibère ?  
 Tous ont vaincu ; tous ont été défaits.  
 Le grand Condé fut battu par Turenne ;  
 Le fier Villars fut vaincu par Eugène.  
 De Stanislas le vertueux support ,  
 Ce Roi-Soldat, Don Guichote du Nord ;  
 Dont la valeur a paru plus qu'humaine ,  
 N'a-t-il pas vu , dans le fond de l'Ukraine ,  
 A Pultava tous ses lauriers flétris  
 Par un Rival , objet de ses mépris ?

Un beau secret seroit , à mon avis ,  
 De bien sçavoir éblouir le Vulgaire ,  
 De s'établir un divin caractère ,  
 D'en imposer aux yeux des ennemis ;  
 Car les Romains , à qui tout fut soumis ;  
 Domptèrent l'Europe au milieu des miracles ;  
 Le Ciel pour eux prodigua les oracles.

Jupiter, Mars, Pollux, & tous les Dieux,  
 Guidoient leur Aigle, & combattoient pour eux.  
 Ce grand Bacchus qui mit l'Asie en cendre,  
 L'antique Hercule, & le fier Alexandre,  
 Pour mieux régner sur les peuples conquis,  
 De Jupiter ont passé pour les fils;  
 Et l'on voyoit les Princes de la Terre,  
 A leurs genoux, redoutant le tonnerre,  
 Tomber du thrône, & leur offrir des vœux.

*T A B L E A U D U M O N D E .*

**C**E Monde-ci est un second Enfer :  
 Je vois par-tout l'innocence proscrite,  
 L'homme de bien flétri par l'Hypocrite.  
 L'esprit, le goût, les beaux arts éperdus,  
 Sont envolés, ainsi que les vertus.  
 Une rampante & lâche Politique  
 Tient lieu de tout, est le mérite unique.  
 Le zèle affreux des dangereux dévots  
 Contre le Sage arme la main des Sots ;  
 Et l'Intérêt, ce vil Roi de la Terre,  
 Pour qui l'on fait & la paix la guerre,  
 Triste & pensif auprès d'un coffre fort,  
 Vend le plus foible aux crimes du plus fort.  
 Chétifs Mortels, insensés & coupables,  
 De tant d'horreurs à quoi bon vous noircir ?  
 Ah ! malheureux, qui péchez sans plaisir,  
 Dans vos erreurs soyez plus raisonnables ;

Soyez au moins des pécheurs fortunés ;  
 Et, puisqu'il faut que vous soyez damnés,  
 Damnez-vous donc pour des fautes aimables ?

L'EMBARRAS DU CHOIX.

JÉUNES Beautés, Filles, Veuves, ou Femmes ;  
 Qu'il (*l'Amour*) enrolla sous ses drapeaux char-  
 mans,  
 Vous qui lancez & recevez ses flammes,  
 Or dites-moi : Quand deux jeunes Amans,  
 Égaux en grace, en mérite, en talens,  
 Aux doux plaisirs tous deux vous sollicitent,  
 Également vous pressent, vous excitent,  
 Mettent en feu vos sensibles appas,  
 Vous éprouvez un étrange embarras ?  
 Connoissez-vous cette histoire frivole  
 D'un certain Âne, illustre dans l'école ?  
 Dans l'écurie on vint lui présenter  
 Pour son dîner deux mesures égales,  
 De même forme, à pareils intervalles :  
 Des deux côtés l'Âne se vit tenter  
 Également ; &, dressant ses oreilles  
 Juste au milieu des deux formes pareilles,  
 De l'équilibre accomplissant les loix,  
 Mourut de faim, de peur de faire un choix.  
 N'imitiez pas cette philosophie ;  
 Daignez plutôt honorer, tout d'un tems,  
 De vos bontés vos deux jeunes Amans ;  
 Et gardez-vous de risquer votre vie.

## A M O U R S

*De CHARLES VII, & d'AGNÈS SOREL.*

LE bon Roi Charles, au printems de ses jours,  
Au tems de Pâque, en la Cité de Tours,  
A certain Bal ( ce Prince aimoit la danse )  
Avoit trouvé, pour le bien de la France,  
Une Beauté nommée Agnès Sorel.

Jamais l'Amour ne forma rien de tel.  
Imaginez de Flore la jeunesse,  
La taille & l'air de la Nymphé des bois,  
Et de Vénus la grace enchanteresse,  
Et de l'Amour le séduifant minois,  
L'art d'Arachné, le doux chant des Sirènes;  
Elle avoit tout; elle auroit dans ses chaînes  
Mis les Héros, les Sages & les Rois.

La voir, l'aimer, sentir l'ardeur brûlante  
Des doux desirs en leur chaleur naissante,  
Lorgner Agnès, soupirer & trembler,  
Perdre la voix en voulant lui parler,  
Presser ses mains d'une main careffante,  
Laisser briller sa flamme impatiente,  
Montrer son trouble, en causer à son tour,  
Lui plaire enfin, fut l'affaire d'un jour.  
Princes & Rois vont très-vîte en amour.

Agnès voulut, sçavante en l'art de plaire,  
Couvrir le tout des voiles du mystère,  
Voiles de gaze, & que les Courtisans  
Percent toujours de leurs yeux malfaisans,



Donc, pour cacher, comme on peut, cette  
affaire,

Le Roi fit choix du Conseiller Bonneau ;  
Confident sûr, & très-bon Tourangeau :  
Il eut l'emploi, qui certes n'est pas mince ;  
Et qu'à la Cour, où tout se peint en beau,  
Nous appellons être l'ami du Prince,  
Et qu'à la Ville, & sur-tout en Province,  
Les gens grossiers ont nommé Maquereau.  
Monsieur Bonneau, sur le bord de la Loire,  
Étoit Seigneur d'un fort joli Château.  
Agnès, un soir, s'y rendit en bateau ;  
Et le Roi Charles y vint à la nuit noire.  
On y soupa ; Bonneau servit à boire.  
Tout fut sans faste, & non pas sans apprêts.  
Festins des Dieux, vous n'êtes rien auprès.  
Nos deux Amans, pleins de trouble & de joie,  
Yvres d'amours, à leurs desirs en proie,  
Se renvoyoient des regards enchanteurs,  
De leurs plaisirs brûlans avant-coureurs.  
Les doux propos, libres sans indécence,  
Aiguillonnoient leur vive impatience.  
Le Prince, en feu, des yeux la dévoroit ;  
Contes d'amour, d'un air tendre, il faisoit.

• • • • •  
Le souper fait, on eut une musique  
Italienne, en genre chromatique ;  
On y mêla trois différentes voix  
Aux violons, aux flûtes, aux haut-bois.  
Elles chantoient l'allégorique Histoire

De ces Héros qu'Amour avoit domptés,  
 Er qui, pour plaire à de tendres Beautés,  
 Avoient quitté les fureurs de la gloire.  
 Dans un réduit cette musique étoit,  
 Près de la chambre où le bon Roi soupoit.  
 La belle Agnès, discrète & retenue,  
 Entendoit tout, & d'aucuns n'étoit vue.

Déjà la Lune est au haut de son cours ;  
 Voilà minuit ; c'est l'heure des Amours.

Dans une alcove artistement dorée,  
 Point trop obscure, & point trop éclairée,  
 Entre deux draps que la Frise a tissus,  
 D'Agnès Sorel les charmes sont reçus.  
 Près de l'alcove, une porte est ouverte,  
 Que dame Alix, Suivante très-experte,  
 En s'en allant oublia de fermer.

O vous Amans ! vous qui sçavez aimer,  
 Vous voyez bien l'extrême impatience  
 Dont pétill-oit notre bon Roi de France,  
 Sur ses cheveux, en tresses retenus,  
 Parfums exquis sont déjà répandus.  
 Il vient : il entre au lit de sa Maîtresse ;  
 Moment divin de joie & de tendresse ;  
 Le cœur leur bat ; l'amour & la pudeur  
 Au front d'Agnès font monter la rougeur.

. . . . .  
 Trois mois entiers, nos deux jeunes Amans  
 Furent livrés à ces ravillemens.

Du lit d'amour, ils vont droit à la table.  
 Un déjeûné, restaurant délectable,

Rend à leurs sens leur première vigueur ;  
 Puis, pour la chasse, épris de même ardeur,  
 Ils vont tous deux, sur des chevaux d'Espagne,  
 Suivre cent chiens jappans dans la Campagne.

A leur retour, on les conduit aux bains.

Pâtes, parfums, odeurs de l'Arabie,  
 Qui font la peau douce, fraîche, & polie,  
 Sont prodigués sur eux à pleines mains.

Le dîner vient; la délicate chère!

L'oiseau du Phafe, & le coq de Bruyere,  
 De vingt ragoûts l'apprêt délicieux,  
 Charment le nez, le palais, & les yeux.

Du vin d'Aï la mousse pétillante,  
 Et du Tokai la liqueur jaunissante,

En châtouillant les fibres des cerveaux,  
 Y porte un feu qui s'exhale en bons mots,  
 Aussi brillans que la liqueur légère,

Qui monte, & faute, & mousse au bord du verre:

L'ami Bonneau, d'un gros rire, applaudit  
 A son bon Roi qui montre de l'esprit.

Le dîner fait, on digère, on raisonne,

On conte; on rit; on médit du prochain;

On fait brailler des vers à maître Alain;

On fait venir des docteurs de Sorbonne,

Des perroquets, un singe, un Arlequin.

Le Soleil baisse: une troupe choisie,

Avec le Roi, court à la Comédie;

Et, sur la fin de ce fortuné jour,

Le couple heureux s'enivre encor d'amour.

Plongés tous deux dans le sein des délices,

Ils paroissent en goûter les prémices,  
 Toujours heureux, & toujours plus ardens,  
 Point de soupçons, encor moins de querelles;  
 Nulle langueur; & l'amour & le tems  
 Auprès d'Agnès ont oublié leurs aîles.  
 Charles souvent disoit entre ses bras,  
 En lui donnant des baisers tout de flamme:  
 Ma chere Agnès, idole de mon ame,  
 Le Monde entier ne vaut point vos appas.  
 Vaincre, & régner n'est rien qu'une folie.  
 Mon Parlement me bannit aujourd'hui;  
 Au fier Anglois la France est asservie.  
 Ah! qu'il soit roi. Mais qu'il me porte envie!  
 J'ai votre cœur; je suis plus Roi que lui.  
 Un tel discours n'est pas trop héroïque;  
 Mais un Héros, quand il tient dans un lit  
 Maitresse honnête, & que l'amour le pique,  
 Peut s'oublier, & ne sçait ce qu'il dit.

Comme il menoit cette joyeuse vie,  
 Tel qu'un Abbé dans sa grasse Abbaïe,  
 Le Prince Anglois, toujours plein de furie;  
 Toujours aux champs, toujours armé, botté;  
 Le pot en tête, & la dague au côté,  
 Lance en arrêt, la visiere haussée,  
 Fouloit aux pieds la France terrassée.  
 Il marche; il vole; il renverse en son cours  
 Les Murs épais, les menaçantes Tours;  
 Répand le sang, prend l'argent, taxe, pille;  
 Livre aux Soldats & la mere & la fille,  
 Fait violer des couvens de Nonains,



Boit le muscat des Peres Bernardins,  
 Frappe en écus l'or qui couvre les Saints;  
 Et, sans respect pour Jesus ni Marie,  
 De mainte Église, il fait mainte écurie;  
 Ainsi qu'on voit, dans une bergerie,  
 Des loups sanglans, de carnage altérés,  
 Et sous leurs dents les troupeaux déchirés;  
 Tandis qu'au loin, couché dans la prairie,  
 Colin s'endort sur le sein d'Égérie,  
 Et que son chien près d'eux est occupé,  
 A se saisir des restes du souper.

. . . . .  
 Le bon Roger, Seigneur de Baudricour,  
 Preux Chevalier, & ferme Catholique,  
 Hardi parleur, loyal & véridique,  
 Malgré cela, pas trop mal à la Cour :

» Eh! jour de Dieu! dit-il, parlant au Prince,  
 » Vous languissez au fond d'une Province,  
 » Esclave Roi, par l'amour enchaîné?  
 » Quoi! votre bras indignement repose?  
 » Ce front royal, ce front n'est couronné,  
 » Que de tiffus & de myrte, & de rose?  
 » Et vous laissez vos cruels ennemis  
 » Rois dans la France, & sur le trône assis!  
 » Allez mourir, ou faites la conquête  
 » De vos États ravis par ces mutins:  
 » Le Diadème est fait pour votre tête;  
 » Et les lauriers n'attendent que vos mains.  
 » Dieu, dont l'esprit allume mon courage;

» Dieu, dont ma voix annonce le langage,  
 » De sa faveur est prêt à vous couvrir.  
 » Osez le croire; osez vous secourir:  
 » Suivez, du moins, cette auguste Amazone (a);  
 » C'est votre appui, c'est le soutien du trône;  
 » C'est par son bras que le maître des Rois  
 » Veut rétablir nos Princes & nos Loix.  
 » Jeanne, avec vous, chassera la famille  
 » De cet Anglois si terrible & si fort:  
 » Devenez homme; & si c'est votre sort  
 » D'être à jamais mené par une Fille,  
 » Fuyez au moins celle qui vous perdit,  
 » Qui votre cœur dans ses bras amollit;  
 » Et, digne enfin de ce secours étrange,  
 » Suivez les pas de celle qui vous venge. »

L'Amant d'Agnès eut toujours dans le cœur,  
 Avec l'amour, un très-grand fonds d'honneur.  
 Du vieux Soldat le discours pathétique  
 A dissipé son sommeil léthargique,  
 Ainsi qu'un Ange, un jour, du haut des airs,  
 De sa trompette ébranlant l'Univers,  
 Rouvrant la tombe, animant la poussière,  
 Rappellera les Morts à la lumière;  
 Charles éveillé, Charles bouillant d'ardeur,  
 Ne lui répond qu'en s'écriant Aux armes!  
 Les seuls combats à ses yeux ont des charmes.  
 Il prend sa pique; il brûle de fureur.

.....

---

(a) La Pucelle d'Orléans.

Le bon Roi Charles, allant vers Orléans,  
Enfloit le cœur de ses fiers Combattans,  
Les remplissoit de joie & d'espérance,  
Et relevoit le destin de la France.  
Il ne parloit que d'aller aux combats;  
Il étaloit une fiere allégresse;  
Mais, en secret, il soupiroit tout bas;  
Car il étoit absent de sa Maîtresse.  
L'avoir laissée! avoir pu seulement  
De son Agnès s'écarter un moment!  
C'étoit un trait d'une vertu suprême,  
C'étoit quitter la moitié de soi-même.

Lorsqu'il fut seul, en sa chambre enfermé,  
Et qu'en son cœur il eut un peu calmé  
L'emportement du démon de la Gloire,  
L'autre démon, qui préside à l'amour,  
Vint à ses sens s'expliquer à son tour:  
Il plaidoit mieux; il gagna la victoire.  
D'un air distrait le bon Prince écouta  
Tous les propos dont on le tourmenta:  
Puis en sa chambre, en secret, il alla,  
Où, d'un cœur triste, & d'une main tremblante,  
Il écrivit une lettre touchante,  
Que de ses pleurs tendrement il mouilla.  
Pour les sécher, Bonneau n'étoit pas là.  
Certain Butor, Gentilhomme ordinaire,  
Fut dépêché, chargé du doux billet.  
Une heure après, ô douleur trop amère!  
Notre Courier rapporte le poulet.  
Le Roi, saisi d'une crainte mortelle,

Lui dit : Hélas ! pourquoi donc reviens-tu ?  
 Quoi ! mon billet ? . . . Sire , tout est perdu ;  
 Sire , armez-vous de force & de vertu.  
 Les Anglois . . . Sire . . . ah ! tout est confondu . ]  
 Sire . . . ils ont pris Agnès & la Pucelle.

A ce propos , dit sans ménagement ,  
 Le Roi tomba , perdit tout sentiment ,  
 Et de ses sens il ne reprit l'usage  
 Que pour sentir l'effet de son tourment.  
 Contre un tel coup quiconque a du courage ;  
 N'est pas , sans doute , un véritable Amant ;  
 Le Roi l'éroit : un tel événement  
 Le transperçoit de douleur & de rage.  
 Ses Chevaliers perdirent tous leurs soins  
 A l'arracher à sa douleur cruelle ;  
 Charles fut prêt d'en perdre la cervelle.  
 Son pere , hélas ! devint fou pour bien moins .  
 Ah ! cria-t-il : Que l'on m'enlève Jeanné ,  
 Mes Chevaliers , tous mes gens à soutanne ,  
 Mon Directeur , & le peu de pays  
 Que m'ont laissé mes destins ennemis !  
 Cruels Anglois , ôtez-moi plus encore ;  
 Mais laissez-moi ce que mon cœur adore .  
 Amour ! Agnès ! Monarque malheureux !  
 Que fais-je ici , m'arrachant les cheveux ?  
 Je l'ai perdue ; il faudra que j'en meure .  
 Je l'ai perdue ; & , pendant que je pleure ;  
 Peut-être , hélas ! quelqu'insolent Anglois  
 A son plaisir subjugué ses attraits :  
 Une autre bouche , à tes lèvres charmantes



Pourroit ravir ces faveurs si touchantes ?  
Une autre main caresser tes beautés ?  
Un autre ?.. ô Ciel ! que de calamités !  
Et qui sçait même , en ce moment terrible ,  
A leurs plaisirs si tu n'es pas sensible ?  
Qui sçait , hélas ! si ton tempéramment  
Ne trahit pas ton malheureux Amant ?  
Le triste Roi , de cette incertitude  
Ne pouvant plus souffrir l'inquiétude ;  
Va , sur ce cas , consulter les Docteurs ;  
Nécromanciens , Devins , Sorboniqueurs ,  
Juifs , Jacobins , quiconque sçavoit lire.

Messieurs , dit-il , il convient de me dire  
Si mon Agnès est fidele à sa foi ?  
Si pour moi seul sa belle ame soupire ?  
Gardez-vous bien de tromper votre Roi :  
Dites-moi tout ; de tout il faut m'instruire.  
Eux , bien payés , consulterent soudain ,  
En grec , hébreu , syriaque , latin ;  
L'un du Roi Charles examine la main ;  
L'autre en quarré desline une figure ;  
Un autre observe & Vénus & Mercure ;  
Un autre va , son Pseautier parcourant ,  
Disant *Amen* , & tout bas murmurant.  
Cet autre-ci regarde au fond d'un verre ;  
Et celui-là fait des cercles à terre :  
Car c'est ainsi que , dans l'antiquité ,  
On a toujours cherché la vérité.  
Aux yeux du Prince ils travaillent , ils suent ;  
Puis , louant Dieu tous ensemble , ils concluent.

Que ce grand Roi peut dormir en repos ;  
 Qu'il est le seul , parmi tous les Héros ,  
 A qui le Ciel , par sa grace infinie ,  
 Daigne octroyer une fidele amie ;  
 Qu'Agnès est sage , & fuit tous les Amans.

. . . . .  
 La belle Agnès , en ces cruels momens ,  
 Ne voyant plus son Amant qu'elle adore ,  
 Cede au chagrin dont l'excès la dévore :  
 Un froid mortel s'empare de ses sens.  
 L'ami Bonneau , toujours plein d'industrie ,  
 En cent façons , la rappelle à la vie.  
 Elle ouvre encor ses yeux , ces doux vainqueurs ;  
 Mais ce n'est plus que pour verser des pleurs.  
 Puis sur Bonneau , se penchant d'un air tendre :  
 C'en est donc fait , dit-elle , on me trahit.  
 Où va-t-il donc ? Que veut-il entreprendre ?  
 Étoit-ce là le serment qu'il me fit ,  
 Lorsqu'à sa flamme il me fit condescendre ?  
 Toute la nuit , il faudra donc m'étendre ,  
 Sans mon Amant , seule , au milieu d'un lit ;  
 Et cependant cette Jeanne hardie ,  
 Non des Anglois , mais d'Agnès ennemie ,  
 Va contre moi lui prévenir l'esprit.  
 Ciel ! que je haïs ces créatures fieres ,  
 Soldats en jupe , hommâsses chevalieres ,  
 Du sexe mâle affectant la valeur ,  
 Sans posséder les agrémens du nôtre ,  
 A tous les deux prétendant faire honneur ,  
 Et qui ne sont ni de l'un ni de l'autre.

Difant ces mots , elle pleure , & rougit ,  
 Frémit de rage , & de douleur gémit.  
 La jalousie en fes yeux étincelle ,  
 Puis tout-à-coup , d'une rufe nouvelle ,  
 Le tendre Amour lui fournit le deffein.  
 Vers Orléans elle prend fon chemin.

---

## LES AMOURS

*De M. de la TRIMOUILLE , & de la belle DOROTHÉE.*

---

*C'est Dorothée qui en fait elle-même le récit au  
 brave DUNOIS , appelé le Bâtard , qui venoit de  
 la délivrer du bûcher de l'Injuftion.*

---

**D**EJA Dunois à la Belle affligée  
 Avoit rendu le courage & l'efpoir ;  
 Mais , avant tout , il convenoit ſçavoir  
 Les attentats dont elle étoit chargée.  
 O vous ! dit-elle , en baiffant fes beaux yeux ,  
 Ange divin , qui descendez des Cieux ,  
 Vous venez prendre ici ma défenſe ,  
 Vous ſçavez bien quelle eſt mon innocence.  
 Dunois reprit : Je ne ſuis qu'un mortel ;  
 Je ſuis venu , par une étrange allure ,  
 Pour vous ſauver d'un trépas ſi cruel.  
 Nul , dans les cœurs , ne lit que l'Eternel.  
 Je crois votre ame & vertueuſe & pure ;  
 Mais dites-moi , pour Dieu , votre aventure.  
 Lors Dorothée , en effuyant les pleurs

Dont le torrent son beau visage mouille ;  
 Dit : L'Amour seul a fait tous mes malheurs !  
 Connoissez-vous monsieur de la Trimouille ?

Oui , dit Dunois ; c'est mon meilleur ami ;  
 Peu de Héros ont une ame aussi belle ;  
 Mon Roi n'a point de guerrier plus fidele ;  
 L'Anglois n'a point de plus fier ennemi ;  
 Nul Chevalier n'est plus digne qu'on l'aime.  
 Il est trop vrai , dit-elle ; c'est lui-même.  
 Il ne s'est pas écoulé plus d'un an ,  
 Depuis le jour qu'il a quitté Milan.

C'est en ces lieux qu'il m'avoit adorée ;  
 Il le juroit , & j'ose être assurée  
 Que son grand cœur est toujours enflammé ;  
 Qu'il m'aime encor ; car il est trop aimé.

Ne doutez point , dit Dunois , de son ame ;  
 Votre beauté vous répond de sa flamme :  
 Je le connois : il est , ainsi que moi ,  
 A ses amours fidele comme au Roi.  
 L'autre reprit : Ah ! Monsieur , je vous croi.  
 O jour heureux où je le vis paroître !  
 Où des Mortels il étoit à mes yeux  
 Le plus aimable & le plus vertueux ;  
 Où de mon cœur il se rendit le maître !  
 Je l'adorois avant que ma raison  
 Eût pu sçavoir si je l'aimois ou non.

Ce fut , Monsieur , ô moment délectable !  
 Chez l'Archevêque , où nous étions à table ,  
 Que ce Héros , plein de sa passion ,  
 Me fit , me fit sa déclaration.  
 Ah ! j'en perdis la parole & la vue ;



D'UN POÈME.

Mon sang brûla d'une ardeur inconnue :  
 Du tendre amour j'ignorois le danger ;  
 Et de plaisir je ne pouvois manger.  
 Le lendemain, il me rendit visite ;  
 Elle fut courte : il prit congé trop vite.  
 Quand il partit, mon cœur le rappelloit ;  
 Mon tendre cœur après lui s'envoloit.  
 Le lendemain, il eut un tête-à-tête,  
 Un peu plus long, mais non pas moins honnête.  
 Le lendemain, il en reçut le prix,  
 Par deux baisers sur mes lèvres ravis.  
 Le lendemain, il osa davantage :  
 Il me promit la foi du mariage.  
 Le lendemain, il fut entreprenant.  
 Le lendemain, il me fit un enfant.  
 Que dis-je ? hélas ! faut-il que je raconte ;  
 De point en point, mes malheurs & ma honte ;  
 Sans que je sçache, ô digne Chevalier !  
 A quel Héros j'ose me confier ?  
 Le Chevalier, par pure obéissance ;  
 Dit, sans vanter ses faits & sa naissance ;  
 Je suis Dunois. C'étoit en dire assez.  
 Dieu ! reprit-elle ; ô Dieu, qui m'exaucez !  
 Quoi ! vos bontés font voler à mon aide  
 Ce grand Dunois, ce bras à qui tout cède !  
 Ah ! qu'on voit bien d'où vous tenez le jour ;  
 Charmant Bâtard, cœur noble, ame sublime ;  
 Le tendre amour me faisoit sa victime ;  
 Mon salut vient d'un enfant de l'amour.  
 Le Ciel est juste ; & l'espoir me ranime.

Vous sçavez donc, brave & gentil Dunois,  
 Que mon Amant, au bout de quelques mois,  
 Fut obligé de partir pour la guerre;  
 Guerre funeste, & maudite Angleterre!  
 Il écouta la voix de son devoir.  
 Mon tendre amour étoit au désespoir.  
 Un tel état vous est connu, sans doute;  
 Et vous sçavez, Monsieur, ce qu'il en coute:  
 Ce fier devoir fait seul tous nos malheurs;  
 Je l'éprouvois, en répandant des pleurs:  
 Mon cœur étoit forcé de se contraindre;  
 Et je mourois, mais sans pouvoir m'en plaindre.  
 Il me donna le présent amoureux  
 D'un bracelet fait de ses blonds cheveux,  
 Et son portrait qui, trompant son absence,  
 M'a fait, cent fois, retrouver sa présence.  
 Un tendre écrit sur-tout il me laissa,  
 Que de sa main le ferme Amour traça,  
 C'étoit, Monsieur, une juste promesse,  
 Un cher garant de sa sainte tendresse.  
 On y lisoit: Je jure, par l'Amour,  
 Par les plaisirs de mon ame enchantée,  
 De revenir bientôt en cette Cour  
 Pour épouser ma chere Dorothee.

Las! il partit; il porta sa valeur  
 Dans Orléans. Peut-être il est encore  
 Dans ces remparts, où l'appella l'honneur?  
 S'il y sçavoit quels maux, & quelle horreur  
 Sont, loin de lui, le prix de mon ardeur!  
 Non, juste Ciel! Il vaut mieux qu'il l'ignore.

Il partit donc ; & moi je m'en allai ,  
 Loin des soupçons d'une ville indiscrete ,  
 Chercher aux champs une sombre retraite ,  
 Conforme aux soins de mon cœur désolé.  
 Mes parens morts , libre dans ma tristesse ,  
 Cachée au monde , & fuyant tous les yeux ,  
 Dans le secret le plus mystérieux  
 J'enfivelis mes pleurs & ma grossesse.  
 Mais , par malheur , hélas ! je suis la nièce  
 De l'Archevêque. . . . A ces funestes mots ,  
 Elle sentit redoubler ses sanglots.

Puis , vers le Ciel tournant ses yeux en larmes :  
 J'avois , dit-elle , en secret , mis au jour  
 Ce tendre fruit de mon furtif amour ;  
 Avec mon fils , consolant mes allarmes ,  
 De mon Amant j'attendois le retour.

. . . . .  
 Hélas ! un jour que , toute à ma tristesse ,  
 Je relisois cette douce promesse ;  
 Que de mes pleurs je mouillois cet Écrit ,  
 Mon cruel oncle , en lisant , me surprit.  
 Il se saisit , d'une main ennemie ,  
 De ce papier qui contenoit ma vie :  
 Il lut ; il vit dans cet écrit fatal  
 Tous mes secrets , ma flamme , & son rival.

. . . . .  
 Chrétiens , dit-il , ma nièce est une impie :  
 Je l'abandonne , & je l'excommunie.  
 Un Hérétique , un damné Suborneur  
 Publiquement a fait son deshonneur.  
 L'enfant , qu'ils ont , est un fruit d'adultère.

Que Dieu confonde & le fils & la mere !

Et , puisqu'ils ont ma malédiction ,

Qu'ils soient livrés à l'Inquisition.

Il ne fit point une menace vaine ;

Et dans Milan le traître arrive à peine ;

Qu'il fait agir le grand Inquisiteur.

On me saisit : prisonniere en m'entraîne

Dans des cachots , où le pain de douleur

Étoit ma seule & triste nourriture ;

Lieux souterrains , lieux d'une nuit obscure

Séjour de mort , & tombeau des vivans !

Après trois jours , on me rend la lumiere ,

Mais pour la perdre au milieu des tourmens ;

Vous les voyez ces brasiers dévorans ;

C'est-là qu'il faut expirer à vingt ans.

Voilà mon lit à mon heure dernière.

C'est-là , c'est-là , sans votre bras vengeur ,

Qu'on m'arrachoit la vie avec l'honneur.

. . . . .

Près d'Orléans , vous avez souvenance

Que la Trimouille , ornement du Poitou ,

Pour son bon Roi signalant sa vaillance ,

Dans un fossé fut plongé jusqu'au cou.

Ses écuyers tirèrent , avec peine ,

Du sale fond de la fangeuse arene ,

Notre Héros , en cent endroits froissé ,

Un bras démis , le coude fracassé.

Vers les remparts de la ville assiégée ,

On reportoit sa figure affligée ;

Mais de Talbot les efforts vigilans

Avoient fermé les chemins d'Orléans.



On transporta , de crainte de surprise ,  
Mon Paladin , par de secrets détours ,  
Sur un bracad , en la Cité de Tours ,  
Cité fidèle , au Roi Charle soumise.  
Un Charlatan , arrivé de Venise ,  
Adroitement remit son *radius* ,  
Dont le pivot rejoignit l'*humerus*.  
Son écuyer lui fit bientôt connoître  
Qu'il ne pouvoit retourner vers son maître ;  
Que les chemins étoient fermés pour lui.  
Le Chevalier fidèle à sa tendresse ,  
Se résolut , dans son cuisant ennui ,  
D'aller au moins rejoindre sa Maîtresse.

Il courut donc , à travers cent hazards ,  
Au beau pays conquis par les Lombards.  
En arrivant aux portes de la Ville ,  
Le Poitevin est entouré , heurté ,  
Pressé des flots d'une foule imbécille ,  
Qui , d'un pas lourd , & d'un œil hébété ;  
Court à Milan des Campagnes voisines ;  
Bourgeois , Manants , Moines , Bénédictines ;  
Meres , enfans : c'est un bruit , un concours ,  
Un chamaillis ; chacun se précipite :  
On tombe ; on crie : Arrivons , entrons vite ;  
Nous n'aurons pas tels plaisirs tous les jours.

Le Paladin sçut bientôt quelle fête  
Alloit chommer ce bon peuple Lombard ,  
Et quel spectacle à ses yeux on apprête.  
Ma Dorothee ! ô Ciel ! Il dit , & part ;  
Et son coursier s'élançant sur la tête

Des curieux , le porte , en quatre bonds ,  
 Dans les fauxbourgs , dans la ville , à la place ,  
 Où du Bâtard la généreuse audace  
 A dissipé tous ces monstres félons ;  
 Où Dorothée interdite , éperduë ,  
 Osoit à peine encor lever la vue.

. . . . .  
 Quel coloris , quel pinceau pourroit rendre  
 Ce doux mélange , & si vif , & si tendre ,  
 L'impression d'un reste de douleur ,  
 La douce joie où se livroit son cœur ,  
 Son embarras , sa pudeur , & sa honte ,  
 Que par degrés la tendresse surmonte ?  
 Son la Trimouille ardent , yvre d'amour ,  
 Entre ses bras la tient long-tems serrée ,  
 Foible , attendrie , encor toute éplorée :  
 Il embrassoit ; il baisoit tour-à-tour  
 Le grand Dunois , & sa Maîtresse , & l'Âne.  
 Tout le beau sexe , aux fenêtrés penché ,  
 Battoit des mains , de tendresse touché :  
 On voyoit fuir tous les gens à soutane  
 Sur les débris du bûcher renversé ,  
 Qui dans le sang nage , au loin dispersé.  
 Sur ces débris , le Bâtard intrépide ,  
 A l'air , le port , & le maintien d'Alcide ,  
 Qui , sous ses pieds enchaînant le trépas ,  
 Le triple Chien , & la triple Euménide ,  
 Remit Alceste à son dolent époux ,  
 Quoiqu'en secret il fût un peu jaloux.  
 Avec honneur , la belle Dorothée

Fut, en litiere, à son logis portée,  
 Des deux Héros noblement escortée.  
 Le lendemain, le Bâtard généreux  
 Vint près du lit du beau couple amoureux:  
 Je sens, dit-il, que je suis inutile  
 Aux doux plaisirs que vous goûtez tous deux;  
 Il me convient de sortir de la ville;  
 Jeanne, & mon Roi me rappellent près d'eux.

.....  
 Graces au Ciel, Dorothee est servie,  
 Je dois servir Charles sept à son tour.  
 Goûtez les fruits de votre tendre amour;  
 A mon bon Roi je vais donner ma vie.

.....  
 Sur mon cheval je vous suis à l'instant,  
 Lui repliqua l'aimable la Trimouille.  
 La Belle dit: C'est aussi mon projet;  
 Un desir vif dès long-tems me chatouille  
 De contempler la Cour de Charles sept;  
 Sa Cour si belle, en Héros si féconde;  
 Sa tendre Agnès qui gouverne son cœur;  
 Sa fiere Jeanne, en qui valeur abonde:  
 Mon cher Amant, mon cher Libérateur,  
 Me conduiroient jusques au bout du monde.  
 Mais, sur le point d'être cuite en ce lieu,  
 En récitant ma priere secrette,  
 Je, fis tout bas, à la Vierge un beau vœu,  
 S'il lui plaisoit de me tirer du feu,  
 De visiter sa maison de Lorrette.

.....  
 Des

Je vis par vous ; mon vœu doit se tenir ;  
 Sans quoi la Vierge a droit de me punir.  
 Votre discours est très-juste & très-sage ;  
 Dit la Trimouille ; & ce pèlerinage  
 Est à mes yeux un devoir bien sacré :  
 Vous permettrez que je fois du voyage.  
 J'aime Lorette ; & je vous conduirai.  
 Allez , Dunois , par la plaine étoilée ;  
 Fendez les airs ; volez aux champs de Blois ;  
 Nous vous joindrons avant qu'il soit un mois.  
 Et vous , Madame , à Lorette appelée ,  
 Venez remplir votre vœu si pieux ;  
 Moi j'en fais un digne de vos beaux yeux ;  
 C'est de prouver , à toute heure , en tous lieux ;  
 A tout venant , par l'épée & la lance ,  
 Que vous devez avoir la préférence  
 Sur toute Fille , ou Femme de renom ;  
 Que nulle n'est & si sage & si belle.

. . . . .  
 Le Poitevin prend le chemin d'Ancône,  
 Avec sa Dame , un bourdon dans la main ;  
 Portant tous deux chapeau de pèlerin ,  
 Bien relevé de coquilles bénites.  
 A leur ceinture un Rosaire pendoit  
 De beaux grains d'or , & de perles unies ;  
 Le Paladin souvent le récitoit ,  
 Disoit *Ave*. La belle répondoit  
 Par des soupirs & par des litanies ;  
 Et , Je vous aime , étoit le doux refrain  
 Des *Oremus* qu'ils chantoient en chemin.



Ils vont à Parme , à Plaifance , à Modène ,  
 Dans Urbino , dans la tour de Céfène ,  
 Toujours logés dans de très-beaux châteaux  
 De Princes , Ducs , Comtes , & Cardinaux.  
 Le Paladin eut par-tout l'avantage  
 De foutenir que , dans le Monde entier ,  
 Il n'eft beauté plus aimable & plus fage  
 Que Dorothée ; & nul n'ofa nier  
 Ce qu'avançoit un fi grand perfonnage ;  
 Tant les Seigneurs de tout ce beau canton  
 Avoient d'égards & de difcrétion.

Enfin , portés fur les bords du Mufône ;  
 Près Ricanate , en la Marche d'Ancône ,  
 Les Pèlerins virent briller de loin  
 Cette maifon de la fainte Madône ;  
 Ces murs divins de qui le Ciel prend foïn ;  
 Et qu'autrefois des Anges tutelaires  
 Firent voler dans les plaines des airs ,  
 Comme un vaiffeau qui fend le fein des mers ;  
 A Loretto les Anges s'arrêterent ;  
 Les murs facrés d'eux-mêmes fe fonderent ;  
 Et ce que l'art a de plus précieux ,  
 De plus brillant , de plus induftrieux ,  
 Fut employés depuis par les fains Pères ;  
 Maîtres du monde , & du Ciel grands Vicaires ;  
 A l'ornement de ces augustes Lieux.  
 Les deux Amans de cheval descendirent ;  
 D'un cœur contrit à deux genoux fe mirent ;  
 Puis chacun d'eux , pour accomplir fon vœu ;  
 Offrit des dons pleins de magnificence ,

Tous acceptés , avec reconnoissance ,  
Par la Madône & les Moines du lieu.

Au cabaret les deux Amans dînerent ;  
Et ce fut-là qu'à table ils rencontrèrent  
Un brave Anglois , fier , dur , & sans souci ,  
Qui venoit voir la sainte Vierge aussi.

. . . . .  
De tout François c'est l'ennemi mortel ;  
Et son nom est Christophe d'Arondel.  
Il parcouroit tristement l'Italie ;  
Et, se sentant fort sujet à l'ennui ,  
Il amenoit sa Maîtresse avec lui ,  
Plus dédaigneuse encor , plus impolie ,  
Parlant fort peu , mais belle , faite au tour ,  
Douce la nuit , insolente le jour ,  
A table , au lit , par caprice emportée ,  
Et le contraire , en tout , de Dorothee.

Le beau Baron , du Poitou l'ornement ,  
Lui fit d'abord un petit compliment ,  
Sans recevoir aucune repartie ;  
Puis il parla de la Vierge Marie ;  
Puis il compta comme il avoit promis ,  
Chez les Lombards , à Monsieur saint Denis ,  
De soutenir , en tout lieu , la sagesse  
Et la beauté de sa chere Maîtresse :  
Je crois , dit-il au dédaigneux Breton ,  
Que votre Dame est noble , & d'un grand nom ;  
Qu'elle est sur-tout aussi sage que belle ;  
Je crois encor , quoiqu'elle n'ait rien dit ,  
Que , dans le fond , elle a beaucoup d'esprit ;

Mais Dorothée est fort au-dessus d'elle ;  
Vous l'avouerez : on peut , sans l'abaisser ,  
Au second rang dignement la placer.

Le fier Anglois , à ce discours honnête ,  
Le regarda des pieds jusqu'à la tête :  
Pardieu , dit-il , il m'importe fort peu  
Que vous ayez à Denis fait un vœu ;  
Et peu me chaut que votre Damoiselle ,  
Soit sage , ou folle , & soit ou laide ou belle :  
Chacun se doit contenter de son bien ,  
Tout uniment , sans se vanter de rien.  
Mais , puisqu'ici vous avez l'impudence  
D'oser prétendre à quelque préférence  
Sur un Anglois , je vous enseignerai  
Votre devoir ; & je vous prouverai  
Que tout Anglois , en affaires pareilles ;  
A tout François donne sur les oreilles ;  
Que ma Maîtresse , en figure , en couleur ,  
En gorge , en bras , cuisses , taille , rondeur ,  
Même en sagesse , en sentimens d'honneur ,  
Vaut cent fois mieux que votre pélerine ,  
Et que mon Roi ( dont je fais peu de cas , )  
Quand il voudra , sçaura bien mettre à bas  
Et votre Maître , & sa grosse Héroïne....  
Eh bien ! reprit le noble Poitevin ,  
Sortons de table ; éprouvons-nous soudain :  
A vos dépens , je soutiendrai peut-être  
Mon tendre Amour , mon Pays , & mon Maître,  
Mais , comme il faut être toujours courtois ,  
De deux combats je vous laisse le choix ,

Soit à cheval, soit à pied ; l'un & l'autre  
 Me sont égaux : mon choix suivra le vôtre.

A pied, morbleu ! dit le rude Breton ;

Je n'aime point qu'un cheval ait la gloire

De partager ma peine & ma victoire ;

Point de cuirasse, & point de morion ;

C'est, à mon sens, une arme de poltron :

Il fait trop chaud ; j'aime à combattre à l'aise ;

Je veux, tout nud, vous soutenir ma thèse.

Nos deux Beautés jugeront mieux des coups.

Très-volontiers, dit, d'un ton noble & doux ;

Le beau François. Sa chere Dorothee

Frémit de crainte, à ce défi cruel,

Quoiqu'en secret son ame fut flatée

D'être l'objet d'un si noble duel.

Elle trembloit que Christophe Arondel

Ne transperçât de quelque coup mortel

La douce peau de son cher la Trimouille

Que de ses pleurs tendrement elle mouille.

La Dame Angloise animoit son Anglois,

D'un coup d'œil fier & sûr de ses attraits :

Elle n'avoit jamais versé larmes ;

Son cœur altier se plaisoit aux alarmes ;

Et les combats des coqs de son pais

Avoient été ses passe-tems chéris.

Son nom étoit Judith de Rosamore,

Cher à Bristol, & que Cambridge honore.

Voilà déjà nos braves Paladins

Dans un champ clos, prêts d'en venir aux mains,

Tous deux charmés, dans leurs nobles querelles,



De soutenir leur Patrie & leurs Belles,  
 La tête haute, & le fer de droit fil,  
 Le bras tendu, le corps en son profil,  
 En tierce, en quarte, ils joignent leurs épées,  
 L'une par l'autre à tout moment frappées.  
 C'est un plaisir de les voir se baisser,  
 Se relever, reculer, avancer,  
 Parer, sauter, se ménager des feintes,  
 Et se porter les plus rudes atteintes.  
 Ainsi l'on voit dans une belle nuit,  
 Sous le Lion, ou sous la Canicule,  
 Tout l'horizon qui s'enflamme, & qui brûle  
 De mille feux, dont notre œil s'éblouit;  
 Un éclair passe : un autre éclair le suit.

Le Poitevin adresse une apostrophe  
 Droit au menton du superbe Christophe ;  
 Puis en arriere il faute allégrement,  
 Toujours en garde ; & Christophe à l'instant  
 Engage en tierce ; &, ferrant la mesure,  
 Au ferrailleur inflige une blessure  
 Sur une cuisse ; &, de sang empourpré,  
 Ce bel yvoire est teint & bigarré.

Ils s'acharnoient à cette noble escrime,  
 Voulant mourir pour jouir de l'estime  
 De leur maîtresse, & pour bien décider  
 Quelle beauté doit à l'autre céder ;  
 Lorsqu'un bandit des États du saint Pere  
 Avec sa troupe entra dans ces cantons  
 Pour s'acquitter de ses dévotions.  
 Le scélérat se nommoit *Martinguerre* ;

Voleur de jour, voleur de nuit, corsaire ;  
 Mais faintement à la Vierge attaché ,  
 Et, sans manquer, récitant son Rosaire ,  
 Pour être pur & net de tout péché.

Il apperçut sur le pré les deux Belles ,  
 Et leurs chevaux , & leurs brillantes selles ,  
 Et leurs mulets chargés d'or & d'agnus.

Dès qu'il les vit , on ne les revit plus.

Il vous enleve & Judith Rosamore ,

Et Dorothee , & le bagage encore ;

Mulets , chevaux , & part comme un éclair.

Les champions tenoient toujours en l'air ,

A poing fermé leurs brandissantes lames ,

Et ferrailant pour l'honneur de ces Dames.

Le Poitevin s'avise le premier

Que sa Maîtresse est comme disparue.

Il voit de loin courir son écuyer ;

Il s'ébahit ; & son arme pointue

Reste en sa main sans force & sans effet.

Sire Arondel demeure stupéfait ;

Tous deux restoient , la prunelle effarée ,

Bouche béante , & la mine égarée ,

L'un contre l'autre. Oh ! oh ! dit le Breton ,

Dieu me pardonne , on nous a pris nos Belles ;

Nous nous donnons cent coups d'estramaçon

Très-fotement ; courons vite après elles ;

Reprenons-les , & nous nous rebattons

Pour leurs beaux yeux , quand nous les trouverons.

L'autre en convient ; & , différant la fête ,

En bons amis , ils se mettent en quête

De leur maîtresse. A peine ils font cent pas,  
Que l'un s'écrie : Ah ! la cuisse ! ah ! le bras !  
L'autre crioit la poitrine & la tête !  
Et , n'ayant plus ces esprits animaux ,  
Qui vont au cœur , & qui font les Héros ;  
Ayant perdu cette ardeur enflammée ,  
Avec leur sang au combat consumée ,  
Tous deux meurtris , foibles & languissans ,  
Sur le gazon tombent en même tems ,  
Et de leur sang ils rougissent la terre.  
Leurs écuyers , qui suivoient Martinguerre ,  
Vont à sa piste , & gagnent le pays.  
Les deux Héros , sans valets , sans habits ,  
Et sans argent , étendus dans la plaine ,  
Manquant de tout , croyoient leur fin prochaine ,  
Lorsqu'une Vieille , en passant vers ces lieux ,  
Les voyant nus , s'approcha plus près d'eux ,  
En eut pitié , les fit sur des civieres  
Porter chez elle ; & , par des restaurans ,  
En moins de rien leur rendit tous leurs sens ;  
Leur coloris , & leurs forces premières.

La bonne Vieille , en ce lieu respecté ,  
Est en odeur , qu'on dit de Sainteté ;  
Devers Ancône , il n'est point de Béate ,  
Point d'Ame sainte , en qui la Grace éclate  
Par des bienfaits plus signalés , plus grands ;  
Elle prédit la pluie , & le beau tems ;  
Eile guérit les blessures légères  
Avec de l'huile & de saintes prières ;  
Elle a parfois converti des méchants.

Les Paladins à la Vieille conterent  
 Leur aventure , & conseil demanderent.  
 La Décrépité alors se recueillit,  
 Pria Marie , ouvrit la bouche , & dit :  
 Allez en paix : aimez tous deux vos Belles ;  
 Mais que ce soit à bonne intention ,  
 Et gardez-vous de vous tuer pour elles.  
 Les doux objets de votre affection  
 Sont maintenant à des épreuves rudes ;  
 Je plains leurs maux & vos sollicitudes.  
 Habillez-vous ; prenez des chevaux frais ;  
 Ne manquez pas le chemin qu'il faut prendre :  
 Le Ciel par moi daigne ici vous apprendre ,  
 Pour les trouver , qu'il faut courir après.

Le Poitevin admira l'énergie  
 De ce discours ; & le Breton pensif  
 Lui dit : Je crois à votre prophétie ;  
 Nous poursuivrons le voleur fugitif ,  
 Quand nous aurons retrouvé des montures  
 Et des pourpoints , & sur-tout des armures.  
 La Vieille dit : On vous en fournira.  
 Un circoncis , par bonheur , étoit là ,  
 Enfant barbu d'Isaac , & de Juda ,  
 Dont la belle ame , à servir empressée ,  
 Faisoit fleurir la Gent déprépuée.  
 Le digne Hébreu leur prêta galamment  
 Deux mille écus à quarante pour cent ,  
 Selon les Us de la Race bénie ,  
 En Canaan par Moïse conduite.

.....



Deux Chevaliers, qui se font bien battus,  
Soit à cheval, soit à la noble escrime,  
Avec le sabre, ou de longs fers pointus,  
De pied en cap tout couverts, ou tout nuds;  
Ont l'un pour l'autre une secrette estime;  
Et chacun d'eux exalte les vertus,  
Et les grands coups de son digne Adversaire,  
Lorsque sur-tout il n'est plus en colere.  
Mais, s'il advient, après ce beau conflit,  
Quelque accident, quelque triste fortune,  
Quelque misere à tous les deux commune,  
Incontinent le malheur les unit;  
L'amitié naît de leurs destins contraires;  
Et deux Héros persécutés sont freres;  
C'est ce qu'on vit dans le cas si cruel  
De la Trimouille & du triste Arondel.  
Cet Arondel reçut de la nature  
Une ame altiere, indifférente & dure;  
Mais il sentit ses entrailles d'airain  
Se ramollir pour le doux Poitevin;  
Et la Trimouille, en se laissant surprendre  
A ces beaux nœuds qui forment l'amitié,  
Suivit son goût; car son cœur est né tendre,  
Que je me sens, dit-il, fortifié,  
Mon chér ami, par votre courtoisie!  
Ma Dorothee, hélas! me fut ravie;  
Vous m'aidez, au milieu des combats,  
A retrouver la trace de ses pas;  
J'affronterai le plus cruel trépas,  
Pour vous nantir de votre Rosamore.

Les deux Amans , les deux nouveaux Amis ,  
 Partent ensemble ; & , sur un faux avis ,  
 Marchent en hâte , & tirent vers Livourne :  
 Le ravisseur , d'un autre côté tourne ,  
 Par un chemin justement opposé.  
 Tandis qu'ainsi le couple se fourvoie ,  
 Au scélérat rien ne fut plus aisé  
 Que d'enlever sa noble & riche proie :  
 Il la conduit bientôt en sûreté  
 Dans un château , des chemins écarté ,  
 Près de la mer , entre Rome & Gayette ;  
 Mazure affreuse , exécration retraite ,  
 Où l'insolence , & la rapacité ,  
 La gourmandise , & la malpropreté ,  
 L'emportement de l'ivresse bruyante ,  
 Les démêlés , les combats qu'elle enfante ,  
 La dégoûtante & sale impureté ,  
 Qui de l'amour éteint les tendres flammes ,  
 Tous les excès des plus vilaines ames ,  
 Font voir à l'œil ce qu'est le Genre humain ,  
 Lorsqu'à lui-même il est livré sans frein.  
 Du Créateur image si parfaite ,  
 Or voilà donc comme vous êtes faite ?

En arrivant , le Corsaire effronté  
 Se met à table , & fait placer les Belles ,  
 Sans compliment , chacune à son côté ;  
 Mange , dévore , & boit à leur santé.  
 Puis il leur dit : Voyez , Mesdemoiselles ;  
 Qui , de vous deux , couche avec moi la nuit ;  
 Tout m'est égal ; tout m'est bon ; tout me duit.

Poil blond, poil noir; Angloise, Italienne;  
 Petite, ou grande; Infidèle, ou Chrétienne;  
 Il ne m'importe; & buvons. A ces mots,  
 La rougeur monte à l'aimable visage  
 De Dorothée; elle éclate en sanglots:  
 Sur ses beaux yeux il se forme un nuage  
 Qui tombe en pleurs sur ce nez fait au tour,  
 Sur ce menton, où l'on dit que l'Amour  
 Lui fit un creux, la caressant un jour.  
 Dans la tristesse elle est ensévelie:  
 Judith, l'Angloise, un moment recueillie,  
 Et regardant le Corsaire inhumain,  
 D'un air de tête, & d'un souris hautain:  
 Je veux, dit-elle, avoir ici la joie,  
 Sur le minuit, de me voir votre proie;  
 Et l'on sçaura ce qu'avec un bandit  
 Peut une Angloise, alors qu'elle est au lit.  
 A ce propos, le brave Martinguerre  
 D'un gros baiser la barbouille, & lui dit:  
 J'aimai toujours les filles d'Angleterre.  
 Il la rebaïse, & puis vuide un grand verre;  
 En vuide un autre, & mange, & boit, & rit,  
 Et chante, & jure; & sa main effrontée,  
 Sans nul égard, se porte impudemment  
 Sur Rosamore, & puis sur Dorothée.  
 Celle-ci pleure; & l'autre, fièrement,  
 Sans s'émouvoir, sans changer de visage,  
 Laisse tout faire au rude personnage.  
 Enfin de table il sort en bégayant,  
 Le pied mal sûr, mais l'œil étincellant,

Avertissant, d'un geste de Corsaire,  
 Qu'on soit fidèle aux marchés convenus;  
 Et, rayonnant des présens de Bacchus,  
 Il se prépare aux combats de Cythère.

La Milanoise, avec des yeux confus,  
 Dit à l'Angloise : Osez-vous, ma chere,  
 Du scélérat consommer le desir ?  
 Mérite-t-il qu'une Beauté si fière  
 S'abaisse au point de donner du plaisir ?  
 Je prétends bien lui donner autre chose,  
 Dit Rosamore ; on verra ce que j'ose :  
 Je sçais venger ma gloire & mes appas.  
 Je suis fidèle au Chevalier que j'aime.  
 Sçachez que Dieu, par sa bonté suprême,  
 M'a fait présent de deux robustes bras,  
 Et que Judith est mon nom de baptême.  
 Daignez m'attendre en cet indigne lieu ;  
 Laissez-moi faire ; & sur-tout priez Dieu ;  
 Puis elle part, & va, la tête haute,  
 Se mettre au lit, à côté de son hôte.

La nuit couvroit d'un voile ténébreux  
 Les toits pourris de ce repaire affreux.  
 Des Malandrins la grossière cohue  
 Cuvoit son vin, dans la grange étendue ;  
 Et Dorothee, en ces momens d'horreur,  
 Demeuroit seule, & se mouroit de peur.

Le Boucahier, dans la grosse partie  
 Par où l'on pense, étoit tout offusqué  
 De la vapeur des raisins d'Italie.  
 Moins à l'amour, qu'au sommeil provoqué ;



Il va pressant, d'une main engourdie,  
 Les fiers appas dont son cœur est piqué.  
 Et là Judith, prodiguant ses tendresses,  
 L'enveloppoit, par ses fausses caresses,  
 Dans les filets que lui tendoit la mort.  
 Le dissolu, lassé d'un tel effort,  
 Bâille un moment, tourne la tête, & dort.  
 A son chevet pendoit le cimenterre  
 Qui fit long-tems redouter Martinguerre :  
 Notre Bretonne aussi tôt le tira,  
 En invoquant Judith & Débora,  
 Jahel, Aod, & Simon, nommé *Pierre*,  
 Simon Barjone, aux oreilles fatal ;  
 Puis, empoignant les crins de l'animal  
 De sa main gauche, & soulevant la tête,  
 La tête lourde, & le frond engourdi  
 Du Mécréant, qui ronfle appesanti,  
 Elle s'ajuste, &, sa droite élevée,  
 Tranche le cou du brave Débauché :  
 De sang, de vin la couche est abreuvée :  
 Le large tronc, de son chef détaché,  
 Rougit le front de la noble Héroïne  
 Par trente jets de liqueur purpurine.  
 Notre Amazone alors saute du lit,  
 Portant en main cette tête sanglante ;  
 Et va trouver sa Compagne tremblante ;  
 Qui dans ses bras tombe & s'évanouit ;  
 Puis, reprenant ses sens & son esprit :  
 Ah ! juste Dieu ! quelle femme vous êtes !  
 Quelle action ! quel coup ! & quel danger !

Oui fuirons-nous ? Si, sur ces entrefaites ,  
 Quelqu'un s'éveille , on va nous égorger.  
 Parlez plus bas , repliqua Rosamore ,  
 Ma mission n'est pas finie encore ;  
 Prenez courage ; & marchez avec moi.  
 L'autre reprit courage avec effroi.

Leurs deux Amants, errant toujours loin d'elles,  
 Couroient par-tout sans avoir rien trouvé :  
 A Gène enfin, l'un & l'autre arrivé,  
 Ayant, par terre, en vain cherché leurs Belles,  
 S'en vont, par mer, à la merci des flots,  
 Aux quatre vents demander des nouvelles.  
 Ces quatre vents les portent tour-à-tour,  
 Tantôt aux bords de cet heureux séjour,  
 Où des Chrétiens le Pere apostolique  
 Tient humblement les clefs du Paradis ;  
 Tantôt au fond du golfe Adriatique,  
 Où le vieux Doge est l'époux de Thétis :  
 Puis devers Naples, au rivage fertile,  
 Où Sannazar est trop près de Virgile.  
 Ces Dieux mutins, prompts, ailés & jouflus,  
 Qui ne font plus les enfans d'Oithie,  
 Sur le dos bleu des flots qu'ils ont émus,  
 Les font voguer à ces gouffres connus,  
 Où l'onde amere, autrefois engloutie  
 Par la Charibde, aujourd'hui ne l'est plus ;  
 Où, de nos jours, on ne peut plus entendre  
 Les hurlemens des dogues de Scylla ;  
 Où les Géants, écrasés sous l'Etna,  
 Ne jettent plus la flamme avec la cendre ;

Tout l'Univers avec le tems changea.  
 Le couple errant non loin de Syracuse,  
 Va saluer la fontaine Aréthuse,  
 Qui dans son sein tout couvert de roseaux,  
 De son Amant ne reçoit plus les eaux.  
 Ils ont bientôt découvert le rivage,  
 Où florissoient Augustin, & Carthage;  
 Séjour affreux, dans nos jours infecté  
 Par les fureurs & la rapacité  
 Des Musulmans, enfans de l'ignorance.  
 Enfin le Ciel conduit nos Chevaliers  
 Aux doux climats de la belle Provence.

Là, sur des bords couronnés d'oliviers,  
 On voit les tours de Marseille l'antique,  
 Beau monument d'un vieux peuple Ionique.  
 Noble cité, grecque, & libre autrefois,  
 Tu n'as plus rien de ce double avantage.  
 Il est plus beau de servir sous nos rois;  
 C'est, comme on sçait, un bienheureux partage.

Les Paladins ayant bien vu Marseilles,  
 Son port, sa rade, & toutes les merveilles  
 Dont les bourgeois rebattoient leurs oreilles,  
 Furent requis de visiter le roc,  
 Ce roc fameux, surnommé *Sainte Baume*,  
 Tant célébré chez la Gent porte-froc,  
 Et dont l'odeur parfumoit le royaume.  
 Le beau François y va par piété,  
 Le fier Anglois par curiosité.  
 En gravissant, ils virent près du dôme,

Sur les degrés dans ce roc pratiqués,  
 Des voyageurs à prier appliqués.  
 Dans cette troupe étoient deux Voyageuses,  
 L'une à genoux, mains jointes, cou tendu,  
 L'autre debout, & des plus dédaigneuses.

O doux objets ! moment inattendu !  
 Ils ont tous deux reconnu leurs maitresses !  
 Les voilà donc pécheurs & pécheresses,  
 Dans ce parvis si funeste aux Amours.  
 En peu de mots, l'Angloise leur raconte  
 Comment son bras, par le divin secours,  
 Sur Martinguerre a sçu venger sa honte.  
 Elle eut le soin, dans ce péril urgent,  
 De se saisir d'une bourse assez ronde  
 Qu'avoit le mort ; attendu que l'argent  
 Est inutile aux gens de l'autre Monde ;  
 Puis franchissant, dans l'horreur de la nuit,  
 Les murs mal clos de cet affreux réduit,  
 Le sabre au poing, vers la prochaine rive,  
 Elle a conduit sa Compagne craintive ;  
 Elle a monté sur un léger esquif ;  
 Et, réveillant matelots, capitaine,  
 En bien payant, le couple fugitif  
 A navigé sur la mer de Tyrhène.  
 Enfin des vents le sort capricieux,  
 Ou bien le Ciel, qui fait tout pour le mieux,  
 Les met tous quatre aux pieds de Magdelaine.

• • • • •  
 Le dur Anglois, l'aimable Poitevin,  
 Ayant chacun leur Héroïne en croupe,



Vers Orléans prirent leur droit chemin,  
 Tous deux brûlans de rejoindre leur troupe,  
 Et de venger l'honneur de leur pays.  
 Discrets Amans, généreux ennemis,  
 Ils voyageoient comme de vrais amis,  
 Sans désormais se faire de querelles,  
 Ni pour leurs Rois, ni même pour leurs Belles.

. . . . .  
 Sœur de la Mort, impitoyable Guerre,  
 Droit des Brigands, que nous nommons *Héros*;  
 Monstre sanglant, né des flancs d'Atropos,  
 Que tes forfaits ont dépeuplé la terre!  
 Tu la couvris & de sang & de pleurs;  
 Mais, quand l'Amour joint encor ses malheurs  
 A ceux de Mars; lorsque la main chérie  
 D'un tendre Amant de faveurs enyvré,  
 Répand un sang par lui-même adoré,  
 Et qu'il voudroit racheter de sa vie;  
 Lorsqu'il enfonce un poignard égaré  
 Au même sein que ses lèvres brûlantes  
 Ont marqueté d'empreintes si touchantes;  
 Qu'il voit fermer à la clarté du jour  
 Ces yeux aimés qui respiroient l'amour;  
 D'un tel objet les peintures terribles  
 Font plus d'effet sur les cœurs nés sensibles;  
 Que cent guerriers qui terminent leur sort,  
 Payés d'un Roi pour courir à la mort.

Charle, entouré de la Troupe royale,  
 Avoit repris cette raison fatale,

Présent maudit dont on fait tant de cas,  
Et s'en servoit pour chercher les combats.  
Ils cheminoient vers les murs de la ville,  
Vers ce château, son noble & sûr asyle,  
Où se gardoient ces magasins de Mars,  
Ce long amas de lances & de dards,  
Et les canons que l'Enfer, en sa rage,  
Avoit fondus pour notre indigne usage.  
Déjà des tours le faite paroissoit ;  
La troupe en hâte au grand trot avançoit,  
Pleine d'espoir, ainsi que de courage ;  
Mais la Trimouille, honneur des Poitevins  
Et des Amans, allant près de sa Dame,  
Au petit pas, & parlant de sa flamme,  
Manqua sa route, & prit d'autres chemins.

Dans un vallon qu'arrose une onde pure,  
Il vit un bois de Cyprés toujours verts,  
Qu'en pyramide a formés la nature,  
Et dont le faite a bravé cent hyvers.  
Il est un Antre, où souvent les Nayades,  
Et les Silvains viennent prendre le frais :  
Un clair ruisseau, par des conduits secrets,  
Y tombe en nappes, & forme vingt cascades ;  
Un tapis verd est tendu tout auprès ;  
Le serpolet, la mélisse naissante,  
Le blanc jasmin, la jonquille odorante,  
Y semblent dire aux Bergers d'alentour :  
Reposez-vous sur ce lit de l'Amour.  
Le Poitevin entendit ce langage

Du fond du cœur. L'haleine des Zéphirs,  
 Le lieu, le tems, sa tendresse, son âge,  
 Sur-tout sa Dame, allument ses desirs.  
 Les deux Amans de cheval descendirent.  
 Sur le gazon, côte à côte se mirent;  
 Et puis des fleurs, puis des baisers cueillirent:  
 Mars & Vénus, planant du haut des Cieux,  
 N'ont jamais vu d'objets plus dignes d'eux.  
 Du fond des bois les Nymphes applaudirent;  
 Et les moineaux, les pigeons de ces lieux  
 Prirent exemple, & s'en aimerent mieux.  
 Dans le bois même étoit une Chapelle,  
 Séjour funèbre à la mort consacré,  
 Où, l'avant-veille, on avoit enterré  
 De Jean Chandos la dépouille mortelle.  
 Deux Desservans, vêtus d'un blanc surplis,  
 Y dépêchoient de longs *De profundis*,  
 Paul Tyrconel assistoit au service;  
 Non qu'il goûtât ce dévot exercice,  
 Mais au défunt il étoit attaché.  
 Du preux Chandos il étoit frere d'armes,  
 Fier comme lui, comme lui débauché,  
 Ne connoissant ni l'amour ni les larmes.  
 Il conservoit un reste d'amitié  
 Pour Jean Chandos; &, dans sa violence,  
 Il juroit Dieu qu'il en prendroit vengeance,  
 Plus par colere encor que par pitié.

Il apperçut, du coin d'une fenêtre,  
 Les deux chevaux qui s'amusoient à paître:  
 Il va vers eux. Ils tournent, en ruant,

Vers la fontaine, où l'un & l'autre Amant  
 A ses transports en secret s'abandonne,  
 Ne voyant qu'eux, & ne voyant personne,  
 Paul Tyrconel, dont l'esprit inhumain  
 Ne souffroit pas les plaisirs du prochain,  
 Grinça des dents, & s'écria : Profanes,  
 C'est donc ainsi, dans votre indigne ardeur,  
 Que d'un Héros vous insultez les manes !

Parle, est-ce toi, discourtois Chevalier  
 Fait pour la cour, & né pour la mollesse,  
 Dont la main foible auroit, par quelque adresse,  
 Donné la mort à ce puissant guerrier ?  
 Quoi ? sans parler tu lorgnes ta maîtresse ?  
 Tu sens ta honte, & ton cœur se confond.

A ce discours la Trimouille répond :  
 Ce n'est point moi. Je n'ai point cette gloire.  
 Dieu, qui conduit la valeur des Héros,  
 Comme il lui plaît, accorde la victoire.  
 Avec honneur, je combattis Chandos ;  
 Mais une main, qui fut plus fortunée,  
 Aux champs de Mars trancha sa destinée ;  
 Et je pourrai peut-être, dès ce jour,  
 Punir aussi quelque Anglois à mon tour.

Comme un vent frais, d'abord par son murmure,  
 Frise, en sifflant, la surface des eaux,  
 S'élève, gronde, & , brisant les vaisseaux,  
 Répand l'horreur sur toute la nature ;  
 Tels la Trimouille & le dur Tyrconel  
 Se préparoient au terrible duel,



Par ces propos pleins d'ire & de menace.  
 Ils sont tous deux sans casque & sans cuirasse,  
 Le Poitevin, sur les fleurs du gazon,  
 Avoit jetté, près de sa Milanoise,  
 Cuirasse, lance, & sabre, & morion,  
 Tout son harnois, pour être plus à l'aise;  
 Car de quoî sert un grand sabre en amours!  
 Paul Tyrconel marchoit armé toujours;  
 Mais il laissa dans la Chapelle ardente  
 Son casque d'or, sa cuirasse brillante,  
 Ses beaux brassards aux mains d'un écuyer;  
 Il ne garda qu'un large baudrier,  
 Qui soutenoit sa lance étincellante.  
 Il la tira. La Trimouille, à l'instant,  
 D'un saut léger à son arme sautant,  
 La ramassa, tout bouillant de colère,  
 Et s'écriant: Monstre cruel, attends,  
 Et tu verras bientôt ce que mérite  
 Un scélérat qui, faisant l'hypocrite,  
 S'en vient troubler un rendez-vous d'Amans!  
 Il dit, & pousse à l'Anglois formidable.  
 Tels, en Phrygie, Hector & Ménélas  
 Se menaçoient, se portoient le trépas  
 Aux yeux d'Hélène affligée & coupable.  
 L'autre, le bois, l'air, le ciel retentit  
 Des cris perçans que jettoit Dorothee;  
 Jamais l'Amour ne l'a plus transportée;  
 Son tendre cœur jamais ne ressentit  
 Un trouble égal. Eh! quoi? sur le pré même  
 Où je goûtois les pures voluptés!

Dieu tout-puissant, je perdrais ce que j'aime ?  
 Cher la Trimouille ! ah ! barbare ! arrêtez,  
 Barbare Anglois, percez mon sein timide.

Difant ces mots, courant d'un pas rapide,  
 Les bras tendus, les yeux étincellans,  
 Elle s'élançe entre les combattans.  
 De fon Amant la poitrine d'albâtre,  
 Ce doux fein, ce fein qu'elle idolâtre,  
 Étoit déjà vivement effleuré  
 D'un coup terrible à grand' peine paré,  
 Le beau François, que fa blessure irrite,  
 Sur le Breton vole & se précipite ;  
 Mais Dorothée étoit entre les deux.  
 O Dieu d'amour ! ô Ciel ! ô coup affreux !  
 O quel Amant pourra jamais apprendre,  
 Sans arrofer mes Écrits de ses pleurs,  
 Que des Amans le plus beau, le plus tendre,  
 Le plus comblé des plus douces faveurs,  
 A pu frapper fa Maîtresse charmante.  
 Ce fer mortel, cette lame sanglante  
 Perçoit ce cœur, ce fiége des amours,  
 Qui pour lui seul fut embrasé toujours.  
 Elle chancelle ; elle tombe expirante,  
 Nommant encore la Trimouille... & la mort,  
 L'affreuse mort déjà s'emparoit d'elle :  
 Elle le sent ; elle fait un effort ;  
 Rouvre les yeux qu'une nuit éternelle  
 Alloit fermer ; &, de fa foible main,  
 De fon Amant touchant encor le fein,  
 Et, lui jurant une ardeur immortelle,

Elle exhaloit son ame & ses sanglots :  
 Et, J'aime. . . . J'aime. . . . étoient les derniers mots  
 Que prononça cette Amante fidèle.  
 C'étoit en vain. Son la Trimouille , hélas !  
 N'entendoit rien. Les ombres du trépas  
 L'environnoient : il est tombé près d'elle  
 Sans connoissance ; il étoit dans ses bras ,  
 Teint de son sang , & ne le sentoit pas.  
 A ce spectacle épouvantable & tendre ,  
 Paul Tyrconel demeura quelque tems  
 Glacé d'horreur ; l'usage de ses sens  
 Fut suspendu. Tel on nous fait entendre  
 Que cet Atlas , que rien ne put toucher ,  
 Prit autrefois la forme d'un rocher.

Mais la pitié , que l'aimable Nature  
 Mit de sa main dans le fond de nos cœurs ,  
 Pour adoucir les humaines fureurs ,  
 Se fit sentir à cette ame si dure.  
 Il secourut Dorothée : il trouva  
 Deux beaux portraits , tous deux en mignature ,  
 Que Dorothée avec soin conserva  
 Dans tous les tems , & dans toute aventure.  
 On voit dans l'un la Trimouille aux yeux bleus ,  
 Aux cheveux blonds. Les traits de son visage  
 Sont fiers & doux : la grace & le courage  
 Y sont mêlés par un accord heureux.  
 Tyrconel dit : Il est digne qu'on l'aime.  
 Mais que dit-il , lorsqu'au second portrait ,  
 Il s'aperçut qu'on l'avoit peint lui-même.

Il se contemple ; il se voit trait pour trait :  
 Quelle surprise ! En son ame il rappelle  
 Que, vers Milan voyageant autrefois ,  
 Il a connu Carminetta la belle ,  
 Noble & galante , aux Anglois peu cruelle ;  
 Et qu'en partant , au bout de quelques mois ,  
 La laissant grosse , il eut la complaisance  
 De lui donner , pour adoucir l'absence ,  
 Ce beau portrait que du Lombard Bélin  
 La main sçavante a mis sur le vélin.  
 De Dorothee , hélas ! elle fut mere :  
 Tout est connu ; Tyrconel est son pere.

Il étoit froid , indifférent , hautain ,  
 Mais généreux , & , dans le fonds , humain.  
 Quand la douleur à de tels caractères  
 Fait éprouver ses atteintes amères ,  
 Ses traits sur eux font des impressions ;  
 Qui n'entrent point dans les cœurs ordinaires ,  
 Trop aisément ouverts aux passions.  
 L'acier , l'airain plus fortement s'allume  
 Que les roseaux qu'un feu léger consume.  
 Ce dur Anglois voit sa fille à ses pieds ;  
 De son beau sang la mort s'est affouvie :  
 Il la contemple ; & ses yeux sont noyés  
 Des premiers pleurs qu'il versa de sa vie.  
 Il l'en arrose ; il l'embrasse cent fois ;  
 De hurlemens il étonne les bois ;  
 Et , maudissant la Fortune , la Guerre ;  
 Tombe à la fin sans haleine & sans voix.



A ces accens tu r'ouvris la paupière ;  
 Tu vis le jour, la Trimouille, & soudain  
 Tu détestas ce reste de lumière :  
 Il retira son arme meurtrière  
 Qui traversoit cet adorable sein ;  
 Sur l'herbe rouge il pose la poignée ;  
 Puis, sur la pointe avec force élançé,  
 D'un coup mortel il est bientôt percé ;  
 Et de son sang sa maîtresse est baignée.

Aux cris affreux que poussa Tyrconel !  
 Les Écuyers, les Prêtres accoururent.  
 Épouvantés du spectacle cruel,  
 Ces cœurs de glace, ainsi que lui, s'émurent  
 Et Tyrconel auroit suivi, sans eux,  
 Les deux Amans au séjour ténébreux.

Ayant enfin de ce désordre extrême  
 Calmé l'horreur ; &, rentrant en lui-même,  
 Il fit poser ces Amans malheureux  
 Sur un brancard que des lances formerent ;  
 Au Camp du Roi ses Prêtres le porterent,  
 Et de leurs pleurs les chemins arrosèrent.

Paul Tyrconel, homme en tout violent,  
 Prenoit toujours son parti sur le champ.  
 Il détesta, depuis cette aventure,  
 Et femme & fille, & toute la nature.  
 Il monte un Barbe ; &, courant sans valets,  
 L'œil morne & sombre, & ne parlant jamais,  
 Le cœur rongé, va, dans son humeur noire,  
 Droit à Paris, loin des rives de Loire.  
 En peu de jours il arrive à Calais,

S'embarque, & passe à sa terre natale :  
 C'est-là qu'il prit la robe monacale  
 De saint Bruno ; c'est-là qu'en son ennui,  
 Il mit le Ciel entre le monde & lui ;  
 Fuyant ce monde, & se fuyant lui-même :  
 C'est-là qu'il fit un éternel Carême :  
 Il y vécut sans jamais dire un mot,  
 Mais sans pouvoir jamais être dévot.

Que cette Histoire est sage, intéressante !  
 Comme elle forme & l'esprit & le cœur !  
 Comme on y voit la Vertu triomphante ;  
 Des Chevaliers le courage & l'honneur ;  
 Les droits des Rois ; des Belles la pudeur !  
 C'est un jardin dont tout le tour m'enchanté  
 Par sa culture & sa variété.  
 J'y vois sur-tout l'aimable Chasteté,  
 Des belles fleurs la fleur la plus brillante,  
 Comme un lis blanc que le Ciel a planté,  
 Levant sans tache une tête éclatante.  
 Filles, garçons, lisez affidûment  
 De la Vertu ce divin Rudiment.

VOLTAIRE.

COMBAT DE DUNOIS ET DE CHANDOS.

LE brave Anglois porte un coup effroyable ;  
 Du bouclier la voûte impénétrable  
 Reçoit le fer qui s'écarte en glissant.  
 Les deux Guerriers se joignent en passant ;

Leur force augmente, ainsi que leur colère :  
 Chacun fait son robuste Adversaire.  
 Les deux Courriers sous eux se dérobaient,  
 Débarrassés de leurs fardeaux brillans,  
 S'en vont, en paix, errer dans les campagnes.  
 Tels que l'on voit, dans d'affreux tremblemens,  
 Deux gros rochers détachés des montagnes,  
 Avec grand bruit, l'un sur l'autre roulans :  
 Ainsi tomboient ces deux fiers Combattans,  
 Frappant la terre, & tous deux se ferrans.  
 Du choc bruyant les échos retentissent,  
 L'Air s'en émeut ; les Nymphes en gémissent.  
 Ainsi, quand Mars, suivi par la Terreur,  
 Couvert de sang, armé par sa fureur,  
 Du haut des Cieux descendoit pour défendre  
 Les habitans des rives du Scamandre,  
 Et quand Pallas animoit contre lui  
 Cent Rois ligués dont elle étoit l'appui,  
 La terre entière en étoit ébranlée.  
 De l'Achéron la rive étoit troublée ;  
 Et, pâlisant sur ses horribles bords,  
 Pluton trembloit pour l'Empire des Morts.

Les deux Héros fièrement se relevent,  
 Les yeux en feu, se regardent, s'observent,  
 Tirant leur sabre, & sous cent coups divers,  
 Rompent l'acier dont tous deux sont couverts.  
 Déjà le sang, coulant de leurs blessures,  
 D'un rouge noir avoit teint leurs armures.  
 Les spectateurs, en foule se pressans,  
 Faisoient un cercle autour des Combattans,

Le cou tendu , l'œil fixé , fans haleine ;  
 N'osant parler , & remuant à peine.  
 On en vaut mieux , quand on est regardé ;  
 L'œil du Public est aiguillon de gloire.  
 Les Champions n'avoient que prélué  
 A ce combat d'éternelle mémoire.  
 Achille , Hector , & tous les demi-dieux ;  
 Les Grenadiers bien plus terribles qu'eux ,  
 Et les Lions beaucoup plus redoutables ,  
 Sont moins cruels , moins fiers , moins implacables ,  
 Moins acharnés. Enfin l'heureux Bâtard ,  
 Se ranimant , joignant la force à l'art ,  
 Saisit le bras de l'Anglois qui s'égare ,  
 Fait d'un revers voler son fer barbare ;  
 Puis d'une jambe avancée à propos ,  
 Sur l'herbe rouge étend le grand Chandos ;  
 Mais , en tombant , son ennemi l'entraîne.  
 Couverts de poudre , ils roulent dans l'arène ,  
 L'Anglois dessous , & le François dessus.

VOLTAIRE.

INVOCATION A VÉNUS.

O VOLUPTÉ , mere de la Nature ,  
 Belle Vénus , seule Divinité ,  
 Que , dans la Grèce , invoquoit Épicure ;  
 Qui , du chaos chassant la nuit obscure ,  
 Donnes la vie & la fécondité ,



Le sentiment & la félicité  
 A cette foule innombrable, agissante ;  
 D'êtres mortels à ta voix renaissante ;  
 Toi que l'on peint désarmant dans tes bras  
 Le Dieu du Ciel, & le Dieu de la Guerre ;  
 Qui, d'un sourire écarter le Tonnerre,  
 Rends l'air serein, fais naître sous tes pas  
 Tous les plaisirs qui consolent la Terre ;  
 Descends des Cieux, Déesse des beaux jours ;  
 Viens sur ton char entouré des Amours  
 Que les Zéphirs ombragent de leurs ailes,  
 Que font voler les Colombes fidèles.  
 En se baissant dans le vague des airs.  
 Viens échauffer & calmer l'Univers ;  
 Viens. Qu'à ta voix les Soupçons, les Querelles,  
 Le triste Ennui, plus détestable qu'elles,  
 La noire Envie à l'œil louche & pervers,  
 Soient replongés dans le fond des Enfers,  
 Et garrotés de chaînes éternelles.  
 Que tout s'enflamme, & s'unisse à ta voix ;  
 Que l'Univers, en aimant, se maintienne.  
 Jettons au feu nos vains fatras de Loix,  
 N'en suivons qu'une, & que ce soit la tienne.

VOLTAIRE.

VISION D'UN MOINE.

EN méditant avec attention,  
 Le benoît moine eût une vision,  
 Assez semblable au prophétique songe

De ce Jacob, heureux par un mensonge,  
Pate-pelu, dont l'esprit lucratif  
Avoit vendu ses lentilles en Juif.  
Ce vieux Jacob, ô sublime mystère !  
Devant l'Euphrate, une nuit aperçut  
Mille béliers, qui grimperent, en rut,  
Sur les brebis qui les laisserent faire.  
Le Moine vit de plus plaisans objets ;  
Il vit courir à la même aventure  
Tous les Héros de la race future.  
Il observoit les différens attraits  
De ces Beautés qui, dans leur douce guerre,  
Donnent des fers aux Maîtres de la Terre.  
Chacune étoit auprès de son Héros,  
Et l'enchainoit des chaînes de Paphos.  
Tels, au retour de Flore, & du Zéphire,  
Quand le Printems reprend son doux empire,  
Tous les oiseaux, peints de mille couleurs,  
Par leurs amours agitent les feuillages :  
Les Papillons se baissent sur les fleurs ;  
Et les Lions courent, sous les ombrages,  
A leurs Moitiés qui ne sont plus sauvages.  
C'est-là qu'il vit le beau François premier.  
Ce brave Roi, ce loyal Chevalier,  
Avec Etampe, heureusement oublie  
Les autres fers qu'il reçut à Pavie.  
Là, Charle-Quint joint le myrte au laurier,  
Sert à la fois la Flamande & la Maure.  
Quels Rois ! ô Ciel ! L'un, à ce beau métier,  
Gagne la gouste ; & l'autre, pis encore,

Près de Diane, on voit danser les Ris,  
 Aux mouvemens que l'Amour lui fait faire,  
 Quand dans ses bras tendrement elle serre,  
 En se pâmant, le second des Henris.  
 De Charles neuf le successeur volage,  
 Quitte, en riant, sa Cloris, pour un Page,  
 Sans s'alarmer des troubles de Paris.

Mais quels combats le Jacobin vit rendre  
 Par Borgia, le sixieme Alexandre!  
 En cent tableaux il est représenté.  
 Là, sans tiare, & d'amour transporté,  
 Avec Vanose, il se fait sa famille;  
 Un peu plus bas, on voit Sa Sainteté,  
 Qui s'attendrit pour Lucrece, sa fille.  
 O Léon dix! ô sublime Paul trois!  
 A ce beau jeu vous passiez tous les Rois;  
 Mais vous cédez à mon grand Béarnois,  
 A ce Vainqueur de la Ligue rebelle,  
 A mon Héros, plus connu mille fois,  
 Par les plaisirs que goûta Gabrielle,  
 Que par vingt ans de travaux & d'exploits.

Bientôt on voit le plus beau des spectacles,  
 Ce siècle heureux, ce siècle des miracles,  
 Ce grand LOUIS, cette superbe cour,  
 Où tous les Arts sont instruits par l'Amour.  
 L'Amour bâtit le superbe Versailles;  
 L'Amour, aux yeux des Peuples éblouis,  
 D'un lit de fleurs fait un thrône à LOUIS,  
 Malgré les cris du fier Dieu des Batailles:

L'Amour amène , au plus beau des Humains ,  
 De cette cour les Riyales charmantes ,  
 Toutes en feu , toutes impatientes ;  
 De Mazarin la nièce , aux yeux divins ,  
 La généreuse & tendre la Valiere ,  
 La Montespan , plus ardente & plus fieres  
 L'une se livre au moment de jouir ,  
 Et l'autre attend le moment du plaisir.

Voici le tems de l'aimable Régence ;  
 Tems fortuné , marqué par la licence ,  
 Où la Folie , agitant son grelot ,  
 D'un pied leger , parcourt toute la France ,  
 Où nul Mortel ne daigne être dévot ;  
 Où l'on fait tout , excepté pénitence.  
 Le bon Régent , de son Palais royal ,  
 Des Voluptés donne à tous le signal.  
 Vous répondez à ce signal aimable ,  
 Jeune Daphné , bel Astre de la Cour ;  
 Vous répondez du sein du Luxembourg ,  
 Vous que Bacchus , & le Dieu de la Table  
 Mènent au lit , escortés par l'Amour.  
 Mais je m'arrête , & de ce dernier âge  
 Je n'ose en vers tracer la vive image.  
 Trop de péril suit ce charme flatteur.  
 Le tems présent est l'Arche du Seigneur.  
 Qui la touchoit d'une main trop hardie ,  
 Puni du Ciel , tomboit en léthargie.

VOLTAIRE





## JEANNE D'ARCQ.

VERS les confins du Pays Champenois ;  
 Où cent poteaux , marqués de trois Merlettes ;  
 Disoient aux gens : En Lorraine vous êtes ,  
 Est un vieux Bourg , peu fameux autrefois ;  
 Mais il mérite un grand nom dans l'Histoire ;  
 Car de lui vient le salut & la gloire :  
 Des Fleurs-de-lys , & du Peuple Gaulois :  
 De Dom-Remy chantons tous le Village :  
 Faisons passer son beau nom d'âge en âge :  
 O Dom-Remy ! tes pauvres environs  
 N'ont ni muscats , ni pêches , ni citrons ,  
 Ni mine d'or , ni bon vin qui nous damne ;  
 Mais c'est à toi que la France doit Jeanne ,  
 Jeanne y naquit. Certain Curé du lieu ,  
 Faisant par-tout des serviteurs à Dieu ,  
 Ardent au lit , à table , à la priere ,  
 Moine autrefois , de Jeanne fut le pere :  
 Une robuste & grasse Chambriere  
 Fut l'heureux moule , où ce Pasteur jétta  
 Cette Beauté , qui les Anglois dompta.  
 Vers les seize ans , en une hôtellerie ,  
 On l'engagea pour servir l'écurie ,  
 A Vaucouleurs ; & déjà de son nom  
 La Renommée emplissoit le canton.  
 Son air est fier , assuré , mais honnête ;  
 Ses grands yeux noirs brillent à fleur de tête :


Trente-deux dents , d'une égale blancheur ,  
 Sont l'ornement de sa bouche vermeille ,  
 Qui semble aller de l'une à l'autre oreille ,  
 Mais bien bordée , & vive en sa couleur ,  
 Appétissante , & fraîche par merveille.  
 Ses tettons bruns , mais fermes comme un roe ,  
 Tentent la Robe , & le Casque , & le Froc :  
 Elle est active , adroite , vigoureuse ;  
 Et , d'une main potelée & nerveuse ,  
 Soutient fardeaux , verse cent brocs de vin ,  
 Sert le Bourgeois , le Noble , le Robin :  
 Chemin faisant , vingt soufflets distribue  
 Aux étourdis dont l'indiscrette main  
 Va tâtonnant sa cuisse , ou gorge nue ;  
 Travaille , & rit du soir jusqu'au matin ;  
 Conduit chevaux , les panse , abreuve , étrille ;  
 Et , les pressant de sa cuisse gentille ,  
 Les monte à crud , comme un Soldat Romain.

O Profondeur ! ô divine Sageffe !

Que tu confonds l'orgueilleuse foiblesse  
 De tous ces Grands , si petits à tes yeux !  
 Que les petits sont grands , quand tu le veux !  
 Ton serviteur Denis le bienheureux  
 N'alla roder aux Palais des Princesses ,  
 N'alla chez vous , mesdames les duchesses ;  
 Denis courut , Amis , qui le croiroit ?  
 Chercher l'honneur ; où ? Dans un cabaret.

VOLTAIRE

F I N.



T A B L E  
D E S P I E C E S

Contenues dans le Tome troisieme.

---

L I V R E V I I .

---

P I E C E S D I V E R S E S .

<i>L'ÉCOLE de l'Amour. Ne suivons plus d'Amour l'école. Coquillart.</i>	Page 1
<i>Les Avantages du Poëte. L'art de faire des Vers, dût-on s'en indigner. Charles IX.</i>	2
<i>Acanthe &amp; Pégase. A mon secours, Pégase, en ce besoin extrême !</i>	3
<i>L'Attelage. La route de la vie humaine. Regnier des Marais.</i>	4
<i>Le Logis qui dépérit. D'une architecture. Le même.</i>	5
<i>Le vieux &amp; le jeune Époux. Si vous épousez le grand-pere. Le même.</i>	7
<i>Le Mariage de Jacqueline. Rabelais, Curé de Meudon.</i>	8
<i>La Convalescence. Il est une jeune Déesse. Gresset.</i>	9
<i>Le Sort d'un Auteur. Je plains le sort de tout Auteur. Voltaire.</i>	11

<i>Les François à la Guerre. C'est ici que l'on dort sans lit. Voltaire.</i>	14
<i>Le Novice Capucin. Malgré la haine &amp; le cilice.</i>	16
<i>Le Souper à la petite Maison. Il est tems, belle Léonore. Bernis.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Le Lendemain de Nôce. Toi qui, vrai, riant &amp; facile. Des Mahis.</i>	19
<i>La Maison de M. d'Argenson. Je vois cet agréable lieu. Le même.</i>	21
<i>Les Toi &amp; les Vous. Tu, toi, tien, ton, n'est-il pas vrai, Lisette.</i>	22
<i>Peinture de l'Amour. D'un autre recevoir la loi.</i>	23
<i>Les Loix de l'Amour. Sous les loix de l'Amour.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Le Desir en Amour. Le desir le plus frivole.</i>	24
<i>Les Femmes. Sexe charmant, dans votre chaîne. Panard.</i>	25
<i>Langueur de l'Amour. Heureux qui, près de toi, pour toi seule soupire. Boileau.</i>	<i>ibid.</i>
<i>La Légèreté. Non, la fidélité. L'Attaignant.</i>	26
<i>Le nouvel An. Un nouvel an pour nous commence.</i>	27
<i>Le Triomphe de Clarice. J'étois dans l'âge où règne la tendresse. Fontenelle.</i>	28
<i>Le Médecin malade. C'est à la seule Mort que je suis redevable. Procope.</i>	29
<i>Description du Thrône de Dieu. Au dessus des Cieux même est un thrône terrible. S. Didier.</i>	31
<i>Les Baisers. Que mon ame, unie à la tienne.</i>	32
<i>Les trois Bernards. Dans ce pays trois Bernards sont connus. Voltaire.</i>	33



- La Discretion.* Si quelqu'un, bien traité des Belles. 33
- Horace & Lydie.* Tant que je sçus te plaire, & que j'avois ta foi. *Rigoley de Juvigny.* 34
- Le Mérite personnel.* On ne se choisit point son pere. *La Motte.* 35
- Le Souverain & le Particulier.* Croyez que si j'étois Voltaire. *Frédéric R. de P.* 36
- Quatrain.* Au tems jadis, au siècle d'or. *Gui-Patin.* 38
- Insuffisance de la Raison.* Raison, imposante chimere. *ibid.*
- Le Vieillard enjoué.* Je voudrois, à mon âge. *Coulangès.* 39
- Le Raccommolement.* Quand tes beaux yeux me trouverent aimable. *Charleval.* 40
- CANTATE. *Circé.* Sur un rocher désert, l'effroi de la nature. *Roussseau.* 41
- Le Mondain.* Regrettera qui veut le bon vieux tems. *Voltaire.* 44
- Défense du Mondain, ou L'Apologie du Luxe.* A Table, hier, par un triste hazard. *Le même.* 48
- Bataille de Parme.* Déjà les deux Partis s'avancoient en silence. *Bernard.* 53
- Bataille de Guastalle.* Virtemberg, qui couroit à son heure fatale. *Le même.* 54
- DIALOGUE. De quoi vous sert tant de fierté? *Berthaut.* 55
- Que notre ignorance est extrême! *L'Abbé Prévost.* 57
- L'Amitié, comme la Tendresse. *ibid.*
- Baïse-moi donc, me disoit Blaise. *D'Au-treau.* *ibid.*
- Thémire.* J'ai vu Thémire dans nos champs. *Darat.* 58

<i>FABLE. Le Marseillois &amp; le Lion.</i> Dans les sacrés cahiers, méconnus des Profanes. <i>Voltaire.</i>	59
<i>Les Événemens de l'Année 1744.</i> Quoi! verrai-je toujours des sottises en France? <i>Le même.</i>	65
<i>Les deux Amours.</i> Certain Enfant, qu'avec crainte on caresse. <i>Le même.</i>	69
<i>Le Partage égal.</i> Tout est égal; & la Nature sage. <i>Le même.</i>	<i>ibid.</i>
<i>L'Anti-Giton. A M<sup>lle</sup> le Couvreur.</i> O du théâtre aimable Souveraine! <i>Le même.</i>	70
<i>Portrait de l'Auteur. A une Dame.</i> Tu commences par me louer. <i>Le même.</i>	73
<i>Les Ennuis de la Grandeur.</i> Souvent la plus belle Princesse. <i>Le même.</i>	75
<i>Nécessité du Travail &amp; de l'Action. Au Roi de Prusse.</i> Travailler est le lot & l'honneur d'un Mortel. <i>Le même.</i>	77
<i>Sur le Louvre.</i> Monument imparfait de ce siècle vanté. <i>Le même.</i>	79
<i>La Poste.</i> Que maudit soit le vilain.	80
<i>Le vieux Marié.</i> Quiconque a soixante ans vécu,	<i>ibid.</i>

---

 LIVRE VIII.
 

---

## P O E M E S.

<i>POEME. Le Temple de la Mort.</i> Sous ces climats glacés, où le flambeau du Monde. <i>Habert.</i>	81
<i>AUTRE. Le Duel.</i> Le barbare Duel, de nos braves l'écueil. <i>La Monnoie.</i>	83

- AUTRE. *Le Passage du Rhin.* Au pied du  
mont Adulle, entre mille roseaux.  
*Boileau.* 84
- AUTRE. *La Grace.* Est-ce une loi du  
Ciel, vengeur de nos forfaits? *Affelin.* 88
- AUTRE. *L'Horloge de Sable.* Assemblage  
confus d'une arène mobile. *De Caux,* 92
- AUTRE. *Le Perroquet.* Vous, près de qui  
les Graces solitaires. *Gresset.* 95
- AUTRE. *L'Homme inutile.* Déjà le jour plus  
grand fait pâlir les flambeaux. *Hainault.* 120
- AUTRE. *La Bataille de Fontenoi.* Quoi!  
du siècle passé le fameux Satyrique.  
*Voltaire.* 124
- AUTRE. *Les Poètes.* Vous élevez, vous  
enchantez mon ame. *Marmontel.* 137
- AUTRE. *La Puissance des Arts.* Les talens,  
de nos biens sont la source féconde.  
*De L'Isle.* 147
- AUTRE. *Les quatre Points du Jour.* Je  
chante le Palais des Heures. *Bernis.* 152
- AUTRE. *Le Matin & le Soir.* Vers l'Oc-  
cident encore obscur. *S. Lambert.* 166
- AUTRE. *L'Amour défarmé.* Du Soleil sur  
notre hémisphère. 172
- AUTRE. *Les quatre Saisons.* J'ai chanté les  
Heures du Jour. *Bernis,* 177
- AUTRE. *L'Automne.* Suivons les Ména-  
des, *Bernard.* 236
- AUTRE. *L'Hyver.* De l'urne céleste. *Le  
même.* 240
- AUTRE. *Le Matin.* Le feu des Étoiles.  
*Bernis.* 244
- AUTRE. *La Pipe cassée.* Je chante, sans  
crier bien haut. *Vadé.* 247

## L I V R E I X.

## P O E S I E S M O R A L E S.

- Mépris des Voluptés.* Source délicieuse ,  
en miseres féconde. *P. Corneille.* 277
- L'Horloge de Sable.* D'un sable qui s'écoule  
au dedans de ce verre. *Thiolliere.* 278
- L'Impie.* J'ai vu l'Impie adoré sur la terre.  
*Racine.* 279
- Utilité de La Vertu.* Élevé dans la vertu.  
*Le Laboureur.* *ibid.*
- L'Égalité après la mort.* Je songeois , cette  
nuit , que , de mal consumé. *Patric.* *ibid.*
- La Vie heureuse.* Mon fils , écoute , je te  
prie. *Bussi Rabutin.* 280
- Sur le Jeu.* Les plaisirs sont amers si-tôt  
qu'on en abuse. *Deshoulieres.* 281
- Chemins de l'Immortalité.* Deux chemins  
différens , & presque aussi battus. *La  
même.* *ibid.*
- La Vieillesse.* On cherche avec ardeur une  
médaille antique. *La même.* *ibid.*
- L'Amour-propre.* L'Amour-propre est le  
plus sot des amours. *La même.* 282
- La Prudence humaine.* Non , rien n'est si  
trompeur , que la prudence humaine.  
*La même.* *ibid.*
- Vanité de la Science.* Que l'esprit de  
l'homme est borné ! *La même.* *ibid.*
- Les Palais des Rois.* Toutes les pompeuses  
maisons, *Mainard.* 283



- L'Ingratitude.* On ne se souvient que du mal. *Baraton.* 283
- La Corruption du Siècle.* Crains tout de ton ami; crains tout de ta maîtresse. *ibid.*
- Madame de la Valiere.* Deux grands Rois pour m'avoir se sont fait une guerre. 285
- Confiance de l'Homme sage.* Plus j'approche du terme, & moins je le redoute. *Chaulieu.* *ibid.*
- Indifférence.* Que rien ne nous embarrasse. *Péliston.* 288
- Même sujet.* Tu me vois sur le rivage. *Le même.* 289
- Même sujet.* Mille maux à la fois vous déclarent la guerre. *Le Brun.* *ibid.*
- Critique des Voyages.* Déjà nous avons vu le Danube inconstant. *Des Marais.* *ibid.*
- La Loi & la Nature.* Si l'instinct & l'amour, par des effets contraires. *Le même.* 290
- L'Égalité des Conditions.* Tu vois, sage Ariston, d'un œil d'indifférence. *Voltaire.* 290
- Sur le sujet précédent.* D'Adam nous sommes tous enfans. *Danchet.* 296
- De la Liberté.* Dans le cours de nos ans, étroit & court passage. *Voltaire.* 297
- De l'Envie.* Si l'homme est créé libre, il il doit se gouverner. *Le même.* 303
- De la Modération en tout.* Tout vouloir est d'un fou; l'excès est son partage. *Le même.* 308
- Sur la Nature du Plaisir.* Jusqu'à quand verrons-nous ce Rêveur fanatique? *Le même.* 315
- De la Nature de l'Homme.* La voix de la Vertu préside à tes concerts. *Le même.* 319

<i>Sur la vraie Vertu.</i> Le nom de la Vertu retentir sur la terre. <i>Voltaire.</i>	327
<i>L'Objet du Sage.</i> Les Martyrs de l'Orgueil prodiguent sans réserve. <i>Bernis.</i>	332
<i>La Cour.</i> Heureux qui n'a point vu le dangereux séjour! <i>Le même.</i>	315
<i>La Promenade d'un Philosophe.</i> Qu'à m'égarer dans ces bocages. <i>Roussseau de Genève.</i>	335
<i>Maxime d'un Philosophe aimable.</i> L'amour se soutient par l'espoir. <i>Panard.</i>	340

## LE TEMPLE DU GOUT.

<i>Le Cardinal, oracle de la France.</i> <i>Voltaire.</i>	343
---	-----

## FRAGMENS D'UN POEME.

<i>Le Temple de la Sottise.</i> Devers la Lune, où l'on tient que jadis. <i>Voltaire.</i>	374
<i>Le Temple de l'Imagination.</i> Sous les grands arcs d'une immense portique. <i>Le même.</i>	377
<i>Le Temple de la Renommée.</i> Au haut des airs, où les Alpes chenuës. <i>Le même.</i>	379
<i>Un des Malheurs de la Guerre.</i> Dans le dortoir, de cellule en cellule. <i>Le même.</i>	381
<i>Les deux Carquois de l'Amour.</i> Mon cher Lecteur sçait par expérience. <i>Le même.</i>	382
<i>Triste fin des Méchans.</i> O mes amis! vivons en bons Chrétiens. <i>Le même.</i>	383
<i>Les Si.</i> Si j'étois Roi, je voudrois être juste. <i>Le même.</i>	384
<i>Secret pour éblouir le Vulgaire.</i> Ce n'est le tout d'avoir un grand courage. <i>Le même.</i>	385
<i>Tableau du Monde.</i> Ce Monde-ci est un second Enfer. <i>Le même.</i>	386

## DES PIÈCES.

451

<i>L'Embarras du Choix. Jeunes Beautés, Filles, Veuves, ou Femmes. Voltaire.</i>	387
<i>Amours de Charles VII, &amp; d'Agnès Sorel. Le bon Roi Charles, au printems de ses jours. Le même.</i>	388
<i>Les Amours de M. de la Trimouille, &amp; de la belle Dorothée. Déjà Dunois à la Belle affligée. Le même.</i>	399
<i>Combat de Dunois &amp; de Chandos. Le brave Anglois porte un coup effroyable. Le même.</i>	434
<i>Invocation à Vénus. O Volupté, mere de la Nature. Le même.</i>	436
<i>Vision d'un Moine. En méditant avec attention. Le même.</i>	437
<i>Jeanne d'Arcq. Vers les confins du Pays Champenois. Le même.</i>	441

*Fin de la Table.*



3



